This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MODÈLES
DE LITTÉRATURE
FRANÇAISE
OU
MORCEAUX CHOISIS
EN PROSE ET EN VERS

DES MEILLEURS ÉCRIVAINS DEPUIS LE XVI^e^ SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

avec

DES NOTICES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR M. CHAPSAL

TOME SECOND

POÉSIE

Nouvelle édition

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^ie^

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1873

PUBLIC LIBRARY
65869A
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS
R 1942 L

MODÈLES

DE LITTÉRATURE

FRANÇAISE.

VERS.

CHARLES D'ORLÉANS.

ORLÉANS CHARLES (DUC D'), petit-fils de Charles V et père de Louis XII, naquit en 1391 et mourut en 1465.

Il a laissé cent cinquante-deux ballades, sept complaintes, cent trente-une chansons, et quatre cent deux rondeaux. C'est un poëte aimable, le dernier et le plus parfait, le plus élégant du moins, des troubadours du moyen âge. Si la pensée ne tient pas une grande place dans ses œuvres, il y a tant de légèreté, tant de délicatesse, et on y trouve un style déjà si bien formé, qu'il peut être placé en tête de ceux de nos poëtes qu'on peut lire encore aujourd'hui.

Charles d'Orléans, longtemps exilé en Angleterre, a écrit des poésies anglaises. Il était fort instruit, et, en qualité de fils de Valentine de Milan, il connaissait bien la littérature italienne. Ses poésies ont en général la galanterie pour sujet; on y retrouve les personnages fictifs de l'épopée du moyen âge.

Ballade.

Nouvelles ont couru[1] en France[2],
Par maints lieux, que j'estoye[3] mort;
Dont avaient[4] peu déplaisance
Aucuns, qui me hayent à tort;

1. Hiatus. Les règles de la prosodie française ne sont guère fixées la fin du XVI^e siècle. — 2. Charles d'Orléans était alors en Angleterre. 3. *Que j'estoye* (que j'étais), forme quatre syllabes. — 4. A-vai-ent

TRANSFER Filed OCT 1922

Autres en ont eu desconfort[1],
Qui m'aiment de loyal vouloir,
Comme mes bons et vrais amis;
Si[2] fais à toutes gens savoir
Qu'encore est vive la souris.

Je n'ai eu ne[3] mal, ne gravance[4],
Dieu merci, mais suis sain et fort,
Et[5] passe temps en espérance
Que paix, qui trop longuement dort,
S'éveillera, et par accord
A tous fera liesse avoir;
Pour ce, de Dieu soient maudits
Ceux qui sont dolents de veoir
Qu'encore est vive la souris.

Jeunesse sur moi a puissance,
Mais vieillesse fait son effort
De m'avoir en sa gouvernance;
A présent faillira son sort,
Je suis assez loin de son port,
De pleurer veuil garder mon hoir[6];
Loué soit Dieu de paradis,
Qui m'a donné force et pouvoir,
Qu'encore est vive la souris.

Nul[7] ne porte pour moi le noir,
On vend meilleur marchié drap gris;
Or, tienne chacun, pour tout voir,
Qu'encore est vive la souris.

Ballade.

Dieu, qu'il fait bon la regarder
La gracieuse, bonne et belle!

1. sse. — 2. Aussi fais-je. — 3. Ni. — 4. Grave malheur. — 5. Je. 6. ier, fils. — 7. Que nul.

Pour les grands biens qui sont en elle,
Chacun est prêt à la louer.
Qui se pourrait d'elle lasser?
Toujours sa beauté renouvelle[1].
Dieu qu'il fait bon la regarder
La gracieuse, bonne et belle!

Par deçà[2] ne de là la mer,
Ne sais dame ne damoiselle
Qui soit en tous biens parfaits telle.
C'est un songe que d'y penser.
Dieu qu'il fait bon la regarder
La gracieuse, bonne et belle!

Rondeau.

Crié soit à la clochette
Par les rues, sus et jus[3],
Fredet[4], on ne le voit plus;
Est-il mis en oubliette?

Jadis il tenait bien compte[5]
De visiter ses amis;
Est-il roi, ou duc, ou comte,
Quand en oubli les a mis[6]?
Banni à son de trompette
Comme marié confus,
Entre chartreux, ou reclus,
A-t-il point fait sa retraite?

Crié soit à la clochette
Par les rues, sus et jus,
Fredet, on ne le voit plus;
Est-il mis en oubliette?

1. Se renouvelle, se rajeunit. — 2. En deçà. — 3. De tous côté. 4. Ami de Charles d'Orléans. — 5. Il n'oubliait pas. — 6. Pour les a oubliés.

Chanson.

Rafraîchissez le Châtel de mon cœur[1]
D'aucuns vivres de joyeuse plaisance;
Car Faux-Danger, avec son Alliance[2]
L'a assiégé dans la tour de Douleur.

Si ne voulez le siége sans longueur
Tantôt[3] lever, ou rompre par puissance,
Rafraîchissez le Châtel de mon cœur
D'aucuns vivres de joyeuse plaisance.

Ne souffrez pas que Dangier soit seigneur
En conquêtant sous son obéissance
Ce que tenez en votre gouvernance.
Avancez-vous et gardez votre honneur;
Rafraîchissez le Châtel de mon cœur.

Ballade.

N'a pas longtemps[4] qu'allai parler
A mon cœur tout secrètement,
Et lui conseillai de s'ôter
Hors de l'amoureux pensement;
Mais il me dit bien hardiment :
Me m'en parlez plus, je vous prie;
J'aimerai toujours, si m'aid[5] Dieu!
Car j'ai la plus belle choisie :
Ainsi m'ont rapporté mes yeux.

Lors dis[6] : « Veuillez me pardonner;
Car je vous jure par serment

te pièce n'est qu'une longue métaphore dans le style des trouba-
2. Avec ses alliés. — 3. Bientôt. — 4. Il n'y a pas longtemps. —
1 m'aide. — 6. Alors je dis.

Que conseil je vous crois donner
A mon pouvoir[1], très-loyaument
Voulez-vous sans allégement
En douleur finir votre vie.
— Nenni da! dit-il, j'aurai mieux.
Ma dame m'a fait chière lie[2] :
Ainsi m'ont rapporté mes yeux.

— Croyez-vous savoir sans douter
Par un seul regard seulement,
Lui dis-je alors, tout son penser?
OEil qui sourit quelquefois ment.
— Taisez-vous, me dit-il, vraiment.
Je ne croirai chose qu'on die[3];
Mais la servirai en tous lieux,
Car de tous biens est enrichie :
Ainsi m'ont rapporté mes yeux.

1. Comme je peux. — 2. Bon visage. — 3. Qu'on puisse dire.

VILLON.

VILLON. Né à Paris l'an 1431, Villon est mort en l'an 1500. Il était de basse naissance, et fut d'abord un écolier pauvre qui vécut au milieu de tous les mauvais sujets de l'Université, et mit longtemps sa gloire à être leur chef dans leurs jeux et même dans leurs plus vilaines entreprises. Il risqua d'être pendu, et dut sa grâce à Louis XI, envers lequel il s'est montré reconnaissant.

Villon avait un talent fort remarquable. Si son existence n'a rien qui intéresse, on doit reconnaître que son langage avait souvent de la grâce, de la vivacité surtout, et qu'il sut, plus d'une fois, trouver des accents élevés pour exprimer les tristes pensées qui se mêlaient à ses chansons ordinaires. C'est le premier poëte français qui se soit débarrassé tout à fait des habitudes de la poésie du moyen âge, et qui fasse pressentir nos grands écrivains.

François Ier aimait les poésies de Villon; il chargea Clément Marot de les recueillir.

Sur la mort.

Quand je considère ces têtes
Entassées en ces charniers;
Tous furent maîtres des requêtes[1]
Ou tous de la chambre aux deniers[2],
Ou tous furent porte-paniers :
Autant puis l'un que l'autre dire;
Car d'évêques ou lanterniers[3]
Je n'y connais rien à redire[4].

Et icelles[5] qui s'inclinaient
Unes contre autres en leurs vies;
Desquelles les unes régnaient
Des autres craintes et servies;
Là les vois, toutes assouvies[6]

1. Au parlement. — 2. La cour des comptes d'autrefois. — 3. Allumeur de lanternes. — 4. Je ne saurais faire la distinction. — 5. Celles. — 6. Sans désir.

Ensemble en un tas pêle-mêle.
Seigneuries leur sont ravies :
Clerc ni maître ne s'y appelle.

De pauvreté me gourmentant [1],
Souventes fois me dit le cœur :
Homme ne te doulouze tant [2],
Et ne démène tel douleur,
Si tu n'as tant que Jacques Cœur [3] :
Mieux vaut vivre, sous gros bureaux [4],
Pauvre, qu'avoir été seigneur,
Et pourrir sous riches tombeaux [5].

. . . . . .

Mon père est mort, Dieu en ait l'âme,
Quant est [6] du corps, il gît sous lame :
J'entends [8] que ma mère mourra ;
Et le sait bien, la pauvre femme ;
Et [9] son fils pas ne démourra.

Je connais que pauvres et riches,
Sages et fous, prêtres et lais [10],
Noble et vilain, larges et chiches,
Petits et grands, et beaux et laids,
Dames à rebrassés collets [11],
De quelconque condition,
Portant atours et bourrelets,
Mort saisit sans exception.

Et meure Paris et Hélène !
Quiconque meurt, meurt à [12] douleur,

1. Plaignant. — 2. Ne t'afflige. — 3. Parce que tu n'es pas aussi riche que Jacques Cœur (Jacques Cœur, le célèbre négociant et banquier qui aida Charles VII et fit une fin malheureuse). — 4. Grosse bure, gros drap. — 5. « Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré, » dira La Fontaine. — 6. Quant à ce qui est. — 7. Tombe. — 8. Je sais aussi. — 9. Et certainement je dois mourir comme eux. — 10. Laïques. — 11. Au col bien fait. — 12. Avec.

Celui qui perd vent et haleine,
Son fiel se crève sur son cœur :
Puis sent Dieu sait quelle sueur !
Et n'est de ses maux qui l'afflige;
Car enfants n'a, frère, ni sœur,
Qui lors voulut être son piége. [1]

La mort le fait frémir, pâlir,
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir,
Jointes [2] et nerfs, croître et étendre.
Corps féminin, qui tout es tendre,
Poli, suave, gracieux,
Te faudra-t-il ces maux attendre?
Oui, ou tout vif aller aux cieux.

Ballade.

Dites-moi où, en quel pays
Est Flora, la belle Romaine,
Archipiada, ni [3] Thaïs [4],
Qui fut sa cousine-germaine.
Echo [5] parlant quand bruit on mène
Dessus rivière ou sur étang,
Qui beauté eut trop plus [6] qu'humaine.
Mais où sont les neiges d'antan [7]?

Où est la très-sage Héloïs [8]
Pour qui fut malheureux et moine
Pierre Abelard, à Saint-Denis :
Pour son amour eut cet essoine [9].
Semblablement où est la reine
Qui commanda que Buridan

1. Sa caution. — 2. Articulation. — 3. Ou. — 4. Femmes fameuses par leur beauté. — 5. La nymphe Écho. — 6. Plus. — 7. De l'année dernière. *ante annum* — 8. Héloïse. — 9. Ce malheur.

Fût jeté en un sac en Seine [1].
Mais où sont les neiges d'antan?

La reine Blanche comme un lis,
Qui chantait à voix de sirène,
Berthe aux grands pieds, Bietrix [2], Alix,
Eremburges qui tint [3] le Maine,
Et Jeanne [4], la bonne Lorraine,
Où sont-ils, Vierge souveraine?
Mais où sont les neiges d'antan?

1. Le drame de *la Tour de Nesle* a rendu populaire ce trait d'histoire. — 2. Béatrix. — 3. Gouverna. — 4. Jeanne d'Arc.

MELLIN DE SAINT-GELAIS.

MELLIN DE SAINT-GELAIS, né en 1491, fils d'un poëte distingué lui-même, Octavien de Saint-Gelais, reçut une éducation soignée, et embrassa l'état ecclésiastique. Il cultiva de bonne heure la poésie et devint l'un des poëtes de la cour de François Ier. Marot, seul, était plus aimé que lui. Mellin de Saint-Gelais, très-versé dans la littérature italienne, a traduit quelques morceaux des poëtes italiens et pris quelques-uns de leurs défauts. Son naturel caustique (Ronsard a parlé de la *Tenaille de Mellin*) fit qu'il réussit particulièrement dans le genre des petits contes en vers et des épigrammes : les exemples que nous citons sont, eu égard au temps, de vrais modèles en ce genre.

Mellin de Saint-Gelais mourut à Paris en 1558.

A un poëte vantard.

Tu te plains, ami, grandement,
Qu'en mes vers j'ai loué Clément[1],
Et que je n'ai rien dit de toi :
Comment veux-tu que je m'amuse
A louer ni toi, ni ta muse?
Tu le fais cent fois mieux que moi.

Folie[2].

Notre vicaire, un jour de fête,
Chantait un Agnus gringotté[3],
Tant qu'il pouvait, à pleine tête,
Pensant d'Annette être écouté.
Annette, de l'autre côté,
Pleurait, attentive à son chant;

1. Clément Marot. — 2. On donnait alors nom de *folies* aux pièces que l'on appelle maintenant *épigrammes;* c'est Marot qui introduisit ce dernier mot dans notre langue. — 3. Fleuri, orné de difficultés et de tours de force.

Dont[1] le vicaire, en s'approchant,
Lui dit : « Pourquoi pleurez-vous, belle? »
— « Ah! messire Jean, ce dit-elle,
Je pleure un âne qui m'est mort,
Qui avait la voix toute telle
Que vous, quand vous criez si fort. »

Épigramme.

Un charlatan disait, en plein marché,
Qu'il montrerait le diable à tout le monde :
Si n'y eut nul[2], tant fût-il empêché,
Qui ne courût pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse assez large et profonde
Il leur déploie, et leur dit : « Gens de bien,
Ouvrez vos yeux; voyez, y a-t-il rien? »
— « Non, » dit quelqu'un des plus près regardants.
— « Eh! c'est, dit-il, le diable, oyez-vous[3] bien?
Ouvrir sa bourse, et ne rien voir dedans. »

Épigramme.

Chatelus donne à déjeuner
A six, pour moins d'un carolus;
Et Jaquelot donne à dîner
A plus, pour moins que Chatelus.
Après tels repas dissolus,
Chacun s'en va gai et fallot.
Qui me perdra chez Chatelus,
Ne me cherche chez Jaquelot.

Folie.

Madelon s'en vient privément
Me voir, quand j'écris ou compose;

1. A cause de quoi.—2. Ainsi il n'y eut personne. — 3 Entendez-vous

Et dit que ce n'est seulement
Que pour apprendre quelque chose.
Mais si rien de beau je propose
A ses yeux[1], il est si bien pris!
Un diamant d'assez bon prix,
Un tableau où n'ait que reprendre.
Je ne sais s'elle[2] a rien appris;
Mais je ne vis onc[3] si bien prendre.

Épigramme.

Un maître ès arts mal chaussé, mal vêtu,
Chez un paysan demandait à repaître,
Disant qu'on doit honorer la vertu,
Et les sept arts dont il fut passé maître.
Comment sept arts! répond l'homme champêtre;
Je n'en sais nul, hormis mon labourage;
Mais je suis saoul[4] quand il me plaît de l'être,
Et si nourris[5] ma femme et mon ménage.

1. Mais si je laisse sous ses yeux quelque chose de beau, comme un diamant ou un tableau — 2. Si elle. — 3. Je ne vis jamais. — 4. Une seule syllabe. — 5. Et aussi je nourris.

MAROT.

MAROT (CLÉMENT), le plus célèbre poëte de l'ancienne poésie française, naquit en 1495 à Cahors. Sa vie fut assez agitée. Emprisonné plusieurs fois, comme protestant, obligé de fuir de son pays malgré la protection du roi, il alla mourir à Turin, presque dans l'indigence. Voici l'épitaphe que lui fit Jodelle en vers rapportés :

Querci, la cour, le Piémont, l'Univers,
Me fit, me tint, m'enterra, me connut.
Querci mon los[1], la cour tout mon temps eut;
Piémont, mes os; et l'univers mes vers.

Nos poëtes et nos critiques ont tous apprécié Marot, chacun selon son goût particulier : Boileau, La Fontaine, J. B. Rousseau, Chaulieu, Fénelon, Voltaire, La Harpe, Marmontel l'ont loué ou imité de temps en temps. Le petit nombre de pièces que nous lui empruntons suffira pour le faire connaître à nos lecteurs.

Marot est mort en 1544, n'ayant pas cinquante ans.

C'est un charmant poëte, très-fin, très-vif, et d'un langage exquis.

Clément Marot affectionnait le vers de dix syllabes.

Épître à son ami Lyon Jamet, pour l'engager à obtenir son élargissement.

Je ne t'écris de l'amour[2] vaine et folle :
Tu vois assez s'elle[3] sert, ou affolle.
Je ne t'écris ni d'armes ni de guerre :
Tu vois, qui peut bien ou mal y acquerre[4].
Je ne t'écris de fortune puissante :
Tu vois assez s'elle est ferme ou glissante.
Je ne t'écris d'abus trop abusant[5] :
Tu en sais prou, et si n'en vas usant[6]

1. Ma louange, ma gloire. — 2. *Amour* était alors du féminin. — 3. Si elle est utile ou nuisible. — 4. Y acquérir. — 5. Tournure maniérée qui n'ajoute rien au sens et qui rappelle le style des troubadours. — 6. Tu en sais beaucoup, et pourtant tu n'en uses pas.

Je ne t'écris qui est rude ou affable :
Mais je te veux dire une belle fable,
C'est à savoir du lion et du rat.
Cestui lion plus fort qu'un vieux verrat[1],
Vit une fois que le rat ne savait
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avait[2]
Mangé du lard, et la chair toute crue.
Mais ce lion, qui jamais ne fut grue,
Trouva moyen, et manière, et matière,
D'ongles et dents, de rompre la ratière
Dont maître rat échappe vitement;
Puis met à terre un genou gentiment
Et en ôtant son bonnet de la tête,
A mercié[3] mille fois la grand'bête,
Jurant le dieu des souris et des rats,
Qu'il lui rendrait. Maintenant tu verras
Le bon du conte. Il advint d'aventure
Que le lion, pour chercher sa pâture,
Saillit dehors sa caverne et son siége :
Dont, par malheur, se trouva pris au piége,
Et fut lié contre un ferme poteau.
Adonc[4] le rat, sans serpe ni couteau,
Y arriva joyeux et ébaudi,
Et du lion, pour vrai, ne s'est gaudi,
Auquel a dit : « Tais-toi, lion lié,
Par moi seras maintenant délié. »
Lors le lion ses deux grands yeux vêtit[5],
Et vers le rat les tourna un petit,
En lui disant : « O pauvre verminière[6]!
Tu n'as sur toi instrument, ni manière[7];
Tu n'as couteau, serpe, ni serpillon,
Qui sût couper corde, ni cordillon,
Pour me jeter de cette étroite voie :

1. Un vieux porc. — 2. Tant il avait. — 3. Remercié. — 4. Alors donc. — 5. Ouvrit. — 6. Petit comme un ver. — 7. Chose à manier.

Va te cacher, que le chat ne te voie. »
— « Sire lion, dit le fils de souris,
De ton propos, certes, je me souris :
J'ai des couteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc, plus tranchants qu'une scie :
Leur gaine, c'est ma gencive et ma bouche :
Bien couperont la corde qui te touche
De si très-près : car j'y mettrai bon ordre. »
Lors sire rat va commencer à mordre
Ce gros lien : vrai est qu'il y songea
Assez longtemps ; mais il vous le rongea
Souvent, et tant, qu'à la parfin tout rompt ;
Et le lion de s'en aller fut prompt,
Disant en soi : « Nul plaisir en effet
Ne se perd point, quelque part où soit fait. »
Voilà le conte en termes rimassez :
Il est bien long, mais il est vieil assez,
Témoin Ésope, et plus d'un million.
Or, viens me voir, pour faire le lion ;
Et je mettrai peine, et sens, et étude
D'être le rat, exempt d'ingratitude[1].

L'enfer[2].

Comme douleurs, de nouvel amassées[3],
Font souvenir des liesses[4] passées :
Ainsi plaisir, de nouvel amassé,
Fait souvenir du mal qui est passé.
Conter vous veux l'accueil sinistre et laid
Que je trouvai dedans le Châtelet.
Je ne crois pas qu'il y ait chose au monde,
Qui mieux ressemble un[5] enfer très-immonde.

1. Comparez la fable de La Fontaine, liv. II, fab. 11.—2. Des prisons du Châtelet, Marot fut transféré dans celle de Chartres, et c'est là qu'il écrivit cette pièce satirique qu'il intitula *l'Enfer*, à cause du lieu où elle fut écrite. — 3. Récemment. — 4. Des joies. — 5. A un.

Or m'écoutez; on m'y traîne ou m'y porte,
Si rencontrai Cerberus à la porte :
Lequel dressa ses trois têtes en haut,
A tout le moins une qui trois en vaut.
J'ois [1], en entrant, grand bruit et grand tumulte;
Par quoi surpris, ma guide je consulte,
En lui disant : « Dis-moi, s'il t'en souvient,
D'où, et de qui, et pourquoi ce bruit vient. »
Si me répond : « Sans croire le rebours,
Sache qu'ici d'enfer sont les faubourgs;
Et ce bruit vient de ces gens que tu vois,
Qui, sans cesser, se rompent tête et voix,
Pour appointer et mettre en bon accord
Ceux qui entr'eux ont débats et discord.
« Haut devant eux le grand Minos se sied,
Qui sur leurs dits ses sentences assied.
C'est lui qui juge, ou condamne, ou défend,
Ou taire fait, quand la tête lui fend.
Là, les plus grands les plus petits détruisent :
Là, les petits peu ou point aux grands nuisent :
On trouve là moyen de prolonger
Ce qui se doit et se peut abréger :
Là, se détruit mainte bonne maison :
Là, sans argent pauvreté n'a raison.
« Minos le juge, en entendant leurs cas,
Fait déchiffrer tels noisifs altercas [2]
Par ces crieurs, dont l'un soutient tout droit [3]
Droit [4] contre tort; l'autre tort contre droit :
Et bien souvent, par cautelle [5] subtile,
Tort bien mené rend bon droit inutile.
« Approche-toi, pour de plus près les voir;
Regarde bien : je te fais assavoir [6]

1. J'entends.—2. Altercations nuisibles.—3. Directement.—4. Exemple de *rime annexée*. — 5. Ruse, fourberie. — 6. Je te fais savoir, style judiciaire.

Que ce mordant, qu'on entend si fort bruire,
De corps et biens veut son prochain détruire;
Ce bon vieillard, sans prendre or, ou argent,
Maintient le droit de mainte pauvre gent;
Et celui-là qui sa tête décœuvre[1]
En plaidoirie a fait un grand chef-d'œuvre;
Car il a tout détruit son parentage,
Dont il est craint et prisé davantage.
Écoute-moi : ce que tu ne vis oncques,
Te ferai voir. Or, saches, ami, doncques,
Que, dans ce parc, où ton regard épans[2],
Une manière il y a de serpents[3],
Qui de petits viennent grands et félons,
Non point volants, mais traînants, et bien longs.
Ce ne sont pas vipéreaux furieux,
Ni basilics tuant les gens des yeux :
Ce ne sont pas mortifères aspics,
Mais ce sont bien serpents, qui valent pis.
» Tel est enfin le serpent plein d'excès,
Qui dans le monde est appelé procès.
Tel est son nom, qui est de mort une ombre.
Regarde un peu : en voilà un grand nombre
De gros, de grands, de moyens et de grêles,
Plus malfaisants que tempêtes, ni grêles.
Celui qui tire ainsi hors sa languette,
Détruira brief[4] quelqu'un, s'il ne s'en guette :
Celui qui siffle, et a les dents si drues,
Mordra quelqu'un, qui en courra les rues :
Et ce froid-là, qui lentement se traîne,
Par son venin a bien su mettre haine
Entre la mère et les mauvais enfants :
Car serpents froids sont les plus échauffants.
Vois : celui-là, plus antique qu'un roc,

1. Découvre. — 2. Où tu jettes tes regards. — 3. Il y a une espèce de serpents. — 4. Bientôt, prononcez *bref*.

Pour reposer, s'est pendu à un croc.
Mais ce petit, plus mordant qu'une louve,
Dix grands serpents dessous sa panse couve :
Dessous sa panse, il en couve dix grands,
Qui quelque jour seront plus dénigrants
Et plus cruels que cil[1] qui les couva :
Et pour un seul qui meurt, ou qui s'en va,
En viennent sept : issues sont ces bêtes
Du grand serpent Hydra, qui eut sept têtes[2],
Contre lequel Hercule combattait :
Et quand de lui une tête abattait,
Pour une morte en revenait sept vives ;
Ainsi est-il de ces bêtes noisives. »
En écoutant, un degré noir et sale
Je suis et monte, et trouve en une salle,
Rhadamanthus[3], juge assis à son aise,
Plus enflammé qu'une ardente fournaise,
Les yeux ouverts, les oreilles bien grandes,
Fier en parler, cauteleux[4] en demandes,
Rébarbatif, quand son cœur il décharge,
Brief, digne d'être aux enfers en sa charge.
Là, devant lui vient mainte âme damnée,
Quand il a dit : « Telle me soit menée. »
Elle vient lors tremblant, morne et pâlie.
Dès qu'il la voit, il mitige et pallie
Son parler aigre ; et en feinte douceur,
Lui dit : « Viens çà, et réponds sans frayeur :
Si tu dis vrai, je te jure et promets,
Par le haut ciel, où je n'irai jamais,
Que de l'enfer sortiras les brisées,
Pour t'en aller aux beaux Champs-Élysées.
Dis-moi, n'ai peur. » Tous ces mots alléchants
Font souvenir de l'oiseleur des champs,

1. Celui. — 2. L'hydre de Lerne. — 3. Le juge d'instruction. — 4. Rusé, perfide.

[illegible] peuple
[illegible] ar-
[illegible] envoya
[illegible] vit le
[illegible] mis
[illegible] *arri*, —

Et d'autre part, j'eusse publiquement
Été menteur. Car pourquoi et comment
Eussé-je pu un autre recourir,
Quand je n'ai su moi-même secourir?
Pour faire court, je ne sus tant prêcher,
Que ces gaillards me voulussent lâcher.
Sur mes deux bras ils ont la main posée,
Et m'ont mené, ainsi qu'une épousée,
Non pas ainsi, mais plus roide un petit[1];
Et toutefois j'ai plus grand appétit
De pardonner à leur folle fureur,
Qu'à celle-là de mon beau procureur;
Que male mort les deux jambes lui casse[2]!
Il a bien pris de moi une bécasse,
Une perdrix et un levraut aussi,
Et toutefois je suis encore ici.
Encor, je crois, si j'en envoyais plus,
Qu'il le prendrait; car ils ont tant de glus
Dedans leurs mains, ces faiseurs de pipée,
Que toute chose où touchent est grippée.
Mais pour venir au point de ma sortie,
Tant doucement j'ai chanté ma partie,
Que nous avons bien accordé ensemble;
Si[3] que n'ai plus affaire, ce me semble,
Sinon à vous. La partie est bien forte;
Mais le droit point[4], où je me réconforte,
Vous n'entendez procès, non plus que moi.
Ne plaidons point, ce n'est que tout émoi.
Je vous en crois, si je vous ai meffait;
Encor posé le cas que l'eusse fait,
Au pis aller, n'y cherrait[5] qu'une amende.
Prenez le cas que je vous la demande;
Je prends le cas que vous me la donnez,

1. Un peu plus roide. — 2. Qu'une mauvaise mort. — 3. De telle sorte. — 4. Mais ce qui me donne du courage, c'est que vous n'entendez pas les procès mieux que moi. — 5. Il n'y tomberait

Et si plaideurs furent onc étonnés
Mieux que ceux-ci, je veux qu'on me délivre,
Et que soudain en ma place on les livre.
Si vous suppli', sire, mander par lettre,
Qu'en liberté vos gens me veuillent mettre;
Et si j'en sors, j'espère qu'à grand'peine
M'y reverront, si on ne m'y ramène.
Très-humblement je requiers votre grâce
De pardonner à ma très-grande audace,
Si j'ai osé ce sot écrit vous faire;
Et m'excusez si, pour le mien affaire,
Je ne suis point vers vous allé parler;
Je n'ai pas eu le loisir d'y aller.

De la duchesse d'Étampes.

Ce plaisant Val, que l'on nommait Tempé,
Dont mainte histoire est encore embellie,
Arrosé d'eaux, si doux, si attrempé,
Sachez que plus il n'est en Thessalie;
Jupiter roi, qui les cœurs gagne et lie,
L'a de Thessale[1] en France remué,
Et quelque peu son nom propre mué :
Car pour Tempé, veut qu'Étampes s'appelle;
Ainsi lui plaît, ainsi l'a situé,
Pour y loger de France la plus belle.

Du lieutenant criminel et de Semblançay.

Lorsque Maillart, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Semblançay l'âme rendre,
A votre avis, lequel des deux tenait
Meilleur maintien? Pour vous le faire entendre,

[1] Thessalie.

Maillart semblait l'homme que mort va prendre :
Et Semblançay fut si ferme vieillard,
Que l'on cuidait[1] pour vrai, qu'il menât pendre,
A Montfaucon, le lieutenant Maillart.

A Maurice Scève, lyonnais.

En m'oyant chanter quelquefois,
Tu te plains qu'être je ne daigne
Musicien, et que ma voix
Mérite bien que l'on m'enseigne,
Voire[2], que la peine je prenne
D'apprendre ut, ré, mi, fa, sol, la.
Que diable veux-tu que j'apprenne?
Je ne bois que trop sans cela.

Réplique à la reine de Navarre.

Mes créanciers, qui de dizains n'ont cure[3],
Ont lu le vôtre; et sur ce, leur ai dit :
« Sire Michel, sire Bonaventure,
La sœur du roi a pour moi fait ce dit. »
Lors eux, croyant que fusse en grand crédit,
M'ont appelé *Monsieur* à cri et cor,
Et m'a valu votre écrit autant qu'or;
Car promis ont non-seulement d'attendre,
Mais d'en prêter, foi de marchand, encor;
Et j'ai promis, foi de Clément, d'en prendre.

De Cupidon et de sa dame.

Amour trouva celle qui m'est amère
(Et j'y étais; j'en sais bien mieux le conte) :
« Bon jour, dit-il, bon jour, Vénus ma mère. »
Puis tout à coup il voit qu'il se mécompte,

1. Pensait. — 2. Et bien plus. — 3. Souci.

Dont la rougeur au visage lui monte,
D'avoir failli, honteux, Dieu sait combien !
« Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte,
Plus clairvoyants que vous s'y trompent bien. »

Épigramme.

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire :
L'un est grand fol, l'autre petit follet ;
L'un veut railler, l'autre gaudir [1] et rire ;
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire.
Mais un débat, au soir, entre eux s'émeut ;
Car maître abbé, toute la nuit, ne veut
Être sans vin, que sans secours ne meure [2] ;
Et son valet jamais dormir ne peut,
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

A un sien ami.

Puisque le roi a désir de me faire,
A ce besoin, quelque gracieux prêt,
J'en suis content ; car j'en ai bien affaire,
Et de signer ne fus oncque si prêt.
Par quoi vous pri' savoir de combien c'est
Qu'il veut cédule, afin qu'il se contente :
Je la ferai tant sûre, si Dieu plaît,
Qu'il n'y perdra que l'argent et l'attente.

Au roi de Navarre.

Mon second roi, j'ai une haquenée [3]
D'assez bon poil, mais vieille comme moi :
A tout le moins longtemps a qu'elle est née,
Dont elle est faible, et son maître en émoi.

1. S'amuser. — 2. Tant il craint de mourir sans secours. — 3. Une jument.

La pauvre bête, aux signes que je voi,
Dit qu'à grand'peine ira jusqu'à Narbonne.
Si vous voulez m'en donner une bonne,
Savez comment Marot l'acceptera ?
D'aussi bon cœur comme la sienne il donne
Au fin premier qui la demandera.

La vie heureuse [1].

Marot, voici, si tu veux le savoir,
Qui fait [2] à l'homme heureuse vie avoir :
Successions, non bien acquis à peine [3],
Feu en tout temps ; maison plaisante et saine ;
Jamais procès ; les membres bien dispos,
Et au dedans un esprit à repos ;
Contraire à nuls, n'avoir aucuns contraires ;
Peu se mêler des publiques affaires ;
Sage simplesse ; amis à soi pareils ;
Table ordinaire et sans grands appareils ;
Facilement avec toutes gens vivre ;
Nuit sans nul soin, n'être pas pourtant ivre ;
Femme joyeuse et chaste néanmoins ;
Dormir, qui fait que la nuit dure moins ;
Plus haut qu'on n'est ne vouloir point atteindre ;
Ne désirer la mort, ni ne la craindre :
Voilà, Marot, si tu le veux savoir,
Qui fait à l'homme heureuse vie avoir.

L'avare goutteux [4].

L'abbé a un procès à Rome,
Et la goutte aux pieds, le pauvre homme !
Mais l'avocat s'est plaint à maints
Que rien au poing il ne lui boute :

1. Imité de Martial, X, 47.—2. Ce qui fait.—3. Avec peine.—4. Imit. de Martial, I, 99.

Cela n'est pas aux pieds la goutte.
C'est bien plutôt la goutte aux mains.

A Hilaire[1].

Dès que tu viens là où je suis,
Hilaire, c'est ta façon folle
De me dire toujours et puis[2] :
« Que fais-tu? » Voilà tout ton rôle.
Cent fois le jour cette parole
Tu me dis, j'en suis tout battu.
Quand tout sera bien débattu,
Je cuide, par mon âme, Hilaire,
Qu'avecque ton beau « Que fais-tu ? »
Tu n'as toi-même rien à faire.

D'une femme qui se vante[3].

Vous êtes belle, en bonne foi :
Ceux qui disent que non sont bêtes.
Vous êtes riche, je le voi;
Qu'est-il besoin d'en faire enquêtes?
Vous êtes bien des plus honnêtes ;
Et qui le nie est bien rebelle.
Mais quand vous vous louez, vous n'êtes
Honnête, ni riche, ni belle.

A Mellin de Saint-Gelais[4].

Ta lettre, Mellin, me propose
Qu'un grand sot, en rime, compose
Des vers, par lesquels il me point :
Tiens-toi sûr qu'en rime n'en prose,

1. Imit. de Martial, II, 67. — 2. Toujours et encore. — 3. Imit. de Martial, I, 65. — 4. Imit. de Martial, III, 9

Celui qui n'écrit nulle chose,
Duquel l'ouvrage on ne lit point,

A celui qu'on n'aime point [1].

Jan, je ne t'aime point, beau sire :
Ne sais quelle mouche me point,
Ni pourquoi c'est je ne puis dire,
Sinon que je ne t'aime point.

A Geoffroy Bruslard [2].

Tu peins ta barbe, ami Bruslard, c'est signe
Que tu voudrais pour jeune être tenu ;
Mais on t'a vu naguères être un cygne,
Puis tout à coup un corbeau devenu.
Encor le pis qui te soit avenu,
C'est que la mort, plus que toi fine et sage,
Connaît assez que tu es tout chenu,
Et t'ôtera ce masque du visage.

Sur un mauvais débiteur [3].

Cil qui mieux aime par pitié
Te faire don de la moitié,
Que prêter le tout rondement,
Il n'est point trop mal gracieux ;
Mais c'est signe qu'il aime mieux
Perdre la moitié seulement.

Élégie [4].

Chauvin sonnant sur Seine les aubades,
Donna tel aise aux gentilles naïades,

1. Imit. de Martial, I, 33. — 2. Imit. de Martial, III, 43. — 3. Imit. de Martial, I, 76. — 4. M. Géruzez (*Hist. de la littérature française*, p. 151), a attiré l'attention sur ces beaux vers, où il retrouve quelque chose de la grâce d'André Chénier dans *la jeune Tarentine*.

Que l'un pour tous des aquatiques dieux
Parla ainsi : le son mélodieux
De ce Chauvin, frères, nous pourrait nuire
Par trait de temps, et nos femmes séduire,
Jusqu'à les faire yssyr[1] de la claire onde
Pour habiter la terre large et ronde.
Ne fit, au chant de son psaltérion,
Sortir des eaux les dauphins Arion?
Ne tira pas Orphéus Eurydice
Hors des enfers? Cela nous est indice
Que celui-ci, qui mieux que ces deux sonne,
Et qui tant est gracieuse personne,
Nous pourrait bien nos nymphes suborner.
Ces mots finis, se prirent à tourner
Ces dieux jaloux autour de la nacelle
Du bon Chauvin, et renversant icelle,
L'ont en leurs eaux plongé et suffoqué :
Puis chacun d'eux des nymphes s'est moqué,
En leur disant : Venez, dames, venez;
Voici Chauvin que si cher vous tenez :
Commandez-lui que danser il vous fasse,
Toutes sur lui de leurs yeux épandirent
Nouvelles eaux, et après le rendirent
Dessus la terre en mains de ses amis,
Qui l'ont ensemble en sépulture mis,
Et d'intruments de musique divers
Au roi du ciel et du monde univers
Ont rendu gloire et immortelles grâces
De l'avoir mis hors des terrestres places
Pleines de maux, pour le loger en lieu
Où plus n'endure, et plus n'offense Dieu.

1. Sortir.

DU BELLAY.

BELLAY (JOACHIM DU) né à Angers en 1524, mort en 1560, appartenait à l'une des familles qui, au XVI^e^ siècle, ont occupé le plus de grands emplois. Il fut de bonne heure l'ami de Ronsard et l'un des principaux poëtes de la Pléïade. Ses vers sont élégants et gracieux.

Le principal titre de Joachim du Bellay est le manifeste qu'il publia, en prose, sous le titre de *Défense et illustration de la langue française* (1549), à vingt-cinq ans. Il montrait qu'un bel avenir était réservé, si on voulait la cultiver, à la langue nationale. La jugeant plus pauvre qu'elle n'était « Que faut-il donc? dit-il, imiter! imiter les Romains comme ils ont fait les Grecs. »

L'École de Ronsard s'annonçait par là. On sait qu'elle faillit compromettre, en la dénaturant, l'avenir de cette langue qu'il s'agissait de nourrir, et que Malherbe vint à propos pour arrêter le mal.

Sonnet.

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage
Ou comme celui-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné plein d'usage et raison
Vivre entre ses parents le reste de son âge!

Quand reverrai-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et beaucoup davantage!

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front audacieux;
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Aux zéphyrs.

Chanson.

A vous troupe légère,
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement ébranlez,

J'offre ces violettes,
Ces lis et ces fleurettes
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses
Tout fraîchement écloses,
Et ces œillets aussi.

De votre douce haleine
Éventez cette plaine,
Éventez ce séjour,
Cependant que j'ahanne[1]
A mon blé que je vanne,
A la chaleur du jour.

1. Respire avec peine.

RONSARD.

RONSARD (PIERRE DE) naquit en 1524 au château de la Poissonnière, dans le Vendômois. On sait quelle admiration il excita de son temps. Regardé comme le poëte français par excellence, il se crut lui-même le législateur du Parnasse, et parla cependant, surtout dans ses pièces d'un caractère élevé, un langage si péniblement imité des anciens, qu'on le trouve aujourd'hui de beaucoup inférieur à plusieurs de ceux qu'il dédaignait. Néanmoins on ne peut douter qu'il n'ait eu beaucoup de génie naturel; et quand il s'y est laissé aller tout simplement, quand il a voulu s'exprimer sans emphase et sans prétention, en particulier dans plusieurs de ses pièces légères ou de moyen caractère, il a mérité les éloges que plusieurs critiques modernes se sont accordés à lui donner. M. Sainte-Beuve a, le premier, rendu justice à Ronsard, dans sa belle *Étude sur la poésie du* XVI^e^ *siècle*.

Ronsard est mort le 27 décembre 1585, âgé d'un peu plus de soixante ans.

C'est à lui que Charles IX adressa ces beaux vers qu'il ne faut pas oublier, et qui plaident en faveur de ce roi coupable et infortuné :

L'art de faire des vers, dit-on, s'en va périr,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons la couronne :
Mais, roi, je la reçus; poëte, tu la donne.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur
Éclate par soi-même, et moi, par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur ami, si je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que le corps.
Elle t'en rend le maître, et te sait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire.
Elle amollit les cœurs et soumet la beauté.
Je puis donner la mort; toi l'immortalité!

La vie est rapide.

Mignonne, allons voir si la rose
Qui, le matin, avait desclose[1]

1. Ouverte.

Sa robe de pourpre au soleil
A point perdu cette vesprée[1],
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las ! las ! ses beautés laissé choir !
O vraiment marâtre Nature !
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, Mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

Sonnet.

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu devisant et filant,
Direz, chantant mes vers et vous émerveillant :
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux, je prendrai mon repos :
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

1. Ce soir.

Regrettant mon amour et votre fier dédain
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain ;
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

L'amour écolier et maître[1].

La belle Vénus un jour
M'amena son fils Amour ;
Et l'amenant me vint dire :
« Écoute, mon cher Ronsard ;
Enseigne à mon enfant l'art
De bien jouer de la lyre. »

Incontinent je le pris,
Et, soigneux, je lui appris
Comme Mercure eut la peine
De premier la façonner[2],
Et de premier en sonner
Dessus le mont de Cyllène ;

Comme Minerve inventa
Le haut bois qu'elle jeta
Dedans l'eau toute marrie[3] :
Comme Pan, le chalumeau,
Qu'il pertuisa[4] du roseau
Formé du corps de s'amie.

Ainsi, pauvre que j'étais,
Tout mon art je recordais[5]
A cet enfant pour l'apprendre :
Mais lui, comme un faux garçon,
Se moquait de ma chanson,
Et ne la voulait entendre.

1. Imitation de Bion. — 2. De la façonner le premier. — 3. Toute fâchée de ce que la flûte l'enlaidissait. — 4. Qu'il perça. — 5. Je rappelais à mon souvenir, je repassais.

« Pauvre sot ! ce me dit-il,
Tu te penses bien subtil ;
Mais tu as la tête folle
D'oser t'égaler à moi,
Qui jeune en sais plus que toi,
Ni que ceux de ton école. »

Et alors il me sourit,
Et en me flattant m'apprit
Tous les œuvres de sa mère ;
Et comme, pour trop aimer,
Il avait fait transformer
En cent figures son père.

Il me dit tous ses attraits,
Tous ses jeux, et de quels traits
Il blesse les fantaisies
Et des hommes et des dieux ;
Tous ses tourments gracieux,
Et toutes ses jalousies.

Et me les disant [1], alors,
J'oubliai tous les accords
De ma lyre dédaignée,
Pour retenir en leur lieu
L'autre chanson que ce dieu
M'avait par cœur enseignée.

1. Tournure grecque : et *tandis qu'il* me les disait.

BELLEAU.

BELLEAU (Remy) naquit en 1528 à Nogent-le-Rotrou, ville du Perche. Il fit beaucoup d'ouvrages en vers, en particulier des traductions ou des imitations de l'antique. La réputation dont il avait joui ne s'est pas maintenue après sa mort. Cependant il y a chez lui de jolies idées, souvent des expressions agréables, quelquefois même une coupe de vers fort harmonieuse.

Belleau mourut à Paris le 6 mars 1577, âgé de près de cinquante ans.

C'était le poëte pastoral par excellence, le « gentil Belleau » de la Pléïade au milieu de laquelle brillait Ronsard. *La Reconnue*, comédie en vers de Belleau, est l'une de nos anciennes pièces de théâtre qui se peut le mieux lire encore.

Inutilité des richesses[1].

Si l'or et la richesse
Retardaient la vitesse,
La vitesse et le cours
De nos beaux jours :

Je l'aurais en réserve,
Afin de rendre serve[2]
La mort tirant à soi
L'argent de moi.

Mais las ! puisque la vie,
A tous vivants ravie,
Ne peut se retarder
Pour marchander ;

1. Imitation d'Anacréon. — 2. Esclave.

Que me sert tant de plaintes,
Tant de larmes contraintes,
Et sanglots ennuyeux
Pousser aux cieux?

Puisque la mort cruelle
Sans merci nous appelle,
Que nous servirait or'[1]
L'argent et l'or?

Avant que mort descendre
Là-bas, je veux dépendre[2]
Et rire, à table mis
De mes amis[3].

1. Pour *ore* ou *ores*, maintenant, à présent. — 2. Dépenser. — 3. Étant assis à la table de mes amis.

BAÏF.

BAÏF (JEAN-ANTOINE DE) naquit en 1532 à Venise, et était fils de Lazare de Baïf, alors ambassadeur de François Ier. Il reçut une éducation soignée. Après avoir étudié le latin sous Étienne et Bonami, le grec sous Nicolas Vergèce, il étudia l'art poétique sous Jean Dorat, et fut là le condisciple de Ronsard. Baïf fut le poëte le plus fécond de son temps, mais toutes ses œuvres sont presque entièrement oubliées, et l'on ne se souvient guère que de sa persévérance à vouloir introduire dans notre langue, sous le nom de *Baïfins*, des vers mesurés à la façon des Grecs et des Latins [1].

Baïf mourut en 1591. Il avait, autant que possible, rempli le programme tracé par Joachim du Bellay.

Sixain.

Du bonheur vient la nonchalance ;
De nonchalance, l'ignorance ;
D'ignorance, part le mépris ;
Du mépris, sourd [2] la félonie [3] ;

1. On sait que chez les anciens les syllabes brèves étaient comptées pour un temps, et les longues pour deux. Il est donc facile de se représenter des vers de même valeur, quoique n'ayant pas le même nombre de syllabes, si une, ou deux ou trois longues du premier étaient remplacées par deux, quatre ou six brèves dans le second, ou réciproquement. Ce système, appliqué à notre langue, est entièrement dépourvu d'harmonie, comme on peut le voir par ces vers de Turgot, l'un des derniers qui aient essayé d'en faire de pareils.

Il dit, et sur lui Didon, roulant un œil indigné, l'observe
Dans un sombre silence. Enfin sa colère éclate ainsi.

C'était donc une tâche impossible que poursuivait là Baïf, et, malgré tous les efforts tentés depuis pour la faire réussir, elle n'a jamais obtenu l'assentiment des lecteurs sensibles à l'harmonie. Voyez, au reste, sur ce point curieux de notre histoire littéraire, la *Poesie au* XVIe *siècle*, de M. Sainte-Beuve, pages 79 et suivantes, édition de 1843. — 2. Surgit. — 3. Perfidie.

De félonie, tyrannie ;
Du tyran la mort est le prix.

A la reine, sur la mort du roi Henri[1].

Si j'eusse eu le pouvoir, ainsi que le courage,
De laisser ici-bas ce terrestre fardeau,
Et faire avecque vous, ou pour vous le voyage,
Qu'un chacun trouve laid, qui me semble si beau ;
Que mon heur[2] serait grand ! Mais, puisque Dieu tout sage,
Refusant mon désir, me défend le tombeau,
Autant qu'il m'est permis, soit que je vive ou meure,
Je vous honorerai des larmes que je pleure.

Le calcul de la vie.

Tu as cent ans et davantage :
Mais calcule de tout ton age
Combien en eut ton créancier,
Combien tes folles amourettes,
Combien tes affaires secrettes,
Combien ton pauvre tenancier,

Combien tes procès ordinaires,
Combien tes valets mercenaires,
Combien ton aller et venir :
Ajoute aussi tes maladies,
Ajoute encore tes folies,
Si tu pouvais t'en souvenir ;

Et tout cela qui, sans usage,
S'en est allé pour ton dommage :

1. Henri II. Ce couplet est construit à l'imitation de l'octave employée par les Italiens, surtout dans leurs poëmes épiques. — 2. Bonheur.

Si tout cela tu en rabats,
Tu verras avoir moins d'années
Que tu ne t'en étais données[1]
Et que tout jeune tu t'en vas.

1. La règle qui fait employer la forme invariable après *en*, n'existait pas alors.

JODELLE.

JODELLE (ÉTIENNE), né en 1532 à Paris, mérite qu'on s'arrête sur ses œuvres, non pas à cause de la beauté de sa poésie, mais parce qu'il est regardé comme le premier qui ait fait chez nous des tragédies. Avant lui, en effet, notre théâtre ne connaissait guère que les mystères, les moralités, les soties[1]. Jodelle, qui avait fait de bonnes études et s'était attaché surtout aux poëtes dramatiques qui ont fait la gloire d'Athènes et de Rome, donna tout jeune encore sa tragédie de *Cléopâtre captive*, composée sur le modèle grec. On sait combien à cette époque, dite de la *Renaissance*, le goût de l'antique s'était emparé de tous les esprits. La *Cléopâtre*, jouée, faute d'acteurs, par l'auteur lui-même et quelques-uns de ses amis, devant le roi Henri II et toute la cour, eut un succès incroyable. Plus tard, Jodelle fit jouer une comédie d'*Eugène* ou la *Rencontre*, et fit une seconde tragédie de *Didon se sacrifiant*, qui réussirent tout autant.

L'enthousiasme fut tel que Ronsard ne craignit pas de dire que Sophocle et Ménandre n'étaient que des écoliers auprès de l'auteur français. Voici ses vers :

Jodelle le premier d'une plainte hardie
Françoisement chanta la grecque tragédie ;
Puis, en changeant de ton, chanta devant nos rois
La jeune comédie en langage françois,
Et si bien les rima que Sophocle et Ménandre,
Tant fussent-ils savants, y eussent pu apprendre.

Tous ces triomphes ne menèrent pas Jodelle à la fortune. Il dépensa trop légèrement les présents d'Henri II, qui lui avait fait compter 500 écus de son épargne dès la première représentation de *Cléopâtre*, et ne s'en tint pas là. Il mourut dans la pauvreté en 1573, à l'âge de quarante et un ans.

Jodelle était doué d'une facilité incroyable.

Imprécations de Didon.

Quant à sa race fière,
Qui sera, je le sais, ainsi que lui traîtresse,
Qui par dol se fera de ce monde maîtresse,

1. Proverbes composés, en général, contre les prêtres et surtout les moines.

Qui de cent piétés[1], ainsi que fait Énée,
Abusera la terre en ses lois obstinée,
Et qui toujours feindra pour croître sa puissance
Avec les plus grands dieux avoir fait alliance,
S'en forgeant bien souvent de nouveaux et d'étranges,
Pour croître avec ses dieux ses biens et ses louanges :
Qu'on ne la voie au moins en aucun temps paisible;
Et que, quand peuple aucun ne lui sera nuisible,
Elle en veuille à soi-même; et que Rome grevée
De sa grandeur souvent soit de son sang lavée;
Que sans fin dans ses murs la sédition règne;
Qu'en mille et mille états elle change son règne;
Qu'elle fasse en la fin de ses mains sa ruine,
Et qu'à l'envi chacun dessus elle domine,
Se voyant coup sur coup saccagée, ravie,
Et à mille étrangers tous ensemble asservie.
Quant à vous, Tyriens, d'une éternelle haine
Suivez à sang et feu cette race inhumaine;
Obligez à toujours de ce seul bien ma cendre,
Qu'on ne veuille jamais à quelque paix entendre.
Les armes soient toujours aux armes adversaires,
Les flots toujours aux flots, les ports aux ports contraires :
Que de ma cendre même un brave vengeur sorte,
Qui le foudre et l'horreur sur cette race porte :
Voilà ce que je dis, voilà ce que je prie,
Voilà ce qu'à vous, dieux, ô justes dieux, je crie[2].

1. Pratiques religieuses. — 2. Toutes les rimes, on le voit, sont féminines.

PASSERAT.

PASSERAT (JEAN), né en 1534 à Troyes, en Champagne, fut un des plus savants hommes du XVI^e^ siècle, et en même temps un poëte très-distingué dans le genre gai et satirique. Il coopéra à la *Satire Ménippée*, et y inséra beaucoup de vers souvent très-piquants.

Il mourut en 1602, dans sa soixante-dix-huitième année.

Sonnet.

Sire, Thulène[1] est mort, j'ai vu sa sépulture :
Mais il est presque en vous de le ressusciter;
Faites de son état un poëte héritier,
Le poëte et le fou sont de même nature.

L'un fuit l'ambition et l'autre n'en a cure;
Tous deux ne font jamais leur argent profiter;
Tous deux sont d'une humeur aisée à irriter,
L'un parle sans penser, et l'autre à l'aventure.

L'un a la tête verte, et l'autre va couvert
D'un joli chaperon fait de jaune et de vert[2];
L'un s'amuse aux grelots et l'autre à des sornettes.

Le plus grand différent qui se trouve entre nous,
C'est qu'on dit que toujours Fortune aime les fous,
Et qu'elle est peu souvent favorable aux poëtes.

Sur la journée de Senlis.

A chacun nature donne
Des pieds pour le secourir :
Les pieds sauvent la personne;
Il n'est que de bien courir.

1. Thulène était un fou du roi. — 2. Le chaperon jaune et vert était la coiffure du fou du roi.

Ce vaillant prince d'Aumale[1],
Pour avoir fort bien couru,
Quoiqu'il ait perdu sa malle,
N'a pas la mort encouru.

Quand ouverte est la barrière,
De peur de blâme encourir,
Ne demeurez point derrière :
Il n'est que de bien courir.

Courir vaut un diadème;
Les coureurs sont gens de bien :
Trémont, et Balagny même,
Et Congy[2] le savent bien.

Bien courir n'est pas un vice;
On court pour gagner le prix :
C'est un honnête exercice;
Bon coureur n'est jamais pris.

Souvent celui qui demeure
Est cause de son méchef[3] :
Celui qui fuit de bon heure
Peut combattre derechef.

Il vaut mieux des pieds combattre
En fendant l'air et le vent,
Que se faire occire ou battre
Pour n'avoir pris le devant.

Qui a de l'honneur envie
Ne doit pourtant en mourir :
Où il y va de la vie,
Il n'est que de bien courir.

1. Le duc d'Aumale, qui perdit la bataille de Senlis, et se sauva par la fuite. — 2. Noms de quelques chefs des ligueurs. — 3. Malheur, mauvais accident. Ce mot vient de *mé* (mal) *choir*.

Huitain.

Tandis qu'Amour dormait, je lui coupais les ailes,
Parce qu'il me semblait trop volage et léger :
Quand il fut éveillé, et se trouva sans elles,
Riant d'un ris amer, vers moi se vint ranger;
De ce petit voleur je me pensais venger;
Mais je fis bien le sot, et maintenant j'en pleure :
Il ne put plus voler pour de moi s'étranger[1];
Ainsi mon ennemi avecque moi demeure.

A un fripon qui a changé d'état.

Bien qu'il ait un état nouveau,
Si est-il[2] tel que de coutume :
On ne laisse pas d'être oiseau
Pour muer et changer sa plume.

1. Pour s'éloigner de moi. — 2. Tout de même il est.

GARNIER.

GARNIER (ROBERT), né en 1534 à la Ferté-Bernard, dans le Maine, fut d'abord lieutenant criminel du Mans, et ensuite conseiller au grand conseil. Contemporain de Jodelle, il s'exerça dans le même genre, et le surpassa de beaucoup. Il avait pris Sénèque pour modèle, et s'il n'a pas évité l'enflure du poëte latin, il a quelquefois égalé la pompe majestueuse de son style; on peut dire qu'il a fait parler à la tragédie une langue nouvelle.

Il a dans presque toutes ses pièces placé des chœurs qui, comme ceux du tragique latin, sont de véritables odes.

Sans doute l'art théâtral était loin d'être parfait, mais cette transition de l'art de Jodelle à celui du XVII^e^ siècle n'est pas à négliger.

Garnier mourut au Mans, en 1590 selon les uns, selon les autres en 1600 ou 1601.

César rentrant victorieux dans Rome.

O sourcilleuses tours! ô coteaux décorés!
O palais orgueilleux! ô temples honorés!
O vous, murs, que les dieux ont maçonnés eux-mêmes,
Eux-mêmes étoffés de mille diadèmes!
Ne ressentez-vous point le plaisir en vos cœurs,
De voir votre César, le vainqueur des vainqueurs,
Par tant de gloire acquise aux nations étranges[1],
Accroître votre empire, ainsi que vos louanges?
Et toi, fleuve orgueilleux, ne vas-tu par tes flots
Aux tritons mariniers faire bruire mon los,
Et au père Océan te vanter que le Tybre
Roulera plus fameux que l'Euphrate et le Tygre?
Jà presque tout le monde obéit aux Romains:
Ils ont presque la mer et la terre en leurs mains:
Et soit où le soleil, de sa torche voisine,

1. Étrangères.

Les Indiens perleux au matin illumine[1];
Soit où son char, lassé de la course du jour,
Le ciel quitte[2] à la nuit, qui commence à son tour;
Soit où la mer glacée, en cristal se resserre;
Soit où l'ardent soleil sèche et brûle la terre;
Les Romains on redoute, et n'y a si grand roi
Qui au cœur ne frémisse, oyant parler de moi.

Chœur.

Comment veut-on que maintenant,
Si désolées,
Nous allions, la flûte entonnant,
Dans ces vallées?

Que le luth, touché de nos doigts,
Et la cithare,
Fassent résonner de leur voix
Un ciel barbare?

Que la harpe, de qui le son
Toujours lamente,
Assemble avec notre chanson
Sa voix dolente?

Trop nous donnent d'affection
Nos maux publiques[3],
Pour vous réciter de Sion
Les saints cantiques.

Hélas, tout soupire entre nous,
Tout y larmoie!
Comment donc en attendez-vous
Du chant de joie?

1. Éclaire les Indiens, habitants d'un pays riche en perles. — 2. Laisse. — 3. *Publique* était alors des deux genres.

Remplissons les airs de soupirs
Sortants à peine,
Qui renforceront des Zéphyrs
La faible haleine.

Hélas! eh! qui se contiendra
De faire plainte,
Lorsque de toi nous souviendra,
Montagne sainte?

Nos enfants nous soient désormais
En oubliance,
Si de toi nous perdons jamais
La souvenance[1]!

1. Ce chœur est une imitation très-serrée du fameux psaume *Super flumina Babylonis*

DESPORTES.

DESPORTES (PHILIPPE), né en 1546 à Chartres, vint à Paris, s'attacha à un évêque, à la suite duquel il fit un voyage en Italie. Ce ne fut qu'à son retour qu'il se livra à la poésie française, et il y porta assez heureusement cette douceur qui caractérisait les vers de l'Arioste et du Tasse. « Il écrivit, dit La Harpe, plus purement que Ronsard et ses imitateurs; il effaça la rouille imprimée à notre versification, et la tira du chaos où on l'avait plongée. Il évita avec assez de soin l'enjambement et l'hiatus; mais faible d'idées et de style, il n'a pu dans l'âge suivant garder de rang dans le Parnasse. »

Desportes reçut du duc d'Anjou, qu'il avait suivi en Pologne, lorsqu'il fut devenu roi sous le nom d'Henri III, en 1582, l'abbaye de Tiron, celle de Josaphat, et enfin celle de Bonport. C'est dans cette dernière qu'il mourut en 1606, âgé de soixante et un ans, fort riche et très-considéré. Desportes est l'oncle de Mathurin Régnier.

Chanson.

Oh, bienheureux qui peut passer sa vie
Entre les siens, franc de haine et d'envie,
Parmi les champs, les forêts et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire;
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois!

Il ne frémit, quand la mer courroucée
Enfle ses flots, contrairement poussée
Des vents émus, soufflant horriblement;
Et quand, la nuit, à son aise il sommeille,
Une trompette en sursaut ne l'éveille
Pour l'envoyer du lit au monument[1].

L'ambition son courage n'attise;
D'un fard trompeur son âme il ne déguise;

1. A la tombe.

Il ne se plaît à violer sa foi ;
Les grands seigneurs sans cesse il n'importune :
Mais, en vivant content de sa fortune,
Il est sa cour, sa faveur et son roi.

Je vous rends grâce, ô déités sacrées
Des monts, des eaux, des forêts et des prées[1],
Qui me privez de penser soucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chassant bien loin la misérable attente,
Et les désirs des cœurs ambitieux.

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'émail, et de mille couleurs,
Mon œil se paît[2] des trésors de la plaine,
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printanières fleurs.

Dans les palais enflés de vaine pompe,
L'ambition, la faveur qui nous trompe,
Et les soucis logent communément :
Dedans nos champs se retirent les fées,
Reines des bois, à tresses décoiffées,
Les jeux, l'amour, et le contentement.

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée,
J'ois des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les cieux,
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines,
Pour arroser nos prés délicieux.

1. Prairies. — 2. Se repaît.

Couplet[1].

Rosette, pour un peu d'absence,
Votre cœur vous avez changé ;
Et moi, sachant votre inconstance,
Le mien autre part ai rangé.
Jamais plus[2] beauté si légère
Sur moi tant de pouvoir n'aura :
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

1. Le duc de Guise chantait, dit-on, ce couplet, lorsqu'on l'arrêta pour l'assassiner. — 2. Plus jamais.

BERTAUT.

BERTAUT (JEAN), né en 1552 à Caen, se livra de bonne heure à la poésie française. Ses essais lui méritèrent le suffrage de Ronsard. Il vint à la cour, où il fut bien accueilli, et obtint, en 1577, la charge de secrétaire du cabinet du roi. Henri IV, à la conversion duquel il avait contribué, lui donna, en 1594, l'abbaye d'Aulnay, et en 1606 l'évêché de Séez en Normandie. Ce fut là qu'il mourut en 1611.

Bertaut, considéré comme poëte, est de l'école de Desportes. C'est la même correction de style, avec plus de douceur et de délicatesse dans la pensée. Melle de Scudéri l'a très-bien apprécié : « Desportes, dit-elle, a une douceur charmante, Duperron une élévation plus naturelle, et Bertaut a tout ce que les autres peuvent avoir d'excellent; mais il l'a avec plus d'esprit, plus de force et plus de hardiesse, sans comparaison. Il s'est fait un chemin particulier entre Ronsard et Desportes : il a plus de clarté que le premier, plus de force que le second, et plus d'esprit et de politesse que les deux autres ensemble. » Malheureusement la pensée lui manque. Il fait, sous le titre de *Chansons*, de longues suites de stances où la même idée est constamment exprimée, de sorte que, qui a lu de lui une ou deux stances détachées de chaque chanson, sait ce qu'il y a dans toute la pièce.

Élégie.

Les cieux inexorables
Me sont si rigoureux,
Que les plus misérables
Se comparant à moi se trouveraient heureux.

Toute paix, toute joie
A pris de moi congé,
Laissant mon âme en proie
A cent mille soucis dont mon cœur est rongé.

La pitié, la justice,
La constance et la foi,
Cédant à l'artifice,
Dedans les cœurs humains sont éteintes pour moi.

L'ingratitude paie
Ma fidèle amitié :
La calomnie essaie
A rendre mes tourments indignes de pitié.

En un cruel orage
On me laisse périr;
Et, courant au naufrage,
Je vois chacun me plaindre et nul me secourir.

Et ce qui rend plus dure
La misère où je vis,
C'est, ès maux que j'endure,
La mémoire de l'heur que le ciel m'a ravi.

Félicité passée
Qui ne peux revenir :
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

Hélas! il ne me reste
De mes contentements
Qu'un souvenir funeste,
Qui me les convertit à toute heure en tourments.

Le sort plein d'injustice
M'ayant enfin rendu
Ce reste un pur supplice,
Je serais plus heureux si j'avais plus perdu.

Félicité passée
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir!

MALHERBE.

MALHERBE (FRANÇOIS DE) naquit en 1555 à Caen, d'une famille noble. Avant lui la France n'avait pas encore de langue poétique dans le genre élevé. Malherbe seul révéla toutes les richesses de notre versification : beauté d'expressions et d'images, mouvements rapides, nombre, cadence ; si ce n'est l'enthousiasme, rien ne manque à ses belles odes. Personne ne connut mieux que lui les effets de l'harmonie, personne n'eut plus de goût. Il réussit moins bien dans le genre purement gracieux. Il était d'une extrême sévérité dans le choix des mots. Peut-être même poussa-t-il trop loin la délicatesse : car c'est lui qui commença, sur la langue française, ce travail d'épuration continué dans l'âge suivant par l'Académie, qui nous a fait perdre une foule d'excellents mots usités dans le XVI^e^ siècle.

Malherbe est l'un des écrivains qui ont rendu, en somme, le plus de services à la langue française.

Dieu seul est grand.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde,
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer[1] :
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre;
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris, et ployer les genoux;
Ce qu'ils peuvent n'est rien, ils sont ce que nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

1. Être calme.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont rongés des vers.

Là, se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs:
Et tombent avec eux d'une chute commune,
Tous ceux que la fortune
Faisait leurs serviteurs.

(*Paraphrase du psaume* XCIV.)

Vers funèbres sur la mort de Henri le Grand (1610).

Enfin l'ire du ciel, et sa fatale envie,
Dont j'avais repoussé tant d'injustes efforts,
Ont détruit ma fortune, et sans m'ôter la vie
M'ont mis entre les morts.

Henri, ce grand Henri, que les soins de nature
Avaient fait un miracle aux yeux de l'univers,
Comme un homme vulgaire, est dans la sépulture
A la merci des vers.

C'est bien à tout le monde une commune plaie,
Et le malheur que j'ai chacun l'estime sien;
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraie,
Comme elle est dans le mien?

Ta fidèle compagne, aspirant à la gloire
Que son affliction ne se puisse imiter,
Seule de cet ennui me débat la victoire,
Et me la fait quitter.

Quiconque approche d'elle a part à son martyre,
Et par contagion prend sa triste couleur :
Car, pour la consoler, que lui saurait-on dire
En si juste douleur ?

Reviens la voir, grande âme : ôte-lui cette nue,
Dont la sombre épaisseur aveugle sa raison;
Et fais, du même lieu, d'où sa peine est venue,
Venir sa guérison.

Quelque soir dans sa chambre apparais devant elle,
Non le sang en la bouche et le visage blanc,
Comme tu demeuras sous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc.

Viens-y tel que tu fus, quand aux monts de Savoie
Hymen en robe d'or te la vint amener,
Ou tel qu'à Saint-Denis, entre nos cris de joie,
Tu la fis couronner.

Après cet essai fait, s'il demeure inutile,
Je ne connais plus rien qui la puisse toucher :
Et sans doute la France aura, comme Sipyle,
Quelque fameux rocher[1].

Pour moi, dont la faiblesse à l'orage succombe,
Quant mon heur abattu pourrait se redresser,
J'ai mis avecque toi mes desseins en la tombe;
Je les y veux laisser.

Quoi que pour m'obliger fasse la destinée,
Et quelque heureux succès qui me puisse arriver,
Je n'attends mon repos qu'en l'heureuse journée
Où je t'irai trouver.

1. Allusion à la fable de Niobé, mère de Sipyle, qui fut changée en rocher après la mort de ses enfants.

Consolation à Du Perrier.

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle!
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours!

Le malheur de ta fille au tombeau descendue,
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine;
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin:
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Pris, quand ainsi serait que, selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Q'en fût-il advenu?

Penses-tu que plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil?
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste,
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon Du Perrier; aussitôt que la Parque
Ote l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au deçà de la barque,
Et ne suit point les morts.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes ;
Mais sage, à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes
Éteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vidant son amertume,
Cherche d'être allégé :

Mais d'être inconsolable, et dedans sa mémoire
Enfermer un ennui,
N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui ?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,
Dénué de support,
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
Reçut du réconfort.

François, quand la Castille, inégale à ses armes,
Lui vola son dauphin[1],
Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes
Qui n'eussent point de fin.

Il les sécha pourtant ; et, comme un autre Alcide,
Contre fortune instruit,
Fit qu'à ses ennemis, d'un acte si perfide
La honte fût le fruit.

Leur camp[2], qui la Durance avait presque tarie
De bataillons épais,
Entendant sa constance, eut peur de sa furie,
Et demanda la paix.

1. François, fils aîné de François Ier, étant mort en 1536, on répandit le bruit qu'il avait été empoisonné par les ordres de Charles-Quint. Malherbe admet ce bruit populaire. — 2. Leur armée.

De moi, déjà deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vu perclus ;
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre,
Qu'il ne m'en souvient plus.

Non qu'il ne me soit grief[1] que la terre possède
Ce qui me fut si cher ;
Mais en un accident qui n'a point de remède,
Il n'en faut point chercher.

La mort a des rigueurs a nulle autre pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle, et perdre patience,
Il est mal à propos :
Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous met en repos.

Fin des guerres civiles annoncée : vœux pour Henri IV[2].

La rigueur de ses lois, après tant de licence,
Redonnera le cœur à la faible innocence,
Que dedans la misère on faisait envieillir.
A ceux qui l'oppressaient il ôtera l'audace ;

1. Ce mot ne fait qu'une syllabe, ce qui rend le vers extrêmement dur. *Grief* veut dire : pénible, lourd. — 2. Extrait de la pièce ayant pour titre : *Prière pour le roi Henri le Grand qui allait en Limousin.* Elle est de 1605.

Et sans distinction de richesse ou de race,
Tous, de peur de la peine, auront peur de faillir.

La terreur de son nom rendra nos villes fortes :
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes ;
Les veilles cesseront au sommet de nos tours.
Le fer, mieux employé, cultivera la terre ;
Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'orra[1] plus de tambours.

Loin des mœurs de son siècle il bannira les vices ;
L'oisive nonchalance et les molles délices
Qui nous avaient portés jusqu'aux derniers hasards.
Les vertus reviendront de palmes couronnées,
Et ses justes faveurs, aux mérites données,
Feront ressusciter l'excellence des arts[2].

La foi de ses aïeux, ton amour et ta crainte[3],
Dont il porte dans l'âme une éternelle empreinte,
D'actes de piété ne pourront l'assouvir[4].
Il étendra ta gloire autant que sa puissance ;
Et n'ayant rien si cher que ton obéissance,
Où tu le fais régner, il te fera servir.

Tu nous rendras alors nos douces destinées :
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années,
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles ;
La moisson de nos champs lassera nos faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs[5].

1. N'entendra. — 2. Cette strophe n'est pas moins belle que la précédente, et pour le sens et pour tout : peut-être même est-elle plus parfaite comme poésie. La belle image que celle du quatrième vers ! Il n'y a rien dans notre langue d'un style supérieur à celui de ces trois derniers vers-là. (*Commentaire* d'André Chénier.) — 3. (O grand Dieu !) — 4. Le rassasier. Un grand nombre de mots noblement employés par Malherbe ne pourraient plus être d'usage. — 5. Autre strophe pure, harmonieuse, animée, pleine de grâce et de

La fin de tant d'ennuis dont nous fûmes la proie
Nous ravira les sens de merveille[1] et de joie;
Et d'autant que le monde est ainsi composé,
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaise,
Ton pouvoir absolu, pour conserver notre aise,
Conservera celui qui nous l'aura causé.

Quand un roi fainéant, la vergogne[2] des princes,
Laissant à ses flatteurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoique l'on dissimule, on en fait peu d'estime;
Et si la vérité se peut dire sans crime,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort[3].

Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire[4],
Qui de notre salut est l'ange tutélaire,
L'infaillible refuge et l'assuré secours,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que notre affection ne les juge trop courts?

Nous voyons les esprits nés à la tyrannie,
Ennuyés de couver leur cruelle manie,
Tourner tous leurs conseils à notre affliction;
Et lisons clairement dedans leur conscience,
Que s'ils tiennent la bride à leur impatience,
Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection[5].

facilité. Je ne sais rien nulle part où il y ait plus d'imagination, de goût, de vraie poésie que dans les deux derniers vers. Le dernier surtout est d'une élégance si exquise qu'il n'a pas été surpassé en français. Il est tout à fait virgilien, il est divin. (A. Chénier.)

1. *Merveille* est employé ici dans son sens primitif d'étonnement, comme *maraviglia* en italien. Il faut s'en souvenir et l'imiter, car c'est une vraie richesse de langage. (A. Chénier)— 2. L'opprobre. — 3. Voilà une strophe divine, pleine de noblesse, de courage, de liberté; d'une force et d'une franchise d'expression qui rendent le poëte respectable et décèlent une grande âme. Il est beau d'oser écrire à un roi sur ce ton. (A. Chénier.) — 4. Exemple. — 5. A la protection de Dieu.

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre!
Que de toutes ces peurs nos âmes il délivre;
Et rendant l'univers de son heur étonné,
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque
Que ta bonté propice ait jamais couronné!

Cependant son dauphin, d'une vitesse prompte,
Des ans de sa jeunesse accomplira le compte;
Et suivant de l'honneur les aimables appas,
De faits si renommés ourdira son histoire,
Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire
Ignorent le soleil, ne l'ignoreront pas.

Fragment.—A Henri IV victorieux et clément[1].

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux,
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux :
Rien n'est sûr en son rivage,
Ce qu'il treuve[2], il le ravage;
Et traînant comme buissons
Les chênes et leurs racines,
Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.

Tel, et plus épouvantable,
S'en allait ce conquérant,
A son pouvoir indomptable
Sa colère mesurant.
Son front avait une audace
Telle que Mars en la Thrace;

1. 1606, après le voyage de Sedan. — 2. Au lieu de *trouve* : ainsi Molière écrit-il encore ce mot au commencement du *Misanthrope*, et La Fontaine, dans plusieurs de ses fables.

Et les éclairs de ses yeux
Étaient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la terre
Quand elle a fâché les cieux.

Quelle vaine résistance
A son puissant appareil
N'eût porté la pénitence
Qui suit un mauvais conseil ;
Et vu sa faute bornée
D'une chute infortunée,
Comme la rébellion
Dont la fameuse folie
Fit voir à la Thessalie
Olympe sur Pélion [1] ?

Voyez comme en son courage,
Quand on se range au devoir,
La pitié calme l'orage
Que l'ire a fait émouvoir.
A peine fut réclamée
Sa douceur accoutumée,
Que d'un sentiment humain
Frappé non moins que de charmes [2],
Il fit la paix, et les armes
Lui tombèrent de la main.

Arrière, vaines chimères
De haines et de rancœurs [3] ;
Soupçons de choses amères,
Éloignez-vous de nos cœurs.
Loin, bien loin, tristes pensées,
Où nos misères passées

1. Voy. les *Géorgiques* de Virgile, I, 281 et 282. — 2. Comme par l'effet d'un charme magique qui l'eût désarmé. — 3. Ressentiments, rancunes.

Nous avaient ensevelis.
Sous Henri, c'est ne voir goutte
Que de révoquer en doute
Le salut des fleurs de lis.

O roi, qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté,
Roi qui de l'âge où nous sommes
Tout le mal as surmonté :
Si tes labeurs, d'où la France
A tiré sa délivrance,
Sont écrits avecque foi,
Qui sera si ridicule
Qu'il ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toi?

De combien de tragédies,
Sans ton assuré secours,
Étaient les trames ourdies
Pour ensanglanter nos jours!
Et qu'aurait fait l'innocence,
Si l'outrageuse licence,
De qui le souverain bien
Est d'opprimer et de nuire,
N'eût trouvé pour la détruire
Un bras fort comme le tien?

Mon roi, connais ta puissance :
Elle est capable de tout.
Tes desseins n'ont pas naissance
Qu'on en voit déjà le bout;
Et la fortune, amoureuse
De ta vertu généreuse,
Trouve de si doux appas
A te servir et te plaire,
Que c'est la mettre en colère
Que de ne l'employer pas.

Use de sa bienveillance
Et lui donne ce plaisir,
Qu'elle suive ta vaillance
A quelque nouveau désir.
Où que tes bannières aillent,
Quoi que tes armes assaillent,
Il n'est orgueil endurci
Que, brisé comme du verre,
A tes pieds elle n'atterre,
S'il n'implore ta merci[1].

Fragment de l'Ode sur l'attentat de De Lisle contre Henri IV, en 1605[2].

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours?
Lirez-vous, sans rougir de honte,
Que notre impiété surmonte
Les faits les plus audacieux,
Et les plus dignes du tonnerre,
Qui firent jamais à la terre
Sentir la colère des cieux?

Qui ne sait point qu'à sa vaillance
Il ne se peut rien ajouter :
Qu'on reçoit de sa bienveillance
Tout ce qu'on en doit souhaiter;
Et que si de cette couronne,
Que sa tige illustre lui donne,
Les lois ne l'eussent revêtu,
Nos peuples d'un juste suffrage

1. Racan dit que Malherbe était très-content de ces vers.—2. La Fontaine, à ce que nous apprend l'abbé d'Olivet, se sentit poëte en lisant cette pièce.

Ne pouvaient, sans faire naufrage,
Ne l'offrir point à sa vertu?

Toutefois, ingrats que nous sommes,
Barbares et dénaturés,
Plus qu'en ce climat où les hommes
Par les hommes sont dévorés,
Toujours nous assaillons sa tête
De quelque nouvelle tempête,
Et d'un courage forcené
Rejetant son obéissance,
Lui défendons la jouissance
Du repos qu'il nous a donné.

La main de cet esprit farouche
Qui, sorti des ombres d'enfer,
D'un coup sanglant frappa sa bouche[1],
A peine avait laissé le fer,
Et voici qu'une autre perfide,
Où la même audace réside
(Comme si détruire l'État
Tenait lieu de juste conquête),
De pareilles armes s'apprête
A faire un pareil attentat.

O soleil, ô grand luminaire[2]!
Si jadis l'horreur d'un festin[3]
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'une émerveillable change[4]
Te couchas aux rives du Gange :

1. Il s'agit de Jean Châtel. — 2. Cette strophe est belle : le passage est rapide et chaud. Le troisième et le quatrième vers rendent très-bien une belle image. Cette apostrophe pathétique et inattendue est, je crois, ce qu'il y a de plus lyrique dans tout Malherbe. (A. Chenier.) — 3. Le festin d'Atrée. — 4. Par un changement merveilleux.

D'où vient que ta sévérité
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité ?

Non, non, tu luis sur le coupable,
Comme tu fais sur l'innocent;
Ta nature n'est point capable
Du trouble qu'une âme ressent :
Tu dois ta flamme à tout le monde;
Et ton allure vagabonde,
Comme une servile action
Qui dépend d'une autre puissance,
N'ayant aucune connaissance,
N'a point aussi d'affection.

Au point[1] qu'il écuma[2] sa rage,
Le dieu de Seine était dehors
A regarder croître l'ouvrage
Dont le prince embellit ses bords[3].
Il se redressa tout à l'heure
Au plus bas lieu de sa demeure;
Et ses nymphes dessus les eaux,
Toutes sans voix et sans haleine,
Pour se cacher furent en peine
De trouver assez de roseaux[4].

Revenez, belles fugitives[5]:
De quoi[6] versez-vous tant de pleurs?
Assurez vos âmes craintives,
Remettez vos chapeaux de fleurs.

1. Où il.—2. Fit écumer, déchaîna—3. La grande galerie du Louvre.—4. Cette strophe est fort bien. La fin en est charmante C'est une idée très-ingénieuse de faire sortir les dieux de la Seine pour admirer les bâtiments que le roi faisait construire. (A. Chénier.)— 5. Ceci est charmant, d'un style frais et plein de grâce. (A. Chénier.)—6 Pourquoi.

Le roi vit, et ce misérable,
Ce monstre vraiment déplorable,
Qui n'avait jamais éprouvé
Que peut[1] un visage d'Alcide,
A commencé le parricide,
Mais il ne l'a pas achevé.

1. Ce que peut.

GOMBAULD.

GOMBAULD (JEAN-OGIER DE), né vers 1568, à Saint-Just-de-Lussac, près de Brouage, était d'une famille distinguée de Saintonge. Il se produisit à la cour de Marie de Médicis, plut à cette princesse par ses vers, et en obtint une pension de 1200 livres, réduite depuis à 400. Son état ne fut jamais au-dessus de la médiocrité. Il l'a lui-même représenté dans cette épitaphe épigrammatique :

L'Apollon de nos jours, Malherbe ici repose :
Il a vécu longtemps sans beaucoup de support.
En quel siècle ? Passant, je n'en dis autre chose :
Il est mort pauvre, et moi je vis comme il est mort.

Il fut cependant gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Le duc et la duchesse de Montausier l'accueillirent favorablement, et il fut un des beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet. Il fut enfin un des premiers membres de l'Académie française.

De tout ce qu'il a fait, on ne lit plus guère que quelques sonnets et ses épigrammes.

Gombauld est mort, en 1666, presque centenaire.

Pour Malherbe, Gombauld, Racan, Voiture, et généralement pour tous les écrivains de ce temps-là, il n'y a pas de sources plus abondantes à consulter que les *Historiettes* de Tallemant des Réaux.

Jugement des œuvres d'autrui.

Vous lisez les œuvres des autres
Plus négligemment que les vôtres,
Et vous les louez froidement.
Voulez-vous qu'elles soient parfaites?
Imaginez-vous seulement
Que c'est vous qui les avez faites.

Petits auteurs.

On vous donne le privilége,
Petits auteurs, on vous protége,

Et souvent on vous fait du bien :
N'en déplaise aux pouvoirs suprêmes,
Les ouvrages ne valent rien
S'ils ne se protégent eux-mêmes.

Sonnet chrétien.

Monarque souverain des hommes et des anges,
A qui tout doit son être et sa félicité,
Je sens à tous objets mon cœur sollicité
D'ajouter une voix au bruit de tes louanges.

Je suis ravi de voir les richesses étranges
Dont tu pares les cieux, ta superbe cité ;
L'ordre des éléments, dont la nécessité
L'entretient chaque jour de contraires échanges.

Mais si de ta grandeur je pense m'approcher,
Dans cet excès de gloire où je te vais chercher,
Mes yeux sont éblouis de clartés nonpareilles :

C'est là que la raison est soumise à la foi.
L'homme en vain se travaille à dire tes merveilles :
Il faut, pour te comprendre, être Dieu comme toi.

D'un jeune homme estimé fort heureux.

Il se dit noble, il a sa terre;
Il ne va jamais à la guerre;
Il fait visite, il la reçoit ;
Il roule, et pour tous exercices,
Il chasse, il joue, il mange, il boit :
Sont-ce des vertus, ou des vices ?

Le moyen de se défaire de quelqu'un.

Tu veux te défaire d'un homme,
Et jusqu'ici tes vœux ont été superflus.
Hasarde une petite somme :
Prête-lui trois louis, tu ne le verras plus.

Cosme.

Cosme n'a point d'affection;
Cosme n'a point d'aversion;
Cosme jour et nuit se repose :
En un mot, Cosme ne fait rien,
Si ce n'est faire quelque chose
Que manger ce qu'il a de bien.

RÉGNIER.

RÉGNIER (MATHURIN) naquit à Chartres, le 15 décembre 1573. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique; il fut tonsuré à neuf ans, et ayant, à cause de ses talents, trouvé de puissantes protections, il obtint une pension de 2000 livres [1] sur l'abbaye de Vaux-de-Cernay et un canonicat à Chartres. L'usage qu'il fit de ses biens ne fut guère conforme à la sainteté de leur origine. Vieux à trente ans, il mourut à quarante, en 1613, fatigué par la débauche. Il s'était fait à lui-même cette épitaphe, qui peint bien son caractère :

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle;
Et si [2] m'étonne fort pourquoi
La mort osa songer à moi
Qui ne songeai jamais à elle.

Si l'on ne peut guère louer l'homme privé dans Régnier, le poëte est, au contraire, un des plus originaux et des plus ingénieux qu'on ait vus. Il n'y a qu'une voix sur son compte. Il a été, dans le style simple et tempéré, ce que Malherbe était dans le genre grandiose. Boileau le regardait comme celui qui avait le mieux connu les mœurs et le caractère des hommes avant Molière; » et ce grand poëte, qui l'a surpassé, dit La Harpe, ne l'a pas fait oublier. »

Que peut-on dire de plus à sa louange?

Un des poëtes les plus distingués de notre temps, M. Alfred de Musset, a adressé à Régnier une épître qui est un chef-d'œuvre.

Les quatre âges de l'homme.

Nature ne peut pas l'âge en âge confondre :
L'enfant qui sait déjà demander et répondre,
Qui marque fermement la terre de ses pas,
Avecque ses pareils se plaît en ses ébats :
Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il saute d'aise,
Sans raison d'heure en heure il s'émeut, il s'apaise.

1. Ces 2000 livres valaient au moins 6000 francs de nos jours. — 2. Aussi je.

Croissant l'âge en avant, sans soin de gouverneur,
Relevé, courageux, et cupide[1] d'honneur,
Il se plaît aux chevaux, aux chiens, à la campagne;
Facile au vice, il hait les vieux, et les dédaigne;
Rude à qui le reprend, paresseux à son bien,
Prodigue, dépensier, il ne conserve rien;
Hautain, audacieux, conseiller de soi-même,
Et d'un cœur obstiné, se heurte à ce qu'il aime.
L'âge au soin se tournant, homme fait, il acquiert
Des biens et des amis, si le temps le requiert;
Il masque ses discours, comme sur un théâtre;
Subtil, ambitieux, l'honneur il idolâtre;
Son esprit avisé prévient le repentir,
Et se garde d'un lieu difficile à sortir[2].
Maints fâcheux accidents surprenant sa vieillesse,
Soit qu'avec du souci, gagnant de la richesse,
Il s'en défend l'usage, et craint de s'en servir;
Que tant plus il en a, moins s'en peut assouvir;
Ou soit qu'avec froideur il fasse toute chose;
Imbécile[3], douteux[4], qui voudrait et qui n'ose;
Délayant[5], qui toujours a l'œil sur l'avenir,
De léger il n'espère[6], et croit au souvenir;
Il parle de son temps; difficile et sévère,
Censurant la jeunesse, use des droits de père;
Il corrige, il reprend, hargneux en ses façons,
Et veut que tous ses mots soient autant de leçons.

Le critique outré[7].

Il semble en leurs discours hautains et généreux,
Que le cheval volant[8] n'existe que pour eux;

1. Désireux.—2. Tournure très-vive qui se comprend bien.—3. Faible.—4. Indécis.—5. Différant toujours. Il faut lire plutôt *dilayant*.—6. Il n'espère pas légèrement.—7. Malherbe.—8. Pégase.

Que Phœbus à leur ton accorde sa vielle ;
Que la mouche du Grec leurs lèvres emmielle[1] ;
Qu'ils ont seuls ici-bas trouvé la pie au nid,
Et que des hauts esprits le leur est le zénit ;
Que seuls des grands secrets ils ont la connaissance.
Et disent librement que leur expérience
A raffiné les vers, fantastiques d'humeur,
Ainsi que les Gascons ont fait le point d'honneur ;
Qu'eux tous seuls du bien dire ont trouvé la méthode,
Et que rien n'est parfait, s'il n'est fait à leur mode.
Cependant leur savoir ne s'étend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphthongue,
Épier si des vers la rime est brève ou longue,
Ou bien si la voyelle, à l'autre s'unissant,
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant,
Et laissent sur le vert[2] le noble de l'ouvrage.
Nul aiguillon divin n'élève leur courage ;
Ils rampent bassement, faibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer ; car, s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime, et rimer de la prose,
Que l'art lime et relime, et polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille un agréable son ;
Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrase,
Ils attisent leurs mots, enjolivent leur phrase,
Affectent leur discours tout si relevé d'art,
Et peignent leurs défauts de couleur et de fard.
Aussi je les compare à ces femmes jolies,
Qui par les affiquets se rendent embellies,
Qui, gentes en habits, et sades[3] en façons,
Parmi leur point coupé tendent leurs hameçons ;
Dont l'œil rit mollement avec afféterie,

1. Allusion à Pindare, sur les lèvres duquel on prétend que des abeilles allèrent se poser et faire leur miel. — 2. Laissent de côté. — 3. Vieux mot qui signifie : jolies, agréables.

Et de qui le parler n'est rien que flatterie;
De rubans piolés [1] s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne gît qu'en l'ornement;
Leur visage reluit de céruse et d'épeautre [2];
Propres en leur coiffure, un poil ne passe l'autre.

(*Satires.*)

1. De deux couleurs, et semblables au plumage de la pie.—2. Plâtre.

MAYNARD.

MAYNARD (François), président d'Aurillac, né en 1583 à Toulouse, mérite, selon Voltaire, d'être compté parmi ceux qui annoncèrent le siècle de Louis XIV. En effet, son style est châtié; sa versification est facile et harmonieuse. Malherbe, dont il fut le disciple, lui rendait ce témoignage, que personne ne savait mieux tourner des vers que lui.

Maynard s'était lié avec ce qu'il y avait de plus distingué dans les lettres, et se vit recherché des grands; mais sa fortune n'en devint pas meilleure, et ce fut pour lui un sujet inépuisable de plaintes qui finissent par fatiguer le lecteur.

Il mourut en 1646, ayant reçu quelque temps avant sa mort un brevet de conseiller d'État.

Sonnet à Faret[1].

Je donne à mon désert les restes de ma vie,
Pour ne dépendre plus que du ciel et de moi.
Le temps et la raison m'ont fait perdre l'envie
D'encenser la faveur et de suivre le roi.

Faret, je suis le roi des bois où je demeure,
J'y trouve la santé de l'esprit et du corps.
Approuve ma retraite; et permets que je meure
Dans le même village où mes pères sont morts.

J'ai fréquenté la cour où ton conseil m'appelle;
Et sous le grand Henri je la trouvai si belle,
Que ce fut à regret que je lui dis adieu.

Mais les ans m'ont changé; le monde m'importune,
Et j'aurais de la peine à vivre dans un lieu
Où toujours la vertu se plaint de la fortune.

1. Poëte dont Boileau a parlé.

Sur la misère des poëtes.

Je touche de mon pied le bord de l'autre monde,
L'âge m'ôte le goût, la force et le sommeil ;
Et l'on verra bientôt naître du sein de l'onde
La première clarté de mon dernier soleil.

Muses, je m'en vais dire au fantôme d'Auguste
Que sa rare bonté n'a plus d'imitateurs ;
Et que l'esprit des grands fait gloire d'être injuste
Aux belles passions de vos adorateurs.

Voulez-vous bien traiter ces fameux solitaires
A qui vos déités découvrent leurs mystères ?
Ne leur promettez plus des biens ni des emplois.

On met votre science au rang des choses vaines ;
Et ceux qui veulent plaire aux favoris des rois,
Arrachent vos lauriers et troublent vos fontaines.

Sonnet satirique.

Sillon [1], je suis adorateur
De votre belle académie [2],
Et voudrais que son fondateur
L'eût solidement affermie.

Je crois qu'elle durera peu,
Puisque le cheval [3] qui fit naître
L'eau d'où les vers tirent leur feu,
N'y trouve pas de quoi repaître.

1. M. de Sillon, l'un des premiers académiciens. — 2. L'Académie française, fondée par Richelieu. — 3. Pégase, qui d'un coup de pied jaillit la source d'Hippocrène.

Les ministres traitent si mal
Ce rare et fameux animal,
Que tout le monde s'en étonne.

Bien qu'il soit digne de leur soin
Ils ne veulent pas qu'on lui donne
Une pauvre botte de foin [1].

Épigramme.

Flote, vois-tu ce petit homme
Qui parle avec tant de mépris
De tout ce que la vieille Rome
Nous a laissé de beaux écrits ?
Tout son plaisir est de médire ;
Mais ceux que son caquet déchire
L'ont horriblement diffamé.
Sa bosse est souvent bâtonnée,
Et dit-on [2] qu'elle a consumé
Plus de bois que sa cheminée.

Stances au cardinal de Richelieu.

Armand, l'âge affaiblit mes yeux ;
Et toute ma chaleur me quitte;
Je verrai bientôt mes aïeux
Sur le rivage du Cocyte.

C'est où je serai des suivants
De ce bon monarque de France,
Qui fut le père des savants,
En un siècle plein d'ignorance.

1. Ces sonnets de Maynard sont irréguliers, puisque les quatrains ne sont pas sur les mêmes rimes. — 2. L'on dit.

Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui,
Pour combler l'Espagne de honte.

Je contenterai son désir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fait maudire Pavie.

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quels biens j'ai reçus de toi,
Que veux-tu que je lui réponde[1]?

Épigramme.

Veux-tu que tes dîners ne me déplaisent pas?
N'y récite jamais ce qui part de tes veilles;
Ouïr de mauvais vers durant un bon repas,
C'est contenter la gueule aux dépens des oreilles.

Dizain à Malherbe.

Un rare écrivain comme toi
Devrait enrichir sa famille,
D'autant d'argent que le feu roi
En avait mis dans la Bastille.
Mais les vers ont perdu leur prix;
Et pour les excellents esprits,
La faveur des princes est morte.
Malherbe, en cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

1. On sait que le cardinal, ayant lu ces vers, répondit assez durement : « Rien. »

Épitaphe.

L'homme qui gît en ce lieu
Fut un buveur sans exemple,
Qui ne crut jamais qu'au dieu
Dont la taverne est le temple,
Un batelier ignorant,
Le fit choir dans le courant
De la prochaine rivière.
L'heure de sa triste fin,
Voyageur, fut la première
Qui mit de l'eau dans son vin.

RACAN.

RACAN (Honorat de Bueil, marquis de), naquit à la Roche-Racan en Touraine en 1589. C'est dans la maison du duc de Bellegarde qu'il rencontra pour la première fois Malherbe, qui devint son maître et son ami. Il lui demanda un jour quel état il devait embrasser pour se concilier l'approbation universelle : Malherbe lui récita le *Meunier, son fils et l'âne*, fable du Pogge, et Racan comprit qu'il était en effet impossible de prendre un parti qui plût à tout le monde. Il consacra donc ses loisirs au culte des muses, et mérita par ses *Bergeries* et quelques pièces de vers pleines de naturel et de simplicité, une place très-distinguée parmi les poëtes de son temps.

Racan, qui fut un des premiers membres de l'Académie française, mourut à la Roche-Racan, en 1670.

Douceurs de la vie champêtre.

Tircis, il faut songer à faire la retraite ;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite ;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef vagabonde :
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable ;
Plus on est élevé, plus on court de dangers ;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois, que les toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,

Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

Il laboure le champ que labourait son père ;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés ;
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire ;
Son fertile domaine est son petit empire ;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau.
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces ;
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Il est content chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
Le vendangeur plier sous le faix des paniers ;
Et semble [1] qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons, et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucunes fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau ;
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses
Du lieu de sa retraite en [2] faire son tombeau.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse

1. Et il semble. — 2. *En ;* mais alors on usait volontiers de ces licences, qui ne répugnaient pas à la langue, encore capricieuse.

A vu dans le berceau ses bras emmaillottés ;
Il tient par les moissons registres des années,
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors ;
Et ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment ;
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

A M. Maynard, président d'Aurillac.

Maintenant que du Capricorne
Le temps mélancolique et morne
Tient au feu le monde assiégé [1],
Noyons notre ennui dans le verre,

1. Assis.

Sans nous tourmenter de la guerre
Du tiers état et du clergé.

Je sais, Maynard, que les merveilles
Qui naissent de tes longues veilles
Vivront autant que l'univers ;
Mais que te sert-il que ta gloire
Se lise au temple de mémoire
Quand tu seras mangé des vers !

Quitte cette inutile peine ;
Buvons plutôt à longue haleine
De ce nectar délicieux,
Qui pour l'excellence précède
Celui même que Ganymède
Verse dans la coupe des dieux.

C'est lui qui fait que les années
Nous durent moins que des journées ;
C'est lui qui nous fait rajeunir,
Et qui bannit de nos pensées
Le regret des choses passées
Et la crainte de l'avenir.

Buvons, Maynard, à pleine tasse :
L'âge insensiblement se passe,
Et nous mène à nos derniers jours :
L'on a beau faire des prières,
Les ans, non plus que les rivières,
Jamais ne rebroussent leur cours.

Le printemps vêtu de verdure
Chassera bientôt la froidure ;
La mer a son flux et reflux :
Mais depuis que notre jeunesse
Quitte la place à la vieillesse,
Le temps ne la ramène plus.

MALLEVILLE.

MALLEVILLE (CLAUDE DE), né à Paris en 1597, d'une bonne famille, fut d'abord employé dans les finances. Son goût pour les lettres lui fit abandonner cet état. Présenté au maréchal de Bassompierre, il devint son secrétaire, et lui demeura fidèle quand le maréchal fut mis à la Bastille. Lorsque Bassompierre eut obtenu sa liberté, et fut réintégré dans son grade de colonel des Suisses, il donna à Malleville l'emploi de secrétaire qui y était attaché. Plus tard notre poëte se trouva en état d'acheter la charge de secrétaire de la grande chancellerie.

Les vers de Malleville se distinguent par leur coupe harmonieuse et l'heureux choix des mots. Les pensées ne sont pas toujours bien neuves; mais il est impossible d'amener une terminaison plus complète et mieux cadencée qu'il ne le fait dans ses petites pièces, et en particulier dans ses sonnets, que Boileau n'a pas oublié de louer.

Malleville mourut en 1647, à l'âge de cinquante ans.

A une dame.

Cloris, qui des beautés fut l'unique modèle,
Et le souverain bien des hommes et des dieux,
Cloris, qui fut en terre un chef-d'œuvre des cieux,
Vient de laisser ici sa dépouille mortelle.

Des roses de son teint la fraîcheur éternelle,
La douceur de sa voix et celle de ses yeux,
Pouvaient servir d'objet aux plus ambitieux,
Et ranger à ses lois l'âme la plus rebelle.

O vous qui vous flattez de vos charmes divers,
Quand vos perfections, qu'adore l'univers,
De celles de Cloris égaleraient le nombre;

Cessez de vous fonder sur un si frêle appui;
Elle fut un soleil, elle n'est plus qu'une ombre,
Et vous serez demain ce qu'elle est aujourd'hui.

Sur une horloge de sable.

La poudre que l'on voit en ce verre enfermée
Fut Olympe, autrefois du monde l'ornement,
Que le soleil quitta trop infidèlement,
Alors qu'un autre objet eut son âme charmée.

La belle cependant, vivement enflammée,
Soupirait nuit et jour pour son éloignement,
Et comptant mille fois les heures vainement,
Enfin de son amour elle fut consumée.

Maintenant que la cendre en est mise en ce lieu,
Elle recompte encor les heures de ce dieu
Qui l'avait autrefois si dignement servie :

Témoignage éternel d'une parfaite amour,
Puisqu'après son trépas, comme durant sa vie,
Elle s'amuse encore à mesurer le jour.

Sur la mort du cardinal de Richelieu.

Impuissantes grandeurs, faibles dieux de la terre,
N'élevez plus au ciel vos triomphes divers;
La vertu des lauriers dont vous êtes couverts
Ne vous peut garantir des coups de son tonnerre.

Le ministre fameux que cette tombe enserre
Ne témoigne que trop aux yeux de l'univers
Que la pourpre est sujette à l'injure des vers,
Et que l'éclat du monde est un éclat de verre.

Tous les astres veillaient au soin de sa grandeur,
Augmentaient tous les jours sa pompe et sa splendeur,
Et rendaient en tout lieu sa puissance célèbre.

Cependant sa puissance a trouvé son écueil ;
Sa pompe n'est plus rien qu'une pompe funèbre ;
Et sa grandeur se borne à celle d'un cercueil.

Sur la mort d'une dame bienfaisante.

Celle qui fut du ciel le plus parfait ouvrage,
Celle en qui tous les dieux mirent tous leurs trésors,
De la Parque inhumaine a senti les efforts,
Et vu dès son printemps le terme de son âge.

Elle avait mille attraits d'esprit et de visage,
C'était une merveille et dedans et dehors,
Et l'on n'eût su juger si les grâces du corps
Sur les grâces de l'âme emportaient l'avantage.

Daphnis, perds le dessein de ce beau monument,
Où le soin de son nom t'occupe incessamment,
Sa vertu t'en dispense et pourvoit à sa gloire :

Ceux à qui ses bienfaits ont été départis,
Font l'effet de ton zèle, et sauvant sa mémoire,
Sont les vivants tombeaux que sa main a bâtis.

Rondeau contre Boisrobert[1].

Coiffé d'un froc bien raffiné,
Et revêtu d'un doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frère René devient messire,
Et vit comme un déterminé.
Un prélat riche et fortuné[2],
Sous un bonnet enluminé[3],

1. Boisrobert, de l'Académie, ami particulier de Richelieu, dont il entretenait la gaieté. — 2. Richelieu. — 3. Sous un chapeau rouge.

En est, s'il le faut ainsi dire,
Coiffé.

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné :
Qu'il soit docte, ou qu'il sache écrire,
Ni qu'il dise le mot pour rire,
Mais c'est seulement qu'il est né
Coiffé[1].

1. On jalousait beaucoup Boisrobert.

P. CORNEILLE.

CORNEILLE (Pierre) naquit à Rouen le 6 juin 1606. Une circonstance heureuse, qui lui fournit l'idée de sa première pièce (*Mélite*, 1625), le décida à suivre la carrière du théâtre. Plusieurs comédies qu'il donna ensuite lui méritèrent la protection du cardinal de Richelieu, qui l'admit au nombre des auteurs occupés à écrire des pièces d'après les plans qu'il avait tracés. Bientôt, Corneille, à qui *Médée* avait révélé une partie de sa force, s'affranchit de la tutelle du cardinal. Devenu libre, il donna en 1636 *le Cid*. Le succès qu'obtint cette tragédie fut immense, et, comme tous les grands succès, il excita de vives réclamations. Scudéry écrivit ses *Observations*, et plus tard les *Preuves* de ses observations, où il demandait que l'Académie jugeât le différend. Richelieu ordonna, en effet, qu'elle fît l'examen du *Cid*, et le jugement qu'elle publia en 1638 ajouta au triomphe de Corneille, sans toutefois blesser le cardinal. *Horace* et *Cinna*, qui parurent en 1639, *Polyeucte* en 1640, semblaient devoir mettre le comble à la gloire de leur auteur; mais il lui était réservé de conquérir des palmes nouvelles en fondant successivement la comédie de caractère, et les pièces-féeries ou tragédies à machines. *Le Menteur* (1642) ouvrit la carrière où Molière devait s'illustrer dix ans plus tard, et *Andromède*, qui est de 1650, introduisit, par la représentation de prodiges qui saisissent l'imagination, une nouvelle source de plaisirs pour nous. On sait combien Quinault et les faiseurs d'opéras ont depuis profité de cette invention. *La Mort de Pompée*, *Rodogune*, *Héraclius*, qui précédèrent *Andromède*, les tragédies de *Nicomède* et de *Sertorius*, qui ne furent représentées qu'après, sont des compositions originales que notre littérature comptera toujours parmi ses chefs-d'œuvre.

Corneille excita de son vivant une telle admiration qu'on lui donna le titre de *Grand*; la postérité le lui a confirmé.

Il y a, dans le volume de nos *Modèles* en prose, divers jugements sur Corneille. Ceux de La Bruyère et de Fontenelle sont parfaitement équitables.

Il avait été reçu à l'Académie française en 1647, et mourut à Paris en 1684, dans un état voisin de l'indigence. L'Empereur disait qu'il l'eût fait *prince*, s'il eût vécu de son temps.

Combat de Rodrigue contre les Maures.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles.
L'onde s'enflait dessous, et, d'un commun effort,
Les Maures et la mer entrèrent dans le port.
On les laisse passer; tout leur paraît tranquille;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris :
Ils abordent sans peur; ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants;
Les nôtres au signal de nos vaisseaux répondent;
Ils paraissent armés; les Maures se confondent;
L'épouvante les prend à demi descendus;
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre.
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre;
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient;
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient;
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
Contre nous, le pied ferme, ils tirent leurs épées;
Des plus braves soldats les trames sont coupées,
Et la terre et le fleuve, et leur flotte et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
Oh! combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,

Faire avancer les uns, et soutenir les autres;
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et n'en plus rien savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montra notre avantage;
Le Maure vit sa perte, et perdit le courage;
Et, voyant un renfort qui nous vint secourir,
Changea l'ardeur de vaincre en la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Nous laissent pour adieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux ont pu se retirer.
Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte;
Le flux les apporta, le reflux les remporte.
Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie;
Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas;
Mais, voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef : je me nomme; ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps,
Et le combat cessa faute de combattants.

(*Le Cid.*)

Douleur de Sabine.

Je suis Romaine, hélas! puisqu'Horace est Romain;
J'en ai reçu le titre en recevant sa main;
Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée
S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née.
Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays, et mon premier amour;
Lorsque entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,

Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.
Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,
Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, et sans impiété
Importuner le ciel pour ta félicité?
Je sais que ton État, encore à sa naissance,
Ne saurait, sans la guerre, affermir sa puissance;
Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins
Ne le borneront pas chez les peuples latins;
Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre:
Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur
Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,
Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées,
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons,
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons,
Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois,
Tu tiens ton nom, tes murs et tes premières lois.
Albe est ton origine; arrête et considère
Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants;
Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants,
Et, se laissant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

(*Les Horaces.*)

Imprécations de Camille.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment!
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais, parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Saper ses fondements encor mal assurés!

Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;
Que cent peuples, unis des bouts de l'univers,
Passent, pour la détruire, et les monts et les mers ;
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles ;
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

(*Les Horaces.*)

Monologue d'Auguste[1].

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des sujets il ôte des amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr : qui peut tout doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte[2], et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée et tous ses habitants :
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,

1. « Voilà, dit Voltaire, une occasion où un monologue est bien placé : il est bien écrit, les vers en sont beaux, les réflexions sont justes, intéressantes : ce morceau est digne du grand Corneille. » — 2. Sextus Pompée, fils du grand Pompée.

De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur[1] enfonças le couteau ;
Et puis ose accuser le destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés !
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne ?
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Relève pour l'abattre un trône illégitime,
Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'État ?
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre !
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre !
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :
Qui pardonne aisément invite à l'offenser.
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.
Mais quoi ! toujours du sang et toujours des supplices !
Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter :
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile ;
Une tête coupée en fait renaître mille,
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute :
Meurs ; et dérobe-lui la gloire de ta chute,
Meurs : tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse :
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;

1. Toranius, père d'Émilie.

Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir :
La vie est peu de chose, et le peu qu'il t'en reste
Ne vaut pas l'acheter[1] par un prix si funeste ;
Meurs, mais quitte du moins la vie avec éclat,
Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat,
A toi-même en mourant immole ce perfide ;
Contentant ses désirs, punis son parricide ;
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas.
Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine ;
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.
O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu !
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose !
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner ?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

(*Cinna.*)

Auguste et Cinna.

AUGUSTE.

Prends un siége, Cinna, prends, et sur toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose :
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours ;
D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours ;
Tiens ta langue captive ; et si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir :
Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA.

Je vous obéirai, seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienne

1. Qu'on l'achète. Expression hardie.

De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, et les miens:
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance;
Et lorsque après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine, enracinée au milieu de ton sein,
T'avait mis contre moi les armes à la main:
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encore quand tu me pus connaître,
Et l'inclination n'a jamais démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie:
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie;
Je te fis prisonnier pour te combler de biens;
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens.
Je te restituai d'abord ton patrimoine;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,
Et tu sais que depuis dans chaque occasion
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire:
De la façon, enfin, qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveur montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis, après lui, mon plus cher confident:
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour, je te donne Émilie

Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire :
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA.

Moi ! seigneur, moi, que j'eusse une âme si traîtresse
Qu'un si lâche dessein....

AUGUSTE

Tu tiens mal ta promesse :
Sieds-toi, je n'ai pas dit encore ce que je veux.
Tu te justifieras après, si tu le peux :
Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main pour signal
Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal :
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons ?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé ;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé :
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.
Tu te tais maintenant, et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein, et que prétendais-tu
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?

Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain,
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main;
Et si la liberté te faisait entreprendre [1],
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre :
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but? d'y régner en ma place?
D'un étrange malheur son destin la menace,
Si pour monter au trône et lui donner la loi
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois après moi le plus considérable
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître, et descends en toi-même :
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime;
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux;
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux :
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir; dis-moi ce que tu vaux;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'élève et seule te soutient :
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne.
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie;
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie;

1. Former cette entreprise.

Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens[1]
Et tant d'autres enfin, de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux?
Parle, parle, il est temps...

Songe de Pauline.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère ·
Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux;
Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire
Qui, retranchant sa vie, assurent sa mémoire;
Il semblait triomphant, et tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi, que m'a donné sa vue :
« Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,
Ingrate, m'a-t-il dit; et, ce jour expiré,
Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
A ces mots, j'ai frémi, mon âme s'est troublée.
Ensuite, des chrétiens une impie assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon père;
Hélas! c'est de tout point ce qui me désespère!
J'ai vu mon père même, un poignard à la main,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein.
Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images,
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages.
Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,

1. On francisait alors tous les noms latins,

Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.
Voilà quel est mon songe.

(*Polyeucte.*)

Cléopâtre s'animant à son dernier forfait.

Enfin, grâces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi[1];
La mort de Séleucus m'a vengée à demi ;
Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,
Peut déjà de ma part les promettre à son père;
Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.
O toi qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amants vont, d'un seul coup du sort,
Recevoir l'hyménée, et le trône, et la mort,
Poison, me sauras-tu rendre mon diadème?
Le fer m'a bien servie ; en feras-tu de même?
Me seras-tu fidèle? Et toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme importune?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,
S'il m'arrache du trône, et la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, et péris comme lui.
Pour la faire tomber, j'abattrai son appui;
Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abîme,
Que retenir ma main sur la moitié du crime :
En te faisant mon roi, c'est trop me négliger
Que te laisser sur moi père et frère à venger.
Qui se venge à demi, court lui-même à sa peine :
Il faut ou condamner ou couronner sa haine.
Dût le peuple en fureur, pour ses maîtres nouveaux,

1. J'ai un ennemi de moins. Toujours le même style hardi.

De mon sang odieux arroser leurs tombeaux ;
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense ;
Dût le ciel égaler le supplice à l'offense ;
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir !
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ;
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge !
J'en recevrai le coup d'un visage remis.
Il est doux de mourir après ses ennemis !
Et, de quelque rigueur que le destin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.

(*Rodogune.*)

Fragment de l'Imitation de Jésus-Christ.

Parle, parle, Seigneur ; ton serviteur écoute.
Je dis ton serviteur, car enfin je le suis ;
Je le suis, je veux l'être, et marcher dans ta route
Et les jours et les nuits.

Remplis-moi d'un esprit qui me fasse comprendre
Ce qu'ordonnent de moi tes saintes volontés,
Et réduis mes désirs au seul désir d'entendre
Tes hautes vérités.

Mais désarme d'éclairs ta divine éloquence ;
Fais-la couler sans bruit au milieu de mon cœur :
Qu'elle ait de la rosée et la vive abondance
Et l'aimable douceur.

Vous la craigniez, Hébreux, vous croyiez que la foudre,
Que la mort la suivît[1], et dût tout désoler,
Vous qui dans le désert ne pouviez vous résoudre
A l'entendre parler.

65869A

1. Aujourd'hui : que la mort la *suivrait* et *devrait*.

« Parle-nous, parle-nous, disiez-vous à Moïse,
« Mais obtiens du Seigneur qu'il ne nous parle pas;
« Des éclats de sa voix la tonnante surprise
« Serait notre trépas. »

Je n'ai point ces frayeurs alors que je te prie ;
Je te fais d'autres vœux que ces fils d'Israël,
Et, plein de confiance, humblement je m'écrie
Avec ton Samuël :

« Quoique tu sois le seul qu'ici-bas je redoute,
« C'est toi seul qu'ici-bas je souhaite d'ouïr :
« Parle donc, ô mon Dieu, ton serviteur écoute,
« Et te veut obéir. »

Je ne veux ni Moïse à m'enseigner tes voies,
Ni quelque autre prophète à m'expliquer tes lois :
C'est toi, qui les instruis, c'est toi qui les envoies,
Dont je cherche la voix.

Ils montrent le chemin, mais tu donnes la force
D'y porter tous nos pas, d'y marcher jusqu'au bout ;
Et tout ce qui vient d'eux ne passe point l'écorce :
Mais tu pénètres tout.

Ils n'arrosent sans toi que les dehors de l'âme :
Mais sa fécondité veut ton bras souverain ;
Et tout ce qui l'éclaire et tout ce qui l'enflamme
Ne part que de ta main.

Parle donc, ô mon Dieu ! ton serviteur fidèle
Pour écouter ta voix réunit tous ses sens,
Et trouve les douceurs de la vie éternelle
En ses divins accents [1].

(Liv. III, chap. II.)

1. Corneille dédia sa traduction au souverain pontife Alexandre VII (Chigi), qui fut en 1655 le successeur d'Innocent X et mourut en 1667.

Mépris du monde.

Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachement de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés!
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les grands sont confondus ;
Et les glaives qu'il tient pendus [1]
Sur les plus fortunés coupables
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir ;
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :
Vos biens ne sont point inconstants,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.

(*Polyeucte.*)

1. Suspendus.

Paris.

DORANTE.

A ne rien déguiser, Clitòn, je te confesse
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse ;
J'étais en ces lieux-là de beaucoup de métiers,
Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers.
Le climat différent veut une autre méthode ;
Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode ;
La diverse façon de marcher et d'agir
Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir ;
Chez des provinciaux on prend ce qu'on rencontre,
Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre.
Mais il faut, à Paris, bien d'autres qualités ;
On ne s'éblouit pas de ces fausses clartés ;
Et tant d'honnêtes gens que l'on y voit ensemble
Font qu'on est mal reçu si l'on ne leur ressemble.

CLITON.

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez ;
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés ;
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence :
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France,
Et, parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte,
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix ;
Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise,
Et vaut communément autant comme il se prise.

(*Le Menteur.*)

La Fable.

Otez Pan et sa flûte, adieu les pâturages;
Otez Pomone et Flore, adieu les jardinages;
Des roses et des lis le plus superbe éclat,
Sans la fable, en nos vers, n'aura rien que de plat.
Qu'on y peigne en savant une plante nourrie
Des impures vapeurs d'une terre pourrie,
Le portrait plaira-t-il, s'il n'a pour agrément
Les larmes d'une amante ou le sang d'un amant?
Qu'aura de beau la guerre, à moins qu'on n'y crayonne
Ici le char de Mars, là celui de Bellone;
Que la Victoire vole, et que les grands exploits
Soient portés en tous lieux par la nymphe à cent voix?
Qu'ont la terre et la mer, si l'on n'ose décrire
Ce qu'il faut de tritons à pousser un navire,
Cet empire qu'Éole a sur les tourbillons
Bacchus sur les coteaux, Cérès sur les sillons?
Tous ces vieux ornements, traitez-les d'antiquailles;
Moi, si je peins jamais Saint-Germain et Versailles,
Les nymphes, malgré vous, danseront tout autour;
Cent demi-dieux follets leur parleront d'amour;
Du satyre caché les brusques échappées
Dans les bras des Sylvains feront fuir les Napées;
Et si je fais baller [1] pour l'un de ces beaux lieux,
J'y ferai malgré vous trépigner [2] tous les dieux.

(*Poésies diverses. Imitation de Santeul.*)

1. Former un bal, danser. — 2. Danser, sauter.

ROTROU.

ROTROU (JEAN) naquit à Dreux en 1609. Son premier ouvrage, *l'Hypocondriaque* ou *le Mort amoureux*, fut donné en 1628, c'est-à-dire trois ans après *Mélite :* Corneille l'a donc précédé dans la carrière, et ne s'est pas engagé, comme l'ont dit quelques écrivains, dans une route que Rotrou lui avait frayée. Ce poëte, qui se montra en tout temps le noble émule de Corneille, rendit jusque sur la scène hommage au génie de l'auteur du *Cid*. Dans *le Véritable Saint-Genest*, tragédie représentée en 1646, l'empereur demandant quels sont les meilleurs ouvrages dramatiques, *Saint-Genest* répond : « Ces ouvrages

Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste. »

Dans la ligue formée par Richelieu contre Corneille, Rotrou, quoique pensionnaire du cardinal, refusa de se joindre aux détracteurs du *Cid*.

Des trente-trois pièces qu'il a composées, la tragédie de *Venceslas* (1647) est la seule qui soit restée à la scène.

Rotrou mourut le 27 juin 1650, de la maladie contagieuse qui ravageait Dreux. On l'avait invité à quitter cette ville : il répondit que le salut de ses concitoyens lui étant confié, il ne les quitterait pas, et périrait à son poste. N'a-t-on pas eu raison de dire que sa mort était plus belle et plus noble que celle de la plupart des héros de ses tragédies ?

Venceslas reproche à son fils ses désordres et son ambition.

Prêtez-moi, Ladislas, le cœur avec l'oreille.
J'attends toujours du temps qu'il mûrisse le fruit
Que pour me succéder ma couche m'a produit ;
Et je croyais, mon fils, votre mère immortelle,
Par le reste qu'en vous elle me laissa d'elle ;
Mais hélas ! ce portrait qu'elle s'était tracé
Perd beaucoup de son lustre et s'est bien effacé ;
Et vous considérant, moins je la vois paraître,
Plus l'ennui de sa mort commence à me renaître ;
Toutes vos actions démentent votre rang ;

Je n'y vois rien d'auguste et digne de mon sang ;
J'y cherche Ladislas et ne le puis connaître ;
Vous n'avez rien d'un roi que le désir de l'être ;
Et ce désir, dit-on, peu discret et trop prompt,
En souffre avec ennui le bandeau sur mon front.
Vous plaignez le travail où ce fardeau m'engage ;
Et n'osant m'attaquer, vous attaquez mon âge.
Je suis vieux ; mais un fruit de ma vieille saison
Est d'en posséder mieux la parfaite raison.
Régner est un secret dont la haute science
Ne s'acquiert que par l'âge et par l'expérience.
Un roi vous semble heureux, et sa condition
Est douce au sentiment de votre ambition.
Il dispose à son gré des fortunes humaines :
Mais comme les douceurs en savez-vous les peines ?
A quelque heureuse fin que tendent ses projets,
Jamais il ne fait bien au gré de ses sujets :
Il passe pour cruel, s'il garde la justice ;
S'il est doux, pour timide et partisan du vice ;
S'il se porte à la guerre, il fait des malheureux ;
S'il entretient la paix, il n'est pas généreux ;
S'il pardonne, il est mol : s'il se venge, barbare ;
S'il donne, il est prodigue, et s'il épargne, avare.
Ses desseins les plus purs et les plus innocents
Toujours en quelque esprit jettent un mauvais sens ;
Et jamais sa vertu, tant soit-elle connue,
En l'estime des siens ne passe toute nue.
Si donc, pour mériter de régir des États,
La plus pure vertu même ne suffit pas,
Par quel heur voulez-vous que le règne succède
A des esprits oisifs que le vice possède,
Hors de leurs voluptés incapables d'agir,
Et qui, serfs de leurs sens, ne se sauraient régir ?

(*Venceslas.*)

Dieu.

C'est Dieu qui du néant a tiré l'univers ;
C'est lui qui sur la terre a répandu les mers ;
Qui de l'air étendit les humides contrées ;
Qui sema de brillants les voûtes azurées,
Qui fit naître la guerre entre les éléments,
Et qui régla des cieux les divers mouvements.
La terre à son pouvoir rend un muet hommage ;
Les rois sont ses sujets, le monde est son partage.
Si l'onde est agitée, il la peut affermir ;
S'il querelle les vents, ils n'osent plus frémir ;
S'il commande au soleil, il arrête sa course ;
Il est maître de tout, comme il en est la source.
Tout subsiste par lui, sans lui rien n'eût été,
Et lui seul des mortels est la félicité.

(*Poésies diverses.*)

CHAPELLE ET BACHAUMONT.

CHAPELLE (CLAUDE-EMMANUEL-LUILLIER), fils naturel d'un maître de comptes, né en 1616 au village de La Chapelle près Paris, qui lui donna son nom; et BACHAUMONT (FRANÇOIS LE COIGNEUX DE), né en 1624, fils d'un président à mortier du parlement de Paris, se lièrent d'une vive amitié après les troubles de la Fronde. La légèreté de leur esprit et l'enjouement de leur caractère les firent rechercher des personnes du premier rang et des gens de lettres les plus célèbres. Ils firent ensemble un voyage dans le midi de la France, dont ils nous ont laissé une relation en vers et en prose, qui eut le plus grand succès dans le temps.

Chapelle mourut en 1686, et Bachaumont en 1702.

Explication merveilleuse du flux et du reflux.

Encosse est un lieu dont nous ne vous entretiendrons guère; car, excepté ses eaux qui sont admirables pour l'estomac, rien ne s'y rencontre. Il est au pied des Pyrénées, éloigné de tout commerce; et l'on ne peut avoir autre divertissement que celui de voir revenir sa santé. Un petit ruisseau, qui serpente à vingt pas du village entre des saules et les prés les plus verts qu'on puisse s'imaginer, était toute notre consolation. Nous allions, tous les matins, prendre nos eaux en ce bel endroit, et les après-dînées nous promener. Un jour que nous étions sur les bords, assis sur l'herbe, et que, nous ressouvenant des hautes marées de la Garonne, dont nous avions encore la mémoire assez fraîche, nous examinions les raisons que donnent Descartes et Gassendi du flux et reflux, sortit tout d'un coup, d'entre les roseaux les plus proches, un homme qui nous avait apparemment écoutés. C'était

Un vieillard tout blanc, pâle et sec,
Dont la barbe et la chevelure
Pendaient plus bas que la ceinture.
Ainsi l'on peint Melchisédec.

Ou plutôt telle est la figure
D'un certain vieux évêque grec,
Qui, faisant le salamalec,
Dit à tous la bonne aventure;

Car il portait un chapiteau
Comme un couvercle de lessive;
Mais d'une grandeur excessive,
Qui lui tenait lieu de chapeau.

Et ce chapeau, dont les grands bords
Allaient tombant sur ses épaules,
Était fait de branches de saules,
Et couvrait presque tout son corps.

Son habit de couleur verdâtre
Était un tissu de roseaux;
Le tout couvert de gros morceaux
D'un cristal épais et bleuâtre.

A cette apparition, la peur nous fit faire deux signes de croix et trois pas en arrière; mais la curiosité prévalut sur la crainte, et nous résolûmes, bien qu'avec quelques petits battements de cœur, d'attendre le vieillard extraordinaire, dont l'abord fut tout à fait gracieux, et qui nous parla fort civilement de cette sorte:

« Messieurs, je ne suis point surpris
Que de ma rencontre imprévue
Vous ayez un peu l'âme émue;
Mais, lorsque vous aurez appris
En quel rang les destins ont mis
Ma naissance à vous inconnue,
Vous rassurerez vos esprits.
Je suis le dieu de ce ruisseau,
Qui d'une urne jamais tarie,
Qui penche au pied de ce coteau,
Prend le soin, dans cette prairie,

De verser incessamment l'eau
Qui la rend si verte et fleurie.
Depuis huit jours, matin et soir,
Vous me venez réglément voir,
Sans croire me rendre visite.
Ce n'est pas que je ne mérite
Que l'on me rende ce devoir ;
Car enfin j'ai cet avantage,
Qu'un canal si clair et si net
Est le lieu de mon apanage.
Dans la Gascogne un tel partage
Est bien joli pour un cadet.
Aussi l'avez-vous trouvé tel,
Louant mes bords et ma verdure,
Ce qui me plaît, je vous assure,
Plus qu'une offrande ou qu'un autel;
Et tout à l'heure, je le jure,
Vous en serez, foi d'immortel,
Récompensés avec usure.
Dans ce petit vallon champêtre
Soyez donc les très-bien venus ;
Chacun de vous y sera maître ;
Et puisque vous voulez connaître
Les causes du flux et reflux,
Je vous instruirai là-dessus,
Et vous ferai bientôt paraître
Que les raisonnements cornus
De tout temps sont les attributs
De la faiblesse de votre être ;
Car tous les dits et les redits
De ces vieux rêveurs de jadis
Ne sont que contes d'Amadis.
Même dans vos sectes dernières,
Les Descartes, les Gassendis [1],

1. Chapelle avait suivi les leçons de Gassendi, qui fut aussi le maître de Molière.

Quoiqu'en différentes manières,
Et plus heureux et plus hardis
A fouiller les causes premières,
N'ont jamais traité ces matières
Que comme de vrais étourdis.
Moi qui sais le fin de ceci,
Comme étant chose qui m'importe,
Pour vous mon amour est si forte,
Qu'après en avoir éclairci
Votre esprit de si bonne sorte,
Qu'il n'en soit jamais en souci,
Je veux que la docte cohorte
Vous en doive grand merci. »

Il nous prit lors tous deux par la main, et nous fit asseoir sur le gazon à ses côtés. Nous nous regardions assez souvent sans rien dire, fort étonnés de nous voir en conversation avec un fleuve; mais tout d'un coup

Il se moucha, cracha, toussa,
Puis en ces mots il commença :
« Lorsque l'onde en partage échut
Au frère du grand dieu qui tonne,
L'avénement à la couronne
De ce nouveau monarque fut
Publié partout; il fallut
Que chaque dieu fleuve en personne
Allât lui porter son tribut.
Dans cette affaire la Garonne
Entre tous les autres parut,
Mais si brusque et si fanfaronne,
Que sa démarche lui déplut;
Et le puissant dieu résolut
De châtier cette gasconne
Par quelque signalé rebut.
De fait, il en fit peu de cas :
Quand elle vint lui rendre hommage,

Il se renfrogna le visage,
Et la traita du haut en bas.
Mais elle, au lieu de l'apaiser,
Ayant pris soin d'apprivoiser,
Avant la puissante Dordogne,
Mille autres fleuves de Gascogne,
Sembla le vouloir offenser.
Lui, d'une orgueilleuse manière,
Comme il a l'humeur fort altière,
Amèrement s'en courrouça,
Et, d'une mine froide et fière,
Deux fois si loin la repoussa,
Que cette insolente rivière
Toutes les deux fois rebroussa
Plus de six heures en arrière.
Bien qu'au vrai cette téméraire
Se fût attiré sur les bras
Un peu follement cette affaire,
Les grands fleuves ne crurent pas
Devoir, en un tel embarras,
Se séparer de leur confrère,
Ni l'abandonner; au contraire,
Ils en murmurèrent tout bas,
Accusant le roi trop sévère.
Mais lui, branlant ses cheveux blancs
Tout dégouttants de l'onde amère :
Taisez-vous, dit-il, insolents,
Ou vous saurez en peu de temps
Ce que peut Neptune en colère. »
Sur-le-champ, au lieu de se taire,
Plus haut encore on murmura.
Le dieu lors en furie entra,
Son trident par trois fois serra,
Et trois fois par le Styx jura :
« Quoi donc! ici l'on osera
Dire tout haut ce qu'on voudra!

Chaque petit dieu glosera
Sur ce que Neptune fera!
Per Dio questo non sara[1].
Chacun d'eux s'en repentira,
Et pareil traitement aura :
Car deux fois par jour on verra
Qu'à sa source on retournera,
Et deux fois mon courroux fuira;
Mais plus loin que pas un ira,
Celui qui, par son malheur, a
Causé tout ce désordre-là[2];
Et cet exemple durera
Tant que Neptune régnera. »
A ce dieu du moite élément,
Les rebelles lors se soumirent.
Et, quoique grondant, obéirent
Par force à ce commandement.
Voilà ce qu'on n'a jamais su,
Et ce que tout le monde admire.
Aussi, nous avions résolu,
Pour notre honneur, de n'en rien dire,
Mais aujourd'hui vous m'avez plu
Si fort, que je n'ai jamais pu
M'empêcher de vous en instruire.

Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il s'écoula d'entre nous deux, mais si vite, qu'il était à vingt pas de nous avant que nous nous en fussions aperçus. Nous le suivîmes le plus légèrement que nous pûmes ; et voyant qu'il était impossible de l'attraper, nous lui criâmes plusieurs fois :

« Eh ! monsieur le fleuve, arrêtez !
Ne vous en allez pas si vite !
Eh ! de grâce, un mot ! écoutez ! »
Mais il se remit dans son gîte,

1. « Par Dieu cela ne sera point. » — 2. Les marées sont très-fortes dans la Gironde.

et rentra dans ces mêmes roseaux dont nous l'avions vu sortir. Nous allâmes en vain jusqu'à cet endroit; car le bonhomme était déjà tout fondu en eau quand nous arrivâmes, et sa voix n'était plus

Qu'un murmure agréable et doux;
Mais cet agréable murmure
N'est entendu que des cailloux:
Il ne le put être de nous;
Et même sans vous faire injure,
Il ne l'eût pas été de vous.

(*Voyage.*)

MOLIÈRE.

MOLIÈRE (JEAN-BAPTISTE POQUELIN) naquit à Paris le 15 janvier 1620, aux piliers des Halles. Il s'associa fort jeune à quelques bourgeois qui avaient formé une troupe de comédiens sous le nom d'*Illustre théâtre*. Le public les ayant accueillis avec peu de faveur, ils se dispersèrent, et Molière forma une nouvelle troupe avec laquelle il parcourut quelque temps la province. Ce fut à Lyon qu'il donna pour la première fois, en 1653, l'*Étourdi*, et à Béziers qu'il fit jouer, en 1654, le *Dépit amoureux*. Ces deux ouvrages ne furent représentés à Paris qu'en 1658, époque où Molière y revint. Sa troupe, établie d'abord au Petit-Bourbon, et installée définitivement au Palais-Royal, prit, en 1665, le titre de *Troupe du roi*. Les *Précieuses ridicules*, jouées en 1659, eurent une vogue qui se soutint pendant quatre mois entiers. C'est la première pièce où Molière ait tiré son comique des caractères plus encore que de l'intrigue ou des incidents. Une fois dans cette bonne route, il s'y tint, et produisit une suite de chefs-d'œuvre supérieurs à tout ce qu'on a jamais vu.

Il mourut en 1673, à l'âge de cinquante-trois ans. A la troisième représentation du *Malade imaginaire*, il fut saisi, en prononçant le *juro*, de convulsions violentes; on se hâta de le transporter à son domicile, où il fut assisté quelques moments par des sœurs de charité qui logeaient chez lui. Il perdit la vie, étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche. On sait que la ville de Paris lui a, en 1844, érigé une statue à quelques pas de la maison où il est mort.

Molière est, de tous les écrivains de génie, celui à qui l'on s'est le mieux accordé à rendre hommage. C'est qu'aussi il n'y a rien de comparable au *Misanthrope*, à *l'Avare*, au *Tartuffe*, et aux *Femmes savantes*.

Peut-être cette dernière pièce est-elle l'œuvre la mieux écrite en vers que possède notre théâtre.

Les marquis.

Vous savez ce qu'il faut pour paraître marquis;
N'oubliez rien de l'air ni des habits;
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix;

Que le rabat soit des plus grands volumes,
Et le pourpoint des plus petits.
Mais surtout je vous recommande
Le manteau, d'un ruban sur le dos retroussé,
La galanterie en est grande;
Et parmi les marquis de la plus haute bande
C'est pour être placé.
Avec vos brillantes hardes
Et votre ajustement,
Faites tout le trajet de la salle des Gardes,
Et, vous peignant galamment,
Portez de tous côtés vos regards brusquement;
Et, ceux que vous pourrez connaître,
Ne manquez pas, d'un haut ton,
De les saluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puissent être.
Cette familiarité
Donne à quiconque en use un air de qualité.
Grattez du peigne à la porte
De la chambre du roi[1];
Ou si, comme je prévoi,
La presse s'y trouve forte,
Montrez de loin votre chapeau,
Ou montez sur quelque chose
Pour faire voir votre museau;
Et criez, sans aucune pause,
D'un ton rien moins que naturel :
« Monsieur l'huissier, pour le marquis un tel. »
Jetez-vous dans la foule, et tranchez du notable,
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier;
Pressez, poussez, faites le diable
Pour vous mettre le premier.

(*Impromptu de Versailles.*)

1. Un peigne était pendu à la porte pour qu'on grattât et ne frappât point.

La femme de sens et la femme savante.

ARMANDE.

Quoi ! le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur !
Et de vous marier vous osez faire fête !
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête !

HENRIETTE.

Oui, ma sœur.

ARMANDE.

Ah ! ce oui se peut-il supporter ?
Et sans un mal de cœur saurait-on l'écouter ?

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
Ma sœur ?...

ARMANDE.

Ah ! mon Dieu ! fi !

HENRIETTE.

Comment !

ARMANDE.

Ah ! fi ! vous dis-je.
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant,
De quelle étrange image on est par lui blessée,
Sur quelle sale vue il traîne la pensée ?
N'en frissonnez-vous point ? et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot résoudre votre cœur ?

HENRIETTE.

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfants, un ménage ;
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée et fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachements, ô ciel! sont pour vous plaire!

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime et soit aimé de vous;
Et, de cette union de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE.

Mon Dieu! que votre esprit est d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants
Qu'une idole d'époux et des marmots d'enfants!
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusements de ces sortes d'affaires.
A de plus hauts objets élevez vos désirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs,
Et, traitant de mépris les sens et la matière,
A l'esprit, comme nous, donnez-vous tout entière.
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
Que du nom de savante on honore en tous lieux;
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille;
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille,
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soumettant à ses lois la partie animale,
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachements

Qui doivent de la vie occuper les moments ;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles
Me paraissent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

Le ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour différents emplois nous fabrique en naissant ;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations
Où montent des savants les spéculations,
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,
Et dans les petits soins son faible se resserre.
Ne troublons point du ciel les justes règlements,
Et de nos deux instincts suivons les mouvements.
Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie,
Les hautes régions de la philosophie ;
Tandis que mon esprit, se tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi, dans nos desseins l'une à l'autre contraire,
Nous saurons toutes deux imiter notre mère :
Vous, du côté de l'âme et des nobles désirs ;
Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs ;
Vous, aux productions d'esprit et de lumière ;
Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matière.

ARMANDE.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler ;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle.

HENRIETTE.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés ;
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.

De grâce, souffrez-moi, par un peu de bonté,
Des bassesses à qui vous devez la clarté;
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,
Quelque petit savant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari :
Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre :
Votre visée au moins n'est pas mise à Clitandre.

HENRIETTE.

Et par quelle raison n'y serait-elle pas?
Manque-t-il de mérite? Est-ce un choix qui soit bas?

ARMANDE.

Non : mais c'est un dessein qui serait malhonnête
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

HENRIETTE.

Oui : mais tous ces soupirs chez vous sont choses vaines,
Et vous ne tombez point aux bassesses humaines;
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie a toutes vos amours.
Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raison sur les sens
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens;
Et l'on peut pour époux refuser un mérite
Que pour adorateur on veut bien à sa suite.

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations;

Et je n ai fait que prendre, au refus de votre âme,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.

ARMANDE.

Mais à l'offre des vœux d'un amant dépité
Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur pour moi toute flamme soit morte?

HENRIETTE.

Il me le dit, ma sœur; et, pour moi, je le croi.

ARMANDE.

Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi;
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,
Qu'il n'y songe pas bien et se trompe lui-même.

HENRIETTE.

Je ne sais; mais enfin, si c'est votre plaisir,
Il nous est bien aisé de nous en éclaircir :
Je l'aperçois qui vient; et, sur cette matière,
Il pourra nous donner une pleine lumière.

(*Les Femmes savantes.*)

La véritable et la fausse dévotion.

Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soit plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte faveur d'un véritable zèle;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux;
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilége et trompeuse grimace
Abuse impunément et se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,

Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du ciel courir à la fortune;
Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices;
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré :
De ce faux caractère on en voit trop paraître.
Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître;
Ce titre par aucun ne leur est débattu;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit pas en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine et traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions;
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit pour tous soins se mêler de bien vivre;
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre avec un zèle extrême
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.

(*Tartuffe.*)

La Société.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine[1].

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion ?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes....

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes,
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses :
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses[2] :
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de son masque on voit à plein le traître ;
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être ;
Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite et rougir la vertu ;
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne :

1. Alceste, dans sa colère, se calomnie lui-même. Il ne hait point la nature humaine, il ne hait que ses vices, dont il voudrait qu'elle fût purgée. Auger.—2. On demandait à Timon d'Athènes, appelé le *Misanthrope*, pourquoi il haïssait tous les hommes. « Je hais les méchants, répondit-il, parce qu'ils le méritent, et les autres, parce qu'ils ne haïssent pas les méchants. »

Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit;
Cependant sa grimace est partout bien venue;
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue;
Et, s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en peine
Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable;
A force de sagesse on peut être blâmable;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété[1].
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection:
Il faut fléchir au temps sans obstination;
Et c'est une folie à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde[2].
J'observe, comme vous, cent choses, tous les jours,
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;

1. C'est la pensée et l'expression de saint Paul, dans son *Épître aux Romains*, ch. XII, v. 3 : *Non plus sapere quam oportet sapere; sed sapere ad sobrietatem.* AUGER. — 2. *Nunquam irasci desinet sapiens, si semel cœperit.* (SENECA, *De Irâ*, II, 8.)

Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile[1].

ALCESTE.

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonne si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature.

(*Misanthrope.*)

Scène de conversation.

ÉLIANTE, *à Célimène.*

Voici les deux marquis qui montent avec nous.
Vous l'est-on venu dire?

CÉLIMÈNE.

(A Basque.)

Oui. Des siéges pour tous.

(Basque donne des siéges, et sort.)

(A Alceste.)

Vous n'êtes pas sorti?

ALCESTE

Non; mais je veux, madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre âme.

CÉLIMÈNE.

Taisez-vous.

1. Qu'on nous vante tant qu'on voudra la pureté de Térence au désavantage de Molière, j'affirmerais que ni lui ni Ménandre, s'ils reparaissaient, n'auraient à nous offrir un fragment plus pur ou même d'une égale perfection, que ces vers de Philinte, où l'auteur établit la moralité fondamentale de sa comédie du *Misanthrope*. LEMERCIER.

ALCESTE.

Aujourd'hui vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE.

Vous perdez le sens.

ALCESTE.

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE.

Ah!

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE.

Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE.

Non. Mais vous choisirez, c'est trop de patience.

(Ils s'asseyent tous.)

CLITANDRE.

Parbleu ! je viens du Louvre, où Cléante, au levé[1],
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières ?

CÉLIMÈNE.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort;
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord;
Et, lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu ! s'il faut parler de gens extravagants,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigants;
Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise[2].

1. *Au levé* du roi. — 2. *Chaise* à porteurs.

CÉLIMÈNE.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours :
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, *à Philinte.*

Ce début n'est pas mal ; et, contre le prochain,
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE.

Timante encor, madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE.

C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère,
Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde ;
A force de façons, il assomme le monde ;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien ;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille[1].

ACASTE.

Et Géralde, madame ?

CÉLIMÈNE.

O l'ennuyeux conteur !
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur.
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince, ou princesse.
La qualité l'entête ; et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens,

1. La Bruyère, dans ses *Caractères* : « Théodote est fin, cauteleux, mystérieux ; il s'approche de vous, et il vous dit à l'oreille : Voilà un beau temps, voilà un grand dégel ! »

Il tutaye en parlant ceux du plus haut étage[1],
Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE.

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien!
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre;
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire;
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance;
Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois[2].

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste?

CÉLIMÈNE.

Ah! quel orgueil extrême!
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même.
Son mérite jamais n'est content de la cour,
Contre elle il fait métier de pester chaque jour;
Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

1. Molière a écrit la prononciation de son temps. — 2. Qu'elle s'émeut autant qu'une pièce de bois.

CÉLIMÈNE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE.

Oui; mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas ;
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis
Qu'en dites-vous, madame?

CÉLIMÈNE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE.

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.
Il est guindé sans cesse; et, dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile.
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens.
Aux conversations même il trouve à reprendre;
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre;
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne, voilà son portrait véritable.

CLITANDRE, *à Célimène.*

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour;
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour :
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voie en hâte aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur
Appuyer les serments d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu! c'est à vous : et vos ris complaisants
Tirent de son esprit tous ces traits médisants.
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie;
Et son cœur à railler trouverait moins d'appas,
S'il avait observé qu'on ne l'applaudît pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoi, pour ces gens, un intérêt si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

CÉLIMÈNE.

Et ne faut-il pas bien que monsieur contredise?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux?

Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire :
Il prend toujours en main l'opinion contraire,
Et penserait paraître un homme du commun,
Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes,
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autri.

(Tous rient.)

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire;
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

(*Misanthrope.*)

La prude et la coquette.

ARSINOÉ.

Leur départ ne pouvait plus à propos se faire.

CÉLIMÈNE.

Voulons-nous nous asseoir?

ARSINOÉ.

Il n'est pas nécessaire.
Madame, l'amitié doit surtout éclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer;
Et, comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur et de la bienséance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étais chez des gens de vertu singulière,
Où sur vous du discours on tourna la matière;
Et là, votre conduite, avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Votre galanterie et les bruits qu'elle excite.

Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre;
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre;
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus de votre âme être la caution.
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air dont vous vivez vous faisait un peu tort;
Qu'il prenait dans le monde une méchante face;
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse;
Et que, si vous vouliez, tous vos déportements
Pourraient moins donner prise aux mauvais jugements.
Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée;
Me préserve le ciel d'en avoir la pensée!
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE.

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre,
Un tel avis m'oblige; et, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnaître à l'instant la faveur,
Par un avis aussi qui touche votre honneur;
Et, comme je vois vous montrer mon amie,
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,
Je trouvai quelques gens d'un très-rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
Firent tomber sur vous, madame, l'entretien.

Là, votre pruderie et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle ;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures ;
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
« A quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste,
Et ce sage dehors que dément tout le reste ?
Elle est à bien prier exacte au dernier point ;
Mais elle bat ses gens, et ne les paye point[1].
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle ;
Mais elle met du blanc et veut paraître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités ;
Mais elle a de l'amour pour les réalités. »
Pour moi, contre chacun je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'était médisance ;
Mais tous les sentiments combattirent le mien,
Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres ;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps
Avant que de songer à condamner les gens ;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
A ceux à qui le ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,

1. *Paye* est de deux syllabes.

Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOÉ.

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendais pas à cette repartie,
Madame; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE.

Au contraire, madame; et, si l'on était sage,
Ces avis mutuels seraient mis en usage.
On détruirait par là, traitant de bonne foi,
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
Nous ne continuions cet office fidèle,
Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOÉ.

Ah! madame, de vous je ne puis rien entendre;
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMÈNE.

Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout;
Et chacun a raison, suivant l'âge ou le goût.
Il est une saison pour la galanterie,
Il en est une aussi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti :
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces;
L'âge amènera tout; et ce n'est pas le temps,
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOÉ.

Certes, vous vous targuez d'un bien faible avantage,
Et vous faites sonner terriblement votre âge.

Ce que de plus que vous on en pourrait avoir,
N'est pas un si grand cas pour s'en tant prévaloir;
Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

CÉLIMÈNE.

Et moi, je ne sais pas, madame, aussi pourquoi
On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.
Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre?
Et puis-je mais[1] des soins qu'on ne va pas vous rendre?
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y saurais que faire, et ce n'est pas ma faute;
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOÉ.

Hélas! et croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine,
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
A quel prix aujourd'hui l'on peut les engager?
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre seul mérite attire cette foule?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites,
Le monde n'est point dupe; et j'en vois qui sont faites
A pouvoir inspirer de fort tendres ardeurs,
Qui chez elles pourtant ne fixent point les cœurs;
Et de là nous pouvons tirer des conséquences,
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes avances;
Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'est notre soupirant,
Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.
Ne vous enflez donc pas d'une si grande gloire,

[1] Suis-je coupable.

Pour les petits brillants d'une faible victoire;
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
De traiter pour cela les gens du haut en bas.
Si nos yeux enviaient les conquêtes des vôtres,
Je pense qu'on pourrait faire comme les autres,
Ne se point ménager, et vous faire bien voir
Que l'on a des amis quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE.

Ayez-en donc, madame, et voyons cette affaire;
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire;
Et sans....

ARSINOÉ.

Brisons, madame, un pareil entretien,
Il pousserait trop loin votre esprit et le mien;
Et j'aurais pris déjà le congé qu'il faut prendre,
Si mon carrosse encor ne m'obligeait d'attendre.

CÉLIMÈNE.

Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrêter,
Madame, et là-dessus rien ne doit vous hâter.

(*Misanthrope.*)

LA FONTAINE.

LA FONTAINE (JEAN DE) naquit à Château-Thierry en 1621. Ce fut la lecture de Malherbe qui lui inspira le goût des vers; mais l'étude des anciens, et particulièrement celle d'Horace, de Térence et de Virgile, développa son imagination et son talent. La Fontaine publia en 1664 ses premières poésies; mais ce ne fut qu'en 1668 que les six premiers livres de ses *Fables* parurent. Les six autres livres ne furent publiés que dix ans plus tard. Quelques comédies et plusieurs opéras qu'il fit représenter sont totalement oubliés aujourd'hui; mais les *Fables* vivront éternellement, et resteront comme un modèle de grâce inimitable et de philosophie naïve et profonde. Les pièces fugitives de La Fontaine contiennent aussi un grand nombre de passages qui révèlent la rare flexibilité de son talent : on regrette seulement qu'il ne s'y soit pas toujours maintenu dans les limites que devaient lui tracer la décence et la morale.

La Fontaine entra à l'Académie française après la mort de Colbert, et mourut à Paris le 13 mars 1696.

Il avait été l'ami de Molière et de Boileau qui l'a oublié dans son *Art poétique*.

Le rat de ville et le rat des champs.

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis,
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt :
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique,
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre,
Je mange tout à loisir,
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

(*Fables.*)

Le loup et l'agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure,
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.—
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant

Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson. —
Tu la troubles! reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé. —
Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau; je tette encore ma mère. —
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —
Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts,
Le loup l'emporte, et puis le mange
Sans autre forme de procès.

(*Fables.*)

Le chêne et le roseau.

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature,
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau :
Le moindre vent, qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr;
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrais de l'orage.
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste. —

Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel, mais quittez ce souci.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables:
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables,
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin.—Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie;
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

(*Fables.*)

Le lion et le rat[1].

faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi;
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

1. V. plus haut *Clément Marot*.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

(*Fables.*)

Le meunier, son fils et l'âne.

L'invention des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins),
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je? il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance;
Dois-je dans la province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'armée ou bien charge à la cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes.
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes;
Si je suivais mon goût, je saurais où buter;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde!
Écoutez ce récit avant que je réponde.
J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne un certain jour de foire.
Il qu'il fût plus frais et de meilleur débit.

On lui lia les pieds, on vous le suspendit.
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens! idiots! couple ignorant et rustre!
Le premier qui les vit de rire s'éclata :
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance;
Il met sur pied sa bête et la fait détaler.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure;
Il fait monter son fils, il suit, et, d'aventure,
Passent trois bons marchands; cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là! oh! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise;
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte.
Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous!
Le baudet n'en peut plus, il mourra sous leurs coups.
Eh quoi! charger ainsi cette pauvre bourrique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu! dit le meunier, est bien fou de cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.

L'âne, se prélassant, marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise et meunier s'incommode?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne!
Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête; et la chanson le dit.
Beau trio de baudets! Le meunier repartit :
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.
Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince;
Allez, venez, courez; demeurez en province;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement:
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

(*Fables.*)

L'alouette et ses petits, avec le maître d'un champ.

Ne t'attends qu'à toi seul; c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit :

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe;
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières,
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.

Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor.
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il; allez chez vos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter;
Cependant soyez gais, voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout;
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
— Il a dit ses parents, mère! c'est à cette heure.

Non, mes enfans; dormez en paix,
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous;
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille;
C'est là notre plus court; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette,
C'est à ce coup qu'il faut décamper, mes enfants!
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants,
Délogèrent tous sans trompette.

(*Fables.*)

Le renard et les poulets d'Inde.

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à ses dindons servait de citadelle;
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart
Et vu chacun en sentinelle
S'écria : Quoi! ces gens se moqueront de moi!
Eux seuls seront exempts de la commune loi.
Non, par tous les dieux! non. Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, semblait, contre le sire,
Vouloir favoriser la dindonnière gent.
Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.

Il élevait sa queue, il la faisait briller,
Et cent mille autres badinages.
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller,
L'ennemi les lassait en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tombait quelqu'un, autant de pris.
Autant de mis à part, près de moitié succombe,
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

(*Fables.*)

Les deux pigeons.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un-peu votre courage.
Encor, si la saison s'avançait davantage!
Attendez les zéphyrs; qui vous presse? Un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas, dirai-je, il pleut;
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :

Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère,
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême :
Je dirai : « J'étais là; telle chose m'advint :
Vous y croirez être vous-même. »
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon, en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las[1]
Les menteurs et traîtres appas.
Le las était usé; si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui traînant la ficelle
Et les morceaux du las qui l'avait attrapé
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit tout près d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,

[1] On écrit maintenant un lacs, *laqueus*.

Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints; et je laisse à penser
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors
Pour tout le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments!
Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète!
Ah! si mon cœur osait encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

(*Fables.*)

Le coche et la mouche.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu.
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,

Prétend les animer par son bourdonnement;
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps ! Une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail le coche arrive au haut.
Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires ;
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

(*Fables.*)

L'âne et le petit chien.

Ne forçons point notre talent;
Nous ne ferions rien avec grâce :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,

Ont le don d'agréer infus avec la vie [1].
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
« Comment! disait-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame ;
Et j'aurai des coups de bâton!
Que fait-il? il donne la patte,
Puis aussitôt il est baisé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé. »
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
« Oh! oh! quelle caresse! et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton? »
Martin-bâton accourt ; l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

(*Fables.*)

L'ours et l'amateur des jardins.

Certain ours montagnard, ours à demi léché,
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon, vivait seul et caché [2].
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire ;

1. Inné en eux.—2. Allusion à Bellérophon qui, à la fin de sa vie, tomba dans la mélancolie et fuyait les hommes

Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avait affaire
Dans les lieux que l'ours habitait ;
Si bien que, tout ours qu'il était,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyait aussi de sa part.
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore ;
Il l'était de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux, mais je voudrais parmi
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu si ce n'est dans mon livre :
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme un beau matin
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'ours, porté d'un même dessein,
Venait de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment esquiver ? et que faire ?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très-mauvais complimenteur,
Lui dit : « Viens-t'en me voir. » L'autre reprit : « Seigneur,
Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De nos seigneurs les ours le manger ordinaire ;
Mais j'offre ce que j'ai. » L'ours l'accepte, et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,
L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.

L'ours allait à la chasse, apportait du gibier,
Faisait son principal métier
D'être bon émoucheur, écartait du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'ours au désespoir; il eut beau la chasser.
« Je l'attraperai bien, dit-il, et voici comme. »
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche;
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.
Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

(*Fables.*)

Aux nymphes de Vaux[1].

Les Destins sont contents, Oronte[2] est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits;
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune;
On n'y connaît que trop les jeux de la fortune,

1. Vaux, près Melun, superbe habitation du surintendant Fouquet, qui vait protégé La Fontaine. — 2. Fouquet, alors en prison.

Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi le vent et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire raconte
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour;
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

(*Élégies.*)

Le sommeil et sa cour.

Sous les lambris mousseux de ce sombre palais
Écho ne répond point, et semble être assoupie.
La molle oisiveté, sur le seuil accroupie,
N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs ni le bruit des clairons
Ne viennent au travail inviter la nature.
Un ruisseau coule auprès, et forme un doux murmure.
Les simples, dédiés au dieu de ce séjour,
Sont les seules moissons qu'on cultive alentour;
Leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée;

Il a presque toujours la paupière fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots ;
Les Songes l'entouraient sans troubler son repos ;
De fantômes divers une cour mensongère,
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du dieu, volait autour de lui.
Là, cent figures d'air en leur moule gardées,
Là, des biens et des maux les légères idées,
Prévenant nos destins, trompant notre désir,
Formaient des magasins de peine ou de plaisir.
Je regardais sortir et rentrer ces merveilles :
Telles vont au butin les nombreuses abeilles,
Et tel, dans un État de fourmis composé,
Le peuple rentre et sort en cent parts divisé.

(*OEuvres diverses.*)

L'amour mouillé[1].

J'étais couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormais tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvait fort cette nuit :
Le vent, le froid et l'orage
Contre l'enfant faisaient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi, charitable et bonhomme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il ; car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.

1. Imité d'Anacréon.

J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me défie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe ; et dans moi-même
Je dis : « Pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? c'est un enfant ;
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi ;
Que serait-ce si chez moi
J'avais reçu Polyphème ? »
L'enfant, d'un air enjoué
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur
Qu'il me lance au fond du cœur.
« Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Clymène,
Et de l'Amour ; c'est mon nom.
Ah ! je vous connais, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon !
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon ? »
Amour fit une gambade ;
Et le petit scélérat
Me dit : « Pauvre camarade !
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade. »

(*Œuvres diverses.*)

Ballade à Fouquet pour le pont de Château-Thierry.

Dans cet écrit notre pauvre cité
Par moi, seigneur, humblement vous supplie ;

Disant qu'après le pénultième été
L'hiver survint avec grande furie,
Monceaux de neige et gros randons de pluie,
Dont maint ruisseau croissant subitement
Traita nos ponts bien peu courtoisement.
Si vous voulez qu'on les puisse refaire,
De bons moyens j'en sais certainement :
L'argent surtout est chose nécessaire.

Or d'en avoir c'est la difficulté ;
La ville en est de longtemps dégarnie :
Qu'y ferait-on ? vice n'est pauvreté ;
Mais cependant, si l'on n'y remédie,
Chaussée et pont s'en vont à la voirie.
Depuis dix ans nous ne savons comment
La Marne fait des siennes tellement
Que c'est pitié de la voir en colère.
Pour s'opposer à son débordement,
L'argent surtout est chose nécessaire.

Si demandez combien en vérité
L'œuvre en requiert, tant que soit accomplie,
Dix mille écus en argent bien compté,
C'est justement ce de quoi l'on vous prie :
Mais que le prince en donne une partie,
Le tout s'il veut, j'ai bon consentement
De l'agréer sans craindre aucunement[1].
S'il ne le veut, afin d'y satisfaire,
Aux échevins on dira franchement :
« L'argent surtout est chose nécessaire. »

ENVOI.

Pour ce vous plaise ordonner promptement
Nous être fait du fonds suffisamment ;
Car vous savez, seigneur qu'en toute affaire,

1. Je suis sûr qu'on l'acceptera.

Ballades.)

ien ;

ore ;

tours ;

e.

ons :

faite contre
couleurs. —

Tu t'entendras chanter, je prendrai les testons[1],
Volontiers je paye en gambades;
J'ai huit ou dix trivelinades
Que je sais sur mon doigt; cela joint à l'honneur
De travailler pour moi, te voilà grand seigneur. »
Peut-être n'est-ce pas tout à fait sa harangue;
Mais s'il n'eut ces mots sur la langue,
Il les eut dans le cœur; il me persuada,
A tort, à droit me demanda
Du doux, du tendre, et semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes
Confits au miel; bref il m'enquinauda[2].
Je n'épargnai ni soins ni peines
Pour venir à son but et pour le contenter;
Mes amis devaient m'assister:
J'eusse en cas de besoin disposé de leurs veines.
« Des amis, disait le glouton,
En a-t-on?
Ces gens te tromperont, ôteront tout le bon,
Mettront du mauvais en la place. »
Tel est l'esprit du Florentin,
Soupçonneux, tremblant, incertain,
Jamais assez sûr de son gain,
Quoi que l'on dise ou que l'on fasse.
Je lui rendis en vain sa parole cent fois,
Le chien avait juré de m'amuser six mois.
Il s'est trompé de deux: mes amis de leur grâce
Me les ont épargnés, l'envoyant où je croi
Qu'il va bien sans eux et sans moi[3].
Voilà l'histoire en gros; le détail a des suites
Qui valent bien d'être déduites;
Mais j'en aurais pour tout un an,

1. L'argent. Les testons étaient une petite monnaie déjà ancienne.— 2. Expression plaisante pour dire : *Il fit de moi un autre Quinault.* On sait que Quinault travaillait de concert avec Lully, qui mettait ses opéras en musique. — 3. Au diable.

Et je ressemblerais à l'homme de Florence,
Homme long à conter, s'il en est un en France.
Chacun voudrait qu'il fût dans le sein d'Abraham.
Son architecte et son libraire,
Et son voisin et son compère,
Et son beau-père,
Sa femme, et ses enfants, et tout le genre humain,
Petits et grands dans leurs prières
Disent le soir et le matin :
Seigneur, par vos bontés pour nous si singulières,
Délivrez-nous du Florentin.

(*Œuvres diverses.*)

SÉGRAIS.

SÉGRAIS (JEAN REGNAULT DE), né en 1624 à Caen, entra à l'âge de vingt ans dans la maison de Mlle de Montpensier, où il fut longtemps secrétaire, puis gentilhomme ordinaire de cette princesse, dont il a rédigé les *Mémoires*. Plus tard, il se retira auprès de Mme de La Fayette, et eut part à la composition de deux romans de cette dame (*Zaïde* et *la Princesse de Clèves*), qui parurent même sous son nom. Enfin il retourna dans sa ville natale, et se livra entièrement à la culture des lettres, dans lesquelles il s'était fait un nom, puisque Boileau, invitant, à la fin de son *Art poétique*, les plus célèbres poëtes de son temps à célébrer le nom de Louis XIV, dit :

Que Ségrais dans l'églogue en charme les forêts.

C'est en effet dans l'églogue que Ségrais s'est distingué. Ce genre de poëme ne donne guère de place à l'originalité dans les idées ; et Ségrais n'est pas sorti de la forme admise par les anciens ; mais dans ce cadre étroit, il a du moins, à un haut degré, les qualités qu'on y peut désirer, la simplicité des pensées, la douceur du style, l'harmonie de la versification.

Ségrais fut admis à l'Académie française en 1662 : il mourut en 1701.

Tircis à Clarisse.

Clarisse aime mes vers, faisons-en pour Clarisse[1].
Qui peut rien refuser au beau sang d'Arténice[2] ?
Le beau nom d'Arténice a volé jusqu'aux cieux ;
Le beau nom de Clarisse est aimé de nos dieux :
Ses charmes sont puissants, son âme est noble et belle ;
Elle a tout ce qui rend Arténice immortelle :
Juste arbitre du chant des plus fameux bergers,
Comme elle, elle est célèbre aux climats étrangers.
Doncques, ô digne sang d'une divine mère,
Soit qu'au tranquille frais d'un antre solitaire

1. Mlle de Rambouillet, depuis duchesse de Montausier. — 2. Mme de Rambouillet, mère de la précédente, et dont l'hôtel était alors renommé

Le grand pasteur de l'Orne au chant si renommé[1]
Tienne vos sens ravis et votre esprit charmé;
Soit qu'aux bords émaillés d'une claire fontaine
Vous vous plaisiez aux jeux de ce berger de Seine,
De ce galant berger, en qui furent toujours
Avec les jeunes ris les folâtres amours;
Ou que vous admiriez la céleste harmonie
Des Apollons nouveaux de la grande Ausonie;
Quittez pour un moment des entretiens si doux :
Écoutez les ennuis d'un pauvre amant jaloux;
Écoutez les ennuis d'une aimable bergère.
Aux rivages de Loin, sur la verte fougère,
Timarète aux rochers racontait ses douleurs,
Et le triste Eurylas soupirait ses malheurs :
Tous deux (Dieux! que ne peut l'aveugle jalousie!),
L'un pour l'autre troublés de cette frénésie,
Abandonnaient leur âme à d'injustes soupçons,
Qu'ils faisaient même entendre en leurs douces chansons
Écho les redisait aux nymphes du bocage;
Un vieux Faune en riait en sa grotte sauvage;
Tels sont les jeux d'amour, disait-il, et jamais
Ces guerres ne se font qu'on n'en vienne à la paix.
Eurylas commença sur sa douce musette.
A son chant répondait la belle Timarète :
Tour à tour ils plaignaient leur amoureux souci.
La muse pastorale aime qu'on chante ainsi.

1. Malherbe.

T. CORNEILLE.

CORNEILLE (THOMAS), frère de Pierre Corneille, naquit à Rouen le 20 août 1625. Il se fit poëte par imitation : la carrière que suivait son frère aîné fut celle qu'il choisit, mais sans vocation décidée. Une grande intelligence, un goût sûr et exercé, et surtout une vaste érudition, suppléèrent au génie qui lui manquait. Il travailla près de cinquante ans pour le théâtre, et y obtint des succès nombreux et brillants. Le plus intéressant de ses ouvrages, *Ariane*, représenté en 1672, en même temps que *Bajazet*, fut accueilli avec beaucoup plus de faveur que la tragédie de Racine; mais le moment d'enthousiasme passé, le public revint de son erreur. Le *Comte d'Essex*, donné en 1678, eut moins de succès. Thomas Corneille, qui faisait les vers avec une prodigieuse facilité, eut le tort, pour se rendre agréable aux comédiens, de traduire la prose énergique et concise du *Don Juan* de Molière dans des vers lâches et diffus : le discours de don Louis à son fils est le seul morceau qui soit digne de Molière. A la mort de son frère, Thomas Corneille fut choisi par l'Académie pour lui succéder. Devenu aveugle, il se retira aux Andelys, près de Rouen, et y mourut le 8 décembre 1709, à l'âge de 84 ans.

Ariane reproche à Thésée son infidélité.

Dans Naxe[1], tu le sais, un roi grand, magnanime,
Pour moi, dès qu'il me vit, prit une tendre estime :
Il soumit à mes vœux et son trône et sa foi :
Quoi qu'il ait pu m'offrir, ai-je fait comme toi?
Si tu n'es point touché de ma douleur extrême,
Rends-moi ton cœur, ingrat, par pitié de toi-même.
Je ne demande point quelle est cette beauté
Qui semble te contraindre à l'infidélité :
Si tu crois quelque honte à la faire connaître,
Ton secret est à toi ; mais qui qu'elle puisse être,
Pour gagner ton estime et mériter ta foi,
Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi.

1. L'île de Naxos.

Elle n'a pas du moins cette ardeur toute pure
Qui m'a fait, pour te suivre, étouffer la nature;
Ces beaux feux qui, volant d'abord à ton secours,
Pour te sauver la vie ont exposé mes jours;
Et si de mon amour ce tendre sacrifice
De ta légèreté ne rompt point l'injustice,
Pour ce nouvel objet, ne lui devant pas tant,
Par où présumes-tu pouvoir être constant?
A peine ton hymen aura payé sa flamme,
Qu'un violent remords viendra saisir ton âme:
Tu ne pourras plus voir ton crime sans effroi;
Et qui sait ce qu'alors tu sentiras pour moi?
Qui sait par quel retour ton ardeur refroidie
Te fera détester ta lâche perfidie?
Tu verras de mes feux les transports éclatants;
Tu les regretteras; il ne sera plus temps.
Ne précipite rien, quelque amour qui t'appelle,
Prends conseil de ta gloire avant d'être infidèle.
Vois Ariane en pleurs, Ariane autrefois
Tout aimable à tes yeux, méritait bien ton choix;
Elle n'a point changé; d'où vient que ton cœur change?

(*Ariane.*)

Mme DESHOULIÈRES.

DESHOULIÈRES (Madame), née en 1633 ou en 1634, à Paris, avait une beauté peu commune, une taille au-dessus de la médiocre, un maintien naturel, des manières nobles et prévenantes; avide d'instruction, elle avait appris le latin, l'italien, l'espagnol, et dans la suite les auteurs les plus estimés de ces trois langues lui devinrent familiers. Elle épousa, en 1651, Guillaume de La Font de Boisguérin, seigneur des Houlières. C'était l'époque de la Fronde; son mari était attaché au prince de Condé. Leur vie fut pendant quelque temps fort agitée. Enfin ils revinrent à la cour, où madame Deshoulières fut appréciée comme elle méritait de l'être. Malheureusement son mari n'avait qu'une fortune fort bornée. Il fut même obligé, en 1658, de se séparer de biens d'avec sa femme afin d'abandonner tout ce qu'il possédait à ses créanciers. Il mourut en 1693. C'est peu après ce malheur que Mme Deshoulières, inquiète du sort de ses filles, écrivit à Louis XIV cette idylle allégorique où, sous l'image d'une bergère qui a perdu son chien, elle implore pour ses brebis la faveur du dieu Pan.

Mme Deshoulières avait un esprit délicat, une imagination enjouée; mais peu de fécondité dans la pensée. Ses ouvrages, au moins quelques-uns, peuvent être cités comme des modèles de poésie naturelle et tendre : il n'y faut chercher ni fortes combinaisons dans les idées, ni énergie dans le style. Lorsqu'elle traita un sujet à la fois sérieux et élevé, lorsqu'elle fit jouer en 1680 la tragédie de *Genséric*, elle ne réussit qu'à montrer combien une telle œuvre est difficile, et quelles qualités lui manquaient pour y réussir.

C'est dans le genre badin ou médiocre, dans les idylles et dans d'autres ouvrages de petite dimension que Mme Deshoulières a mérité des succès réels, et obtenu de son siècle ce nom de *dixième muse*, que la flatterie donne à toutes les femmes qui font des vers.

Mme Deshoulières mourut en 1694, âgée d'un peu plus de soixante ans, treize mois et demi après son mari.

Idylle.

Ruisseau, nous paraissons avoir un même sort;
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort.

Mais, hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre course et la nôtre !
Vous vous abandonnez, sans remords, sans terreur,
A votre pente naturelle :
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur.
Près de la fin de votre course,
Vous êtes plus fort et plus beau
Que vous n'êtes à votre source :
Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.
Si de ces paisibles bocages
La fraîcheur de vos eaux augmente les appas,
Votre bienfait ne se perd pas ;
Par de délicieux ombrages
Ils embellissent vos rivages.
Sur un sable brillant, entre des prés fleuris,
Coule votre onde toujours pure :
Mille et mille poissons dans votre sein nourris
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris.
Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure ?
Hélas ! votre sort est si doux !
Taisez-vous, ruisseau, c'est à nous
A nous plaindre de la nature.
De tant de passions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur,
Le repentir ou l'infortune :
Elles déchirent nuit et jour
Les cœurs dont elles sont maîtresses.
Mais de ces fatales faiblesses
La plus à craindre, c'est l'amour.
Ses douceurs mêmes sont cruelles :
Elles font cependant l'objet de tous les vœux ;
Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles.
Mais des plus forts liens le temps use les nœuds ;
Et le cœur le plus amoureux

Devient tranquille, ou passe à des amours nouvelles.
Ruisseau, que vous êtes heureux!
Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles.
Lorsque les ordres absolus
De l'être indépendant qui gouverne le monde
Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde,
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.

Sonnet en bouts-rimés sur l'or.

Ce métal précieux, cette fatale *pluie*
Qui vainquit Danaé, peut vaincre *l'univers.*
Par lui les grands secrets sont souvent *découverts*,
Et l'on ne répand point de larmes qu'il *n'essuie.*

Il semble que sans lui tout le bonheur nous *fuie;*
Les plus grandes cités deviennent des *déserts;*
Les lieux les plus charmants sont pour nous des *enfers;*
Enfin tout nous déplaît, nous choque et nous *ennuie.*

Il faut, pour en avoir, ramper comme un *lézard :*
Pour les plus grands défauts, c'est un excellent *fard;*
Il peut, en un moment, illustrer la *canaille.*

Il donne de l'esprit au plus lourd *animal;*
Il peut forcer un mur, gagner une *bataille :*
Mais il ne fit jamais tant de bien que de *mal.*

Sonnets en bouts-rimés sur Louis XIV.

Pour chanter un héros, quittons le *flageolet.*
Louis cède au seul roi qui fit le *Décalogue;*
Par lui l'aigle est réduit au vol du *roitelet*,
Et son nom est trop grand pour la champêtre *églogue.*

La chicane mourante au fond du *Châtelet*,
Lui seul aux autres rois servant de *pédagogue*

Tous ses voisins forcés à garder le *mulet*,
L'hérésie enchaînée à ses pieds comme un *dogue*,

De vices et d'erreurs son état *écuré*,
Le calme à l'univers par ses soins *procuré*,
Tout enfin met sa vie au-dessus des plus *belles*.

Il vient d'humilier l'orgueil de *l'Hellespont;*
A ses vastes projets la fortune *répond*,
Et va lui préparer des victoires *nouvelles*.

Sonnet au duc de Saint-Aignan, sur des rimes bigarrées qui couraient en 1684.

Favori des neuf Sœurs, tu sais plaire *omnibus*[1].
Doux à qui t'est soumis, fatal à qui te *fâche*,
Tu sers Louis le Grand, sans espoir, sans *relâche;*
Et, de quatre, tu sais donner la mort *tribus*[2].

Tu pourrais inspirer la valeur au plus *lâche;*
Grand duc, on voit revivre en toi Gaston *Phœbus;*
Tu sais l'art d'employer noblement ton *quibus*[3];
A tes propres dépens plus d'un bel esprit *mâche*.

Le sort pour toi constant t'aime, te rit; *item*[4],
Te destine un trésor, c'est là le *tu-autem*[5],
Qu'un favori cacha durant une grande *ire*.

Tu peux encore aimer, et faire dire *amo*[6].
Que ton histoire un jour fera plaisir à *lire*.
Si jamais on l'écrit *fideli* *calamo*[7]!

1. A tous. — 2. A trois. En 1655, le duc de Saint-Aignan fut attaqué par quatre assassins; il en tua deux, blessa mortellement le troisième, et mit le quatrième en fuite. Le marquis de Montplaisir, lieutenant de roi d'Arras, ayant appris cet événement, lui envoya un mousqueton qui tirait sept coups, avec une ballade sur cette aventure. — 3. Expression populaire pour dire *argent*. — 4. De plus. — 5. L'important. — 6. J'aime. — 7. D'une plume fidèle.

Rondeau.

Le bel esprit, au siècle de Marot,
Des dons du ciel passait pour le gros lot;
Des grands seigneurs il donnait accointance,
Menait parfois à noble jouissance,
Et, qui plus est, faisait bouillir le pot.

Or est passé ce temps où, d'un bon mot,
Stance ou dizain, on payait son écot;
Plus n'en voyons qui prennent pour finance
Le bel esprit.

A prix d'argent, l'auteur comme le sot
Boit sa chopine et mange son gigot;
Heureux encor d'en avoir suffisance!
Maints ont le chef plus rempli que la panse:
Dame ignorance a fait enfin capot
Le bel esprit.

Ballade sur le mariage.

Dans ce hameau je vois de toutes parts
De beaux atours mainte fillette ornée :
Je gagerais que quelque jeune gars
Avec Rosette unit sa destinée.
Elle a l'œil doux, elle a les traits mignards,
L'air gracieux, l'humeur point obstinée,
Mais grand défaut gâte tous ses attraits;
Point n'a d'écus : pour belle qu'on soit née,
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

De doux propos et d'amoureux regards
On ne saurait vivre toute l'année.
Jeunes maris deviennent tôt vieillards,
Quand leur convient jeûner chaque journée.

Soucis pressants chassent pensers gaillards;
Tendresse alors est en bref terminée;
S'il en paraît, ce n'est qu'*ad honores*[1].
Par maints grands clercs l'affaire examinée,
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

L'âtre entouré d'un tas d'enfants criards,
De créanciers la porte environnée,
D'un triste hymen tous les autres hasards,
Font endurer peine d'âme damnée,
Et donnent joie aux voisins babillards.
Myrtes dont fut la tête couronnée
Voir on voudrait transformer en cyprès.
D'un tel désir point ne suis étonnée;
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

ENVOI.

Vous qui d'Amour suivez les étendards,
Point ne croyez cauteleux papelards[2]
Disant : « Beauté suffit pour l'hyménée. »
Si vous voulez en tout faire *flores*[3],
Qu'avec beauté grosse dot soit donnée :
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

1. Pour la forme. — 2. Ne croyez pas ces flatteurs. — 3. Être toujours heureux, à votre aise.

QUINAULT.

QUINAULT (PHILIPPE) naquit à Paris le 3 juin 1635, l'année même de la fondation de l'Académie française. Tristan l'Hermite, auteur d'une tragédie de *Marianne*, le prit en affection, et cultiva les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. En 1653, Quinault donna au théâtre une comédie intitulée *les Rivales;* il n'avait alors que dix-huit ans. Toutes les pièces qu'il fit représenter après cet essai, comédies et tragédies, obtinrent un succès prodigieux; jamais poëte ne trouva le public aussi constamment favorable; tout ce qui tombait de sa plume était accueilli avec enthousiasme; mais aujourd'hui comédies et tragédies, tout est oublié, à l'exception de la *Mère coquette*, restée au répertoire. C'était dans le drame lyrique qu'il était réservé à Quinault de produire des œuvres durables et d'immortaliser son nom. Les opéras d'*Alceste*, d'*Atys*, de *Proserpine*, de *Roland* et d'*Armide* vivront autant que notre langue, et seront toujours comptés au nombre des chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV.

Quinault, qui était entré à l'Académie française en 1670, mourut le 20 novembre 1688.

Les géants vaincus.

Les efforts d'un géant qu'on croyait accablé
Ont fait encor gémir le ciel, la terre et l'onde :
Mon empire s'en est troublé;
Jusqu'au centre du monde,
Mon trône en a tremblé.
L'affreux Typhon, avec sa vaine rage,
Trébuche enfin dans des gouffres sans fonds.
L'éclat du jour ne s'ouvre aucun passage
Pour pénétrer les royaumes profonds
Qui me sont échus en partage.
Le ciel ne craindra plus que ses fiers ennemis
Se relèvent jamais de leur chute mortelle;
Et du monde ébranlé par leur fureur rebelle
Les fondements sont raffermis.

Je puis faire goûter une paix éternelle
Aux peuples souterrains que le sort m'a soumis.

(*Proserpine.*)

Méduse.

J'ai perdu la beauté qui me rendit si vaine :
Je n'ai plus ces cheveux si beaux
Dont autrefois le dieu des eaux
Sentit lier son cœur d'une si douce chaîne.
Pallas, la barbare Pallas,
Fut jalouse de mes appas,
Et me rendit affreuse autant que j'étais belle ;
Mais l'excès étonnant de la difformité
Dont me punit sa cruauté
Fera connaître, en dépit d'elle,
Quel fut l'excès de ma beauté.
Je ne puis trop montrer sa vengeance cruelle ;
Ma tête est fière encor d'avoir pour ornement
Des serpents dont le sifflement
Excite une frayeur mortelle.

Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux ;
Tout se change en rocher à mon aspect horrible,
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.
Les plus grands dieux du ciel, de la terre et de l'onde,
Du soin de se venger se reposent sur moi.
Si je perds la douceur d'être l'amour du monde,
J'ai le plaisir nouveau d'en devenir l'effroi.

(*Persée.*)

Armide s'irrite contre le destin qui protége Renaud.

Les enfers ont prédit cent fois
Que contre ce guerrier nos armes seront vaines,

Et qu'il vaincra nos plus grands rois.
Ah! qu'il me serait doux de l'accabler de chaînes,
Et d'arrêter le cours de ses exploits!
Que je le hais; que son mépris m'outrage!
Qu'il sera fier d'éviter l'esclavage
Où je tiens tant d'autres héros!

Incessamment son importune image
Malgré moi trouble mon repos.
Un songe affreux m'inspire une fureur nouvelle
Contre ce funeste ennemi.
J'ai cru le voir, j'en ai frémi;
J'ai cru qu'il me frappait d'une atteinte mortelle.
Je suis tombée aux pieds de ce cruel vainqueur:
Rien ne fléchissait sa rigueur,
Et par un charme inconcevable,
Je me sentais contrainte à le trouver aimable,
Dans le fatal moment qu'il me perçait le cœur.

(*Armide.*)

Armide trouve Renaud endormi et ne peut se résoudre à le tuer.

Enfin il est en ma puissance,
Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur.
Le charme du sommeil le livre à ma vengeance,
Je vais percer son invincible cœur!
Par lui tous mes captifs sont sortis d'esclavage:
Qu'il éprouve toute ma rage!
Quel trouble me saisit; qui me fait hésiter?
Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire?
Frappons!... Ciel! qui peut m'arrêter?
Achevons.... je frémis! vengeons-nous.... je soupire!
Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui?
Ma colère s'éteint quand j'approche de lui:
Plus je le vois, plus ma fureur est vaine;
Mon bras tremblant se refuse à ma haine.

(*Armide.*)

Fureurs d'Armide abandonnée par Renaud,

Non, jamais de l'amour tu n'as senti le charme.
Tu te plais à causer de funestes malheurs :
Tu m'entends soupirer, tu vois couler mes pleurs,
Sans me rendre un soupir, sans verser une larme.
Par les nœuds les plus doux, je te conjure en vain ;
Tu suis un fier devoir, tu veux qu'il nous sépare.
Non, non, ton cœur n'a rien d'humain ;
Le cœur d'un tigre est moins barbare.
Je mourrai si tu pars, et tu n'en peux douter.
Ingrat! sans toi je ne puis vivre;
Mais après mon trépas ne crois pas éviter
Mon ombre obstinée à te suivre :
Tu la verras s'armer contre ton cœur sans foi!
Tu la trouveras inflexible
Comme tu l'as été pour moi ;
Et sa fureur, s'il est possible,
Égalera l'amour dont j'ai brûlé pour toi.

(*Armide.*)

BOILEAU.

BOILEAU-DESPRÉAUX (NICOLAS) naquit à Paris le 1er novembre 1636. Ses *Satires*, dont les sept premières parurent en 1666, frappèrent d'étonnement des lecteurs peu habitués à ce style rapide, ferme et élégant; et la raison enjouée de l'auteur mit tous les rieurs de son côté. Les *Épîtres* que publia ensuite Boileau, son *Art poétique* et son *Lutrin* l'élevèrent au rang des plus grands écrivains du siècle de Louis XIV. Quelques critiques se sont montrés fort sévères à l'égard de ce poëte. Ils n'ont pu, malgré leurs efforts, porter atteinte à sa réputation. L'accord constant chez cet homme remarquable de la pensée avec l'expression lui a fait donner depuis longtemps le nom le plus honorable qu'on pût trouver, celui de *poëte de la raison*. Les ouvrages de Boileau sont des titres de gloire aussi légitimes que les chefs-d'œuvre de Racine.

Boileau fut reçu par l'Académie française le même jour que La Fontaine. Il mourut d'une hydropisie de poitrine le 16 mars 1711.

Rien n'est beau que le vrai.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable;
Il doit régner partout, et même dans la fable :
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite;
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte?
Il n'est pas sans esprit; mais, né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant;
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire.
Il ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît, sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant, dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant :
Mais la nature est vraie et d'abord on la sent;

C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
Chacun pris dans son air est agréable en soi;
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté;
Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité;
C'est par elle qu'on plaît et qu'on peut longtemps plaire;
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté.
Le vice, toujours sombre, aime l'obscurité;
Pour paraître au grand jour, il faut qu'il se déguise :
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.
Jadis l'homme vivait au travail occupé,
Et, ne trompant jamais, n'était jamais trompé;
On ne connaissait point la ruse et l'imposture;
Le Normand même alors ignorait le parjure :
Aucun rhéteur encore, arrangeant les discours,
N'avait d'un art menteur enseigné les détours.
Mais sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,
L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
La mollesse amena la fausse vanité.
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté :
Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente :
L'or éclata partout sur les riches habits;
On polit l'émeraude, on tailla le rubis;
Et la laine et la soie en cent façons nouvelles
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles;
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi :
Le courtisan n'eut plus de sentiments à soi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie;
On vit partout régner la basse flatterie.

(*Épîtres.*)

La retraite.

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre :
L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre ;
Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.
C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries ;
Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui ;
Quelquefois, aux appâts d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
Ou d'un plomb qui suit l'œil et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
Une table au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique :

Là, sans s'assujettir aux dogmes de Broussain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain;
La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.
O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux!
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls oublier tout le monde!

(*Épîtres.*)

La Discorde, sous les traits du vieux Sidrac, ranime ses compagnons effrayés.

Lâches, où fuyez-vous? quelle peur vous abat?
Aux cris d'un vil oiseau vous cédez sans combat?
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace?
Craignez-vous d'un hibou l'impuissante menace?
Que feriez-vous, hélas! si quelque exploit nouveau,
Chaque jour, comme moi, vous traînait au barreau;
S'il fallait, sans amis, briguant une audience,
D'un magistrat glacé soutenir la présence,
Ou, d'un nouveau procès hardi solliciteur,
Aborder, sans argent, un clerc de rapporteur?
Croyez-moi, mes enfants, je vous parle à bon titre:
J'ai, moi seul, autrefois, plaidé tout un chapitre;
Et le barreau n'a point de monstres si hagards
Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.
Tous les jours sans trembler j'assiégeais leurs passages.
L'Église était alors fertile en grands courages:
Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,
Eût plaidé le prélat et le chantre avec lui.
Le monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces âmes divines:
Mais que vos cœurs du moins, imitant leurs vertus,
De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.
Songez quel déshonneur va souiller votre gloire,

Quand le chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez tous les jours le chanoine insolent,
Au seul nom de hibou, vous sourire en parlant.
Votre âme, à ce penser, de colère murmure;
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure;
Méritez les lauriers qui vous sont réservés,
Et ressouvenez-vous quel prélat vous servez.
Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle :
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le prélat, surpris d'un changement si prompt,
Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront.

(*Le Lutrin.*)

Satire [1].

A MON ESPRIT.

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler.
Vous avez des défauts que je ne puis celer :
Assez et trop longtemps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence;
Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croirait, à vous voir, dans vos libres caprices,
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond sait bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
Je ris quand je vous vois, si faible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
Dans vos discours chagrins, plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie, ou Gauthier en plaidant.

1. Cette pièce est de 1667; elle sera toujours regardée comme un modèle.

. . . . . .

Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prospérer la malice,
Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux :
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du public et la haine des sots ?
Quel démon vous irrite et vous porte à médire ?
Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire ?
Laissez mourir un fat dans son obscurité :
Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?
Le *Jonas* inconnu sèche dans la poussière ;
Le *David* imprimé n'a point vu la lumière ;
Le *Moïse* commence à moisir par les bords.
Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts :
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre ?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour !
Ils ont bien ennuyé le roi, toute la cour,
Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
Retranché les auteurs ou supprimé la rime.
Écrive qui voudra : chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,
Peut conduire un héros au dixième volume.
De là vient que Paris voit chez lui de tout temps
Les auteurs à grands flots déborder tous les ans ;
Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
Vous seul, plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,
Viendrez régler les droits et l'État d'Apollon !

. . . . . .

Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles ?
Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles ?

N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer ?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
Répondez, mon esprit ; ce n'est plus raillerie :
Dites.... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie ?
Quoi ! pour un maigre auteur que je glose en passant,
Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand ?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussitôt : L'impertinent auteur !
L'ennuyeux écrivain ! le maudit traducteur !
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles ?
Est-ce donc là médire ou parler franchement ?
Non, non, la médisance y va plus doucement,
Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère
Alidor, à ses frais, bâtit un monastère :
« Alidor ? dit un fourbe, il est de mes amis,
Je l'ai connu laquais, avant qu'il fût commis ;
C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde. »
Voilà jouer d'adresse et médire avec art ;
Et c'est avec respect enfoncer le poignard.
Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médisance ;
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissants,
De choquer un auteur qui choque le bon sens,
De railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire,
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.
Tous les jours, à la cour, un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité ;
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire !
On sera ridicule, et je n'oserai rire !
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?
Loin de les décrier, je les ai fait paraître :
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,

Leur talent dans l'oubli demeurerait caché ;
Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché ?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre ;
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
En le blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi ;
Et tel qui m'en reprend, en pense autant que moi.
Il a tort, dira l'un ; pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme !
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose ?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?
En blâmant ses écrits, ai-je, d'un style affreux,
Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma muse, en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité ;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
Mais que pour un modèle on montre ses écrits ;
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits ;
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire,
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire ;
Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe :
« Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne. »
Quel tort lui fais-je enfin ? Ai-je par un écrit
Pétrifié sa veine et glacé son esprit ?
Quand un livre au Palais se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
Que Bilaine l'étale au deuxième pilier,
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier ?
En vain contre *le Cid* un ministre se ligue :
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

L'Académie en corps a beau le censurer :
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

. . . . . .

La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens, et choque tout le reste.
La suite en est à craindre : en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Régnier.
Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse :
A de plus doux emplois occupez votre muse ;
Et laissez à Feuillet réformer l'univers.
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe ;
Délivrer de Sion le peuple gémissant ;
Faire trembler Memphis ou pâlir le croissant ;
Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal à propos, les palmes idumées ?
Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux ?
La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice ;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
Fit justice, en son temps, des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se jouait aux dépens des Pelletiers romains.
C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira, dès quinze ans, la haine d'un sot livre ;
Et sur ce mont fameux, où j'osais la chercher,
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.

Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc : Quinault est un Virgile;
Pradon comme un soleil en nos ans a paru;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru;
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;
Sofal est le phénix des esprits relevés;
Perrin.... Bon, mon esprit, courage! poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter, en vos écrits, chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'État.
Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages :
Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

(*Satires.*)

La chicane.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux des plaideurs respecté,
Et toujours des Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Hurle tous les matins une sibylle étique :
On l'appelle Chicane, et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême, et la triste Famine,
Les Chagrins dévorants, et l'infâme Ruine.

Enfants infortunés de ses raffinements,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissements.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui le monstre se consume;
Et, dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour;
Comme un hibou souvent il se dérobe au jour:
Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe:
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois.
Ses griffes, vainement par Pussort accourcies,
Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies;
Et ses ruses, perçant et digues et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

(*Le Lutrin.*)

Les poëtes satiriques.

L'ardeur de se montrer et non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la satire.
Lucile le premier osa la faire voir,
Aux vices des Romains présenta le miroir,
Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.
Horace à cette aigreur mêla son enjoûment.
On ne fut plus ni fat ni sot impunément:
Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure!
Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,

Étincellent pourtant de sublimes beautés :
Soit que, sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée ;
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs ;
Ou que, poussant à bout la luxure latine,
Aux portefaix de Rome il vende Messaline;
Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.
De ces maîtres savants disciple ingénieux,
Régnier, seul parmi nous, formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles :
Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur ;
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur,
Et si, du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques !
Le latin dans les mots brave l'honnêteté ;
Mais le lecteur français veut être respecté :
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.

(*Art poétique.*)

Stances à Molière sur la comédie de l'École des Femmes.

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage :
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais, d'âge en âge,
Divertir la postérité.

Que tu ris agréablement !
Que tu badines savamment ?
Celui qui sut vaincre Numance,
Qui mit Carthage sous sa loi,

Jadis, sous le nom de Térence,
Sut-il mieux badiner que toi ?

Ta muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité ;
Chacun profite à ton école :
Tout en est beau, tout en est bon ;
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes envieux :
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain tu charmes le vulgaire,
Que tes vers n'ont rien de plaisant.
Si tu savais un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairais pas tant.

(*Poésies diverses.*)

J. RACINE,

RACINE (JEAN) naquit à la Ferté-Milon le 21 décembre 1639. Il fit une partie de ses études à Port-Royal; et le savant Lancelot, professeur de grec, l'initia à toutes les beautés de la plus riche des littératures anciennes. C'est Molière qui lui fournit le sujet de sa première tragédie, *les Frères ennemis*, *ou la Thébaïde*, représentée en 1664; l'année suivante, il donna *Alexandre*, et en 1667, *Andromaque*, à laquelle succédèrent des chefs-d'œuvre qui resteront l'objet de l'admiration de tous les hommes de goût. Racine, dégoûté du théâtre, le quitta à l'âge de trente-huit ans, et ne sortit de son repos que douze ans après, à la prière de Mme de Maintenon qui lui avait demandé des pièces pour les faire jouer aux élèves de Saint-Cyr. Il lui donna d'abord *Esther*, qui fut jouée par ces jeunes filles, aux applaudissements de toute la cour, et ensuite *Athalie*, regardée comme le chef-d'œuvre de l'auteur, qui n'eut d'abord aucun succès. Boileau fut le seul qui en reconnut tout le mérite, et qui annonça à son ami que le public y reviendrait. Mais Racine n'eut pas le bonheur de voir cette prédiction s'accomplir: il mourut en 1699, âgé seulement de soixante ans, et désespéré d'avoir perdu les bonnes grâces de Louis XIV.

Racine avait eu l'esprit caustique dans sa jeunesse; il écrivait aussi élégamment et plus naturellement même en prose qu'en vers.

Mithridate vaincu déclare à ses fils son projet de marcher sur Rome.

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
A mes nobles projets je vois tout conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie;
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie,
Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgrâces.
Déjà plus d'une fois retournant sur mes traces,

Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenait après son char un vain peuple occupé;
Et, gravant en airain ses frêles avantages,
De mes États conquis enchaînait les images,
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur au fond de ses marais;
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés:
Ils y courent en foule, et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste. Ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête,
Le grand nom de Pompée assure sa conquête:
C'est l'effroi de l'Asie, et loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur; et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'éternels remparts Rome soit séparée;
Je sais tous les chemins par où je dois passer;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours;
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?

Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas :
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
Exciter ma vengeance, et, jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse;
Ils savent que, sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.
C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers;
Et, de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur:
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux?
Que dis-je? en quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre!
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfants pourront-ils m'arrêter?
Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers;
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme :
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.

Noyons-la dans son sang justement répandu;
Brûlons ce Capitole où j'étais attendu;
Détruisons ces honneurs, et faisons disparaître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être;
Et la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y consacrait à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie,
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs :
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que, d'ennemis partout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
Consent de succéder à ma juste fureur :
Près d'unir avec moi sa haine et sa famille,
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
Pharnace; allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
Vous que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empressement.
Achevez cet hymen, et repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi,
Et que le bruit, à Rome, en vienne jusqu'à moi.

(*Mithridate.*)

Ulysse emploie tout son art pour déterminer Agamemnon à sacrifier sa fille à la Grèce.

.... De ce soupir que faut-il que j'augure?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler?
Songez-y, vous devez votre fille à la Grèce :

Vous nous l'avez promise; et, sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire;
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
Laissent mentir les dieux sans vous en accuser?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous et les dieux.
N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xanthe,
Et qui de ville en ville attestiez les serments
Que d'Hélène autrefois firent tous les amants,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,
La demandaient en foule à Tyndare son père?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dès lors de défendre ses droits;
Et, si quelque insolent lui volait sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté?
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfants et nos femmes;
Et, quand de toutes parts assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux;
Quand la Grèce déjà, vous donnant son suffrage,
Vous reconnaît l'auteur de ce fameux ouvrage;
Que ses rois, qui pouvaient vous disputer ce rang,
Sont prêts, pour vous servir, de verser tout leur sang;
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire,
Et, dès le premier pas, se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer!
Je suis père, seigneur, et faible comme un autre.

Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre;
Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime.
Les dieux ont à Calchas amené leur victime :
Il le sait, il l'attend ; et, s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor : hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre;
Pleurez ce sang, pleurez; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir :
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène par vos soins rendue à son époux;
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées
Dans cette même Aulide avec vous retournées;
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

(*Iphigénie.*)

Agrippine reproche à Néron son ingratitude.

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse :
J'ignore de quel crime on a pu me noircir;
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez : vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avait mis de distance.
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés
Étaient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée,
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée

De vous laisser au trône où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil; j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulais amener sa tendresse;
Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux
Écartait Claudius d'un lit incestueux;
Il n'osait épouser la fille de son frère,
Le sénat fut séduit : une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux.
C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille;
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille.
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours :
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron, et du pouvoir suprême
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein, déjà trop avancé;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus séditieux;
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès longtemps à suivre son destin,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite.
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix;
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée.

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis.... Rome alors estimait leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main sous votre nom répandait ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appâts,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisaient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchait vers son déclin :
Ses yeux longtemps fermés s'ouvrirent à la fin;
Il connut son erreur; occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit, m'étaient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse.
Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
De son fils en mourant lui cachèrent les pleurs;
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte;
Et, tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices :
Par mes ordres trompeurs, tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandait la santé.
Enfin, des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,
On vit Claude; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.
C'est le sincère aveu que je voulais vous faire :
Voilà tous mes forfaits; en voici le salaire.
Du fruit de tant de soins à peine jouissant,
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que, lassé d'un respect qui vous pesait peut-être,

Vous avez affecté de ne me plus connaître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer les leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favorisés de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux;
Et lorsque, vos mépris, excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu),
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :
Que faites-vous? Junie, enlevée à la cour,
Devient en une nuit l'objet de votre amour.
Je vois de votre cœur Octavie effacée,
Prête à sortir du lit où je l'avais placée.
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté;
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté;
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies;
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

(*Britannicus.*)

La mort d'Hippolyte.

A peine nous sortions des portes de Trézène:
Il était sur son char : ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur les chevaux laissait frotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.

Un effroyable cri, sorti du sein des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos.
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé ;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes.
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit, et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots.
Pousse au monstre ; et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte ; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix ;
En efforts impuissants leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte

Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit ;
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle ; et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie :
Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie.
Cher ami, si mon père, un jour désabusé,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende.... » A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

(*Phèdre.*)

Chœur d'Esther.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence :
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler.
Comme l'eau sur la terre ils allaient le répandre :
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre,
L'homme superbe est renversé,
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;

ESTHER.

Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice:
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des piéges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé;
Au péril d'une mort funeste

Son zèle ardent s'est exposé :
Elle a parlé ; le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans :
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocents.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée ?

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissants.
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée ?

TOUTES DEUX *ensemble.*

Esther a triomphé des filles des Persans :
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Ton Dieu n'est plus irrité :
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière ;
Quitte les vêtements de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts :
Rompez vos fers,
Tribus captives ;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers ;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHŒUR.

Rompez vos fers,
Tribus captives ;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers ;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHŒUR.

Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré :
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques ;
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu descend et revient habiter parmi nous :
Terre, frémis d'allégresse et de crainte,
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous !

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !
Jeune peuple, courez à ce maître adorable :
Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne ;
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour ;

Il excuse notre faiblesse;
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah! qui peut avec lui partager notre amour!

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS *ensemble.*

Ah! qui peut avec lui partager notre amour!

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni! Que son nom soit chanté;
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au delà des temps et des âges,
Au delà de l'éternité!

(*Esther.*)

Songe d'Athalie.

Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge :
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée
Comme au jour de sa mort pompeusement parée;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi,
» cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
te plains de tomber dans ses mains redoutables,

Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser,
Et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.
.... Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier,
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage;
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur;
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels;
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée :
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre : le peuple fuit; le sacrifice cesse.
Le grand prêtre vers moi s'élance avec fureur;
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,

Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée;
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin.
C'est lui-même : il marchait à côté du grand prêtre.
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.

(*Athalie.*)

Prophétie de Joad.

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même. Il m'échauffe; il parle; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords;
Et de ses mouvements secondez les transports.
Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille :
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez; le Seigneur se réveille :
Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé[1]?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé[2]?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide;
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens, à ses yeux, est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfants et ces femmes[3]?
Le Seigneur a détruit la reine des cités.
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi! cèdres, jetez des flammes!
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main, en un jour, t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,

1. Il s'agit de Joas, qui tomba dans l'idolâtrie en 860 avant J. C. — 2. Zacharie, qui fut mis à mort par ordre de Joas pour l'avoir repris de son idolâtrie. — 3. Captivité de Babylone.

Pour pleurer ton malheur?
Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez!
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle[1].
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés[2]?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés!
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son sauveur!

(*Athalie.*)

Puissance de Dieu.

LE CHŒUR.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais!
Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence :
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance;
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

1. C'est l'Église que Racine désigne par cette belle prophétie. — 2. Les Gentils convertis au christianisme.

LE CHŒUR.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais!
Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture;
Il fait naître et mûrir les fruits;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains.
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre?
Venait-il renverser l'ordre des éléments?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle.
Il venait à ce peuple heureux
Donner de l'aimer d'une amour éternelle.

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice ! ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

(*Athalie.*)

LAFOSSE.

LAFOSSE (ANTOINE) naquit à Paris en 1653. Il ne travailla pour le théâtre qu'à l'âge de quarante ans. Des quatre tragédies qu'il a composées, *Manlius Capitolinus*, donné en 1698, est la seule qu'on joue encore quelquefois. Elle tient une place distinguée dans le répertoire du Théâtre-Français après les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. La Harpe dit avec raison que les beautés que renferme cet ouvrage sont plutôt historiques que tragiques. Lafosse a publié en outre une traduction des *Odes d'Anacréon* qui est aujourd'hui totalement oubliée.

Il mourut le 2 novembre 1708.

Manlius répond aux reproches du consul Valérius.

Et quel moyen, seigneur, de guérir vos soupçons?
Où sont de vos frayeurs les secrètes raisons?
Dois-je pour ennemis prendre tous ceux qu'offense
D'un sénat inhumain l'injuste violence?
Et suis-je criminel, quand, par un doux accueil,
J'apaise leur courroux qu'irrite son orgueil?
C'est moi, c'est mon appui qui les conserve à Rome.
Vous demandez d'où vient qu'un Romain, un seul homme,
Des misères d'autrui soigneux de se charger,
Offre à tous une main prompte à les soulager.
D'une pitié si juste est-ce à vous de vous plaindre?
Si c'est une vertu qu'en moi l'on doive craindre,
Si du peuple par elle on se fait un appui,
Pourquoi suis-je le seul qui l'exerce aujourd'hui?
Que ne m'enviez-vous un si noble avantage?
Pourquoi chacun de vous, pour être exempt d'ombrage,
Ne s'efforce-t-il pas, par les mêmes bienfaits,
De gagner, d'attirer les amis qu'ils m'ont faits?
Ne peut-on du sénat apaiser les alarmes,
Qu'en affligeant le peuple, en méprisant ses larmes?

L'avarice, l'orgueil, les plus durs traitements,
Du salut d'un État sont-ils les fondements ?
Mes bienfaits vous font peur; et, d'un esprit tranquille,
Vous regardez l'excès du pouvoir de Camille.
A l'armée, à la ville, au sénat, en tous lieux,
De charges et d'honneurs on l'accable à mes yeux :
De la paix, de la guerre il est le seul arbitre :
Ses collègues soumis et contents d'un vain titre,
Entre ses seules mains laissant tout le pouvoir,
Semblent à l'y fixer exciter son espoir.
D'où vient tant de respect, d'amour pour sa conduite?
Des Gaulois à son bras vous imputez la fuite;
Vos éloges flatteurs ne parlent que de lui.
Mais que deveniez-vous, avec ce grand appui,
Si, dans le temps que Rome aux barbares livrée,
Ruisselante de sang, par le feu dévorée,
Attendait ses secours loin d'elle préparés,
Du Capitole encore ils s'étaient emparés ?
C'est moi qui, prévenant votre attente frivole,
Renversai les Gaulois du haut du Capitole.
Ce Camille si fier ne vainquit qu'après moi
Des ennemis déjà battus, saisis d'effroi.
C'est moi qui, par ce coup, préparai sa victoire;
Et de nombreux secours eurent part à sa gloire;
La mienne est à moi seul, qui seul ai combattu.
Et, quand Rome oppressée honore sa vertu,
Ce sénat, ses consuls, sauvés par mon courage
Ou d'une mort cruelle ou d'un vil esclavage,
M'immolent sans rougir à leurs premiers soupçons,
Me font de mes bienfaits gémir dans les prisons,
De mille affronts enfin flétrissent, pour salaire,
La splendeur de ma race et du nom consulaire.

(*Manlius Capitolinus.*)

Mutilius rend compte à Manlius de l'état de la conjuration.

.... Avec nous tout semble conspirer;
A l'effet de nos vœux il n'est plus de remise.
En arrivant chez moi, quelle heureuse surprise!
J'ai trouvé ceux du peuple à qui de nos projets
Je puis en sûreté confier les secrets :
Eux-mêmes ils venaient, au bruit du sacrifice,
M'avertir qu'il fallait saisir ce temps propice.
Tout transporté de joie, à voir qu'en ces besoins
Leur zèle impatient eût prévenu mes soins :
« Oui, chers amis, leur dis-je, oui, troupe magnanime,
Le destin va remplir l'espoir qui vous anime;
Tout est prêt pour demain, et, selon nos souhaits,
Demain le consulat est éteint pour jamais.
De nos prédécesseurs quelle fut l'imprudence,
Qui, détruisant d'un roi la superbe puissance,
Sous un nom moins pompeux se sont fait deux tyrans
Qui, pour nous accabler, sont changés tous les ans,
Et qui, tous l'un de l'autre héritant de leurs haines,
S'appliquent tour à tour à resserrer nos chaînes! »
Tels et d'autres discours redoublant leur fureur,
Je crois devoir alors leur ouvrir tout mon cœur;
Leur marquer nos apprêts, nos divers stratagèmes,
Appuyés en secret par des sénateurs mêmes,
Ce que devaient dans Rome exécuter leurs bras,
Tandis qu'au Capitole agiraient nos soldats;
Les postes à surprendre, et d'autres qu'on nous livre;
Les forces qu'on aura, les chefs qu'il faudra suivre;
En quels endroits se joindre, en quels se séparer,
Tous ceux dont par le fer on doit se délivrer;
Les maisons des proscrits que, sur notre passage,
Nous livrerons d'abord à la flamme, au pillage.
[illegible]ne pitié surtout indigne de leur cœur
[illegible] tyrans détruits ne laisse aucun vengeur :

Femmes, pères, enfants, tous ont part à leurs crimes
Tous sont de nos fureurs les objets légitimes.
Il faut qu'en ce repos où s'endort leur orgueil,
La foudre les réveille au bord de leur cercueil.
Et, lorsqu'à nos regards les feux et le carnage
De nos fureurs partout étaleront l'ouvrage :
Du fruit de nos travaux tous ces palais formés,
Par les feux dévorants pour jamais consumés ;
Ces fameux tribunaux où régnait l'insolence,
Et baignés tant de fois des pleurs de l'innocence,
Abattus et brisés, sur la poussière épars ;
La terreur et la mort errant de toutes parts ;
Les cris, les pleurs, enfin toute la violence
Où, du soldat vainqueur s'emporte la licence ;
Souvenons-nous, amis, dans ces moments cruels,
Qu'on ne voit rien de pur chez les faibles mortels ;
Que leurs plus beaux desseins ont des faces diverses,
Et que l'on ne peut plus, après tant de traverses,
Rendre, par d'autre voie, à l'État agité,
L'innocence, la paix, enfin la liberté.

(*Manlius Capitolinus.*)

REGNARD.

REGNARD (JEAN-FRANÇOIS) naquit à Paris le 8 février 1655. Il est regardé comme le premier de nos poëtes comiques après Molière. La jeunesse de Regnard fut très-aventureuse ; ce n'est qu'à vingt-sept ans que, dégoûté des voyages, il se fixa à Paris. Il travailla d'abord pour le théâtre italien, puis pour la scène française, où il fit représenter *le Joueur*, *le Distrait*, *les Folies amoureuses*, *les Ménechmes*, qu'il dédia à Boileau, *le Légataire universel* et quelques autres ouvrages, qui tous furent applaudis et seront vus en tout temps avec plaisir.

Regnard brille surtout par la gaieté. Son dialogue, toujours naturel, animé et piquant, est semé de saillies heureuses, et d'un grand nombre de traits enjoués et plaisants.

Il mourut le 5 septembre 1710 près de Dourdan.

Valère et Hector.

HECTOR.

Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits :
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris.

VALÈRE.

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries ;
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés ;
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés !
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi : cherche une autre victime.

HECTOR, *à part*.

Il est sec.

VALÈRE.

De serpents mon cœur est dévoré ;
semble en un moment contre moi conjuré.
(Il prend Hector à la cravate.)
As-tu jamais vu le sort et son caprice

Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner ? Perdre tous les paris ;
Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris !
Réponds-moi donc, bourreau !

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALÈRE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute ?
Sort cruel ! ta malice a bien su triompher ;
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis je puis tout entreprendre ;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper ?

VALÈRE.

Que la foudre t'écrase !
Ah ! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
A vos seules bontés je veux avoir recours :
Je n'aimerai que vous ; m'aimeriez-vous toujours ?
Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisque enfin il vous aime.

HECTOR, *à part.*

Notre bourse est à fond ; et, par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre :
Approche ce fauteuil.

(Hector approche un fauteuil.)

VALÈRE, *assis.*

Va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin?

VALÈRE.

Celui qui te viendra le premier sous la main;
Il m'importe peu, prends dans ma bibliothèque.

HECTOR, *sort, et rentre, tenant un livre.*

Voilà Sénèque.

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque?

VALÈRE.

Oui. Ne sais-tu pas lire?

HECTOR.

Hé, vous n'y pensez pas!
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALÈRE.

Ouvre, et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR, *lit.*

« Chapitre VI. *Du mépris des richesses.*
La fortune offre aux yeux des brillants mensonges,
Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers;
Leur possession trouble, et leur perte est légère:
Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire. »
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avait comme vous perdu tout son argent.

VALÈRE, *se levant.*

Vingt fois le premier pris! Dans mon cœur il s'élève

(Il s'assied.)

Des mouvements de rage.... Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

N'ayant plus de maîtresse, et n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant notre soûl.

VALÈRE.

De mon sort désormais vous serez seul arbitre,
Adorable Angélique.... Achève ton chapitre.

HECTOR.

« Que faut-il.... »

VALÈRE.

Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

« Que faut-il à la nature humaine?
Moins on a de richesse, et moins on a de peine :
C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
Que ce mot est bien dit! et que c'est bien penser!
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Était-il de Paris?

VALÈRE.

Non, il était de Rome.
Dix fois, à carte triple, être pris le premier!

HECTOR.

Ah! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre;
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air;

Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante!

HECTOR.

Monsieur....

VALÈRE.

Que je chante, bourreau!
Je veux me poignarder; la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
« Qu'un joueur est heureux! sa poche est un trésor;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or, »
Disiez-vous.

VALÈRE.

Ah! je sens redoubler ma colère.

(*Le Joueur.*)

J. B. ROUSSEAU.

ROUSSEAU (JEAN-BAPTISTE), un de nos plus célèbres poëtes lyriques, naquit à Paris le 6 avril 1669 ou 1670. A la mort de Th. Corneille, il se mit sur les rangs pour la place qu'il laissait vacante à l'Académie française; mais un parti puissant poussait La Motte, qui l'emporta. Quelque temps après, des couplets diffamatoires répandus dans Paris, et surtout dans le café Procope, sous le voile de l'anonyme, excitèrent partout une vive indignation. Les ennemis de Rousseau les lui attribuèrent. Cette accusation n'avait aucune vraisemblance, puisque les vers étaient mauvais et les pensées on ne peut plus communes. Rousseau eut le tort de ne pas se borner à se défendre; il accusa Saurin de les avoir faits. Celui-ci porta l'affaire devant les tribunaux; et Rousseau, qui ne put donner la preuve de son accusation, se vit condamné comme calomniateur. Exilé de France par un arrêt du Parlement, il se retira à Bruxelles, où il mourut en 1743. Il honora du moins son exil par son refus de rentrer en France, tant qu'il ne serait pas réhabilité.

J. B. Rousseau a travaillé pour le théâtre; mais, à l'exception de sa comédie du *Flatteur*, tous ses ouvrages dramatiques sont aujourd'hui oubliés. C'est sur ses odes sacrées et profanes, ses cantates et ses épigrammes qu'est fondée sa réputation. Nul doute que sa gloire, qui a résisté aux attaques les plus passionnées, ne survive à toutes les révolutions littéraires.

Il y a chez J. B. Rousseau quelque chose du talent de Malherbe.

Existence de Dieu.

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur :
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux.
Son admirable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui, dans sa route,
Éclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et, par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

Oh! que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu! Quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles

Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie,
Elle nous rend triomphants;
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus faibles enfants.

(*Odes.*)

Aveuglement des hommes.

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille :
Rois, soyez attentifs ; peuples, prêtez l'oreille;
Que l'univers se taise, et m'écoute parler!
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre :
L'Esprit saint me pénètre; il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance.
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité!

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile,
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort?
Non, non : tout doit franchir ce terrible passage;
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi subissent même sort.

D'avides étrangers transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir :
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente,
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal :
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes :
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

(*Odes.*)

A une personne convalescente.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant.
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant.
La mort, déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis ;
Et, dans cette nuit funeste,
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus :
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants ;
Comme la feuille séchée,
Qui de sa tige arrachée
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage,
Le mal a brisé mes os ;
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots.
Victime faible et tremblante.
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour ;
Et, dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi, de cris et d'alarmes
Mon mal semblait se nourrir ;

Et mes yeux, noyés de larmes,
Étaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la nuit sombre :
« O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours ! »
Je redisais à l'aurore :
« Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours ! »

Mon âme est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi :
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas :
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits :
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors ;
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours,
C'est pour vous, pour votre gloire
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées

Dans l'horreur des monuments[1] :
La mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui de sa menace,
Comme moi sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés ;
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

(*Odes.*)

A Philomèle.

Pourquoi, plaintive Philomèle,
Songer encore à vos malheurs,
Quand, pour apaiser vos douleurs,
Tout cherche à vous marquer son zèle ?

L'univers, à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire.
Les Dryades à votre amour
Prêtent leur ombre solitaire.

Loin de vous l'aquilon fougueux
Souffle sa piquante froidure :
La terre reprend sa verdure ;
Le ciel brille des plus beaux feux.

Pour vous l'amante de Céphale[2]
Enrichit Flore de ses pleurs :
Le Zéphyr cueille sur les fleurs
Les parfums que la terre exhale.

1. Tombeaux. — 2. L'Aurore.

Pour entendre vos doux accents,
Les oiseaux cessent leur ramage,
Et le chasseur le plus sauvage
Respecte vos jours innocents.

Cependant votre âme attendrie
Par un douloureux souvenir,
Des malheurs d'une sœur chérie
Semble toujours s'entretenir.

Hélas! que mes tristes pensées
M'offrent des maux bien plus cuisants!
Vous pleurez des peines passées,
Je pleure des ennuis présents!

Et, quand la nature attentive
Cherche à calmer vos déplaisirs,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes soupirs.

(*Odes.*)

L'envie.

Au pied du mont où le fils de Latone
Tient son empire, et du haut de son trône
Dicte à ses sœurs les savantes leçons,
Qui de leur voix régissent tous les sons;
La main du temps creusa les voûtes sombres,
D'un antre noir, séjour des tristes ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là, de serpents nourrie et dévorée,
Veille l'Envie, honteuse et retirée;
Monstre ennemi des mortels et du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui, traînant une vie abattue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue

Ses yeux cavés, troubles et clignotants,
De feux obscurs sont chargés en tous temps.
Au lieu du sang, dans ses veines circule
Un froid poison qui les gèle et les brûle,
Et qui de là, porté par tout son corps,
En fait mouvoir les horribles ressorts.
Son front jaloux et ses lèvres éteintes
Sont le séjour des soucis et des craintes.
Sur son visage habite la pâleur;
Et dans son sein triomphe la douleur,
Qui sans relâche à son âme infectée
Fait éprouver le sort de Prométhée.

(*Allégories.*)

Les dégoûts du poëte.

Muses, gardez vos faveurs pour quelque autre,
Ne perdons plus ni mon temps ni le vôtre
Dans ces débats où nous nous égayons.
Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons :
Reprenez tout, j'abandonne sans peine
Votre Hélicon, vos bois, votre Hippocrène,
Vos vains lauriers d'épine enveloppés,
Et que la foudre a si souvent frappés.
Car aussi bien, quel est le grand salaire
D'un écrivain au-dessus du vulgaire
Quel fruit revient aux plus rares esprits
De tant de soins à polir leurs écrits,
A rejeter les beautés hors de place,
Mettre d'accord la force avec la grâce,
Trouver aux mots leur véritable tour,
Fuir les longueurs, éviter les redites,
Bannir enfin tous ces mots parasites,
Qui, malgré vous dans le style glissés,
Rentrent toujours, quoique toujours chassés?
Quel est le prix d'une étude si dure?

Le plus souvent une injuste censure,
Ou, tout au plus, quelque léger regard
D'un courtisan qui vous loue au hasard,
Et qui peut-être avec plus d'énergie
S'en va prôner quelque fade élégie.
Et quel honneur peut espérer de moins
Un écrivain libre de tous ces soins,
Que rien n'arrête, et qui, sûr de se plaire,
Fait, sans travail, tous les vers qu'il veut faire?
Il est bien vrai qu'à l'oubli condamnés,
Ses vers souvent sont des enfants mort-nés
Mais chacun l'aime, et nul ne s'en défie;
A ses talents aucun ne porte envie.
Il a sa place entre les beaux esprits,
Fait des sonnets, des bouquets pour Iris,
Quelquefois même aux bons mots s'abandonne,
Mais doucement, et sans blesser personne;
Toujours discret, et toujours bien disant,
Et, sur le tout, aux belles complaisant.
Que si jamais, pour faire une œuvre en forme,
Sur l'Hélicon Phébus permet qu'il dorme,
Voilà d'abord tous ses chers confidents,
De son mérite admirateurs ardents,
Qui, par cantons répandus dans la ville,
Pour l'élever dégraderont Virgile:
Car il n'est point d'auteur si désolé
Qui dans Paris n'ait un parti zélé;
Rien n'est moins rare. *Un sot*, dit la satire,
Trouve toujours un plus sot qui l'admire.

(*Épîtres.*)

Le vrai héros.

Est-on héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux? Tibère eut cet honneur.
Est-on héros en signalant ses haines
Par la vengeance? Octave eut ce bonheur.

Est-on héros en régnant par la peur?
Séjan fit tout trembler, jusqu'à son maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre, et réprimer les flots
De son orgueil, c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même; et voilà mon héros.

(*Épigrammes.*)

A la Fortune.

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous tes autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même,
Pour le vice que tu chéris:
Et toujours ses fausses maximes
Érigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Apprends que la seule sagesse
Peut faire les héros parfaits;
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits;

Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuste victoire
Que le sort remporte pour eux,
Et que, devant ses yeux stoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérants?
Des vœux outrés, des projets vastes;
Des rois vaincus par des tyrans;
Des murs que la flamme ravage;
Des vainqueurs fumant de carnage;
Un peuple aux fers abandonné:
Des mères pâles et sanglantes,
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits!
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands rois?
Leur gloire, féconde en ruines,
Sans le meurtre et sans les rapines
Ne saurait-elle subsister?
Image des dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater?

Quel est donc le héros solide
Dont la gloire ne soit qu'à lui?
C'est un roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui;
Qui, prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle
Fait le plus cher de ses souhaits;
Qui fuit la basse flatterie;

Et qui, père de sa patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

Héros cruels et sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine et de Lépide
Remplissait l'univers d'horreurs :
Il n'eût point eu le nom d'Auguste,
Sans cet empire heureux et juste
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour :
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit;
Mais, au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

(*Odes.*)

Cantate de Circé.

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
Pleurait sa funeste aventure.
Là, ses yeux errants sur les flots
D'Ulysse fugitif semblaient suivre la trace :
Elle croit voir encor son volage héros;
Et, cette illusion soulageant sa disgrâce,

Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots :

« Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne un moment tes yeux sur ces climats;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

« Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris :
Amour fatal! ta haine en est le prix.
Tant de tendresse, ô dieux! est-elle un crime,
Pour mériter de si cruels mépris?

« Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne un moment tes yeux sur ces climats :
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas. »

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare :
Mais bientôt, de son art employant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.

Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre dévorante aussitôt le consume;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour;
Les astres de la nuit interrompent leur course;
Les fleuves étonnés remontent vers leur source;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers;

Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'univers;
La terre tremblante
Frémit de terreur;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantements
Vont troubler le repos des ombres :
Les mânes effrayés quittent leurs monuments;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlements;
Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflements.
Inutiles efforts! amante infortunée,
D'un dieu plus fort que toi dépend ta destinée.
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire,

Ce n'est point par effort qu'on aime :
L'amour est jaloux de ses droits;
Il ne dépend que de lui-même,
On ne l'obtient que par son choix.
Tout reconnaît sa loi suprême;
Lui seul ne connaît point de lois.

Dans les champs que l'hiver désole
Flore vient rétablir sa cour;
L'Alcyon fuit devant Éole,
Éole le fuit à son tour :
Mais sitôt que l'amour s'envole,
Il ne connaît plus de retour.

(*Cantates.*)

CRÉBILLON.

CRÉBILLON (PROSPER JOLYOT DE) naquit, en 1674, à Dijon. Un procureur nommé Prieur, chez lequel il fut placé à Paris, éveilla en lui le goût du théâtre. Crébillon, cédant à ses vives instances, composa *la Mort des enfants de Brutus*, tragédie que les comédiens refusèrent. Sans les encouragements que lui prodigua Prieur, le jeune auteur s'en fût probablement tenu à cet essai; mais il se remit à l'œuvre, et *Idoménée*, qui fut accueilli avec faveur, le réconcilia avec le théâtre. *Atrée*, tragédie donnée en 1707, eut un éclatant succès. Prieur, alors mourant, se fit porter au théâtre, et dans la joie que lui causait ce triomphe, il dit à Crébillon en l'embrassant : « Je « meurs content, je vous ai fait poëte, et je laisse un homme à la « nation. » *Électre*, donnée en 1709, eut plus de succès encore, et *Rhadamiste* que La Harpe regarde avec raison comme un des chefs-d'œuvre de notre scène, mit le comble à la gloire de Crébillon. Tous ses autres ouvrages, à l'exception de *Catilina*, dont la première représentation fut accueillie avec une sorte d'enthousiasme, n'obtinrent aucun succès.

Crébillon marqua son entrée à l'Académie française par une innovation; il prononça un discours en vers. D'unanimes applaudissements éclatèrent quand il prononça celui-ci :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

Tout le monde s'empressa de sanctionner le juste témoignage que le poëte se rendait à lui-même.

Crébillon, considéré comme poëte tragique, avait à un haut degré plusieurs des qualités nécessaires au genre, la force dans les idées et le pathétique; il a même poussé la terreur bien au delà des bornes qui lui sont assignées. Mais c'est par le style qu'il pèche et qu'il sera toujours bien éloigné de nos grands modèles. Voltaire l'a appelé *Crébillon le barbare*, et ce mot, qui peut s'entendre de quelques-uns de ses sujets, s'applique surtout à un certain nombre de ses phrases, de ses constructions, de ses termes. Nous en trouverons plus d'un exemple.

Crébillon mourut le 17 juin 1762.

Rhadamiste et Zénobie.

ZÉNOBIE.

Seigneur, est-il permis à des infortunés,
Qu'au joug d'un fier tyran le sort tient enchaînés,
D'oser avoir recours dans la honte des fers,
A ces mêmes Romains, maîtres de l'univers?
En effet, quel emploi pour ces maîtres du monde,
Que le soin d'adoucir ma misère profonde!
Le ciel, qui soumit tout à leurs augustes lois....

RHADAMISTE, *à part.*

Que vois-je? ah, malheureux! quels traits! quel son de voix!
Justes dieux! quel objet offrez-vous à ma vue!

ZÉNOBIE.

D'où vient, à mon aspect, que votre âme est émue,
Seigneur?

RHADAMISTE, *à part.*

Ah! si ma main n'eût pas privé du jour....

ZÉNOBIE.

Qu'entends-je? quels regrets? et que vois-je à mon tour?
Triste ressouvenir! je frémis, je frissonne.
Où suis-je? et quel objet! La force m'abandonne.
Ah! seigneur, dissipez mon trouble et ma terreur :
Tout mon sang s'est glacé jusqu'au fond de mon cœur.

RHADAMISTE, *à part.*

Ah! je n'en doute plus au transport qui m'anime.
Ma main, n'as-tu commis que la moitié du crime?
(A Zénobie.)
Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour jaloux, désespéré,
Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,
Après tant de fureurs, est-ce vous, Zénobie?

ZÉNOBIE.

Zénobie! ah, grands dieux! Cruel, mais cher époux,
Après tant de malheurs, Rhadamiste, est-ce vous?

RHADAMISTE.

Se peut-il que vos yeux le puissent méconnaître?
Oui, je suis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet époux meurtrier. Plût au ciel qu'aujourd'hui
Vous eussiez oublié ces crimes avec lui!
O dieux, qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle!
Par quel bonheur, le ciel, touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits?
Mais, hélas! se peut-il qu'à la cour de mon père
Je trouve dans les fers une épouse si chère?
Dieux! n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces tristes objets?
O de mon désespoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable!
Quoi! vous versez des pleurs?

ZÉNOBIE.

Malheureuse! eh! comment
N'en répandrais-je pas dans ce fatal moment?
Ah, cruel! plût aux dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie!
Le cœur, à ton aspect, désarmé de courroux,
Je ferais mon bonheur de revoir mon époux;
Et l'amour, s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
Ne crois pas cependant que, pour toi sans pitié,
Je puisse te revoir avec inimitié.

RHADAMISTE.

Quoi! loin de m'accabler, grand dieu! c'est Zénobie
Qui craint de me haïr, et qui s'en justifie!

Ah! punis-moi plutôt; ta funeste bonté,
Même en me pardonnant, tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore;
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.

(Il se jette à ses genoux.)

Faut-il, pour t'en presser, embrasser tes genoux?
Songe au prix de quel sang je deviens ton époux.
Jusques à mon amour, tout veut que je périsse.
Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
Frappe; mais souviens-toi que malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur;
Que, si le repentir tenait lieu d'innocence,
Je n'exciterais plus ni haine, ni vengeance;
Que, malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

ZÉNOBIE.

Lève-toi; c'en est trop. Puisque je te pardonne.
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne?
Va, ce n'est pas à nous que les dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre;
Parle, dès ce moment je suis prête à te suivre,
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu, plus que de ton malheur.
Heureuse, si pour toi les soins de Zénobie
Pouvaient un jour servir d'exemple à l'Arménie.
La rendre comme moi soumise à ton pouvoir,
Et l'instruire du moins à suivre son devoir!

RHADAMISTE.

Juste ciel! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes?
Que l'hymen associe au sort d'un furieux
Ce que de plus parfait firent naître les dieux?
Quoi! tu peux me revoir, sans que la mort d'un père,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frère,

Ce prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fassent détester un époux malheureux!
Et je puis me flatter qu'insensible à sa flamme
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame?
Que dis-je? trop heureux que pour moi, dans ce jour,
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour!

ZÉNOBIE.

Calme les vains soupçons dont ton âme est saisie,
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalousie;
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

RHADAMISTE.

Pardonne, chère épouse, à mon amour funeste;
Pardonne dee soupçons que tout mon cœur déteste.
Plus ton barbare époux est indigne de toi,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
Rends-moi ton cœur, ta main, ma chère Zénobie,
Et daigne dès ce jour me suivre en Arménie.
César m'en a fait roi : viens me voir désormais
A force de vertus effacer mes forfaits.
Hiéron est ici : c'est un sujet fidèle;
Nous pouvons confier notre fuite à son zèle.
Aussitôt que la nuit aura voilé les cieux,
Sûre de me revoir, viens m'attendre en ces lieux.
Adieu : n'attendons pas qu'un ennemi barbare,
Quand le ciel nous rejoint, pour jamais nous sépare.
Dieux, qui me la rendez, pour combler mes souhaits
Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits!

(*Rhadamiste.*)

Songe de Thyeste.

Sauvez-moi, par pitié, de ces bords dangereux,
Du soleil à regret j'y revois la lumière;
Malgré moi le sommeil y ferme ma paupière,
De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours :

Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre :
J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit;
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Asservissent mon âme à ces vaines images.
Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette île fatale,
J'ai cru longtemps errer parmi des cris affreux
Que des mânes plaintifs poussaient jusques aux cieux.
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçait d'effroi :
« Quoi! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste!
Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste. »
Le spectre, à la lueur d'un pâle et noir flambeau,
A ces mots m'a traîné jusque sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant et la vue égarée,
Plus terrible pour moi, dans ces cruels moments,
Que le tombeau, le spectre et ses gémissements.
J'ai cru voir le barbare entouré des Furies;
Un glaive encor fumant armait ses mains impies;
Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il semblait dans son sang plonger un malheureux.
Ærope, à cet aspect, plaintive et désolée,
De ses lambeaux sanglants à mes yeux s'est voilée.
Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissants;
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.
A mille affreux objets l'âme entière livrée,
La frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel, d'une main, semblait m'ouvrir le flanc,

Et de l'autre, à longs traits, m'abreuver de mon sang;
Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

(*Atrée et Thyeste.*)

Fureurs d'Oreste.

Je ne veux rien, cruel, d'Électre ni de toi :
Votre cœur, affamé de sang et de victimes,
M'a fait souiller ma main du plus affreux des crimes.
Mais quoi! quelle vapeur vient obscurcir les airs?
Grâce au ciel, on m'entr'ouvre un chemin aux enfers.
Descendons; les enfers n'ont rien qui m'épouvante.
Suivons le noir sentier que le sort me présente,
Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
Quelle triste clarté dans ce moment me luit?
Qui ramène le jour dans ces retraites sombres?
Que vois-je? mon aspect épouvante les ombres!
Que de gémissements! que de cris douloureux!
« Oreste! » Qui m'appelle en ce séjour affreux?
Égisthe! Ah! c'en est trop, il faut qu'à ma colère...
Que vois-je? dans ses mains la tête de ma mère!
Quels regards! où fuirai-je? Ah! monstre furieux,
Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux?
Je ne souffre que trop, monstre cruel! arrête;
A mes yeux effrayés dérobe cette tête.
Ah! ma mère, épargnez votre malheureux fils!
Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris;
J'implore ton secours, chère ombre de mon père!
Viens défendre ton fils des fureurs de sa mère;
Prends pitié de l'état où tu me vois réduit,
Quoi! jusque dans tes bras la barbare me suit!
C'en est fait, je succombe à cet affreux supplice.
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice;
J'éprouve cependant des tourments infinis.
Dieux! les plus criminels seraient-ils plus punis?

(*Électre.*)

Coiffé d'opinions, et gonflé d'hyperboles,
Et qui, vide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Modérez, s'il vous plaît, cette injuste fureur :
Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur ;
Vous peignez un pédant, et non un philosophe.

GÉRONTE.

Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE.

Non. La philosophie est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts :
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion et le profond silence.
Le but d'un philosophe est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même :
C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.
Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique,
Être vrai, juste, bon, c'est son système unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les vicieux, et détestant les vices :
Voilà le philosophe ; et, s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'effet.

(*Le Philosophe marié.*)

Le Glorieux.

ISABELLE.

Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris.

LE COMTE.

...onne, selon moi, n'en doit être surpris.

Je n'ai pas de fierté; mais à parler sans feinte,
Je suis choqué de voir qu'on m'oppose Philinte.
Un rival comme lui n'est pas fait, que je croi,
Pour traverser les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE.

D'un homme tel que moi! Ce terme-là m'étonne.
Il me paraît bien fort.

LE COMTE.

C'est selon la personne.
Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens;
Mais je crois que l'on peut me le passer.

ISABELLE.

J'entends.
Le ciel vous a fait naître avec tant d'avantage,
Que tout le genre humain vous doit un humble hommage.

LE COMTE.

Comment donc? D'un rival prenez-vous le parti?

ISABELLE.

Non pas; mais à présent que mon frère est sorti,
Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte,
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

J'en attendais de vous un plus juste retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE.

Dites votre amour-propre. Oui, tout me le fait croire.
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un et l'autre m'anime, et la gloire que j'ai
Soutient les intérêts de l'amour outragé.
Elle n'a pu souffrir l'indigne préférence

Dont j'étais menacé même en votre présence.
Vous dites qu'elle est fière, et parle avec hauteur.
Mais qu'est-ce que ma gloire, après tout? C'est l'honneur.
Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime;
Mais il est généreux, sincère, magnanime;
Et pour dire en deux mots quelque chose de plus,
Il est et fut toujours la source des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur je suis persuadée;
Mais a-t-il de soi-même une si haute idée,
Qu'il la laisse éclater en propos fastueux?
Le véritable honneur est moins présomptueux;
Il ne se vante point; il attend qu'on le vante;
Et c'est la vanité, qui, lasse de l'attente,
Et qui, fière des droits qu'elle sait s'arroger,
Croit obtenir l'estime en osant l'exiger.
Mais loin d'y réussir, elle offense, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grâce, à quel propos cette distinction?

ISABELLE.

Je vous laisse le soin de l'application;
Et de la modestie embrassant la défense,
Je soutiens que par elle on voit la différence
Du mérite apparent au mérite parfait.
L'un veut toujours briller, l'autre brille en effet,
Sans jamais y prétendre, et sans même le croire.
L'un est superbe et vain, l'autre n'a point de gloire;
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater;
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus. Les gens nés d'un sang respectable
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant; au lieu que la fierté
N'est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.

La hauteur est partout odieuse, importune.
Avec la politesse, un homme de fortune
Est mille fois plus grand qu'un grand toujours gourmé [1],
D'un limon précieux se présumant formé,
Traitant avec dédain, et même avec rudesse,
Tout ce qui lui paraît d'une moins noble espèce;
Croyant que l'on est tout quand on est de son sang,
Et croyant qu'on n'est rien au-dessous de son rang.

LE COMTE.

Ce discours est fort beau; mais que voulez-vous dire?

ISABELLE.

Lisette, mieux que moi, saura vous en instruire.
Je lui laisse le soin de vous interpréter
Un discours qui paraît déjà vous irriter.

LE COMTE.

Non, de grâce, avec vous souffrez que je m'explique.
Cette fille, après tout, est votre domestique.
Ne me commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connaîtrez,
Des gens de son état vous la distinguerez;
Et vous me ferez voir une preuve fidèle
De vos égards pour moi dans vos égards pour elle.
Elle connaît à fond mon esprit, mon humeur;
Écoutez, profitez, et méritez mon cœur.
Adieu.

LE COMTE, *à Lisette.*

Vous restez donc?

LISETTE.

Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle; on me l'ordonne; et moi,

1. Guindé, roide, méprisant.

J'en meurs aussi d'envie ; et je ne sais pourquoi [1].

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune et me blesse.

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre noblesse ;
Mais en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand, on paraît bien petit.

LE COMTE.

Quoi ! vous osez....

LISETTE.

Oui, j'ose ; et votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, monsieur.

LE COMTE.

Comment donc, je me perds ?

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands airs
Vous décèlent d'abord, malgré la politesse
Dont vous les décorez. La gloire est bien traîtresse.
Le discours d'Isabelle était votre portrait,
Et son discernement vous a peint trait pour trait.
Dût la gloire [2] en souffrir, je ne saurais me taire.
Je ne vous dirai pas : Changez de caractère ;
Car on n'en change point, je ne le sais que trop.
Chassez le naturel, il revient au galop ;
Mais du moins je vous dis, songez à vous contraindre,
Et devant Isabelle efforcez-vous de feindre ;
Paraissez quelque temps de l'humeur dont elle est,
Et faites que l'orgueil se prête à l'intérêt.

1. Dans la pièce de Destouches, Lisette est, sans le savoir, la sœur du comte de Tufières, et des malheurs de famille l'ont obligée de se mettre condition auprès d'Isabelle. — 2. L'orgueil.

Car, après tout, monsieur, l'éclat de la richesse
Augmente encor celui de la haute noblesse.
Voilà mon sentiment. Profitez-en ou non,
Mon cœur seul m'a dicté cette utile leçon.
Votre gloire irritée en paraît mécontente,
Je lui baise les mains, et je suis sa servante.

(*Le Glorieux.*)

Le Dissipateur.

BÉLISE, ARSINOÉ, ARAMINTE, CARTON, FLORIMOND, ET PLUSIEURS AUTRES CONVIVES; CLÉON.

ARSINOÉ, *à Bélise, en montrant Cléon.*

A son mauvais destin il faut qu'il se résigne :
Il ne peut faire mieux.

BÉLISE.

Mais, quoi! déshérité,
Après qu'il s'est perdu ? C'est trop, en vérité!

ARAMINTE, *à Cléon.*

Ah! mon pauvre Cléon, que venons-nous d'apprendre?
J'en ai presque pleuré.

BÉLISE, *à Cléon.*

Je n'ai pu m'en défendre;
Et votre sort me fait, vraiment, compassion.

CLÉON, *attendri.*

Je n'attendais pas moins de votre affection.

CARTON, *à Cléon.*

La fortune sur toi semble épuiser sa rage :
Le remède à cela c'est d'avoir bon courage.

FLORIMOND, *à Cléon.*

En effet, mon enfant, pour soutenir ce choc,
Il faut s'armer de fer, avoir un cœur de roc.

Où donc est Cidalise ?

CLÉON.

Elle est déjà partie.

ARSINOÉ.

Quand on est en malheur on quitte la partie.

BÉLISE, *à Cléon.*

C'est jouer bassement.

ARAMINTE, *à Cléon.*

Il le faut avouer,
Un pareil procédé n'est pas fort à louer.

ARSINOÉ, *à Cléon.*

Pour moi, je la croyais tendre et compatissante ;
Mais je me trompais bien.... Je serai plus constante....
Je plains votre malheur, sans cesse le plaindrai,
Et de mes vœux ardents je vous seconderai ;
N'en doutez point. Je sens que votre sort me tue,
Et je ne saurais plus soutenir votre vue.

(Elle sort.)

BÉLISE, *à Cléon.*

J'ai pour vous, à coup sûr, les mêmes sentiments,
Et vos peines pour moi deviennent des tourments....
D'un cœur trop généreux vous êtes la victime ;
Mais vous aurez toujours ma plus parfaite estime.
Adieu.... Consolez-vous.

(Elle sort.)

CARTON, *à Cléon*

Oui, oui, console-toi ;
C'est le meilleur parti.

ARAMINTE, *à Cléon.*

Comptez toujours sur moi.

(Elle donne la main à Carton, sort précipitamment avec lui, et elle est suivie de tous les autres convives, excepté Florimond.)

CLÉON.

nent! dans mon malheur, voilà donc ma ressource ?

On me fait compliment, et puis on prend sa course....
Ah! mon cher Florimond, n'est tu pas consterné
De ce que tu vois ?

FLORIMOND.

Non... Chacun est prosterné
Devant les gens heureux. Sont-ils dans la misère ;
On les plaint, tout au plus ; et l'on croit beaucoup faire.

CLÉON.

Ce sont là les amis qu'on espère trouver :
Tu m'as dit qu'au besoin je pourrais t'éprouver....

FLORIMOND, *l'interrompant brusquement.*

Tu m'éprouves aussi... Je m'en vais.

(Il sort.)

CLÉON, *seul.*

Ah! le traître!
Avec quelle impudence il ose méconnaître
Un ami toujours prêt à l'aider.... Quelle horreur !
Sont-ils donc tous d'accord pour me percer le cœur ?

(Le comte entre.)

(Cléon, allant au-devant du comte qui veut l'éviter.)

Cher ami! savez-vous jusqu'où va ma disgrâce ?
Déjà de mon malheur tout le monde se lasse.
Je n'ai plus d'amis.

LE COMTE, *en souriant.*

Quoi! pensiez-vous en avoir ?

CLÉON.

Ah! que je m'abusais !... J'en suis au désespoir.

LE COMTE.

Modérez, croyez-moi cette douleur profonde.
Ce qui se passe ici n'est que le train du monde.
Vous vous êtes trompé jusqu'à ce triste jour,
En vous imaginant qu'on vous faisait la cour.

Ce n'était point à vous, c'était à vos richesses.
On voulait partager vos plaisirs, vos largesses.
On trouvait tout chez vous : on n'y trouve plus rien ;
Et l'on perd ses amis en perdant tout son bien....
Le monde est fait ainsi, j'en ai l'expérience.
Suivez donc le torrent, et prenez patience.

CLÉON.

Étiez-vous donc aussi de ces amis trompeurs ?

LE COMTE.

Moi ?... j'étais comme un autre au rang de vos flatteurs....
Mais vous n'en aurez plus. Grâce à votre misère,
Chacun à votre égard va devenir sincère.

CLÉON.

Eh quoi ! m'attendiez-vous à cette extrémité
Pour m'oser librement dire la vérité ?

LE COMTE.

On ne se fait aimer que par les complaisances....

(*Le Dissipateur.*)

PIRON.

PIRON (ALEXIS), fils d'Aimé Piron, apothicaire et poëte de Dijon, naquit en 1689 dans cette ville où il passa trente ans de sa vie dans la dissipation. Une ode licencieuse qu'il composa l'obligea de quitter sa ville natale pour échapper aux reproches que cette ode lui avait attirés. Il vint se fixer à Paris, et après y avoir été quelque temps copiste chez un financier, il travailla pour le théâtre de la Foire et plus tard pour la Comédie-Française. Il publia pour ce dernier théâtre *les Fils ingrats*, *Callisthène* et *Gustave Vasa*, pièces qui, à l'exception de la dernière, sont tombées dans l'oubli, et mit le sceau à sa réputation par sa comédie de *la Métromanie*, un des chefs-d'œuvre de la scène française.

Cette admirable comédie, quelques épigrammes mordantes et un petit nombre de pièces fugitives, pleines de finesse et d'esprit, sont les titres durables sur lesquels la réputation de Piron est établie, et qui transmettront son nom à la postérité.

Piron mourut le 21 janvier 1773, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Le Métromane.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune;
On doit tout à l'honneur et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poëte?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit longtemps après que l'autre a disparu;
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme!
L'antre de la chicane, et sa barbare voix,
N'y défigurait pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte; et mes talents, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger;

Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes :
Est-il pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait, pour barreau je choisis le théâtre
Pour client la vertu, pour loi la vérité,
Et pour juges mon siècle et la postérité.
Infortuné! je touche à mon cinquième lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre!
On m'ignore; et je rampe encore, à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux!
Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense;
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance.
Mais le remède est simple; il faut faire comme eux :
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi :
Malheur aux écrivains qui viendront après moi!

(*La Métromanie.*)

Un poëte pendant la première représentation de sa pièce.

Je ne me connais plus, aux transports qui m'agitent;
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux, volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin depuis deux heures.
Ma pièce auparavant me semblait des meilleures :
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,

Du faible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
De là, plus d'une image annonçant l'infamie!
La critique éveillée, une loge endormie,
Le reste, de fatigue et d'ennui harassé;
Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé,
Le théâtre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.
(Regardant à sa montre.)
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce!
Je sèche; je me meurs. Quel métier! j'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis?
Il n'est force, courage, ardeur, qui n'y succombe,
Car enfin, c'en est fait; je péris, si je tombe.
Où me cacher, où fuir, et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?
Quelle égide opposer aux traits de la satire?
Comment paraître aux yeux de celle à qui j'aspire?
De quel front, à quel titre oserais-je m'offrir,
Moi, misérable auteur, qu'on viendrait de flétrir?
Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrége au moins d'un an le nombre de mes jours.

(*La Métromanie.*)

Voyage à Beaune.

Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores; prolongaverunt iniquitatem suam[1].

Voilà en deux mots le résultat du voyage fatal dont vous avez fait le premier pas avec moi. Je trouve une lettre de M. Michel,

1. « C'est sur mon dos que les pécheurs ont battu le fer et prolongé leur iniquité. » Ces mots, tirés du psaume CXXVIII, v. 3, sont de David, qui représente, sous cette expression métaphorique, les maux que lui avaient faits

qui finit par ces mots : « Si jamais vous avez à passer à Beaune, n'y passez, mon cher, qu'incognito, et croyez-moi. » Chacun me renouvelait cet avis ; mais on ne peut tenir contre sa destinée : j'ai toujours voulu croire les Beaunais plus scrupuleux sur le chapitre de l'hospitalité, à l'égard, surtout, d'un enfant d'Apollon.

Je suis persuadé, dans toutes les provinces,
Qu'Arétin fut jadis très-respecté des princes :
J'espérais de ce peuple encor plus de bonté.
Pardonnez, chère épaule, à ma crédulité.
Je n'ai pu soupçonner mon ennemi d'un crime ;
Malgré lui-même enfin, je l'ai cru magnanime.

Tout aura sa place : il ne faut pas commencer par la péroraison. Vous savez ce qui m'arriva jusqu'à notre séparation, rien que d'honorable, rien que d'heureux. Voici le reste. Il n'est pas besoin de vous dire que vous me laissâtes à la Grande Justice. A peine m'aviez-vous quitté, que je fus accosté du vieux curé de Vougeot ; nous liâmes ensemble un entretien qui me laissa passer trois ou quatre heures sans chagrin.

Enfin nous nous quittâmes. Je ne laissai pas de le regretter ; je restais avec une compagnie taciturne.... Les courses de nuit sont déjà si ennuyantes ! Celle-là, surtout, avait je ne sais quoi de plus triste, de plus trouble que les autres.

Du haut de la voûte azurée,
La maîtresse d'Endymion[1]
A peine éclairait d'un rayon
Notre marche mal assurée :
La nuit d'un vaste crêpe environnait ses feux ;
Tout, jusqu'à la verdure, était noir à nos yeux.
Aucun ruisseau voisin, de son tendre murmure,
N'égayait les tristes passants ;
Des oiseaux de mauvais augure

ses ennemis. Piron les détourne de leur sens figuré pour les prendre au
" est impossible de faire une application plus plaisante.
9.

Les cris funèbres et perçants
Jetaient l'effroi dans la nature.
Les présages fâcheux, noirs enfants de la nuit,
Me la rendaient encor plus lugubre et plus noire.
J'eus des pressentiments de je ne sais quel bruit,
Et vous verrez par ce qui suit
Si je ne devais pas les croire.

Pour comble d'incommodité, n'alla-t-il pas tomber une pluie désespérée! Vous savez quel vernis cela donne aux horreurs de l'obscurité. Chacun maudit l'instant où il était sorti de Dijon. Moi seul, inébranlable, je gageai contre le ciel d'être de bonne humeur: en effet, ma gaieté se maintint contre la tempête et l'orage, qui durèrent seulement jusqu'aux portes de Nuits, où je repris des forces. Je ne respirais que désordre et remue-ménage. Malheur à qui s'avisait de dormir à mes côtés!

A moi, garçon, vite à grand trait
Verse à toute la bande!
A toi, Pontour, à toi, Maret,
A la santé de Lande[1].
Pour savourer ce jus si bon
Que le pays nous donne,
Que ce coup n'est-il aussi long
Qu'on a l'oreille à Beaune!

Il est tel endroit où une chanson du pont Neuf l'emporte sur celle du Palais-Royal: chacun voulut savoir la mienne; on la répéta pendant deux heures à gorge déployée. Au bout de quelque temps la station finit, et nous partîmes, voulant nous rendre à Beaune de bonne heure.

A l'aspect de ce redoutable haras[2], mon cœur battit comme celui de l'infortuné Régulus, quand, à son retour, il découvrit les tours de Carthage; mais il n'était plus temps de reculer. Après avoir donc arboré le pavillon blanc, c'est-à-dire après avoir épanoui les couleurs de Dijon sur mon chapeau, j'entrai

1. Noms des compagnons de voyage de Piron. — 2. Expression injurieuse pour désigner Beaune.

fièrement sur les terres ennemies, en me recommandant à la dame de mes pensées. Quoiqu'il ne fût que cinq heures, l'espoir du spectacle faisait déjà fourmiller les rues de monde.

Me voyant au milieu de ce peuple amassé,
J'avais l'orgueil et la malice
De me prendre pour un Ulysse
Entrant à la cour de Circé.

Un vieux ami de mon père m'emporta chez lui pour y dîner, quand tout à coup chacun court à la fenêtre : moi seul, pour voir de plus près, je voulus descendre dans la rue : aussi rien ne m'échappa ; je puis même dire que je vis une fois plus qu'un autre. Ce tintamarre annonçait l'ouverture du prix où les chevaliers des dix villes marchaient en bel ordre. Ceux de Chaumont comme les plus étrangers, avaient le pas. Nos Dijonnais suivaient ; ils voulurent, en passant vers moi, m'emmener avec eux, me disant à l'oreille qu'ils m'avaient entendu menacer. Je m'excusai opiniâtrément de les suivre, sous prétexte que j'étais sans épée. Quant aux menaces, je leur dis :

Allez, je ne crains pas leur impuissant courroux ;
Et quand je serais seul, je les bâterais tous.

L'ordre de la marche entraîna ces honnêtes importuns, et m'en délivra. Châlons, Saulieu, Clagny, Nuits, Sémur, et deux autres villes dont j'ai oublié les noms, parurent après. Les chevaliers de Beaune parurent enfin sous la livrée verte. Dès que j'en fus aperçu, mon nom courut de gueule en gueule, et vola par les airs. On porta d'un bout de la troupe à l'autre, la main sur le cimeterre ; en un mot, j'en vis briller quarante à mes yeux, dont toutes les pointes se tournèrent de mon côté. Vous me croyez perdu, tant s'en faut. Toutes ces pointes baissées avec l'étendard m'honorèrent d'une salve militaire, qu'au milieu de tout ce vacarme je reçus d'un air tranquille et reconnaissant, le bonnet au poing, le corps incliné, l'index de la main droite sur la bouche, promettant par ce signe de ne rien dire. J'eusse tenu ma promesse, si la jeunesse outrecuidée, qui suivait ces loyaux chevaliers, n'eût rompu ce traité de paix. Ces

rossignols, la plume sur l'oreille, le fusil sur l'épaule, marchaient cinq à cinq ; comme le ruisseau du milieu de la rue coulait abondamment, chaque soldat du milieu pour ne pas rompre son rang, marchait dans la posture du colosse de Rhodes. Je ne pus m'empêcher d'en plaisanter avec ceux qui m'entouraient. La superbe infanterie me fit une décharge de regards foudroyants, que je payai d'un sourire de mauvais augure : nous ne nous fîmes pour lors aucun mal. Tous ces coups-là et ce spectacle finirent. Le torrent curieux m'entraîna aux buttes où s'allait disputer le prix.

Un feuillage agréable, assez bien ajusté,
Formait un long rang de portiques
Servant de face à quantité
De loges frêles et rustiques :
De longs ais sous chacune, appuyés par les bouts,
Tremblaient sous le poids des bouteilles;
Et, dansant au son des glougloux,
Des chantres alentour y brisaient les oreilles.
Tandis que, sur un Noir[1] éloigné de cent pas,
Mars, las d'ensanglanter la terre,
Et frappant les échos du bruit de son tonnerre,
Signalait à nos yeux l'adresse de son bras.

En passant par la grand'rue, je vis un âne arrêté, auquel j'attachai une belle tresse de rubans verts, en lui disant : *Marche au but.* Les témoins qui n'étaient pas de Beaune en rirent : mais j'ai su que les citadins en avaient juré vengeance. En l'attendant je soupai comme un roi.

Je m'informai du feu de la veille à quelques Beaunais, qui me dirent que le *bruit du canon* avait *brûlé les épitaphes.* Ce jour-là je fus traité splendidement aux pères de l'Oratoire, en considération d'un frère que j'ai chez ces messieurs. Ils m'invitèrent à venir le lendemain à des thèses que leurs jeunes pensionnaires soutenaient sur l'histoire romaine. Il m'en passa un trait par

1. Dans les jeux d'adresse et de tir, on met souvent pour but homme à face noire.

l'esprit, qui me fit faire cette épigramme sur les âneries si célèbres et si ordinaires de la maison de Ville de Beaune.

Pour consul à Rome autrefois
D'un cheval le sénat fit choix ;
Ainsi le rapporte Suétone.
Après un tel événement,
Je ne m'étonne nullement
Qu'on ait vu si souvent un âne maire à Beaune.

Voici le commencement de mes infortunes. J'en précipiterai le cours, pour vous moins ennuyer, si je vous suis indifférent, et vous chagriner moins si vous m'aimez. Je m'avisai, sur les deux heures du soir, d'aller à la comédie. La première et la meilleure scène que j'eus, fut la réponse d'un Beaunais bel esprit, à qui je demandai quelle pièce on jouait : « *Les Fureurs de Scapin*, me répondit-il. — Je croyais, repris-je, que c'était *les Fourberies d'Oreste*. » A ce mot, qui fut hébreu pour lui, nous entrâmes dans le parterre. J'y fus bientôt reconnu d'une troupe de jeunes bourgeois qui se carraient sur la scène, aussi fiers que quand on les étrille. Ils m'envoyèrent cent quolibets et je n'y répondis que trop ; quand les comédiens, qui commencèrent, nous obligèrent à finir, au grand regret des rieurs. Tel est le lièvre, tel on le tue ; c'est-à-dire que la pièce fut jouée pitoyablement. Cependant, comme il y a bien des coups donnés dans cette farce, elle emporta l'applaudissement général. Un petit-maître de Beaune, de ceux qui m'avaient entrepris avant la pièce, enthousiasmé de la scène du sac, cria : « Paix donc ! on n'entend rien. — Ce n'est pas faute d'oreilles, » lui repartit-on du parterre. Tous les offensés alors jurèrent ma perte. La pièce finie, ces braves coururent m'attendre au passage. A peine eus-je le nez à l'air, que me voilà relancé de vingt ou trente épées nues. Je ne pus si bien faire que je ne m'en visse bientôt environné. Je n'avais qu'une canne, qu'après un moment de forte résistance, je jetai contre terre, pour désarmer cette meute affamée, et sauver ma carcasse. Mais lorsque je vis qu'on ne m'en faisait pas plus de quartier, donnant à tort et à travers de quinze ou vingt épées nues, j'essuyai la moitié des coups, je esquivai et disparus. Me voilà donc seul à l'abri de l'orage,

avec un coup de pointe très-léger dans le flanc. Minuit sonnait, les rues étaient calmes et désertes, la lune y donnait à plomb. La question était de regagner mon logis : je marchais pas à pas dans l'ombre ; je le voyais enfin : déjà je riais de mon aventure, quand je vis tous mes gens venir à moi flamberge au vent. Il fallut encore fuir ou mourir : je tournai donc gaiement les talons ; et j'eus à peine un peu d'avance, que je m'arrêtai pour les complimenter sur leur grand courage et leur aversion pour les duels. Mes discours redoublèrent leur course, leur course redoubla la mienne ; je me fis bientôt perdre de vue, et je commençais à respirer ; mais....

Admirez avec moi le sort dont la poursuite
Me fait tomber alors au piége que j'évite.

Je me trouvai, pour la troisième fois, bec à bec avec mes chasseurs. S'imaginant alors que je voltigeais autour d'eux pour les braver, ils firent plus d'efforts que jamais pour m'atteindre.

Pour me dérober à la troupe
De mes lâches persécuteurs,
Pégase, auteur de mes malheurs,
Que ne tendais-tu la croupe!

C'était fait de moi ; je n'espérais plus m'échapper : poursuivi, pressé, presque atteint d'une légion d'épées, au travers de rues inconnues, dont les détours me remettaient incessamment au milieu de mes rivaux, sans secours, sans armes, je songeais plus à dire le *Libera* que le *Lætatus sum*, et je faisais, hélas ! de bien tristes réflexions, quand je me vis secouru d'un des plus heureux hasards que mon ange eût pu me choisir. Une jeune demoiselle, regardant par une fenêtre, et me voyant à la tête de tant d'épées, cria qu'on allait m'assassiner. Un homme, son frère, comme je l'ai su depuis, ouvrit aussitôt sa porte, où j'entrai sans me faire prier.

(*Voyage à Beaune.*)

VOLTAIRE.

VOLTAIRE (François-Marie Arouet de) naquit à Châtenay, près de Sceaux, le 20 février 1694. Il changea à vingt ans son nom d'Arouet contre celui de Voltaire, *pour voir*, disait-il, *s'il lui réussirait mieux*. La popularité que ce nom a acquise a certainement dépassé l'espérance qu'avait pu concevoir celui qui le choisit.

Personne n'ignore quelle fut l'universalité des talents de ce grand esprit; il s'exerça dans tous les genres en vers et en prose, et partout il créa des chefs-d'œuvre, ou du moins donna une forme assez nouvelle à ce qu'il a produit, pour que rien n'en soit oublié.

Ce n'est pas dans un recueil de morceaux choisis, comme celui-ci, qu'on peut apprécier, ni les œuvres de Voltaire, ni son influence sur son siècle : nous nous bornons à puiser, dans sa riche collection, quelques passages qui feront juger de la beauté de son style et de la variété de ses conceptions.

Voltaire, admis à l'Académie française en 1746 à la place du président Bouhier, mourut à Paris le 30 mai 1778, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Mort de Coligny.

Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûment la reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte et sans bruit :
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière ;
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
Il se lève, il regarde ; il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités ;
Il voit briller partout les flambeaux et les armes :
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes ;
Ses serviteurs sanglants, dans la flamme étouffés ;
[illegible]triers en foule au carnage échauffés,

Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne ;
C'est Dieu, c'est Médicis [1], c'est le roi qui l'ordonne ! »
Il entend retentir le nom de Coligny :
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille ;
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'enferme allait briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que, dans les combats, maître de son courage,
Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
« Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans.
Frappez, ne craignez rien : Coligny vous pardonne ;
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne ;
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous. »
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux :
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;
Et de ses assassins ce grand homme entouré,
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime ;

1. Catherine de Médicis, mère de Charles IX.

Des assassins trop lents il veut hâter les coups.
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime, et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats, il court d'un pas rapide;
Coligny l'attendait d'un visage intrépide:
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.
Du plus grand des Français tel fut le triste sort:
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort,
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis:
Conquête digne d'elle et digne de son fils!
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisirs, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présents.

(*Henriade.*)

Mérope et Polyphonte.

MÉROPE.

... Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire et de vous épouser?
Moi, j'irai de mon fils, du seul bien qui me reste,
Déchirer avec vous l'héritage funeste?
Je mettrais en vos mains sa mère et son État,
Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat?

POLYPHONTE.

Un soldat tel que moi peut justement prétendre
A gouverner l'État quand il l'a su défendre.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux ;
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie ;
Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie ;
Ce sang coula pour vous ; et, malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus :
Et je n'offre en un mot à votre âme rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MÉROPE.

Un parti ! vous, barbare, au mépris de nos lois !
Est-il d'autre parti que celui de vos rois ?
Est-ce là cette foi si pure et si sacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée ?
La foi que vous devez à ses mânes trahis,
A sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
A ces dieux dont il sort, et dont il tient l'empire ?

POLYPHONTE.

Il est encor douteux si votre fils respire.
Mais quand du sein des morts il viendrait en ces lieux
Redemander son trône à la face des dieux,
Ne vous y trompez pas, Messène veut un maître
Éprouvé par le temps, digne en effet de l'être ;
Un roi qui la défende ; et j'ose me flatter
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Égisthe, jeune encore et sans expérience,
Étalerait en vain l'orgueil de sa naissance ;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage
Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage ;
C'est le fruit des travaux et du sang répandu ;
C'est le prix du courage ; et je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pylos et d'Amphryse ;
Revoyez votre époux et vos fils malheureux.

Presque en votre présence, assassinés par eux ;
Revoyez-moi, madame, arrêtant leur furie,
Chassant vos ennemis, défendant la patrie ;
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés ;
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez :
Voilà mes droits, madame, et mon rang, et mon titre :
La valeur fit ces droits ; le ciel en est l'arbitre.
Que votre fils revienne ; il apprendra sous moi
Les leçons de la gloire et l'art de vivre en roi :
Il verra si mon front soutiendra la couronne.
Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur et plus noble et plus grand,
Je songe à ressembler au dieu dont il descend :
En un mot, c'est à moi de défendre la mère,
Et de servir au fils et d'exemple et de père.

MÉROPE.

N'affectez point ici des soins si généreux,
Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce dieu dont vous seriez l'injuste successeur,
Vengeur de tant d'États, n'en fut point ravisseur.
Imitez sa justice ainsi que sa vaillance ;
Défendez votre roi ; secourez l'innocence ;
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez sa mère à force de vertu ;
Dans nos murs relevés rappelez votre maître :
Alors jusques à vous je descendrais peut-être ;
Je pourrais m'abaisser ; mais je ne puis jamais
Devenir la complice et le prix des forfaits.

(*Mérope.*)

POLYPHONTE, ÉROX, ÉGISTHE, EURYCLÈS, MÉROPE, ISMÉNIE, GARDES.

MÉROPE.

Remplissez vos serments ; songez à me venger :
Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime.

POLYPHONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous, baignez-vous au sang du criminel ;
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

MÉROPE.

Ah ! dieux !

ÉGISTHE, *à Polyphonte.*

Tu vends mon sang à l'hymen de la reine ;
Ma vie est peu de chose, et je mourrai sans peine :
Mais je suis malheureux, innocent, étranger ;
Si le ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort ; je l'excuse, elle est mère ;
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi :
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE.

Malheureux ! oses-tu, dans ta rage insolente... ?

MÉROPE.

Eh ! seigneur ! excusez sa jeunesse imprudente :
Élevé loin des cours, et nourri dans les bois,
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLYPHONTE.

Qu'entends-je ? quel discours ! quelle surprise extrême !
Vous, le justifier !

MÉROPE.

Qui ? moi, seigneur ?

POLYPHONTE.

Vous-même.
De cet égarement sortirez-vous enfin ?
De votre fils, madame, est-ce ici l'assassin ?

MÉROPE.

Mon fils, de tant de rois le déplorable reste,
Mon fils, enveloppé dans un piége funeste,
Sous les coups d'un barbare....

ISMÉNIE.

O ciel ! que faites-vous ?

POLYPHONTE.

Quoi ! vos regards sur lui se tournent sans courroux ?
Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent ?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent ?

MÉROPE.

Je ne les cache point, ils paraissent assez ;
La cause en est trop juste, et vous la connaissez.

POLYPHONTE.

Pour en tarir la source il est temps qu'il expire.
Qu'on l'immole, soldats !

MÉROPE, *s'avançant.*

Cruel ! qu'osez-vous dire ?

ÉGISTHE.

Quoi ! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis !

POLYPHONTE.

Qu'il meure !

MÉROPE.

Il est....

POLYPHONTE.

Frappez.

MÉROPE, *se jetant entre Égisthe et les soldats.*

Barbare ! il est mon fils.

ÉGISTHE.

Moi ! votre fils ?

MÉROPE, *en l'embrassant.*

Tu l'es : et ce ciel que j'atteste,
Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui trop tard, hélas ! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

ÉGISTHE.

Quel miracle, grands dieux, que je ne puis comprendre !

POLYPHONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère ? qui ? vous, qui demandiez sa mort ?

ÉGISTHE.

Ah ! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

MÉROPE.

Je suis sa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie ;
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresphonte, et ton maître, et ton roi.
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture,
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature ;
Ton cœur, nourri de sang, n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLYPHONTE.

Que prétendez-vous dire ? et sur quelles alarmes ?...

ÉGISTHE.

Va, je me crois son fils ; mes preuves sont ses larmes,
Mes sentiments, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni s'il n'était désarmé.

(*Mérope.*)

Mahomet explique à Zopire les projets et le but de son ambition.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le dieu qui m'inspire;
Le glaive et l'Alcoran, dans mes sanglantes mains,
Imposeraient silence au reste des humains :
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre.
Mais je te parle en homme; et, sans rien déguiser,
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet. Nous sommes seuls, écoute :
Je suis ambitieux, tout homme l'est sans doute;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple, à son tour, a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre.
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop longtemps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois, du nord au midi, l'univers désolé;
La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide, et l'Égypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée:
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur et sans vie :
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.

Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.
En Égypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, et sans culte et sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
Je viens, après mille ans, changer ces lois grossières;
J'apporte un joug plus noble aux nations entières :
J'abolis les faux dieux, et mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie;
Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie.
Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir;
Et pour la rendre illustre, il la faut asservir.

(*Mahomet.*)

Lusignan à sa fille, pour la ramener à la religion de ses pères.

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants;
Et, lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve ma fille, elle est ton ennemie.
Je suis bien malheureux!... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs. O fille encor trop chère!
Connais-tu ton destin? Sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,

Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple, envahis par tes maîtres
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux : sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de la tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et gémir,
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue.
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

(*Zaïre.*)

La conscience.

Non, le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain;
Sur le front des mortels il mit son sceau divin;
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître;
Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être.
La morale, uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de Trajan, de Socrate, et la vôtre :
De ce culte éternel la nature est l'apôtre,
Le bon sens la reçoit, et les remords vengeurs,

Nés dans la conscience, en sont les défenseurs.
J'entends avec Cardan Spinosa qui murmure :
« Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,
Ne sont que l'habitude et les illusions
Qu'un besoin mutuel inspire aux nations. »
Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même !
D'où nous vient ce besoin ? pourquoi l'Être suprême
Mit-il dans notre cœur, à l'intérêt porté,
Un instinct qui nous lie à la société ?
Les lois que nous faisons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages du moment, sont partout différentes.
Sous le fer du méchant le juste est abattu ;
Hé bien ! conclurez-vous qu'il n'est point de vertu ?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des éléments effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur ;
Mais tout est passager, le crime et le malheur.
De nos désirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos cœurs la règle et la morale.
C'est une source pure : en vain dans ses canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux ;
En vain sur sa surface une fange étrangère
Apporte, en bouillonnant, un limon qui l'altère ;
L'homme le plus injuste et le moins policé
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
Tous ont reçu du ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la justice et de la conscience :
De la raison naissante elle est le premier fruit ;
Dès qu'on la peut entendre, aussitôt elle instruit.
Contre-poids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de désirs, asservi, mais né libre :
Arme que la nature a mise en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain ;
De Socrate en un mot, c'est là l'heureux génie ;
C'est là ce Dieu secret qui dirigeait sa vie ;
Ce Dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort,

Quand il but sans pâlir la coupe de la mort.
Quoi! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate?
Tout le monde a le sien qui jamais ne le flatte.

(*Poésies diverses.*)

Bornes des recherches philosophiques.

La raison te conduit : avance à sa lumière;
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière.
Aux bords de l'infini tu te dois arrêter;
Là commence un abîme, il le faut respecter.
Réaumur, dont la main si savante et si sûre
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, et ressuscite avec un corps nouveau,
Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs, en déployant ses ailes?
Le Sage du Faï, parmi ces plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive?
Malade, et dans un lit, de douleur accablé,
Par l'éloquent Silva vous êtes consolé;
Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.
Demandez à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé?
...nment, toujours filtré dans ses routes certaines,

En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur et penser mon cerveau?
Il lève au ciel les yeux; il s'incline, il s'écrie :
« Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie! »

(*Discours philosophiques.*)

Épître à Horace[1].

....Tout passe, tout périt, hors ta gloire et ton nom.
C'est là le sort heureux des vrais fils d'Apollon.
Tes vers en tout pays sont cités d'âge en âge.
Hélas! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu sèche et sans inversions
Peut-elle subjuguer les autres nations?
Nous avons la clarté, l'agrément, la justesse;
Mais égalerons-nous l'Italie et la Grèce?
Est-ce assez, en effet, d'une heureuse clarté,
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité?
Je vois de tes rivaux l'importune phalange.
Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange,
Que pouvaient contre toi ces serpents ténébreux?
Mécène et Pollion te défendaient contre eux.
Il n'en est pas ainsi chez nos Welches modernes.
Un vil tas de grimauds, de rimeurs subalternes,
A la cour quelquefois a trouvé des prôneurs,
Et fait dans l'antichambre entendre ses clameurs.
Chassons loin de chez moi tous ces rats du Parnasse;
Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
J'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur,
Ayant joué son rôle en excellent acteur,
En songeant que la mort assiégeait sa vieillesse,
Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce.
J'ai vécu plus que toi; mes vers dureront moins;

1. 1772, (Voltaire avait 78 ans.)

Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.
Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée
En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée.
Aussi, lorsque mon pouls inégal et pressé
Faisait peur à Tronchin, près de mon lit placé,
Quand la vieille Atropos, aux humains si sévère,
Approchait ses ciseaux de ma trame légère,
Il a vu de quel air je prenais mon congé.
Il sait si mon esprit, mon cœur était changé.
Profitons bien du temps; ce sont là tes maximes.
Cher Horace, plains-moi de les tracer en rimes :
La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,
Enfants demi-polis des Normands et des Goths;
Elle flatte l'oreille; et souvent la césure
Plaît, je ne sais comment, en rompant la mesure.
Des beaux vers pleins de sens le lecteur est charmé.
Corneille, Despréaux et Racine ont rimé.
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propose
D'abaisser son cothurne et de parler en prose.

(*Épîtres.*)

Les auteurs français jugés par Voltaire.

On nous fit voir ensuite la bibliothèque de ce palais enchanté : elle n'était pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux et bizarre
De vieux manuscrits vermoulus,

Et la suite inutile et rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.
Le dieu daigna de sa main même
En leur rang placer ses auteurs,
Qu'on lit, qu'on estime, et qu'on aime,
Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop, ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres y sont corrigés et retranchés de la main des muses. On y voit entre autres l'ouvrage de Rabelais, réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un style et qui chante du même ton les Psaumes de David et les merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuillets. Voiture et Sarazin n'ont pas à eux deux plus de soixante pages.

Tout l'esprit de Bayle se trouve dans un seul tome, de son propre aveu; car ce judicieux philosophe, ce juge éclairé de tant d'auteurs et de tant de sectes, disait souvent qu'il n'aurait pas composé plus d'un in-folio s'il n'avait écrit que pour lui, et non pour les libraires.

Enfin on nous fit passer dans l'intérieur du sanctuaire. Là, les mystères du dieu furent dévoilés; là, je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité : un petit nombre de véritablement grands hommes s'occupaient à corriger ces fautes de leurs écrits excellents qui seraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions et des détails inutiles dans son roman moral, et rayait le titre de *poëme épique* que quelques zélés indiscrets lui donnent; car il avoue sincèrement qu'il n'y a point de poëme en prose.

L'éloquent Bossuet voulait bien rayer quelques familiarités échappées à son génie vaste, impétueux et facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses Oraisons funèbres; et il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Égyptiens.

Ce grand, ce sublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille
Qu'à notre esprit qu'il étonna;
Ce Corneille qui crayonna

L'âme d'Auguste et de Cinna,
De Pompée et de Cornélie,
Jetait au feu sa *Pulchérie*,
Agélisas et *Suréna*,
Et sacrifiait sans faiblesse
Tous ces enfants infortunés,
Fruits languissants de sa vieillesse,
Trop indignes de leurs aînés.
Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolyte.
A peine il distingue leurs traits :
Ils ont tous le même mérite :
Tendres, galants, doux et discrets;
Et l'Amour, qui marche à leur suite,
Les croit des courtisans français.
Toi, favori de la nature,
Toi, La Fontaine, auteur charmant,
Qui, bravant et rime et mesure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avait que plus d'agrément,
Sur tes écrits inimitables
Dis-nous quel est ton sentiment :
Éclaire notre jugement
Sur tes contes et sur tes fables.

La Fontaine, qui avait conservé la naïveté de son caractère, et qui, dans le Temple du Goût joignait un sentiment éclairé à cet heureux et singulier instinc qui l'inspirait pendant sa vie, retranchait quelques-unes de ses fables. Il accourcissait presque tous ses contes, et déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes, imprimées par ces éditeurs qui vivent des sottises des morts.

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la satire,
Qui, donnant le précepte et l'exemple à la fois,
Établit d'Apollon les rigoureuses lois.
Il revoit ses enfants avec un œil sévère;
De la triste *Équivoque* il rougit d'être père,
Et rit des traits manqués du pinceau faible et dur
Dont il défigura le vainqueur de Namur.
Lui-même il les efface, et semble encor nous dire :
« Ou sachez vous connaître, ou gardez-vous d'écrire. »

Despréaux, par un ordre exprès du dieu du Goût, se réconciliait avec Quinault, qui est le poëte des Grâces comme Despréaux est le poëte de la raison.

Mais le sévère satirique
Embrassait encore en grondant
Cet aimable et tendre lyrique,
Qui lui pardonnait en riant.

« Je ne me réconcilie point avec vous, disait Despréaux, que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces opéras si agréables. — Cela peut bien être, dit Quinault ; mais avouez aussi que vous n'eussiez jamais fait *Atys* ni *Armide*.

« Dans vos scrupuleuses beautés,
Soyez vrai, précis, raisonnable :
Que vos écrits soient respectés;
Mais permettez-moi d'être aimable. »

Après avoir salué Despréaux et embrassé tendrement Quinault, je vis l'inimitable Molière, et j'osai lui dire :

Le sage, le discret Térence
Est le premier des traducteurs;
Jamais dans sa froide élégance
Des Romains il n'a peint les mœurs.

Tu fus le peintre de la France ·
Nos bourgeois à sots préjugés,
Nos petits marquis rengorgés,
Nos Robins toujours arrangés,
Chez toi venaient se reconnaître;
Et tu les aurais corrigés,
Si l'esprit humain pouvait l'être.

« Ah ! disait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple ? Que n'ai-je toujours été le maître de mon temps ! j'aurais trouvé des dénoûments plus heureux ; j'aurais moins fait descendre mon génie au bas comique. »

C'est ainsi que tous ces maîtres de l'art montraient leur supériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité est soumise, et dont nul grand homme n'est exempt.

(*Le Temple du Goût.*)

Triolet à M. Titon de Tillet.

Dépêchez-vous, monsieur Titon,
Enrichissez votre Hélicon [1];
Placez-y sur un piédestal
Saint-Didier, Danchet et Nadal;
Qu'on voie armés du même archet
Nadal, Saint-Didier et Danchet;
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal et Saint-Didier.

(*Poésies mêlées.*)

Portrait de M. de La Faye.

Il a réuni le mérite
Et d'Horace et de Pollion,

1. Titon de Tillet a fait faire un groupe en bronze, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque royale. C'est le mont Parnasse, où il a placé à diverses hauteurs les principaux poëtes français.

Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt chantant à sa suite.
Il reçut deux présents des dieux,
Les plus charmants qu'ils puissent faire;
L'un était le talent de plaire,
L'autre le secret d'être heureux.

Impromptu à M. Thiriot qui s'était fait peindre la Henriade à la main (1755).

Si je voyais ce monument,
Je dirais, rempli d'allégresse :
« Messieurs, c'est mon plus cher enfant,
Que mon meilleur ami caresse. »

A Mme la duchesse de Bouillon.

Deux Bouillon tour à tour ont brillé dans le monde,
Par la beauté, le caprice et l'esprit ·
Mais la première eût crevé de dépit
Si par malheur elle eût vu la seconde.

Épigramme.

On dit que notre ami Coypel
Imite Horace et Raphaël :
A les surpasser il s'efforce;
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de sa force,
Ni peintre rimant comme lui.

Invitation à M. Bernard, auteur de l'Art d'aimer, pour souper chez Mme Du Châtelet.

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard, sois averti
Que l'*Art d'aimer* doit samedi
Venir souper chez l'art de plaire.

A un bavard.

Il faudrait penser pour écrire;
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit sans penser,
Comme on parle souvent sans avoir rien à dire.

Impromptu écrit sur la feuille du suisse de M. le duc de La Vallière, à qui l'auteur allait demander la romance de Gabrielle de Vergy.

Envoyez-moi par charité
Cette romance qui sait plaire,
Et que je donnerais par pure vanité,
Si j'avais eu le bonheur de la faire.

Épigramme sur la mort de M. d'Aube[1].

« Qui frappe là? dit Lucifer.
— Ouvrez, c'est d'Aube. » Tout l'enfer
A ce nom fuit et l'abandonne.
« Oh! oh! dit d'Aube, en ce pays
On me reçoit comme à Paris;
Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais personne. »

A Mme de Pompadour, dessinant une tête.

Pompadour, ton crayon divin
Devrait dessiner ton visage :
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

1. Neveu de Fontenelle et disputeur si insupportable que ses meilleurs amis avaient renoncé à le voir. Voyez le portrait qu'en fait Rulhières dans son poëme des *Disputes*.

Inscription pour un cadran solaire, demandée à l'auteur.

Vous qui vivez dans ces demeures,
Êtes-vous bien ? tenez-vous-y ;
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

GRESSET.

GRESSET (JEAN-BAPTISTE-LOUIS) naquit en 1709 à Amiens. Il fit ses études chez les Jésuites et fut reçu dans leur ordre à 16 ans, d'après les instances de ses parents et les sollicitations de ces religieux; il paraît que ses dispositions particulières ne le portaient guère à cet état, puisque, lorsqu'il le quitta, il écrivit à l'abbé Marquet :

La prophétie est accomplie,
Cher abbé, je reviens à toi;
La *métamorphose* est finie
Et mes jours enfin sont à moi.

Il vint à Paris, et entra au collége de Louis-le-Grand : ce fut là qu'il composa le délicieux poëme de *Vert-Vert*. Ce chef-d'œuvre, unique dans son genre, excita à son apparition dans le monde une surprise d'autant plus grande que l'auteur était presque dans les ordres, et qu'il n'avait jamais vu que les murs de son collége.

Ce succès toutefois ne fut pas sans quelque nuage. La supérieure de la Visitation de Nevers fut très-offensée que Gresset eût pris son couvent pour le théâtre des aventures imaginaires d'un perroquet. Moins sage que le clergé de la Sainte-Chapelle de Paris, qui, dans le siècle précédent, avait applaudi sans aucune restriction aux plaisanteries bien autrement fortes du Lutrin, elle se plaignit et fit exiler le jeune poëte à soixante lieues de Paris, au collége des Jésuites de la Flèche[1]. Gresset nous a conservé le souvenir de cet abus d'autorité et de despotisme religieux dans une lettre en vers et en prose, adressée à Mme Duperche, où il fait une relation très-gaie de son triste voyage.

Gresset a encore donné d'autres ouvrages, remarquables surtout par la facilité, l'éloquence et la douceur de son style; des épîtres, des contes, des stances et sa belle comédie du *Méchant*.

Il mourut en 1777.

Sociétés de Paris.

. . . . . Paris! il m'ennuie à la mort!
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.

1. Où avait été élevé Descartes.

Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on y peut rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité!...
Des femmes d'un caprice, et d'une fausseté!...
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence;
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne sait pas pourquoi;
Des protégés si bas! des protecteurs si bêtes!...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller par air; enfin, se tuer pour autrui!
Franchement des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne sont pas, quand on pense, une chaîne bien forte;
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets, dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à Paris, avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

(*Le Méchant.*)

La Chartreuse.

Un esprit mâle et vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre et le sort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort;
Mais dans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,

Par un heureux tour de penser,
Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer.
Ainsi l'aimable poésie,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,.
Et nous sauve au moins par la fable
Des ennuis de la vérité.
C'est par cette vertu magique
Du télescope poétique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bizarre destinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette montagne empestée[1]
Où la foule toujours crottée
De prestolets provinciaux
Trotte sans cause et sans repos;
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs arguments
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agréments;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense
Où dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance

1. La montagne Sainte-Geneviève. Gresset était alors régent de cinquième au collége de Louis-le-Grand.

Des fils des héros et des dieux :
Là, du toit d'un cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique ermitage,
Qui paraît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau,
Que votre ami, nouveau stylite[1],
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'ermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard :
Et tandis que pour vous je veille
Longtemps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encor en faux-bourdon.
Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas :
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,

1. Du grec στῦλος, colonne. On appelait ainsi des solitaires qui avaient placé leurs cellules sur des colonnes ou plutôt des colonnades en ruine

A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états ;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats,
Six brins de paille délabrée,
Tressée sur deux vieux échalas :
Voilà les meubles délicats
Dont ma Chartreuse est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats ;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimas
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes et le trépas.
Je n'outre rien : telle est en somme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome,
Des sylphides et des follets :
Telles on nous peint les tanières
Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses, les sorcières,
Dans le donjon d'un vieux château ;
Ou tel est le sublime siége
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'auteur de l'Almanach de Liége
Lorgne l'histoire du beau temps,
Et fabrique avec privilége
Ses astronomiques romans.
Sur ce portrait abominable
On penserait qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi, qui d'un poids équitable

Ai pesé des faibles mortels
Et les biens et les maux réels,
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque sait être heureux;
De ce Caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des dieux.
Là, dans la liberté suprême,
Semant de fleurs tous mes instants,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printemps.
Calme heureux! loisir solitaire!
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a pas de quoi plaire?
Quelle caverne est étrangère
Lorsqu'on y trouve le bonheur;
Lorsqu'on y vit sans spectateur,
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur?...

(*La Chartreuse.*)

LEFRANC DE POMPIGNAN.

POMPIGNAN (JEAN-JACQUES LEFRANC, marquis DE), issu d'une famille qui occupait un rang distingué dans la magistrature, naquit en 1709 à Montauban, et y fut avocat général et premier président de la Cour des aides. Une grande facilité et une imagination vive lui permirent de faire marcher de front le droit et les lettres. A 25 ans, il donna au public sa tragédie de *Didon*, dans laquelle il s'était efforcé d'imiter le style si pur de Racine. Le succès de cette tragédie révéla un poëte remarquable; ses *Poésies sacrées* et surtout ses *Odes* ajoutèrent à sa réputation, et lui ouvrirent les portes de l'Académie. Cet honneur devint l'occasion de chagrins qui empoisonnèrent sa vie. Vers la fin de sa carrière, il tomba dans un état de découragement et de mélancolie, à la suite duquel il devint fou.

Il mourut en 1784, à l'âge de 75 ans, laissant la réputation d'un homme de bien, d'un écrivain remarquable et d'un magistrat éclairé.

Désespoir de Didon.

Ce guerrier magnanime, et ce mortel pieux
Qui sauva de la flamme et son père et ses dieux!
Le parjure abusait de ma faiblesse extrême;
Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime.
Du sang dont il naquit j'ai dû me défier,
Et de Laomédon connaître l'héritier.
Cruel, tu t'applaudis de ce triomphe insigne;
De tes lâches aïeux, va, tu n'es que trop digne.
Mais tu me fuis en vain, mon ombre te suivra.
Tremble, ingrat, je mourrai, mais ma haine vivra.
Tu vas fonder le trône ou le destin t'appelle;
Et moi je te déclare une guerre immortelle.
Mon peuple héritera de ma haine pour toi :
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que ces peuples rivaux sur la terre et sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde!

Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers;
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers;
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore,
Qu'après s'être assouvie, elle renaisse encore;
Qu'ils violent entre eux et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les plus respectés!
Qu'excités par mes cris, les enfants de Carthage
Jurent dès le berceau de venger mon outrage;
Et puissent en mourant mes derniers successeurs
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs!

(*Didon.*)

Souvenirs de la captivité.

Captifs chez un peuple inhumain,
Nous arrosions de pleurs les rives étrangères,
Et le souvenir du Jourdain,
A l'aspect de l'Euphrate augmentait nos misères.

Aux arbres qui couvraient ses eaux
Nos lyres tristement demeuraient suspendues,
Tandis que nos maîtres nouveaux
Fatiguaient de leurs cris nos tribus éperdues.

Chantez, nous disaient ces tyrans,
Les hymnes préparés pour vos fêtes publiques;
Chantez, et que vos conquérants
Admirent de Sion les sublimes cantiques.

Ah! dans ces climats odieux,
Arbitre des humains, peut-on chanter ta gloire?
Peut-on dans ces funestes lieux
Des beaux jours de Sion célébrer la mémoire?

De nos aïeux sacré berceau,
Sainte Jérusalem, si jamais je t'oublie;

Si tu n'es pas jusqu'au tombeau
L'objet de mes désirs et l'espoir de ma vie;

Rebelle aux efforts de mes doigts
Que ma lyre se taise entre mes mains glacées!
Et que l'organe de ma voix
Ne prête plus de son à mes tristes pensées!

Rappelle-toi ce jour affreux,
Seigneur, où d'Ésaü la race criminelle
Contre ses frères malheureux
Animait du vainqueur la vengeance cruelle.

Égorgez ces peuples épars;
Consommez, criaient-ils, les vengeances divines;
Brûlez, abattez ces remparts
Et de leurs fondements dispersez les ruines.

Malheur à tes peuples pervers,
Reine des nations, fille de Babylone!
La foudre gronde dans les airs;
Le Seigneur n'est pas loin; tremble, descends du trône!

Puissent tes palais embrasés
Éclairer de tes rois les tristes funérailles;
Et que sur la pierre écrasés
Tes enfants de leur sang arrosent tes murailles!

(*Poésies sacrées.*)

La mort de J. B. Rousseau.

Quand le premier chantre du monde
Expia sur les bords glacés
Où l'Hèbre, effrayé dans son onde,
Reçut ses membres dispersés;
Le Thrace errant sur les montagnes

Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée;
Muses, dans ces moments de deuil,
Élevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil;
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi, le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers;
Et, loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ces maux ont-ils pris leur source?
Quelles épines, dans sa course,
Étouffaient les fleurs sous ses pas?
Quel ennui, quelle vie errante!
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats!

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,

Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Souveraine des champs lyriques,
Toi que Rousseau, dans nos climats,
Appela des jeux olympiques
Qui semblaient seuls fixer tes pas :
Par qui ta trompette éclatante,
Secondant ta voix triomphante,
Formera-t-elle des concerts ?
Des héros muse magnanime,
Par quel organe assez sublime
Vas-tu parler à l'univers ?

Favoris, élèves dociles
De ce ministre d'Apollon,
Vous à qui ses conseils utiles
Ont ouvert le sacré vallon :
Accourez, troupe désolée,
Déposez sur son mausolée
Votre lyre qu'il inspirait !
La mort a frappé votre maître,
Et d'un souffle a fait disparaître
Le flambeau qui vous éclairait.

Et vous, dont sa fière harmonie
Égala les superbes sons,
Qui reviviez dans ce génie
Formé par vos seules leçons :
Mânes d'Alcée et de Pindare,
Que votre suffrage répare
La rigueur de son sort fatal ;
Dans la nuit du séjour funèbre,
Consolez son ombre célèbre,
Et couronnez votre rival.

(*Odes.*)

BERNARD.

BERNARD (PIERRE-JOSEPH), né en 1710 à Grenoble, fit ses études à Lyon chez les Jésuites avec assez de succès pour que ces pères voulussent l'attacher à leur ordre ; mais Bernard s'y refusa, vint à Paris et y composa ses premières poésies. De l'étude d'un notaire, il passa en Italie, où le maréchal de Coigny le fit son secrétaire, à la condition qu'il ne ferait plus de vers. En mourant, le maréchal le recommanda à son fils, qui lui procura la charge de secrétaire général des dragons.

Bernard, alors dans une position qui lui permettait de se livrer a son goût pour la poésie et les plaisirs, fut recherché dans toutes les sociétés choisies, pour les grâces de son esprit et pour cette fleur d'urbanité qui caractérisait la bonne compagnie d'alors.

Bernard a composé *Castor et Pollux*, opéra qui eut un grand succès, l'*Art d'Aimer*, poëme en quatre chants, *Phrosine et Mélidore*, et de petites pièces qui sont, pour ainsi dire, les seuls de ses ouvrages qu'on lise aujourd'hui. Il n'avait pas d'ambition littéraire, et ne songea jamais à se présenter à l'Académie, où il eût pu être reçu.

La nature de ses travaux et l'aménité de ses relations lui firent donner le nom de *Gentil Bernard*.

Épître sur l'hiver.

De l'urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous;
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'Ours en courroux.
L'onde, suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux

N'ont rien qui m'amuse :
La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux ;
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ces eaux
Son onde échauffée.
Telle est des saisons
La marche éternelle,
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidèle
Qui se renouvelle
Avec nos désirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.
Cédant nos campagnes
Au tyran des airs,
Flore et ses compagnes
Ont fui ces déserts.
Si quelqu'une y reste,
Son sein outragé
Gémit, ombragé
D'un voile funeste.
La Nymphe modeste
Versera des pleurs
Jusqu'au temps des fleurs.
Quand d'un vol agile
L'Amour et les Jeux
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double scène
Suivant Melpomène
Et ses jeux nouveaux,
Je vais voir la guerre
Des auteurs nouveaux

Qu'on juge au parterre.
Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme;
Seulement dans l'âme
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.

(*Poésies diverses.*)

BERNIS.

BERNIS (François-Joachim-Pierre de), né en 1715, destiné à l'Église dès l'enfance, fit ses études ecclésiastiques au séminaire de Saint-Sulpice. Trop dissipé pour se faire aimer du sévère Couturier, supérieur de ce séminaire, il entra dans le chapitre de Lyon, et revint bientôt à Paris. La meilleure compagnie le rechercha. Ses grâces, son esprit, son enjouement, et la bonté de son âme, le firent aimer de tout le monde : ses vers et ses poésies légères surtout le firent admettre dans les sociétés les plus brillantes. Mais le vieux cardinal de Fleury ne put approuver cet air de dissipation. Il lui dit de ne rien espérer de lui tant qu'il vivrait : « Monseigneur, j'attendrai, » répondit de Bernis, et il continua de faire des vers.

Bernis acquit la bienveillance de la marquise de Pompadour par une chanson faite en son honneur. Elle lui fit donner l'ambassade de Venise.

Bernis, de retour à Versailles, y joua un assez grand rôle. Il eut beaucoup de part au traité de 1756 entre la France et l'Autriche contre la Prusse.

Nommé ensuite ministre des affaires étrangères, cardinal, puis disgracié, rappelé en 1764, nommé archevêque d'Albi, envoyé à Rome et chargé de défendre dans le conclave les intérêts de la France et de l'Espagne auprès du pape, il déploya beaucoup d'habileté et poursuivit activement la destruction de l'ordre des Jésuites. Il se fixa ensuite à Rome.

La fin de sa carrière fut pénible. La révolution lui ôta 400 000 livres de rente et le réduisit presque au dénûment. Il vécut alors d'une pension qu'on obtint pour lui de l'Espagne.

Il mourut à Rome en 1794, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

La mode.

Une divinité volage
Nous anime et nous conduit tous ;
C'est elle qui dans le même âge
Renouvelle cent fois nos goûts :
Ainsi, pour peindre l'origine
De nos caprices renaissants,

Regarde une troupe enfantine,
Qui, par des tuyaux différents,
Dans l'onde où le savon domine
Forme des globes transparents.
Un souffle à ces boules légères
Porte l'éclat brillant des fleurs,
De leurs nuances passagères
Un souffle nourrit les couleurs :
L'air, qui les enfle et les colore,
En voltigeant sous nos lambris,
Leur donne ou la fraîcheur de Flore,
Ou le teint ambré de l'Aurore,
Ou le vert inconstant d'Iris.
Mais ce vain chef-d'œuvre d'Éole,
Qu'un souffle léger a produit,
Dans l'instant qu'il brille et qu'il vole,
Par un souffle s'évanouit.
Français, connaissez votre image :
Des modes vous êtes l'ouvrage,
Leur souffle incertain vous conduit.
Vous séduisez; l'on rend hommage
A l'illusion qui vous suit :
Mais ce triomphe de passage,
Effet rapide de l'usage,
Par un autre usage est détruit.

(*Poésies diverses.*)

Fontenelle.

Tes jours comblés d'honneurs et tissus de plaisirs,
Tes beaux jours, cher Fontenelle,
Semés d'heureux travaux et de riants loisirs,
Consacrent à jamais la raison éternelle
Qui dirigea tes pas et régla tes désirs.
On vit un céleste génie
T'apporter tour à tour le compas d'Uranie,
La plume de Clio, la lyre des Amours.

La gloire répandit ses rayons sur ta vie;
Mais la seule raison en étendit le cours,
Les martyrs de l'orgueil prodiguent sans réserve
Leurs jours pour saisir des moments;
La gloire, sur ses pas, fait périr ses amants,
Et la sagesse les conserve.
En s'éclairant soi-même, éclairer l'univers;
Mériter un grand nom; sentir qu'il est frivole;
Enlever sans effort ces lauriers toujours verts
Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole;
Désirer d'être grand sans cesser d'être heureux;
Enrichir son esprit en prolongeant sa vie;
Mépriser la faveur et consoler l'envie;
Désarmer ses rivaux, régner sur ses neveux:
Tel est l'objet du sage, et telle est ton histoire.

(*Epître à Fontenelle.*)

Les poëtes lyriques.

A-t-on vu l'aigle au vol rapide
Quitter le vaste champ de l'air
Pour raser d'une aile timide
Les bords arides de la mer?
Non : plus hardi dans sa carrière,
Jusqu'au séjour de la lumière
Il perce d'un vol assuré;
Et là, devenu plus tranquille,
Il soutient d'un œil immobile
Les feux dont il est entouré.

Ainsi les poëtes célèbres,
Ainsi les esprits créateurs
Laissent ramper dans les ténèbres
Le peuple orgueilleux des auteurs.
Ennemis des routes connues,
Ils volent au-dessus des nues;

Ils s'ouvrent les palais des dieux :
Aussi promptes que la pensée,
Leurs muses, rivales d'Alcée,
Vont se reposer dans les cieux.

Pindare, ce peintre sublime,
Marche sans ordre et sans dessein ;
Ce n'est pas l'esprit qui l'anime,
C'est un dieu caché dans son sein.
Aux champs de Mars ce fier Tyrtée
Souffle le feu que Prométhée
Ravit au céleste séjour.
Plus grand encor, le seul Horace
Réunit la force, la grâce,
Et chante Bellone et l'Amour.

Qu'entends-je ? les sons de la lyre
Font taire les sistres gaulois ;
La raison règle le délire,
Et l'enthousiasme a des lois.
J'aperçois le sage Malherbe
Assis sur le trône superbe
De Stésichore et de Linus ;
Quinault, rempli de leur génie,
Accorde aux chants de Polymnie
Le luth de la tendre Vénus.

Rousseau paraît : Thèbes respire
Aux nouveaux accents d'Amphion :
Neptune, au fond de son empire,
S'émeut à la voix d'Arion :
David renaît; l'Olympe s'ouvre;
Dieu sur un trône se découvre
Au peuple dont il est l'appui.
Que tout s'abaisse et se confonde ;
Les cieux, les âges, et le monde,
S'évanouissent devant lui.

Du maître immortel de la lyre
Tels sont les sublimes portraits :
Qu'il serait grand si la satire
Avait moins aiguisé ses traits!
Si plus souvent la douce ivresse
Du fameux vieillard de la Grèce
Déridait son front sérieux!
Et si la main de la nature
Effaçait l'empreinte trop dure
De ses efforts laborieux!

Lamotte a peu senti la flamme
Dont brûlaient ces chantres divers;
Les vains éclairs de l'épigramme
Brillent trop souvent dans ses vers.
Plus philosophe que poëte,
Il touche une lyre muette;
La raison lui parle, il écrit :
On trouve en ses strophes sensées
Moins d'images que de pensées,
Et moins de talent que d'esprit.

Faible disciple de Pindare,
Rival heureux d'Anacréon,
Le Français chérit la guitare
Que Sapho montait pour Phaon.
Souvent la charmante Dione
Répète Thétis, Hésione,
Tancrède, Issé, les Éléments;
Et le dieu de la poésie
Chante l'hymne de Marthésie
Et les amours des Ottomans.

Fille aimable de la folie,
La chanson naquit parmi nous,
Souple et légère, elle se plie
Au ton des sages et des fous.

Amoureux de la bagatelle,
Nous quittons la lyre immortelle
Pour le tambourin d'Érato.
Homère est moins lu que Chapelle;
Et, si nous admirons Apelle,
Nous aimons Téniers et Vatteau.

Heureux qui peut, comme Voltaire,
Chanter les belles et les dieux,
Voler de l'Olympe à Cythère,
De Paphos remonter aux cieux!
Né pour les arts, il les éclaire;
Et, maître du talent de plaire,
Il règne sur tous les esprits :
L'oiseau qui porte le tonnerre
Vient se délasser sur la terre
Avec les cygnes de Cypris.

(*Poésies diverses.*)

SAINT-LAMBERT.

SAINT-LAMBERT (CHARLES-FRANÇOIS, marquis DE) naquit à Vézelise (Lorraine), en 1717. Il dut à l'amitié et au patronage de Voltaire une grande partie de la réputation qu'il eut de son vivant; mais la postérité, toujours équitable, n'a pas confirmé les jugements ou plutôt les éloges de Voltaire. Son principal titre est le poëme des *Saisons*, composition médiocre dans son ensemble, mais qui renferme plusieurs épisodes écrits avec correction et élégance, quelquefois même avec une richesse de couleurs qui n'est pas d'un poëte ordinaire.

Des poésies légères qui ne manquent ni de charme ni d'harmonie, et des *Fables orientales* imitées de Saadi, tels sont les titres littéraires de ce poëte.

La vie de Saint-Lambert a été tranquille et peu féconde en événements; il l'a passée presque entièrement entre Mme d'Houdetot et la poésie.

Il avait été de l'ancienne Académie; il fut encore de l'Institut, lorsque celui-ci fut réorganisé par le premier Consul en 1799.

Saint-Lambert entra à l'Académie en 1770, et mourut à Paris le 9 février 1804.

La vendange.

Bacchus, dieu des festins, père de l'enjouement,
C'est toi qui répandis sur les monts du Bosphore
Les pampres enlevés aux portes de l'Aurore;
Tu couvris de raisins les rochers de Lesbos:
Ta liqueur inspira les Muses, les héros,
Et ton culte polit la Grèce encor sauvage.
C'est toi qui des Gaulois enflammais le courage,
Quand ce peuple vainqueur, du haut des Apennins,
Vint sous leurs toits fumants écraser les Romains.
Il voulait de tes dons enrichir la patrie;
Et, le front couronné des pampres d'Hespérie,
Ivre de vin, de joie, il repassa les monts.
Les vallons répétaient ses cris et ses chansons,

Et les thyrses guidaient sa marche triomphante.
La Gaule à ton nectar dut sa gaieté brillante.
Le charme des festins est le sel des bons mots,
L'art d'écarter les soins et d'oublier les maux.

Mais déjà vers la vigne un grand peuple s'avance ;
Il s'y déploie en ordre, et le travail commence ;
Le vieillard que conduit l'espoir du vin nouveau,
Arrivé plein de joie au penchant du coteau,
Y voit l'heureux Lindor et Lisette charmée
Trancher au même cep la grappe parfumée ;
Ils chantent leurs amours et le dieu des raisins,
Une troupe à leur voix répond des monts voisins ;
Plus loin le tambourin, le fifre et la trompette
Font entendre des airs que le vallon répète.
Cependant les chansons, les cris du vendangeur,
Fixent sur le coteau les regards du chasseur,
Mais le travail s'avance, et les grappes vermeilles
S'élevant en monceau dans de vastes corbeilles,
Colin, le corps penché sur ses genoux tremblants,
De la vigne au cellier les transporte à pas lents :
Une foule d'enfants autour de lui s'empresse,
Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse.

Tandis que le raisin sous la poutre est placé,
Qu'un jus brillant et pur dans la cuve est lancé,
Que d'avides buveurs y plongent la fougère[1],
Où monte en pétillant une mousse légère,
Sur les monts du couchant tombe l'astre du jour,
Le peuple se rassemble, il hâte son retour ;
Il arrive, ô Bacchus, en chantant tes louanges.
Il danse autour du char qui porte les vendanges ;
Ce char est couronné de fleurs et de rameaux ;
Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
Le plaisir turbulent, la joie immodérée,
Des heureux vendangeurs terminent la journée.

(*Les Saisons.*)

1. Le verre.

L'orage.

On voit à l'horizon de deux points opposés
Des nuages monter dans les airs embrasés.
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre ;
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre :
Le nuage élargi les couvre de ses flancs ;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue ;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs ;
La nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide,
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
Écrasent en tombant les épis renversés.
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages ;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et dans ses bras ses enfants effrayés.

La foudre éclate, tombe ; et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.
O récolte ! ô moissons ! tout périt sans retour :
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

(*Les Saisons.*)

LEBRUN.

LEBRUN (Ponce-Denis Écouchard) naquit à Paris en 1729. Ses dispositions poétiques se révélèrent de très-bonne heure, et ses premières odes furent accueillies du public avec une faveur marquée. Le prince de Conti se l'attacha en qualité de secrétaire de ses commandements; mais ce qui fut plus heureux pour Lebrun, c'est l'intérêt qu'il inspira à Louis Racine, qui ne lui épargna ni les avis ni les encouragements. A vingt-six ans il s'était déjà placé au premier rang parmi nos poëtes lyriques. Des malheurs domestiques le forcèrent d'abandonner le poëme de la *Nature* et celui des *Veillées du Parnasse* auxquels il travaillait depuis longtemps. Lebrun a excellé dans les épigrammes; il en a fait une quantité prodigieuse dont la plupart méritent d'être retenues. Il était entré un des premiers à l'Institut, lors de sa formation, et mourut à Paris le 2 septembre 1807, après avoir successivement chanté l'ancienne monarchie, la république et l'empire.

Le vaisseau le Vengeur[1].

Au sommet glacé du Rhodope,
Qu'il soumit tant de fois à ses accords touchants,
Par de timides sons le fils de Calliope
Ne préludait point à ses chants.

Plein d'une audace pindarique,
Il faut que, des hauteurs du sublime Hélicon,
Le premier trait que lance un poëte lyrique,
Soit une flèche d'Apollon.

L'Etna, géant incendiaire,
Qui d'un front embrasé fend la voûte des airs,
Dédaigne ces volcans dont la froide colère
S'épuise en stériles éclairs.

1. On sait que l'équipage du vaisseau *le Vengeur*, plutôt que de se rendre aux Anglais, se laissa engloutir dans la mer au cri de : *Vive la république!*

A peine sa fureur commence,
C'est un vaste incendie et des fleuves brûlants ;
Qu'il est beau de courroux lorsque sa bouche immense
Vomit leurs flots étincelants !

Tel éclate un libre génie,
Quand il lance aux tyrans les foudres de sa voix ;
Telle, à flots indomptés, sa brûlante harmonie
Entraîne les sceptres des rois.

Toi que je chante et que j'adore,
Dirige, ô Liberté ! mon vaisseau dans son cours ;
Moins de vents orageux tourmentent le Bosphore
Que la mer terrible où je cours.

Argo, la nef à voix humaine,
Qui mérita l'Olympe et luit au front des cieux,
Quel que fût le succès de sa course lointaine,
Prit un vol moins audacieux.

Vainqueur d'Éole et des Pléiades,
Je sens d'un souffle heureux mon navire emporté :
Il échappe aux écueils des trompeuses Cyclades,
Et vogue à l'immortalité.

Mais des flots fût-il la victime,
Ainsi que le Vengeur il est beau de périr :
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir.

Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul au milieu de tous sa fureur étincelle :
Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la guerre :
Le fer, l'onde, la flamme entourent ces héros ;

Sans doute ils triomphaient! mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre sous les flots.

Captifs!... la vie est un outrage :
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux;
L'Anglais en frémissant admire leur courage,
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calme dans leurs combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants :
Voyez-les défier et la vague et la foudre
Sous des mâts rompus et brûlants.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève en périssant leur courage indompté;
Sous le flot qui les couvre entendez-vous encore
Ce cri : « Vive la Liberté! »

Ce cri!... c'est en vain qu'il expire
Étouffé par la mort et par les flots jaloux;
Sans cesse il revivra, répété par ma lyre :
Siècles! il planera sur vous.

Et vous! héros de Salamine,
Dont Thétis vante encor les exploits glorieux,
Non! vous n'égalez point cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux.

(*Odes.*)

Lebrun se promet l'immortalité.

Grâce à la muse qui m'inspire,
Il est fini ce monument

Que jamais ne pourront détruire
Le fer ni le flot écumant.
Le ciel même, armé de la foudre,
Ne saurait la réduire en poudre :
Les siècles l'essaieraient en vain.
Il brave ces tyrans avides,
Plus hardi que les Pyramides,
Et plus durable que l'airain.

Qu'atteste leur masse insensée?
Rien qu'un néant ambitieux :
Mais l'ouvrage de la pensée
Est immortel comme les dieux.
Le temps a soufflé sur la cendre
Des murs qu'aux rives du Scamandre
Cherchait l'ami d'Éphestion :
Mais quand tout meurt, peuples, monarques,
Homère triomphe des Parques
Qui triomphèrent d'Ilion.

Élève du second Racine,
Ami de l'immortel Buffon,
J'osai, sur la double colline,
Allier Lucrèce à Newton.
Des badinages de Catulle
Aux pleurs du sensible Tibulle
On m'a vu passer tour à tour;
Et sur les ailes de Pindare,
Sans craindre le destin d'Icare,
Voler jusqu'à l'astre du jour.

Comme l'encens qui s'évapore
Et des dieux parfume l'autel,
Le feu sacré qui me dévore
Brûle ce que j'ai de mortel.
Mon âme jamais ne sommeille :

Elle est cette flamme qui veill
Au sanctuaire de Vesta ;
Et mon génie est comme Alcide
Qui se livre au bûcher avide,
Pour renaître au sommet d'OEta.

Non, non : je ne dois point descendre
Au noir empire de la mort :
Amis ! épargnez à ma cendre
Des pleurs indignes de mon sort ;
Laissez un deuil pusillanime ;
Croyez-en le dieu qui m'anime ;
Je ne mourrai point tout entier.
Eh ! ne voyez-vous pas la gloire
Qui, jusqu'au temple de Mémoire,
Me fraye un lumineux sentier ?

J'échappe à ce globe de fange :
Quel triomphe plus solennel !
C'est la mort même qui me venge :
Je commence un jour éternel.
Comme un cèdre aux vastes ombrages,
Mon nom, croissant avec les âges,
Règne sur la postérité.
Siècles ! vous êtes ma conquête ;
Et la palme qui ceint ma tête
Rayonne d'immortalité.

(*Odes.*)

THOMAS.

Nous avons fait connaître Thomas comme prosateur; considér le ici comme poëte. Il avait en 1756 publié des réflexions histori et littéraires sur le poëme de la *Religion naturelle* de Voltaire. Da cette critique modérée, il dit son sentiment sans aigreur. mais san flatterie; et comme il était sincèrement chrétien, il défendit la religion avec force, mais sans fanatisme.

Voltaire, toujours irritable quand on ne l'admirait pas, et si habile surtout à trouver l'endroit vulnérable de ses adversaires, imagina le mot piquant de *Golithomas* pour caractériser le style de Thomas. Sur quoi était fondée cette critique? Sur le mélange des termes scientifiques joint à l'entassement des pensées, et sur ce que l'expression ordinairement noble et pompeuse tombe quelquefois dans l'enflure et la roideur.

Malgré ce défaut, les poésies de Thomas méritent d'être lues; quelques-unes sont très-belles, en particulier son ode *Sur le temps*, qui a été jugée trop sévèrement par La Harpe. Il y a aussi dans son *Épître au peuple*, dans son poëme sur la *Mort de Jumonville*, dans ses *Poésies légères* et dans sa *Pétréide*, ouvrage posthume généralement déclamatoire, de quoi faire un choix très-intéressant.

L'histoire.

Sur un fier tribunal, au fond d'un sanctuaire,
Soudain le héros vit une déesse austère :
Par sa voix appelés, renaissant tour à tour,
Tous les siècles rangés venaient former sa cour.
Plusieurs, le front hideux, et respirant la guerre,
De leurs crimes encore épouvantaient la terre;
Marchant sur des débris, et de sang tout couverts,
Ils se traînaient au bruit des armes et des fers.
D'autres semblaient plus doux; déjà leurs traits moins sombre
D'un front demi-barbare éclaircissaient les ombres,
Quelques-uns de rayons semblaient étincelants.
Le vieillard immortel, le Temps, en cheveux blancs,
Remontait en arrière aux jours de sa jeunesse,

Il déroulait encore aux yeux de la déesse
Le long cercle des ans mesurés par ses pas.
Les races qu'il fit naître et rendit au trépas,
En sortent à sa voix ; chaque peuple respire ;
Les tombeaux sont déserts ; la mort n'a plus d'empire.
Ici d'un peuple heureux l'hymne reconnaissant
Proclamait les vertus d'un maître bienfaisant.
Plus loin, par les tyrans l'humanité foulée
S'élevait comme une ombre auguste et désolée ;
De ses lambeaux sanglants elle essuyait ses pleurs :
Les peuples opprimés racontaient leurs malheurs.
L'histoire présidait à ces pompeux spectacles,
La balance à la main, prononçait ses oracles,
Et de la vérité l'inflexible burin
Les gravait aussitôt sur les tables d'airain,
D'un airain immortel. Debout dans cette enceinte,
De la postérité l'image auguste et sainte,
Répétait ces accents dont le long souvenir
Allait rouler au sein de l'immense avenir,
Et d'échos en échos retentir dans les âges.
Différentes de voix, d'aspect et de visages,
Près du trône siégeaient deux immortalités :
L'une de Némésis a les traits redoutés ;
Sa splendeur qui s'échappe en éclairs formidables,
Jette un jour éternel sur le front des coupables,
Sur les grands criminels, auteurs des grands revers,
Et les montre de loin, aux yeux de l'univers,
Empreints d'une éclatante et vaste ignominie.
Mais l'autre aux ailes d'or, éblouissant génie,
Ornant de rayons purs son front majestueux,
Accompagne les noms des mortels vertueux,
Et leur offre à jamais de renaissants hommages.

(*Pétréide.*)

Ode sur le temps.

Le compas d'Uranie a mesuré l'espace.
O temps! être inconnu, que l'âme seule embrasse,
Invisible torrent des siècles et des jours,
Tandis que ton pouvoir m'entraîne dans la tombe,
J'ose avant que j'y tombe,
M'arrêter un moment pour contempler ton cours.

Qui me dévoilera l'instant qui t'a vu naître?
Quel œil peut remonter aux sources de ton être?
Sans doute, ton berceau touche à l'éternité.
Quand rien n'était encore, enseveli dans l'ombre
De cet abîme sombre,
Ton germe y reposait, mais sans activité.

Du chaos, tout à coup, les portes s'ébranlèrent:
Des soleils allumés les feux étincelèrent:
Tu naquis; l'Éternel te prescrivit sa loi.
Il dit au mouvement: « Du temps sois la mesure. »
Il dit à la nature:
« Le temps sera pour vous, l'éternité pour moi. »

Dieu! telle est ton essence. Oui, l'océan des âges
Roule au-dessous de toi, sur tes frêles ouvrages,
Mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours, qui l'un l'autre s'effacent,
Des siècles qui s'entassent,
Sont comme le néant, aux yeux de l'Éternel.

Mais moi, sur cet amas de fange et de poussière,
En vain, contre le temps, je cherche une barrière;
Son vol impétueux me presse et me poursuit:
Je n'occupe qu'un point de la vaste étendue;
Et mon âme éperdue
Sous mes pas chancelants voit ce point qui s'enfuit.

De la destruction tout m'offre des images :
Mon œil épouvanté ne voit que des ravages ;
Ici, de vieux tombeaux que la mousse a couverts ;
Là, des murs abattus, des colonnes brisées,
Des villes embrasées ;
Partout, les pas du temps empreints sur l'univers.

Cieux, terres, éléments, tout est sous sa puissance.
Mais tandis que sa main, dans la nuit du silence,
Du fragile univers sape les fondements ;
Sur des ailes de feu, loin du monde élancée,
Mon active pensée
Plane sur les débris entassés par le temps.

Siècles qui n'êtes plus, et vous qui devez naître ;
J'ose vous appeler : hâtez-vous de paraître ;
Au moment où je suis, venez vous réunir.
Je parcours tous les points de l'immense durée,
D'une marche assurée,
J'enchaîne le présent, je vois dans l'avenir.

Le soleil, épuisé dans sa brûlante course,
De ses feux par degrés verra tarir la source ;
Et des mondes vieillis les ressorts s'useront.
Ainsi que les rochers qui, du haut des montagnes,
Roulent dans les campagnes,
Les astres l'un sur l'autre un jour s'écrouleront.

Là, de l'éternité commencera l'empire ;
Et dans cet océan, où tout va se détruire,
Le temps s'engloutira comme un faible ruisseau.
Mais mon âme immortelle, aux siècles échappée,
Ne sera point frappée,
Et des mondes brisés foulera le tombeau.

Des vastes mers, grand Dieu ! tu fixas les limites :
C'est ainsi que des temps les bornes sont prescrites.

Quel sera ce moment de l'éternelle nuit?
Toi seul, tu le connais; tu lui diras d'éclore :
Mais l'univers l'ignore :
Ce n'est qu'en périssant qu'il en doit être instruit.

Quand l'airain, frémissant autour de vos demeures,
Mortels, vous avertit de la fuite des heures,
Que ce signe rapide épouvante vos sens;
A ce bruit tout à coup mon âme se réveille;
Elle prête l'oreille,
Et croit de la mort même entendre les accents.

Trop aveugles humains, quelle erreur vous enivre!
Vous n'avez qu'un instant pour penser et pour vivre,
Et cet instant qui fuit est pour vous un fardeau?
Avare de ses biens, prodigue de son être;
Dès qu'il peut se connaître,
L'homme appelle la mort, et creuse son tombeau.

L'un, courbé sous cent ans, est mort dès sa naissance;
L'autre engage, à prix d'or, sa vénale existence;
Celui-ci la tourmente à de pénibles jeux.
Le riche se délivre, au prix de sa fortune,
Du temps qui l'importune;
C'est en ne vivant pas que l'on croit vivre heureux.

Abjurez, ô mortels, cette erreur insensée.
L'homme vit par son âme, et l'âme est la pensée :
C'est elle qui pour vous doit mesurer le temps.
Cultivez la sagesse; apprenez l'art suprême
De vivre avec soi-même;
Vous pourrez sans effroi compter tous vos instants.

Si je devais, un jour, pour de viles richesses,
Vendre ma liberté, descendre à des bassesses;
Si mon cœur par mes sens devait être amolli;
O temps! je te dirais : « Préviens ma dernière heure :

Hâte-toi que je meure!
J'aime mieux n'être pas que de vivre avili. »

Mais si de la vertu les généreuses flammes
Peuvent, de mes écrits, passer dans quelques âmes;
Si je puis d'un ami soulager les douleurs;
S'il est des malheureux dont l'obscure innocence
Languisse sans défense,
Et dont ma faible main doive essuyer les pleurs :

« O temps! suspends ton vol, respecte ma jeunesse!
Que ma mère, longtemps témoin de ma tendresse,
Reçoive mes tributs de respect et d'amour!
Et vous, Gloire, Vertu, déesses immortelles,
Que vos brillantes ailes
Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour! »

(*Odes.*)

MALFILATRE.

MALFILATRE (JACQUES-CHARLES-LOUIS) naquit à Caen le 8 octobre 1733. En sortant du collége, il concourut pour le prix de poésie proposé par l'Académie de Rouen, qui lui décerna quatre fois la couronne. Le succès immense qu'obtint son ode intitulée *Le soleil fixe au milieu des planètes*, le détermina à quitter la province. A son arrivée à Paris, un libraire nommé Lacombe s'établit son protecteur et devint bientôt son ami : ce fut lui qui conseilla à Malfilâtre de traduire Virgile. Cette entreprise ne fut pas heureuse, mais le livre se vendit, grâce au zèle et à l'activité du libraire. A la mort de Lacombe, survenue peu de temps après, Malfilâtre se trouva dans la plus grande détresse; la misère en peu de temps épuisa ses forces. Pour échapper à ses créanciers, il se retira à Chaillot sous le nom de La Forêt; il espérait pouvoir y corriger en paix son poëme de *Narcisse*, mais la mort le surprit au milieu de ce travail. Quelque imparfait que soit resté son poëme, on y reconnaît cependant l'œuvre d'un poëte, et la touche ferme, élégante et pure d'un écrivain appelé à prendre rang parmi les auteurs du premier ordre.

Malfilâtre mourut le 6 mars 1767.

Le soleil fixe au milieu des planètes.

L'homme a dit : « Les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi :
De ces astres qui me couronnent
La nature me fit le roi :
Pour moi seul le soleil se lève;
Pour moi seul le soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs;
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers.

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil.

Que sommes-nous, faibles atomes,
Pour porter si loin notre orgueil?
Insensés! nous parlons en maîtres,
Nous qui, dans l'océan des êtres,
Nageons tristement confondus;
Nous dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paraît, et n'est plus!

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux!
Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux?
Je te suis. Mon âme agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords:
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu! quel sublime spectacle
Confond mes sens, glace ma voix!
Où suis-je? Quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les lois?
Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul en silence
La marche du grand univers,
Et dans l'enceinte qu'elle embrasse,
Mon œil surpris voit sur sa trace

Retourner les orbes divers
Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel[1].

[1] C'est le système de Copernic ou le vrai système du monde.

Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts ?
Le soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps ?

Au milieu d'un vase fluide,
Que la main du dieu créateur
Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errants [1];
Sans cesse une force contraire,
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrents.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus :
Ainsi dans des bornes prescrites,
Volent et Mercure et Vénus.
La terre suit : Mars, moins rapide,
D'un air sombre s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter ;
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther [2].

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au soleil ses présents.
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisants.

1. C'est ici le système des tourbillons de Descartes. — 2. A cette époque Saturne était la planète la plus éloignée du soleil. Uranus n'a été découvert qu'en 1780 par Herschel, et Neptune n'est connu que depuis fort peu d'années (1846).

Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères
Tour à tour à ses doux rayons;
Et sur les signes inclinée,
La terre promenant l'année,
Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, âme du monde,
Sacré soleil, astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu!
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur :
Règne à jamais sur ses ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

ALLUSION.

Du ciel auguste souveraine,
C'est toi que je peins sous ces traits :
Le tourbillon qui nous entraîne,
Vierge, ne t'ébranla jamais.
Enveloppés des vapeurs sombres,
Toujours errants parmi les ombres,
Du jour nous cherchons la clarté :
Ton front seul, aurore nouvelle,
Ton front sans nuage étincelle
Des feux de la divinité.

(*Odes.*)

DUCIS.

DUCIS (JEAN-FRANÇOIS) naquit à Versailles le 14 août 1733. Il avait trente ans lorsqu'il donna au théâtre *Amélise*, sa première tragédie. Cet ouvrage n'annonçait pas le talent dont il fit preuve dans la suite. Ducis s'éleva en effet jusqu'à la hauteur de la véritable tragédie dans un grand nombre de scènes d'*Hamlet*, *Roméo et Juliette*, du *Roi Léar*, de *Macbeth* et d'*Othello*, pièces imitées de Shakspeare; *OEdipe chez Admète*, tragédie imitée de Sophocle, est remarquable surtout par la manière large et profonde dont le poëte français a tracé le personnage d'Œdipe. Ducis a donné une tragédie pleine d'intérêt et qui lui appartient tout entière, c'est *Abufar*, *ou la Famille arabe*. Il a publié des poésies fugitives pleines de grâce et de naïveté, et qui toutes portent l'empreinte d'une âme forte et indépendante.

Thomas, son ami, l'appelait le *Bridaine de la tragédie*.

Ducis, qui avait succédé, comme membre de l'Académie française, à Voltaire, mourut à Versailles dans les premiers jours de janvier 1815.

Songe d'Hamlet.

Deux fois dans mon sommeil, ami, j'ai vu mon père;
Non point le bras levé, respirant la colère,
Mais désolé, mais pâle, et dévorant des pleurs
Qu'arrachait de ses yeux l'excès de ses douleurs.
J'ai voulu lui parler : plein de l'horreur profonde
Qu'inspirait à mon cœur l'effroi d'un autre monde :
Quel est ton sort? lui dis-je; apprends-moi quel tableau
S'offre à l'homme étonné dans ce monde nouveau.
Croirai-je de ces dieux que la main protectrice
Par d'éternels tourments sur nous s'appesantisse?
— « O mon fils, m'a-t-il dit, ne m'interroge pas;
Ces leçons du cercueil, ces secrets du trépas,
Aux profanes mortels doivent être invisibles.
Que du ciel sur les rois les arrêts sont terribles!
Ah! s'il me permettait cet horrible entretien,
La pâleur de mon front passerait sur le tien.

Nos mains se sécheraient en touchant la couronne,
Si nous savions, mon fils, à quel titre il la donne.
Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau :
Mais qu'un sceptre est pesant quand on entre au tombeau ! »
. . . . . .
. . . . . — Oh ! m'écriai-je, ombre chère et terrible,
Pourquoi des bords muets de ce monde invisible
Confident des tombeaux viens-tu m'entretenir,
Moi, qu'avec toi bientôt mes douleurs vont unir ?
Ne laisse point sortir de tes lèvres glacées
Ces hauts secrets des dieux qui troublent nos pensées
Hélas ! pour t'obéir ai-je assez de vertu ?
Je t'écoute en tremblant : réponds, que me veux-tu ?
— « O mon fils, m'a-t-il dit, je viens enfin t'apprendre
Quel sang tu dois verser pour apaiser ma cendre.
On croit qu'un mal cruel trancha soudain mes jours.
Ainsi les noirs complots sont voilés dans les cours.
Ta mère, qui l'eût dit ? oui, ta mère perfide
Osa me présenter un poison parricide ;
L'infâme Claudius, du crime instigateur,
Fut de ma mort surtout le complice et l'auteur. »
Je m'éveille à ces mots : hélas ! mon cher Norcesle,
Je me suis élancé hors de mon lit funeste ;
Plein de l'objet affreux qui troublait mes esprits
J'ai rempli ce palais d'épouvantables cris.
J'ai couru tout tremblant, faible, éperdu, sans suite ;
Le spectre à mes côtés semblait presser ma fuite,
Cette ombre, ces forfaits, ce récit plein d'horreur
Dans mon cœur expirant jette encor la terreur.

(*Hamlet.*)

Monologue d'Hamlet.

Quoi ! ce vil Claudius a donc eu la constance
De voir son propre crime avec indifférence,
Sans remords, sans terreur, comme un crime étranger !
Son cœur n'a pu gémir, son front n'a pu changer !...

S'ils étaient innocents!... Non, l'ombre de mon père,
Exprès pour m'égarer n'eût point percé la terre.
Si mon esprit pourtant n'eût cru, n'eût adopté
Qu'un mensonge effrayant par lui-même enfanté!...
Si mes sens m'abusaient!... si cette main fumante
Offrait au ciel le sang d'une mère innocente!...
Je ne sais que résoudre : immobile et troublé,
C'est souffrir trop longtemps de mon doute accablé,
C'est trop souffrir la vie et le poids qui me tue.
Eh! qu'offre donc la mort à mon âme abattue?
Un asile assuré, le plus doux des chemins,
Qui conduit au repos les malheureux humains.
Mourons! que craindre encor quand on a cessé d'être?
La mort, c'est le sommeil.... c'est le réveil peut-être!
Peut-être.... Ah! c'est ce mot qui glace épouvanté
L'homme au bord du cercueil par le doute arrêté :
Devant ce vaste abîme il se jette en arrière,
Ressaisit l'existence, et s'attache à la terre.
Dans nos troubles pressants qui peut nous avertir
Des secrets de ce monde où tout va s'engloutir?
Sans l'effroi qu'il inspire et la terreur sacrée
Qui défend son passage, et siége à son entrée,
Combien de malheureux iraient, dans le tombeau,
De leurs longues douleurs déposer le fardeau!
Ah! que ce port souvent est vu d'un œil d'envie
Par le faible, agité sur les flots de la vie!
Mais il craint dans ses maux, au delà du trépas,
Des maux plus grands encor, et qu'il ne connaît pas.
Redoutable avenir, tu glaces mon courage!
Va! laisse à ma douleur achever son ouvrage.

(*Hamlet.*)

Vision de Macbeth.

C'était l'heure fatale où le jour qui s'enfuit
Appelle avec effroi les erreurs de la nuit,
L'heure où, souvent trompés, nos esprits s'épouvantent

Près d'un chêne enflammé devant moi se présentent
Trois femmes.... Quel aspect! Non, l'œil humain jamais
Ne vit d'air plus affreux, de plus difformes traits.
Leur front sauvage et dur, flétri par la vieillesse,
Exprimait par degrés leur féroce allégresse.
Dans les flancs entr'ouverts d'un enfant égorgé,
Pour consulter le sort leur bras s'était plongé.
Ces trois spectres sanglants, courbés sur leur victime,
Y cherchaient et l'indice et l'espoir d'un grand crime;
Et ce grand crime enfin se montrant à leurs yeux,
Par un chant sacrilége ils rendaient grâce aux dieux.
Etonné, je m'avance. « Existez-vous, leur dis-je,
Ou bien ne m'offrez-vous qu'un effrayant prestige? »
Par des mots inconnus ces êtres monstrueux
S'appelaient tour à tour, s'applaudissaient entre eux,
S'approchaient, me montraient avec un ris farouche;
Leur doigt mystérieux se posait sur leur bouche.
Je leur parle, et dans l'ombre ils s'échappent soudain,
L'un avec un poignard, l'autre un sceptre à la main;
L'autre d'un long serpent serrait le corps livide :
Tous trois vers ce palais ont pris un vol rapide,
Et tous trois dans les airs, en fuyant loin de moi,
M'ont laissé pour adieux ces mots : « Tu seras roi. »
. . . . . Ma langue s'est glacée.
Un exécrable espoir entrait dans ma pensée.
Si loin du trône encor, comment y parvenir!
Je n'osais sans trembler regarder l'avenir.
Enfin, dans mes exploits, dans ma propre innocence,
Ma timide vertu trouvait quelque assurance.
Je cherchais dans moi-même un secret défenseur,
Et déjà du repos je goûtais la douceur :
A l'instant j'ai senti, sous ma main dégouttante,
Un corps meurtri, du sang, une chair palpitante :
C'était moi, dans la nuit, sur un lit ténébreux,
Qui perçais à grands coups un vieillard malheureux.

(*Macbeth.*)

A mon petit logis.

Petit séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveillle;
Humble asile où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille;
Où je vis, m'endors et m'éveille,
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille;
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance;
Enfin après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçoi!
O mon lit! ô ma maisonnette!
Chers témoins de ma paix secrète!
C'est vous, vous voilà; je vous voi;
Qu'avec plaisir je vous répète :
Il n'est point de petit chez soi!

(*Poésies diverses.*)

DELILLE.

DELILLE (JACQUES) naquit à Aigueperse (Auvergne), le 22 juin 1738. Après avoir fait de brillantes études à Paris, il fut obligé d'accepter les modestes fonctions de maître élémentaire au collége de Beauvais, puis il passa en qualité de professeur d'humanités au collége d'Amiens. C'est dans cette ville qu'il commença la traduction des *Géorgiques*. Nommé professeur à Paris au collége de la Marche, il y acheva cet ouvrage, dont la publication fut une sorte d'événement littéraire. Voltaire, frappé d'étonnement et d'admiration, écrivit aussitôt à l'Académie pour l'engager à réunir ses suffrages sur un poëte qui s'annonçait par un début si éclatant. *Les Jardins*, *l'Imagination*, *l'Homme des champs*, *les Trois Règnes*, *la Pitié*, poëmes descriptifs dans lesquels Delille a déployé tout le luxe des formes et des images poétiques, ont été moins favorablement accueillis d'abord. En rendant pleine justice au talent du poëte, en louant les beautés de détails, la critique a dû signaler les défauts graves qui tiennent au plan général et résultent de la manière de procéder de l'auteur, lequel subordonnait toujours l'ensemble aux détails, et s'occupait avec moins de soin de composer un tout harmonieux, que d'inventer des épisodes qui lui fournissent l'occasion de déployer ses riches qualités poétiques. Les belles traductions du *Paradis perdu* de Milton, de *l'Essai sur l'homme* de Pope, et de *l'Énéide* de Virgile, sont, avec *les Géorgiques* et *l'Imagination*, les plus beaux titres de gloire de cet écrivain.

Delille, qui avait succédé à La Condamine comme membre de l'Académie française, mourut à Paris, le 2 mai 1813.

Dieu.

Vois l'univers en grand : il forme un tout immense;
Son corps c'est la nature, et son âme c'est Dieu.
Dieu partout différent et le même en tout lieu,
Infini dans les cieux, infini sur la terre,
Il brille dans l'éclair, parle dans le tonnerre;
Il luit dans le soleil, rafraîchit dans les vents,
Échauffe dans l'été, fleurit dans le printemps,
Vit tout l'univers sans occuper de place,

Produit sans qu'il s'épuise, agit sans qu'il se lasse;
Sans jamais s'appauvrir, il verse ses trésors;
Il inspire mon âme, organise mon corps.
Aussi grand dans un ver qu'en son plus noble ouvrage,
Dans l'instinct de l'enfant que dans l'esprit du sage,
Dans les faibles mortels de maux environnés,
Que dans les esprits purs de splendeur couronnés,
Dans le moindre cheveu que dans l'âme elle-même.
Anéanti devant sa majesté suprême,
Nul n'est faible ni fort, nul n'est grand ni petit;
Il joint tout, remplit tout; tout en lui s'engloutit.
Telle de l'Océan l'immensité profonde
D'un fleuve ou d'un ruisseau ne distingue point l'onde.

(*Trad. de l'Essai sur l'homme.*)

La mort.

Mais c'est la mort surtout dont les touchants tableaux
Placent l'homme au-dessus de tous les animaux;
Là, dans tout l'intérêt de sa dernière scène,
Paraît la dignité de la nature humaine.
Dans leur stupide oubli les animaux mourants
Jettent vers le passé des yeux indifférents;
Savent-ils s'ils ont eu des enfants, des ancêtres,
S'ils laissent des regrets, s'ils sont chers à leurs maîtres?
Gloire, amour, amitié, tout est fini pour eux:
L'homme seul, plus instruit, est aussi plus heureux.
Pour lui, loin d'une vie en orages féconde,
Quand ce monde finit, commence un autre monde;
Et du tombeau qui s'ouvre à sa fragilité,
Par le premier rayon de l'immortalité
Son âme se ranime, et dans sa conscience
Auprès de la vertu retrouve l'espérance.
De loin il entrevoit le séjour du repos,
De ses parents en pleurs il entend les sanglots;
Il voit, après sa mort, leur troupe désolée

D'un long rang de douleurs border son mausolée.
Au sortir d'une vie, où de maux et de biens
La fortune inégale a tissu ses liens,
Il reprend fil à fil cette trame si chère
Dont la mort va couper la chaîne passagère;
Le souvenir lui peint ses travaux, ses succès,
La gloire qu'il obtint, les heureux qu'il a faits.
Ainsi, sur les confins de la nuit sépulcrale,
L'affreuse mort au fond de la coupe fatale
Laisse encore pour lui quelques gouttes de miel;
Il touche encor la terre en montant vers le ciel.
Sur sa couche de mort il vit pour sa famille,
Sent tomber sur son cœur les larmes de sa fille,
Prend son plus jeune enfant, qui, sans prévoir son sort,
Essaye encor la vie, et joue avec la mort;
Recommande à l'aîné ses domaines champêtres,
Ses travaux imparfaits, l'honneur de ses ancêtres;
Laisse à tous en mourant le faible à secourir;
L'innocent à défendre, et le pauvre à nourrir;
De ses vieux serviteurs récompense le zèle;
Jouit des pleurs touchants de l'amitié fidèle,
Reçoit son dernier vœu, lui fait son dernier don;
De ses ennemis même emporte le pardon;
Et, dans l'embrassement d'une épouse chérie,
Délie et ne rompt pas les doux nœuds de la vie.

(*Les trois Règnes.*)

Les catacombes de Rome.

Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Loin des regards et du fer des tyrans,

L'Église encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts [1],
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,
Il entre : il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit;
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses.
Il saisit ce trésor ; il veut poursuivre : hélas !
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
Il cherche, mais en vain : il s'égare et se trouble ;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble :
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisaient à l'entour.
Lequel choisir ? lequel doit le conduire au jour ?
Il les consulte tous : il les prend, il les quitte;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite;
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.

1. Hubert Robert, peintre connu par ses tableaux d'architecture. Il y en a quelques-uns au Louvre. Diderot en a parlé avec éloge.

L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel;
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions! tout soin est inutile;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Cependant il espère; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute.... Hélas! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence ajoute encore à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments,
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle.
Il y porte la main. O surprise! ô miracle!
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu,
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour;
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur.

Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieux! quel ravissement quand il revoit les cieux
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux!
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue!
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

(*L'Imagination.*)

Les jardins de Versailles et de Marly.

Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marly,
Que Louis, la nature et l'art ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide,
Là, tout est enchanté, c'est le palais d'Armide;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros,
Noble dans sa retraite et grand dans son repos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter les obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses lois;
A ces douze palais d'élégante structure,
Ces arbres marier leur verte architecture;
Ces bronzes respirer, ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus,
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes;
Là, s'épancher en nappe; ici, monter en gerbes,
Et dans l'air, s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude et d'azur?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres,

Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu :
Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un dieu;
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.

(*Les Jardins.*)

Le café.

Il est une liqueur au poëte plus chère,
Qui manquait à Virgile, et qu'adorait Voltaire.
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête, épanouit le cœur.
Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux!
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène,
Moi seul contre la noix, qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer:
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde;
Qui, tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt: du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.
Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi.
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone, et toi.
A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens; sans trouble, sans chaos,
[illegible]s plus nombreux accourent à grands flots.

Mon idée était triste, aride, dépouillée;
Elle rit, elle sort richement habillée;
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.

(*Les trois Règnes.*)

Soirée d'hiver.

Le ciel devient-il sombre, eh bien! dans ce salon,
Près d'un chêne brûlant j'insulte à l'aquilon:
Dans cette chaude enceinte, avec goût éclairée,
Mille heureux passe-temps abrégent la soirée.
J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain.
Chacun sur son damier fixe d'un œil avide
Les cases, les couleurs et le plein et le vide;
Les disques noirs et blancs volent du blanc au noir;
Leur pile croît, décroît. Par la crainte et l'espoir
Battu, chassé, repris, de sa prison sonore
Le dé, non sans fracas, part, rentre, part encore;
Il court, roule, s'abat: le nombre a prononcé.
Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux, différents de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savants conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire:
Longtemps des camps rivaux le succès est égal;
Enfin l'heureux vainqueur donne l'échec fatal,
Se lève, et du vaincu proclame la défaite;
L'autre reste atterré dans sa douleur muette,
Et du terrible mat à regret convaincu,
Regarde encor longtemps le coup qui l'a vaincu.
Ailleurs c'est le piquet des graves douairières,
Le loto du grand-oncle, et le whist des grands-pères.

Là, sur un tapis vert, un essaim étourdi
Pousse contre l'ivoire un ivoire arrondi.
.....
Mais le souper s'annonce, et l'heure de la table
Rejoint les deux partis : un flacon délectable
Verse avec son nectar les aimables propos,
Et comme son bouchon fait partir les bons mots
On se lève, on reprend sa lecture ordinaire,
On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire.
Tantôt un bon roman charme le coin du feu ;
Hélas ! et quelquefois un bel esprit du lieu
Tire un traître papier ; il lit, l'ennui circule :
L'un admire en bâillant l'assommant opuscule,
Et d'un sommeil bien franc l'autre dormant tout haut,
Aux battements de mains se réveille en sursaut.
On rit : on se remet de la triste lecture ;
On tourne un madrigal, on conte une aventure :
Le lendemain promet des plaisirs non moins doux,
Et la gaîté revient, exacte au rendez-vous.

(*L'Homme des champs.*)

Le coin du feu.

Le foyer, des plaisirs est la source féconde :
Il fixe doucement notre humeur vagabonde,
Au retour du printemps, de nos toits échappés
Nous portons en tous lieux nos esprits dissipés,
Le printemps nous disperse, et l'hiver nous rallie ;
Auprès de nos foyers notre âme recueillie
Goûte ce doux commerce à tous les cœurs si cher ;
Oui, l'instinct social est l'enfant de l'hiver.
En cercle un même attrait rassemble autour de l'âtre
La vieillesse conteuse et l'enfance folâtre.
Là courent à la ronde et les propos joyeux,
Et la vieille romance et les aimables jeux :
se dédommageant de ses longues absences,

Chacun vient retrouver ses vieilles connaissances.
Là s'épanche le cœur : le plus pénible aveu,
Longtemps captif ailleurs, s'échappe au coin du feu.
Comme aux jours fortunés des pénates antiques,
Le foyer est le dieu des vertus domestiques.
Là reviennent s'unir les parents, les maris,
Qui vivaient séparés sous les mêmes lambris.
Là vient se renouer la douce causerie;
Chacun, en la contant, recommence sa vie :
L'un redit ses combats, un autre son procès,
Cet autre ses amours, d'autres, plus indiscrets,
Comme moi d'un ami tentant la patience,
De leurs vers nouveau-nés lui font la confidence;
Le foyer du talent est aussi le berceau;
Là je vois s'essayer le crayon, le pinceau,
Le luth harmonieux, l'industrieuse aiguille.
Tantôt c'est un roman qu'on écoute en famille.
Vous dirai-je ces jeux dont les amusements
De la jeunesse oisive occupent les moments,
Abrégent la soirée et prolongent la veille?
Mais la maternité, de l'œil et de l'oreille,
Suit leurs joyeux ébats, tempère la gaîté,
Et la sagesse impose à la témérité.
Ici, sous des genoux qui se courbent en voûte,
Une pantoufle agile, en déguisant sa route,
Va, vient, et quelquefois, par son bruit agaçant,
Sur le parquet battu se trahit en passant.
Ailleurs, par deux rivaux la raquette empaumée,
Attend, reçoit, renvoie une balle emplumée,
Qui, toujours arrivant et repartant toujours,
Par le même chemin recommence son cours.
Des tablettes ailleurs étalent à la vue
Des beaux esprits du temps l'innombrable cohue;
Et des journaux malins font passer les auteurs
Des bravos du parterre au rire des lecteurs.
Enfin, au coin du feu, nos aimables convives

Vont achever du soir les heures fugitives.
Autour d'eux sont placés des damiers, des cornets;
L'un se plaint d'un échec, et l'autre d'un sonnez[1].
Tour à tour on querelle, on bénit la fortune;
Enfin contre l'hiver tous font cause commune.
Suis-je seul, je me plais encore au coin du feu.
De nourrir mon brasier mes mains se font un jeu;
J'agace mes tisons; mon adroit artifice
Reconstruit de mon feu l'élégant édifice:
J'éloigne, je rapproche, et du hêtre brûlant
Je corrige le feu trop rapide ou trop lent.
Chaque fois que j'ai pris mes pincettes fidèles,
Partent en pétillant des milliers d'étincelles;
J'aime à voir s'envoler leurs légers bataillons.
Que m'importent du nord les fougueux tourbillons?
La neige, les frimas qu'un froid piquant resserre,
En vain sifflent dans l'air, en vain battent la terre.
Quel plaisir, entouré d'un double paravent,
D'écouter la tempête et d'insulter au vent!
Qu'il est doux, à l'abri du toit qui me protége,
De voir à gros flocons s'amonceler la neige!
Leur vue à mon foyer prête un nouvel appas:
L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.
Mon cœur devient-il triste et ma tête pesante,
Eh bien! pour ranimer ma gaîté languissante,
La fève de Moka, la feuille de Canton,
Vont verser leur nectar dans l'émail du Japon.
Dans l'airain échauffé déjà l'onde frissonne,
Bientôt le thé doré jaunit l'eau qui bouillonne,
Ou des grains du Levant je goûte le parfum.
Point d'ennuyeux causeur, de témoin importun;
Lui seul, de ma maison exacte sentinelle,
Mon chien, ami constant et compagnon fidèle,
Prend à mes pieds sa part de la douce chaleur.

1. Double-six, au jeu de trictrac.

Et toi, charme divin de l'esprit et du cœur,
Imagination, de tes vagues chimères
Fais passer devant moi les figures légères.
A tes songes brillants que j'aime à me livrer!
Dans ce brasier ardent qui va le dévorer,
Par toi ce chêne en feu nourrit ma rêverie;
Quelles mains l'ont planté? quel sol fut sa patrie?
Sur les monts escarpés bravait-il l'aquilon?
Bordait-il le ruisseau? parait-il le vallon?
Peut-être il embellit la colline que j'aime:
Peut-être sous son ombre ai-je rêvé moi-même.
Tout à coup je l'anime; à son front verdoyant
Je rends de ses rameaux le panache ondoyant,
Ses guirlandes de fleurs, ses touffes de feuillage,
Et les tendres secrets que voila son ombrage.
Tantôt environné d'auteurs que je chéris,
Je prends, quitte et reprends mes livres favoris;
A leur feu tout à coup ma verve se rallume,
Soudain sur le papier je laisse errer ma plume,
Et goûte, retiré dans mon heureux réduit,
L'étude, le repos, le silence et la nuit:
Tantôt, prenant en main l'écran géographique,
D'Amérique en Asie, et d'Europe en Afrique,
Avec Cook et Forster, dans cet espace étroit,
Je cours plus d'une mer, franchis plus d'un détroit,
Chemine sur la terre, et navigue sur l'onde,
Et fais, dans mon fauteuil, le voyage du monde.

(*Les trois Règnes.*)

L'Arioste.

De tableaux sérieux quelquefois rembrunis,
L'imagination, pour égayer sa cour,
Permet aux Ris légers d'y paraître à leur tour.
Un jour que de l'Ennui les vapeurs léthargiques
S'exhalaient d'un amas d'écrits soporifiques,
D'insipides sonnets, d'odes sans majesté,

De poëmes sans art, de chansons sans gaîté,
Pour bannir les langueurs de la mélancolie,
La déesse appela le Goût et la Folie,
Et leur dit d'enfanter un prodige nouveau.
L'Arioste naquit : autour de son berceau,
Tous ces légers esprits, sujets brillants des fées,
Sur un char de saphir, des plumes pour trophées,
Leurs cercles, leurs anneaux, et leur baguette en main,
Au son de la guitare, au bruit du tambourin,
Accoururent en foule, et, fêtant sa naissance,
De combats, de démons bercèrent son enfance.
Un prisme pour hochet, sous mille aspects divers,
Et sous mille couleurs, lui montre l'univers.
Raison, gaîté, folie, en lui tout est extrême :
Il se rit de son art, du lecteur, de lui-même ;
Inspire un sentiment qu'il étouffe soudain ;
D'un récit commencé rompt le fil dans sa main,
Le renoue aussitôt, part, s'élève, s'abaisse.
Ainsi, d'un vol agile essayant la souplesse,
Cent fois l'oiseau volage interrompt son essor,
S'élève, redescend et se relève encor,
S'abat sur une fleur, se pose sur un chêne.
L'heureux lecteur se livre au charme qui l'entraîne;
Ce n'est plus qu'un enfant qui se plaît aux récits
De géants, de combats, de fantômes, d'esprits ;
Qui, dans le même instant, désire, espère, tremble,
S'arrête, s'adoucit, pleure et rit tout ensemble.

(*L'Imagination.*)

Plaintes de Milton.

Salut, clarté du jour, éternelle lumière,
Du ciel la fille aînée et la beauté première,
Peut-être du très-haut rayon coéternel
(Si te nommer ainsi n'outrage pas le ciel),
Salut! Avant qu'un mot eût enfanté le monde,
Eût arraché la terre aux abîmes de l'onde,

Eût assis le soleil sur le trône des airs,
Et sur le vide immense eût conquis l'univers,
Tu brillais de ses feux; l'insensible matière,
En recevant la vie, a senti la lumière,
Et comme un voile pur du ciel resplendissant,
Tu jetas la clarté sur le monde naissant.
Trop longtemps retenu dans les gouffres funèbres,
J'ai de mes pas errants parcouru les ténèbres:
De leur voûte brûlante, à leurs antres sans fonds,
J'allai, j'interrogeai leurs abîmes profonds.
Pour chanter le chaos, l'ombre qui l'enveloppe,
Je dédaigne le luth qui charma le Rhodope.
Grâce aux muses, du ciel descendu sans effroi,
J'ai plongé dans l'abîme et remonté vers toi:
Pour les faibles humains privilége si rare!
Enfin, je viens à toi de la nuit du Tartare:
Je viens revoir le ciel, revoir ce monde heureux,
Brillant de tes rayons, échauffé de tes feux;
Je sens déjà ta flamme, aliment de la vie;
Mais, hélas! à mes yeux ta lumière est ravie.
En vain leur globe éteint et roulant dans la nuit
Cherche aux voûtes des cieux la clarté qui me fuit.
Tu ne visites plus ma débile prunelle;
Pourtant des chants sacrés adorateur fidèle,
Ma muse, chère au ciel, anime encor ma voix;
J'erre encor sur ses pas sous la voûte des bois,
Au bord du clair ruisseau, sur la montagne altière,
Que pour d'autres que moi vient dorer la lumière.
Mais c'est vous, vous surtout qui m'avez inspiré,
Montagne de Sion, et toi, ruisseau sacré,
Toi qui, baignant ses pieds avec un doux murmure,
Les caches sous les fleurs, les couvres de verdure!
Souvent aussi (des maux trop funestes rapports!)
J'évoque ces mortels, fameux par leurs accords,
Qui n'ont de tes bienfaits gardé que la mémoire.
Votre égal en malheur, que ne le suis-je en gloire,

O vieux Tirésias, Homère, Thamiris !
Ainsi, de mille objets en silence nourris
Mes vers coulent sans peine, et ma muse féconde
Reproduit dans mes chants les merveilles du monde.
Mais du moins dans mes maux j'imite leurs concerts,
Et mon cœur sans efforts se repeint dans mes vers.
Tel, au sein de la nuit et de la forêt sombre,
L'oiseau mélodieux chante caché dans l'ombre.
Les ans, les mois, les jours, par une sage loi,
Tout revient ; mais le jour ne revient pas pour moi.
Mes yeux cherchent en vain les fleurs fraîches écloses ;
Mes printemps sont sans grâce et mes étés sans roses ;
J'ai perdu des ruisseaux le cristal argentin,
La pourpre du couchant, le rayon du matin,
Et les jeux des troupeaux, et ce noble visage
Où le Dieu qui fit l'homme a gravé son image.
.....
La nuit engloutit tout. Eh bien ! fille des cieux,
Éclaire ma raison à défaut de mes yeux,
Épure tout en moi par ta céleste flamme,
Mets tes yeux dans mon cœur, mets tes yeux dans mon âme,
Et fais que je dévoile en mes vers solennels
Des objets que jamais n'ont vus les yeux mortels.

(*Paradis perdu.*)

L'immortalité.

Lorsqu'en mourant le sage cède
Au décret éternel dont tout subit la loi,
Un Dieu lui dit : « J'ai réservé pour moi
L'éternité qui te précède :
L'éternité qui s'avance est à toi. »

Ah ! que dis-je ? écartons ce profane langage,
L'éternité n'admet point de partage :
Tout entière en toi seul Dieu sut la réunir ·
Dans lui ton existence à jamais fut tracée

Et déjà ton être à venir
Était présent à sa vaste pensée.
Sois donc digne de ton auteur;
Ne ravale point la hauteur
De cette origine immortelle!
Eh! qui peut mieux enseigner qu'elle
A braver des faux biens l'éclat ambitieux?
Que la terre est petite à qui la voit des cieux!

Que semble à ses regards l'ambition superbe?
C'est de ces vers rampants, dans leur humble cité,
Vils tyrans des gazons, conquérants d'un brin d'herbe,
L'invisible rivalité.
Tous ces objets qu'agrandit l'ignorance,
Que colore la vanité,
Que sont-ils, aperçus dans un lointain immense,
Des célestes hauteurs de l'immortalité?...

Silence, êtres mortels! vaines grandeurs, silence!
L'obscurité, l'éclat, le savoir, l'ignorance,
La force, la fragilité,
Tout, excepté le crime et l'innocence,
Et le respect d'une juste puissance,
Près du vaste avenir courte et frêle existence,
Aux yeux désenchanteurs de la réalité,
Descend de sa haute importance
Dans l'éternelle égalité.
Tel le vaste Apennin, de sa cime hautaine,
Confondant à nos yeux et montagne et vallon,
D'un monde entier ne forme qu'une plaine,
Et rassemble en un point un immense horizon.

Ah! si ce noble instinct par qui du grand Homère.
Par qui des Scipions l'esprit fut enfanté,
N'était qu'une vaine chimère,
Qu'un vain roman par l'orgueil inventé;

Aux limites de sa carrière,
D'où vient que l'homme épouvanté,
A l'aspect du néant se rejette en arrière ?
Pourquoi dans l'instabilité
De cette demeure inconstante,
Nourrit-il cette longue attente
De l'immuable éternité ?

Non, ce n'est point un vain système,
C'est un instinct profond vainement combattu,
Et sans doute l'Être suprême
Dans nos cœurs le grava lui-même
Pour combattre le vice et servir la vertu.

Dans sa demeure inébranlable,
Assise sur l'éternité,
La tranquille immortalité
Propice au bon, et terrible au coupable,
Du temps qui sous ses yeux marche à pas de géant,
Défend l'ami de la justice,
Et ravit à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant.

Oui, vous qui, de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez ! vous êtes immortels.
Et vous, vous, du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous ! vous êtes immortels.

Et pourquoi craindre la furie
D'un injuste dominateur ?
N'est-il pas une autre patrie
Dans l'avenir consolateur ?

Ainsi quand tout fléchit dans l'empire du monde
Hors la grande âme de Caton,
Immobile, il entend la tempête qui gronde,
Et tient, en méditant l'éternité profonde,
Un poignard d'une main, et de l'autre Platon....
Que tout tombe aux genoux de l'oppresseur du Tibre,
Sa grande âme affranchie a son refuge au ciel.
Il dit au tyran : Je suis libre ;
Au trépas : Je suis immortel.
Allez, portez dans l'urne sépulcrale,
Où l'attendaient ses immortels aïeux,
Portez ce reste glorieux,
Vainqueur, tout mort qu'il est, du vainqueur de Pharsale.

(*Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme.*)

LA HARPE.

(Voir, pour la *Notice*, le volume I^er^.)

La poésie descriptive.

Sans doute il est un art de saisir, d'imiter,
De peindre à notre esprit les beautés naturelles;
Et de cet art, qu'en vain la foule veut tenter,
J'admire, je chéris les deux brillants modèles.
Des muses et des champs amants vrais et fidèles,
Deux poëtes mélodieux,
Le vainqueur de Thompson[1], le rival de Virgile[2],
Sur l'Hélicon français ont d'une main habile
Planté ce rameau précieux,
Que la culture encor peut rendre plus fertile.
Mais l'exemple perdu de ces maîtres fameux
Redit trop vainement à l'élève indocile:
C'est peu de crayonner; il faut, il faut comme eux
Placer des traits choisis dans des cadres heureux.
Et n'allez pas surtout, l'un de l'autre copistes,
Peintres minutieux, scrupuleux botanistes,
Effeuiller chaque rose, ouvrir chaque bouton,
User votre palette à peindre un papillon,
Des poëtes germains la moderne influence
Apporta parmi nous cette fausse abondance.
On ne parla que de *pinceaux*,
D'*ombres* et de *couleurs*, d'*images*, de *tableaux*.
Le titre de poëte et le talent d'écrire

Saint-Lambert. — 2. Delille.

N'étaient plus attachés qu'au seul art de décrire.
Un absurde dédain paraissait rejeter
Et le don d'émouvoir et celui d'inventer.
Jeunes élèves du Parnasse,
Suivez, étudiez des principes plus vrais ;
Par cet exemple instruits, abjurez désormais
De ces sophismes vains la ridicule audace ;
Et, de l'esprit humain observant les progrès,
Rendez à chaque genre et ses droits et sa place.
Oui, la Description, effort de tant d'auteurs,
N'est que le premier pas des arts imitateurs.
Partout la poésie, en ses naissants ouvrages,
Des champêtres objets ébaucha les images :
Le sauvage lui-même aux plus lointains climats,
Trace, dans sa chanson, grossière et monotone,
Tout ce que sa demeure offre pour lui d'appas,
Le sol qui le nourrit, la mer qui l'environne.
L'Iroquois peint en vers sa chasse et ses filets,
Et sans cesse ramène, en son refrain barbare,
Le castor de ses lacs et l'ours de ses forêts.
Insensible aux rigueurs de la nature avare,
L'habitant de Torno, dans sa hutte enfumé,
Chante aussi son pays dont il est seul charmé,
Et ses rennes légers, coursiers de Laponie,
Emportant un traîneau sur la neige aplanie.
Aux bords du Groenland, le pêcheur exilé
Vante dans son langage, en couplet modulé,
Ses traits et ses harpons, leur atteinte fatale
Aux colosses pesant sur la mer boréale,
Et les flots revomis de leurs larges naseaux,
Et leur sang qui s'épanche en rougissant les eaux.

(*Épître au comte de Schowalow.*)

Le génie des tempêtes.

Ce hardi Portugais, Gama, dont le courage
D'un nouvel océan nous ouvrit le passage,
De l'Afrique déjà voyait fuir les rochers;
Un fantôme, du sein de ces mers inconnues
S'élevant jusqu'aux nues,
D'un prodige sinistre effraya les nochers.

Il étendait son bras sur l'élément terrible;
Des nuages épais chargeaient son front horrible;
Autour de lui grondaient le tonnerre et les vents :
Il ébranla d'un cri les demeures profondes,
Et sa voix sur les ondes
Fit retentir au loin ces funestes accents :

« Arrête, disait-il, arrête, peuple impie,
Reconnais de ces bords le souverain génie,
Le Dieu de l'Océan, dont tu foules les flots!
Crois-tu qu'impunément, ô race sacrilége!
Ta fureur qui m'assiége
Ait sillonné ces mers qu'ignoraient tes vaisseaux?

« Tremble, tu vas porter ton audace profane
Aux rives de Mélinde, aux bords du Taprobane,
Qu'en vain si loin de toi placèrent les Destins.
Vingt peuples t'y suivront; mais ce nouvel empire
Où tu vas les conduire,
N'est qu'un tombeau de plus creusé pour les humains.

« J'entends des cris de guerre au milieu des naufrages,
Et les sons de l'airain se mêlant aux orages,
Et les foudres de l'homme au tonnerre des cieux.
Les vainqueurs, les vaincus, deviendront mes victimes.
Au fond de mes abîmes
[illegible]ables trésors descendront avec eux. »

Il dit, et se courbant sur les eaux écumantes,
Il se plongea soudain dans ces roches bruyantes
Où le flot va se perdre, et mugit renfermé.
L'air parut s'embraser, et le roc se dissoudre,
Et les traits de la foudre
Éclatèrent trois fois sur l'écueil enflammé.

(*Ode sur la navigation.*)

LÉONARD.

LÉONARD (NICOLAS-GERMAIN) naquit à la Guadeloupe, en 1744. Il s'essaya d'abord dans la poésie descriptive, mais il y renonça pour la poésie pastorale vers laquelle l'entraînaient son goût et la nature de son esprit. Théocrite, Anacréon, Tibulle, Catulle, Horace et Virgile, qu'il imita souvent avec bonheur, lui servirent constamment de modèles. Il mit en vers, comme Colardeau, sur lequel il l'emporta, le *Temple de Gnide* de Montesquieu. La gloire de Léonard n'est pas fondée sur cet ouvrage; elle repose tout entière sur ses idylles et son joli poëme des *Saisons*.

Léonard mourut à Nantes, le 26 janvier 1793.

Les Antilles.

J'aime à me rappeler, en voyant ces ombrages,
Les îles du tropique et leurs forêts sauvages;
Lieux charmants, que mon cœur ne saurait oublier,
Je crois sentir encor le baume de vos plaines,
Dont les vents alizés parfument leurs haleines,
Et qui va sur les mers saisir le nautonier;
Je crois me retrouver sur les rives lointaines,
Où le rouge ananas et le vin du palmier
Rafraîchissaient mon sang allumé dans mes veines,
O champs de ma patrie! agréables déserts!
Antille merveilleuse où les brunes Dryades
A ma muse naissante ont inspiré des vers!
Ne reverrai-je plus tes bruyantes cascades
Des coteaux panachés descendre dans les mers?
N'irai-je plus m'asseoir à l'ombre des grenades,
Du jasmin virginal qui formait ces arcades,
Et du pâle oranger vacillant dans les airs?
Là, le soleil brillant n'attend point que l'aurore
devant son char les barrières du jour;
mme un géant, des rivages qu'il dore,

Atteint, du premier pas, la moitié de son tour,
Et commande aux vents frais qui composent sa cour
De souffler sur ces lieux que sa flamme dévore.
Là, des bois sont couverts d'un feuillage éternel,
Et des fleuves roulant dans un vaste silence,
Baignent des régions qui, loin de l'œil mortel,
Étalent vainement leur superbe opulence.
D'antiques animaux habitent ces déserts.
Peuple heureux! de nos traits il ignore l'atteinte;
Et tandis que sa race a végété sans crainte,
Des siècles écoulés ont changé l'univers.

(*Temple de Gnide.*)

ROUCHER.

ROUCHER (J. A.) naquit à Montpellier, le 22 février 1745. Ce poëte, moissonné dans la force de l'âge par la faux révolutionnaire, le même jour qu'André Chénier, nous a laissé un poëme des *Mois* plus remarquable par la richesse des détails que par la science qui a présidé à l'ensemble de la composition. Quelques-unes de ses poésies qu'on a publiées dans différents recueils prouvent qu'il avait un talent flexible et qu'il était capable de produire dans le genre lyrique des œuvres belles et durables.

Les glaciers des Alpes.

Monts chantés par Haller, recevez un poëte,
Errant parmi ces monts, imposante retraite,
Au fond de Grindelval je m'élève et je voi....
Dieu! quel pompeux spectacle étalé devant moi!
Sous mes yeux enchantés la nature rassemble
Tout ce qu'elle a d'horreurs et de beautés ensemble.
Dans un lointain qui fuit un monde entier s'étend :
Et comment embrasser ce mélange éclatant
De verdure, de fleurs, de moissons ondoyantes,
De paisibles ruisseaux, de cascades bruyantes,
De fontaines, de lacs, de fleuves, de torrents?
D'hommes et de troupeaux sur les plaines errants?
De forêts de sapins au lugubre feuillage?
De terrains éboulés? de rocs minés par l'âge,
Pendants sur des vallons où le printemps fleurit?
De coteaux escarpés où l'automne sourit?
D'abîmes ténébreux? de cimes éclairées?
De neiges couronnant de brûlantes contrées?
Et de glaciers enfin, vaste et solide mer,
Où règne sur son trône un éternel hiver?
Là, pressant sous ses pieds les nuages humides,
Il hérisse les monts de hautes pyramides,

Dont le bleuâtre éclat, au soleil s'enflammant,
Change ces pics glacés en rocs de diamant.
Là viennent expirer tous les feux du solstice.
En vain l'astre du jour embrassant l'écrevisse,
D'un déluge de flamme assiége ces déserts;
La masse inébranlable insulte au roi des airs.
Mais trop souvent la neige, arrachée à leur cime,
Roule en bloc bondissant, court d'abîme en abîme,
Gronde comme un tonnerre, et, grossissant toujours,
A travers les rochers fracassés dans son cours,
Tombe dans les vallons, s'y brise, et des campagnes
Remonte en brume épaisse au sommet des montagnes.

(*Les Mois.*)

Respect des Romains pour les morts.

Des sépulcres muets perçant la noire enceinte,
Et d'un ami, d'un père évoquant l'ombre sainte,
Ce peuple, enveloppé de sombres vêtements,
Trois fois se promenait au fond des monuments,
Y brûlait de Saba les parfums salutaires,
Et couronnait enfin ces lugubres mystères
Par des libations d'un vin religieux
Sur l'urne où reposaient les restes précieux.
Ce respect pour les morts, fruit d'une erreur grossière,
Touchait peu, je le sais, une froide poussière
Qui tôt ou tard s'envole éparse au gré des vents,
Et qui n'a plus enfin de nom chez les vivants;
Mais ces tristes honneurs, ces funèbres hommages,
Ramenaient les regards sur de chères images;
Le cœur près des tombeaux tressaillait ranimé,
Et l'on aimait encor ce qu'on avait aimé.
Je l'éprouve moi-même : oui, cent fois, à la vue
Du voile de la mort, d'une tombe imprévue,
L'image de ma mère, enlevée en sa fleur,
M'a frappé, m'a rempli d'une sainte douleur :

J'ai cru voir sa vertu, sa jeunesse, ses charmes ;
Et ce doux souvenir a fait couler mes larmes.
Astre des nuits, je veux, à ton pâle flambeau,
Oui, je veux m'avancer vers ce sacré tombeau !
Guide-moi.... Vain espoir que mon cœur se propose !
Hélas ! trop loin de moi cette cendre repose !
Ma mère ! Oh ! si mon œil revoit le bord chéri
Où ton sein me conçut, où ton lait m'a nourri,
Où tes soins aux vertus formèrent mon jeune âge,
Je voue à ton sépulcre un saint pèlerinage ;
J'irai te faire ouïr le cri de mes douleurs,
Et, courbé sur ta tombe, y répandre des pleurs.

(*Les Mois.*)

GILBERT.

GILBERT (NICOLAS-JOSEPH-LAURENT) naquit en 1751. Il s'essaya d'abord, mais sans succès, dans l'héroïde, genre que Colardeau avait mis en faveur. Avide de célébrité, il crut que les concours académiques offraient à son ambition la voie la plus sûre et la plus prompte, et il s'y engagea avec confiance, quoiqu'il eût pour concurrents des écrivains auxquels les prix semblaient être dévolus d'avance. Deux échecs le rebutèrent; et son âme déjà aigrie par le malheur médita une éclatante vengeance. Il s'arma du fouet de la satire, et dans deux ouvrages remarquables, le *Dix-huitième siècle* et *Mon apologie*, il flagella de son vers énergique tous les écrivains qui lui semblaient être injustement en possession de la renommée. Le succès de ces deux satires fut immense; mais elles excitèrent contre le poëte des inimitiés violentes et des haines implacables. Fréron et Clément défendirent seuls Gilbert, auquel M. de Beaumont, archevêque de Paris, accorda vainement quelque protection. Les souffrances de toute espèce avaient épuisé les forces du malheureux poëte, qui mourut à l'Hôtel-Dieu, dans un accès de fièvre cérébrale, le 12 novembre 1780, à l'âge de vingt-neuf ans.

La franchise dans la critique littéraire.

Quoi donc ! un écrivain veut que son nom partage
Le tribut de louange offert à son ouvrage,
Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,
De la venger d'un vers égayé de son nom !
Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,
Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme ?
Je prétends soulever les lecteurs détrompés
Contre un auteur bouffi de succès usurpés ;
Sous une périphrase étouffant ma franchise,
Au lieu de *d'Alembert*, faut-il donc que je dise :
« C'est ce joli pédant, géomètre orateur,
De l'Encyclopédie ange conservateur,
Dans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères,
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires ? »

Si j'évoque jamais, du fond de son journal,
Des sophistes du temps l'adulateur banal;
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de *La Harpe*, obscurément écrire :
« C'est un petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique ? »
Ces détours sont d'un lâche et malin détracteur;
Je ne veux point offrir d'énigmes aux lecteurs.
Sitôt que l'auteur signe un écrit qu'il proclame,
Son nom doit partager et l'éloge et le blâme;
C'est un garant public du plaisir qu'il me vend.

(*Mon apologie.*)

Derniers moments d'un jeune poëte.

J'ai révélé mon cœur au dieu de l'innocence;
Il a vu mes pleurs pénitents,
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis riant ont dit dans leur colère :
« Qu'il meure, et sa gloire avec lui; »
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
« Leur haine sera ton appui.

« J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir;
Eux-même épureront par leur long artifice
Ton honneur qu'ils pensent ternir. »

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais ! et vous, douce verdure !
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux !

(*Poésies diverses.*)

PARNY.

PARNY (Évariste-Désiré Desforges, chevalier de), naquit à l'île Bourbon, en 1753. Ce poëte sut, à une époque où le mauvais goût dominait, rester constamment pur, élégant et naturel. Jamais dans ses vers la recherche et l'affectation n'altèrent la naïveté ou la grâce du sentiment. Ses *Poésies élégiaques* sont des chefs-d'œuvre de style, et ses petits poëmes des *Tableaux* et des *Fleurs* brillent particulièrement de ces couleurs douces et suaves dont il a embelli toutes ses compositions.

Parny mourut à Paris, le 5 décembre 1814.

Le Printemps et les fleurs.

Printemps chéri, doux matin de l'année,
Console-nous de l'ennui des hivers;
Reviens enfin, et Flore emprisonnée
Va de nouveau s'élever dans les airs.
Qu'avec plaisir je compte tes richesses!
Que ta présence a de charmes pour moi!
Puissent mes vers, aimables comme toi,
En les chantant, te payer tes largesses!
Déjà Zéphire annonce ton retour.
De ce retour modeste avant-courrière,
Sur le gazon la tendre primevère
S'ouvre et jaunit dès le premier beau jour.
A ses côtés la blanche pâquerette
Fleurit sous l'herbe et craint de s'élever.
Vous vous cachez, timide violette,
Mais c'est en vain; le doigt sait vous trouver:
Il vous arrache à l'obscure retraite
Qui recélait vos appas inconnus:
Et, destinée aux boudoirs de Cythère,
Vous renaissez sur un trône de verre,

Ou vous mourez sur le sein de Vénus.
L'Inde autrefois nous donna l'anémone,
De nos jardins ornement printanier.
Que tous les ans, au retour de l'automne,
Un sol nouveau remplace le premier:
Et tous les ans la fleur reconnaissante
Reparaîtra plus belle et plus brillante.
Elle naquit des larmes que jadis
Sur un amant Vénus a répandues :
Larmes d'amour, vous n'êtes point perdues ;
Dans cette fleur je revois Adonis.
Dans la jacinthe, un bel enfant respire;
J'y reconnais le fils de Piérus.
Il cherche encor les regards de Phébus;
Il craint encor le souffle de Zéphire.
Des feux du jour évitant la chaleur,
Ici fleurit l'infortuné Narcisse ;
Il a toujours conservé la pâleur
Que sur ses traits répandit la douleur.
Il aime l'ombre, à ses ennuis propice ;
Mais il craint l'eau, qui causa son malheur.
N'oublions pas la charmante cortule;
Nommons aussi l'aimable renoncule,
Et la tulipe, honneur de nos jardins.
Si leurs parfums répondaient à leurs charmes,
La rose alors, prévoyant nos dédains,
Pour son empire aurait quelques alarmes.

(*Poésies diverses.*)

La chasse du taureau sauvage

Le cor lointain a retenti trois fois,
Et le taureau mugit au fond des bois.
De la forêt usurpateur sauvage,
Il vous attend, volez, adroits guerriers :
Là, des combats vous trouverez l'image,

Les dangers même, et de nouveaux lauriers.
Sur le taureau mugissant et terrible,
Pleuvent les dards, les lances, les épieux.
Il cède, il fuit, revient plus furieux,
Plus menacé, mais toujours invincible;
Il fuit encor sous les traits renaissants.
Devant ses pas, au loin retentissants,
Des bois émus le peuple se disperse :
Son front écarte ou brise les rameaux.
Dans le torrent il tombe, le traverse;
Et son passage avec fracas renverse
Les troncs vieillis et les jeunes ormeaux.
Alkent prévoit ses détours, le devance,
Et près d'un chêne il se place en silence.
Le dard lancé par sa robuste main
Atteint le flanc du monstre, qui soudain,
Se retournant, sur lui se précipite.
D'un saut léger l'adroit chasseur l'évite,
Et frappe encor le flanc déjà sanglant.
Le taureau tombe, et prompt il se relève.
Tremblez, Alkent, fuyez en reculant;
A ce front large il oppose son glaive,
Succès trompeur! dans la tête enfoncé,
Le fer se rompt : de ses mains frémissantes
Alkent saisit les cornes menaçantes,
Lutte, combat, repousse, est repoussé,
Du monstre évite et lasse la furie,
Ranime alors sa vigueur affaiblie,
Et le taureau sur l'herbe est renversé :
Pour les chasseurs sa chute est une fête.
L'heureux Alkent, immobile un instant,
Reprend haleine, et fier de sa conquête,
Pour l'achever, du monstre palpitant
Sa hache enfin coupe l'énorme tête.
Joyeux il part, et suivi des chasseurs,
Environné de flottantes bannières,

Des chiens hurlants, et des troupes guerrières,
De la victoire il goûte les douceurs.
A ces douceurs l'espoir ajoute encore ;
Vers le cortége il marche radieux :
Sur lui soudain se fixent tous les yeux ;
Et toujours fier il jette aux pieds d'Isaure
Le don sanglant, le don le plus flatteur
Qu'à la beauté puisse offrir la valeur.

(*Poésies diverses.*)

FLORIAN.

FLORIAN (JEAN-PIERRE CLARIS DE) naquit le 6 mars 1755, au château de Florian (Basses-Cévennes). Il puisa dans sa première éducation, à laquelle présida Gilette de Salgues, sa mère, Castillane d'origine, un goût très-vif pour la littérature espagnole, et il sentit l'amour de la poésie s'éveiller en lui pendant le séjour qu'il fit à Ferney, auprès de Voltaire. Le nom de *Florianet*, sous lequel le désignait l'auteur de *la Henriade*, peint assez bien l'esprit et le talent de Florian, plus délicat qu'étendu, plus fin qu'énergique. Florian a beaucoup écrit. Ses *Nouvelles* et ses *Fables* sont aujourd'hui son véritable titre de gloire. Ses fables surtout, quoique le fond ne lui en appartienne pas, sont si ingénieusement et si élégamment tournées, que c'est certainement, après La Fontaine, le meilleur de nos fabulistes.

Florian entra à l'Académie française en 1788, et mourut à Sceaux en 1794.

Il avait été l'âme de la société que le duc de Penthièvre réunissait à Sceaux, et qui vivait sur les souvenirs de la petite cour que la duchesse du Maine y avait tenue au commencement du XVIII^e^ siècle

---

La Fable et la Vérité.

La Vérité toute nue
Sortit un jour de son puits.
Ses attraits par le temps étaient un peu détruits ;
Jeunes et vieux fuyaient sa vue.
La pauvre Vérité restait là morfondue
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
A ses yeux vient se présenter
La Fable, richement vêtue,
Portant plumes et diamants :
La plupart faux, mais très-brillants.
« Eh ! vous voilà ; bonjour, dit-elle ;
Que faites-vous ici seule sur un chemin ? »
La Vérité répond : « Vous le voyez, je gèle.
Aux passants je demande en vain

De me donner une retraite ;
Je leur fais peur à tous. Hélas ! je le vois bien,
Vieille femme n'obtient plus rien.
— Vous êtes pourtant ma cadette,
Dit la Fable, et sans vanité
Partout je suis fort bien reçue.
Mais aussi, dame Vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue ?
Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous ;
Qu'un même intérêt nous rassemble :
Venez sous mon manteau ; nous marcherons ensemble.
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée ;
A cause de moi chez les fous,
Vous ne serez point maltraitée.
Servant par ce moyen chacun selon son goût,
Grâce à votre raison et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie. »

(*Fables.*)

Le Calife.

Autrefois dans Bagdad le calife Almamon
Fit bâtir un palais plus beau, plus magnifique
Que ne le fut jamais celui de Salomon.
Cent colonnes d'albâtre en formaient le portique ;
L'or, le jaspe, l'azur décoraient le parvis ;
Dans les appartements embellis de sculpture
Sous des lambris de cèdre on voyait réunis
Et les trésors du luxe et ceux de la nature ;
Les fleurs, les diamants, les parfums, la verdure,
Les myrtes odorants, les chefs-d'œuvre de l'art,
Et les fontaines jaillissantes
Roulant leurs ondes bondissantes
A côté des lits de brocart.
Près de ce beau palais, juste devant l'entrée,

Une étroite chaumière, antique et délabrée,
D'un pauvre tisserand était l'humble réduit.
Là, content du petit produit
D'un grand travail, sans dette et sans soucis pénibles,
Le bon vieillard, libre, oublié,
Coulait des jours doux et paisibles,
Point envieux, point envié.
J'ai déjà dit que sa retraite
Masquait le devant du palais.
Le visir veut d'abord, sans forme de procès,
Qu'on abatte la maisonnette;
Mais le calife veut que d'abord on l'achète.
Il fallut obéir: on va chez l'ouvrier,
On lui porte de l'or. « Non, gardez votre somme,
Répond doucement le pauvre homme;
Je n'ai besoin de rien avec mon atelier;
Et quant à ma maison je ne puis m'en défaire;
C'est là que je suis né, c'est là qu'est mort mon père;
Je prétends y mourir aussi.
Le calife, s'il veut, peut me chasser d'ici,
Il peut détruire ma chaumière;
Mais, s'il le fait, il me verra
Venir chaque matin sur la dernière pierre,
M'asseoir et pleurer ma misère.
Je connais Almamon, son cœur en gémira. »
Cet insolent discours excita la colère
Du visir, qui voulait punir ce téméraire
Et sur-le-champ raser sa chétive maison.
Mais le calife lui dit: « Non,
J'ordonne qu'à mes frais elle soit réparée;
Ma gloire tient à sa durée:
Je veux que nos neveux en la considérant
Y trouvent de mon règne un monument auguste;
En voyant le palais ils diront: Il fut grand;
En voyant la chaumière ils diront: Il fut juste. »

(*Fables.*)

L'aveugle et le paralytique.

Aidons-nous mutuellement,
Des malheureux la charge en sera plus légère;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius l'a dit : suivons tous sa doctrine.
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant.

Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie;
Mais leurs vœux étaient superflus:
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint; il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva;
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tel que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
— Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas :
Vous-même vous n'y voyez pas :
A quoi nous servirait d'unir notre misère?
— A quoi? répond l'aveugle; écoutez: à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire;

J'ai des jambes et vous des yeux;
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide :
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

(*Fables.*)

La mère, l'enfant et les sarigues.

Je veux peindre en mes vers des mères le modèle,
La sarigue, animal peu connu parmi nous,
Mais dont les soins touchants et doux,
Dont la tendresse maternelle
Seront de quelque prix pour vous.
Le fond du conte est véritable :
Buffon m'en est garant; qui pourrait en douter?
D'ailleurs, tout dans ce genre a droit d'être croyable
Lorsque c'est devant vous qu'on peut le raconter.

« Maman, disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien sur ses genoux assis,
Quel est cet animal qui dans cette bruyère
Se promène avec ses petits?
Il ressemble au renard. — Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue c'est la femelle;
Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
La nature a voulu seconder sa tendresse,
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir. »
[illegible]t frappe des mains : la sarigue attentive

Se dresse et d'une voix plaintive
Jette un cri; les petits aussitôt d'accourir
Et de s'élancer vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, les petits
En un moment s'y sont blottis,
Et disparaissent tous; la mère avec vitesse
S'enfuit emportant sa richesse.
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :
« Si jamais le sort t'est contraire,
Souviens-toi du sarigue; imite-le, mon fils :
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère. »

(*Fables.*)

Les singes et le léopard.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude :
Certaine guenon mauricaude,
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort, et puis devine.
Il ne devinait point : c'étaient alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré par le bruit du fond de sa tanière,
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. « Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard; je n'en veux à personne :
Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne;
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer.
Jouons, je suis de la partie.
— Ah! monseigneur, quelle bonté!
Quoi! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous! — Oui; c'est ma fantaisie·

Mon altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis; jouons, je vous en prie. »
Les singes enchantés crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main ;
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe cette fois devina qui frappait,
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisaient semblant de rire,
Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse, et s'échappe à la hâte,
En se disant entre ses dents :
« Ne jouons point avec les grands;
Le plus doux a toujours des griffes à la patte. »

(*Fables.*)

Le rossignol et le prince.

Un jeune prince avec son gouverneur
Se promenait dans un bocage,
Et s'ennuyait, suivant l'usage :
C'est le profit de la grandeur.
Un rossignol chantait sous le feuillage;
Le prince l'aperçoit et le trouve charmant;
Et comme il était prince, il veut dans le moment
L'attraper et le mettre en cage;
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.
« Pourquoi donc, dit alors son altesse en colère,
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois farouche et solitaire,
Dis que mon palais est rempli de moineaux!

— C'est, lui dit le mentor, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver :
Les sots savent tous se produire ;
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver. »

(*Fables.*)

La vipère et la sangsue.

La vipère disait un jour à la sangsue :
« Que notre sort est différent !
On vous cherche, on me fuit ; si l'on peut, on me tue ;
Et vous, aussitôt qu'on vous prend,
Loin de craindre votre blessure,
L'homme vous donne de son sang
Une ample et bonne nourriture ;
Cependant vous et moi faisons même piqûre. »
La citoyenne de l'étang
Répond : « Oh ! que nenni, ma chère :
La vôtre fait du mal, la mienne est salutaire.
Par moi plus d'un malade obtient sa guérison.
Par vous tout homme sain trouve une mort cruelle.
Entre nous deux, je crois, la différence est belle :
Je suis remède et vous poison. »

Cette fable aisément s'explique :
C'est la satire et la critique.

(*Fables.*)

Le voyage.

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route ;
Aller de chute en chute, et se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi ;
Voir sur sa tête alors s'amasser les nuages ;
Dans un sable mouvant précipiter ses pas ;

Courir en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas ;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite;
Arriver haletant, se coucher, s'endormir:
On appelle cela naître, vivre et mourir.
La volonté de Dieu soit faite!

(*Fables.*)

COLLIN D'HARLEVILLE.

COLLIN D'HARLEVILLE (JEAN-FRANÇOIS) naquit à Maintenon, le 30 mai 1755. L'*Inconstant*, sa première comédie, donnée en 1780, fut très-froidement accueillie: le désappointement qu'il en éprouva l'engagea à abandonner le théâtre pour le barreau; mais la reprise de cette pièce ayant été plus heureuse, Collin se remit à l'œuvre, et fit représenter l'*Optimiste*, que suivirent les *Châteaux en Espagne*, le *vieux Célibataire*, *M. de Crac*, et plusieurs autres ouvrages moins importants, qui cependant portent le cachet du talent facile et aimable de leur auteur.

Collin entra à l'Institut en 1795, et mourut le 24 février 1806.

Les châteaux en Espagne.

M. D'ORLANGE.

.... Chacun fait des châteaux en Espagne;
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne;
On en fait en dormant; on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire un moment seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit.... Son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite;
Un commis est ministre; un jeune abbé, prélat;
Le prélat.... Il n'est pas jusqu'au simple soldat
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;
Et le pauvre lui-même est riche en espérance.

VICTOR, *son valet.*

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

M. D'ORLANGE.

Hé bien! chacun du moins fut heureux en rêvant;
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve;

A nos chagrins réels c'est une utile trêve;
Nous en avons besoin : nous sommes assiégés
De maux dont à la fin nous serions surchargés,
Sans le délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion! doux oubli de nos peines!
Oh! qui pourrait compter les heureux que tu fais!
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur! tu nous donnes d'avance
Le bonheur que promet seulement l'espérance;
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux,
Et tu mets à la place un plaisir : en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes :
Et, dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

. . . . . .

VICTOR, *seul.*

On peut bien quelquefois se flatter dans la vie :
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie,
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh! non;
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur. »
Si je gagnais pourtant le gros lot, quel bonheur!
J'achèterais d'abord une ample seigneurie....
Non, plutôt une bonne et grasse métairie;
Oh! oui, dans ce canton; j'aime ce pays-ci;
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurais donc à mon tour des gens à mon service.
Dans le commandement je serai peu novice;
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi! gros fermier! J'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir :
Ces mains chaque jour je prétends les nourrir.

C'est un coup-d'œil charmant! et puis cela rapporte.
Quel plaisir quand, le soir, assis devant ma porte,
J'attendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents!
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses!
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité!
Je serais plus heureux que le roi sur son trône.
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : « Voilà
Ce bon monsieur Victor. » Cela me touchera.
Je puis bien m'abuser, mais ce n'est pas sans cause :
Mon projet est au moins fondé sur quelque chose,
Sur un billet. Je veux revoir ce cher.... Eh! mais....
Où donc est-il?... tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible?
Ah! l'aurais-je perdu?... Serait-il bien possible?...
Mon malheur est certain.... me voilà confondu.
Que vais-je devenir? Hélas! j'ai tout perdu.

(*Les Châteaux en Espagne.*)

L'inconstant.

Inconstant! ho! voilà votre mot ordinaire!
Eh! c'est pour ne pas être inconstant, au contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès :
J'aime bien mieux changer auparavant qu'après.
C'est que je fus trompé, c'est qu'il faut souvent l'être,
C'est qu'il est maint état qu'on ne peut bien connaître,
A moins que par soi-même on ne l'ait exercé;
Ce n'est qu'après l'essai qu'on est désabusé.
J'aurai pu me trouver dans cette circonstance,
Sans être pour cela coupable d'inconstance.
Je goûte d'un état; j'y suis mal, et j'en sors;
Rien de plus naturel. Quoi! faudrait-il alors

Végéter sans désirs, sans nulle inquiétude?
Et, stupide jouet de la sotte habitude,
Garder par indolence un état ennuyeux?
N'être heureux qu'à demi quand on peut être mieux?
Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance;
M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance?
A tout le genre humain dites-en donc autant :
A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant,
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause :
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose;
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté.
On veut fixer en vain cette mobilité :
Vains efforts! il échappe, il faut qu'il se promène,
Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel;
Et pour être constant il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il serait bien étrange
Qu'il fût seul immobile; autour de lui tout change,
La terre se dépouille, et bientôt reverdit;
La lune tous les mois s'accroît et s'arrondit....
Que dis-je? en moins d'un jour, tour à tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface; en un mot,
Tout change : changeons donc, puisque c'est notre lot.

(*L'Inconstant.*)

Le pessimiste.

LE PESSIMISTE.

Et moi.... car à mon tour il faut que je réponde,
Et que par mille faits, enfin, je vous confonde;
Je vous soutiens, morbleu! qu'ici-bas tout est mal,
Tout sans exception, au physique, au moral.
Nous souffrons en naissant, pendant la vie entière,
Et nous souffrons surtout à notre heure dernière.
Nous sentons, tourmentés au dedans, au dehors,
Et les chagrins de l'âme et les douleurs du corps.

Les fléaux avec nous ne font ni paix ni trêve;
Ou la terre s'entr'ouvre, ou la mer se soulève.
Nous-mêmes à l'envi déchaînés contre nous,
Comme si nous voulions nous exterminer tous,
Nous avons inventé les combats, les supplices.
C'était peu de nos maux, nous y joignons nos vices.
Aux riches, aux puissants, l'innocent est vendu;
On outrage l'honneur, on flétrit la vertu.
Tous nos plaisirs sont faux, notre joie indécente.
On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.
L'hymen est sans amour, l'amour n'est nulle part;
Pour le sexe on n'a plus de respect ni d'égard.
On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes,
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.
On fait de plate prose et de plus méchants vers,
On raisonne de tout; et toujours de travers;
Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le dise,
On ne voit que noirceur, et misère et sottise.

L'OPTIMISTE.

Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant!
Vous ne le croyez pas vous-même ressemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cause.
Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cause?
Vous parlez de volcans, de naufrage.... Eh, mon cher,
Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
Sans doute autant que vous je déteste la guerre;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.
Bien des gens, dites-vous, doivent : sans contredit,
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?
L'hymen est sans amour? Ma femme a la réplique.
L'amour n'est nulle part? Consultez Angélique.
Les femmes sont un peu coquettes? Ce n'est rien :
Ce sexe est fait pour plaire, il s'en acquitte bien.
Tous nos plaisirs sont faux? Mais quelquefois à table

Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.
On fait de méchants vers? Eh! ne les lisez pas :
Il en paraît aussi dont je fais très-grand cas.
On déraisonne? Eh! oui, parfois un faux système
Nous égare.... Entre nous, vous le prouvez vous-même;
Calmez donc votre bile, et croyez qu'en un mot,
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

. . . . . .

Je ne suis point aveugle, et je vois, j'en conviens,
Quelques maux, mais je vois encore plus de biens;
Je savoure les biens : les maux, je les supporte.
Que gagnez-vous, de grâce, à gémir de la sorte?
Vos plaintes, après tout, ne sont qu'un mal de plus.
Laissez donc là, mon cher, des regrets superflus;
Reconnaissez du ciel la sagesse profonde,
Et croyez que tout est pour le mieux dans le monde.

(*L'optimiste.*)

FONTANES.

FONTANES (Louis, marquis de) naquit, en 1757, à Niort (Deux-Sèvres). Il débuta dans la carrière littéraire par la traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope. Le style pur et brillant de cet ouvrage donna une opinion avantageuse du goût et du talent de l'auteur, que les petits poëmes du *Cloître des Chartreux*, du *Verger* et de la *Forêt de Navarre*, le *Jour des morts dans une campagne*, poëme imité de Gray, placèrent au rang des littérateurs les plus distingués de son temps. Il faut reconnaître toutefois que ce n'est ni par la grandeur, ni par l'originalité des idées, que Fontanes s'est fait un nom; de sorte qu'aujourd'hui c'est plutôt un versificateur correct qu'un grand poëte.

On sait que Fontanes fut, sous le nom de Grand-Maître, le premier chef de l'Université impériale. Sous la restauration, cette dignité fut supprimée, et il ne fut plus que pair de France.

Fontanes, nommé membre de la seconde classe de l'Institut (Académie française), à l'époque de son organisation, mourut à Paris le 17 mars 1820.

La raison et l'amour-propre.

L'homme de deux pouvoirs suit la force contraire,
L'amour-propre qui meut, la raison qui modère :
Utiles tous les deux, s'ils remplissent leurs lois,
Nuisibles tous les deux, s'ils confondent leurs droits.
Bannissez l'amour-propre, et l'âme en léthargie
Perd, dans un froid repos, son active énergie.
Bannissez la raison, et l'âme ne sait plus
Gouverner de ses vœux le flux et le reflux.
Telle, au bord du marais, la plante solitaire
Naît, croît et multiplie, et pourrit sur la terre;
Ou tel un météore, en son cours inconstant,
Détruit tout, et lui-même est détruit à l'instant.
L'amour-propre est ardent, il presse, il sollicite,
Et, sans cesse agité, sans cesse nous agite :
La tranquille raison doute et juge à loisir,

Et, la balance en main, elle hésite à choisir.
Sur les objets présents l'amour-propre s'élance,
Dévore et perd soudain sa prompte jouissance;
Tandis que la raison, heureuse avec lenteur,
Calcule, assure, attend et prévoit le bonheur.
L'homme veut avec force, et résiste avec peine.
Si l'aveugle amour-propre au hasard nous entraîne,
Il faut que la raison, nous prêtant son appui,
Toujours veille, attentive à lutter contre lui.
Elle croît par le temps et par l'expérience;
Tous deux de l'amour-propre accusent l'imprudence.
La raison, l'amour-propre, ont le même désir,
Ils évitent la peine, ils cherchent le plaisir.
Mais l'un cueille la rose avant qu'elle fleurisse,
L'autre en suce le miel sans blesser le calice.
Dans le champ du plaisir, que l'œil de la raison
Des innocentes fleurs distingue le poison.
Heureux si, modérant une indiscrète envie,
Tu ne portes la main qu'à l'arbre de la vie;
Malheureux, si ton cœur succombait aux appas
De ce fruit défendu qui donne le trépas!
Des passions en nous l'amour-propre est le père,
Leur instinct se ressemble, et leur marche diffère;
Un bien réel ou faux est l'objet de leurs vœux :
Tout mortel ici-bas a le droit d'être heureux :
La loi de la nature avant tout veut qu'il s'aime;
Et lorsque d'un bonheur concentré dans lui-même
Il peut jouir en paix sans offenser autrui,
Son intérêt l'absout, la raison est pour lui.
Mais quand la passion, par son but ennoblie,
Pour l'intérêt de tous elle-même s'oublie,
Elle change de nom, et devient la vertu.

(*L'Essai sur l'homme.*)

Le Tasse.

Le Tasse, errant de ville en ville,
Un jour, accablé de ses maux,
S'assit près du laurier fertile
Qui, sur la tombe de Virgile,
Étend toujours ses verts rameaux.

En contemplant l'urne sacrée,
Ses yeux de larmes sont couverts;
Et là, d'une voix éplorée,
Il raconte à l'ombre adorée
Les longs tourments qu'il a soufferts.

Il veut fuir l'ingrate Ausonie;
Des talents il maudit le don,
Quand, touché des pleurs du génie,
Devant le chantre d'Herminie
Paraît le chantre de Didon.

« Eh quoi; dit-il, tu fis Armide,
Et tu peux accuser ton sort!
Souviens-toi que le Méonide[1],
Notre modèle et notre guide,
Ne devint grand qu'après sa mort.

« L'infortune, en sa coupe amère,
L'abreuva d'affronts et de pleurs;
Et quelque jour un autre Homère
Doit, au fond d'une île étrangère,
Mourir aveugle et sans honneurs[2].

« Plus heureux, je passai ma vie
Près d'Horace et de Varius;
Pollion, Auguste et Livie,
Me protégeaient contre l'envie,
Et faisaient taire Mévius.

1. Homère. — 2. Milton.

« Mais Énée aux champs de Laurente
Attendait mes derniers tableaux,
Quand près de moi la mort errante
Vint glacer ma main expirante,
Et fit échapper mes pinceaux.

« De l'indigence et du naufrage
Camoëns connut les tourments :
Naguère les nymphes du Tage,
Sur leur mélodieux rivage,
Ont redit ses gémissements.

« Ainsi, les maîtres de la lyre
Partout exhalent leurs chagrins ;
Vivants la haine les déchire,
Et ces dieux que la terre admire
Ont peu compté de jours sereins.

« Longtemps la gloire fugitive
Semble tromper leur noble orgueil ;
La gloire enfin pour eux arrive,
Et toujours sa palme tardive
Croît plus belle au pied d'un cercueil.

« Torquato [1], d'asile en asile
L'envie ose en vain t'outrager ;
Enfant des Muses, sois tranquille,
Ton Renaud [2] vivra comme Achille :
L'arrêt du temps doit te venger.

« Le bruit confus de la cabale
A tes pieds va bientôt mourir ;
Bientôt à moi-même on t'égale,
Et pour ta pompe triomphale
Le Capitole va s'ouvrir. »

1. Nom du Tasse. — 2. Héros du Tasse.

Virgile a dit: O doux présage!
A peine il rentre en son tombeau,
Et le vieux laurier qui l'ombrage,
Trois fois inclinant son feuillage,
Refleurit plus fier et plus beau.

Les derniers mots que l'ombre achève
Du Tasse ont calmé les regrets;
Plein de courage il se relève,
Et tenant sa lyre et son glaive,
Du destin brave tous les traits.

(*Odes.*)

LE BAILLY.

LE BAILLY (ANTOINE-FRANÇOIS) naquit à Caen, le 4 avril 1758. Les opéras qu'il a donnés et les poésies qu'il a publiées n'ont laissé ni trace ni souvenir; mais son recueil de *Fables* renferme des apologues ingénieux, dont il est bon de connaître au moins quelques-uns. Le Bailly reproduit souvent avec bonheur la manière de La Fontaine. Son style n'a pas l'élégance de celui de Florian, mais il a de la vérité, de la franchise et de l'abandon.

Le sage et le conquérant.

Sorti vainqueur de cent combats,
Et fier d'avoir porté le deuil et les alarmes
Jusques aux plus lointains climats,
Un nouveau Tamerlan visitait les États
Soumis au pouvoir de ses armes.
Un sage, par hasard, accompagnait ses pas;
Sage qui ne le flattait pas;
Mais on vantait son talent oratoire,
Et l'adroit conquérant l'admettait à sa cour,
Espérant le charger un jour
Du soin d'écrire son histoire.
Épuisés de fatigue, ils arrivent tous deux
Au sommet d'un roc sourcilleux,
Où le Tartare enfin s'arrête,
Jaloux de contempler sa dernière conquête :
C'était jadis une vaste cité
Qu'embellissaient les arts, enfants de l'opulence;
Mais en proie au pillage, à la férocité,
Ce n'était plus alors qu'une ruine immense.
Le sage, à cet aspect, se sent glacé d'horreur.
« Regarde, lui dit le vainqueur,
Que j'ai livré dix assauts, vingt batailles;

Là que les ennemis surpris
M'ont abandonné leurs murailles;
Ici, que par milliers des soldats aguerris
Ont rencontré leurs funérailles.
Quels beaux titres de gloire! ils sont partout écrits.
— Ah! lui répond le sage, osez-vous bien le croire?
Non, je ne vois autour de ces remparts
Que cendres, que débris et qu'ossements épars:
Vainement j'y cherche la gloire. »

(*Fables.*)

L'occasion manquée.

Maître Lambin dans son petit ménage
Aurait pu vivre heureux; il avait deux bons bras,
Le travail ne lui manquait pas :
Mais monsieur n'aimait pas l'ouvrage;
Il vivait donc très-pauvre, en regardant souvent
De quel côté soufflait le vent.
Lambin venait un jour d'achever un long somme,
Lorsqu'une femme ailée apparaît à notre homme.
C'est une déité dont le vol est si prompt
Que sans cesse elle glisse, en sa course incertaine,
Sur un rasoir tranchant où son pied touche à peine.
Un toupet de cheveux, qui lui couvre le front,
Dérobe sa figure entière,
Et la déesse enfin est chauve par derrière.
« Çà, dit-elle à Lambin, debout, vite, et suis-moi.
— Debout! c'est bientôt dit, je veux savoir pourquoi.
— Je viens te combler de largesses.
— Est-il croyable? — Oui, l'or va pleuvoir chez toi :
Honneurs, dignités et richesses,
Voilà ton lot. — O ciel!... et quand puis-je l'avoir?
— A l'instant. Suis mes pas.—Mais où donc?—Tu vas voir.
—Une minute au moins, pour passer ma mandille,
Et je vous suis. » En achevant ces mots,
Lambin fait mille tours; à son aise il s'habille;

Il perd le temps en vains propos,
Disant à sa moitié : « Vide-moi cette armoire;
Pour mieux serrer mon or, vide ce coffre aussi.
Ce soir, la poule au pot : je prétends rire et boire
Me voilà riche; et nargue du souci ! »
Lambin débite encore cent sottises pareilles,
Ne rêvant que monts et merveilles,
Et puis il part. Mais inutile soin !
Plus de déesse ! il la cherche, il l'appelle.
Hélas ! elle est déjà bien loin :
Vainement il court après elle.
C'était l'Occasion : qui la laisse échapper
Ne saurait plus la rattraper.

(*Fables.*)

Les métamorphoses du singe.

Gille, historien de foire, un jour par aventure
Trouva sous sa patte un miroir.
Mon singe, au même instant, de chercher à s'y voir.
« O le museau grotesque ! ô la plate figure !
S'écria-t-il; que je suis laid !
Maître des dieux, j'ose implorer tes grâces :
Laisse-moi le lot des grimaces;
Du reste je demande un changement complet. »
Jupin l'entend, et dit : « Je consens à la chose
Regarde ! es-tu content de ta métamorphose ? »
Le singe était déjà devenu perroquet.
Sous ce nouvel habit le drôle s'examine,
Aime assez son plumage, et surtout son caquet;
Mais il n'a pas tout vu. « Peste ! la sotte mine
Que me donne, dit-il, le gros bec que voilà !...
Jupin, vois donc quel bec énorme !
Je me fais peur; eh ! vite une autre forme. »
Par bonheur, en ce moment-là
Seigneur Jupiter était d'humeur à rire.

Il en fait donc un paon ; et cette fois le sire,
Promenant sur son corps des yeux émerveillés,
S'enfle, se pavane, et s'admire.
Mais las ! il voit ses vilains pieds,
Et mon impertinente bête
A Jupin derechef adresse une requête.
« Ma bonté, dit le dieu, commence à se lasser,
Cependant j'ai trop fait pour rester en arrière.
En te revêtissant[1] d'une forme dernière,
Je vais de chaque état où tu viens de passer
Te conserver le caractère :
Mais plus de babil importun. »
A ces mots, Jupiter lui donne un nouvel être,
Et qu'en fait-il? un petit maître.
Depuis ce temps, dit-on, les quatre n'en font qu'un.

(*Fables.*)

Le chameau et le bossu.

Au son du fifre et du tambour,
Dans les murs de Paris on promenait un jour
Un chameau du plus haut parage.
Il était fraîchement arrivé de Tunis,
Et mille curieux, en cercle réunis,
Pour le voir de plus près lui fermaient le passage.
Un riche, moins jaloux de compter des amis
Que de voir à ses pieds ramper un monde esclave,
Dans le chameau louait un air soumis;
Un magistrat aimait son maintien grave,
Tandis qu'un avare enchanté
Ne cessait d'applaudir à sa sobriété.
Un bossu vint, qui dit ensuite :
« Messieurs, voilà bien des propos;
Mais vous ne parlez pas de son plus grand mérite.
Voyez s'élever sur son dos
Cette gracieuse éminence;

1. Te revêtant.

Qu'il paraît léger sous ce poids!
Et combien sa figure en reçoit à la fois
Et de noblesse et d'élégance! »
En riant du bossu nous faisons comme lui;
A sa conduite en rien la nôtre ne déroge :
Et l'homme tous les jours dans l'éloge d'autrui,
Sans y songer fait son éloge.

(*Fables.*)

ANDRIEUX.

ANDRIEUX (FRANÇOIS-GUILLAUME-JEAN-STANISLAS) naquit à Strasbourg, le 6 mai 1759. Il a donné au théâtre plusieurs comédies agréables : *Anaximandre*, *le Trésor*, *la Soirée d'Auteuil*, *le Manteau*, et *les Étourdis*, son chef-d'œuvre; il fit représenter à la fin de sa carrière une tragédie, *Junius Brutus*, qui n'eut pas de succès. On lui doit plusieurs contes qui brillent par le naturel, l'esprit et la grâce. Comme professeur de littérature, Andrieux se fit un nom qui restera longtemps cher à ses nombreux élèves. Nommé secrétaire perpétuel de l'Académie française, il exerça ses fonctions avec autant de talent que de zèle jusqu'en 1833, époque à laquelle la mort l'enleva aux lettres.

Andrieux avait été l'ami de Collin d'Harleville. Ce fut même aux instances de celui-ci qu'il dut sa nomination à la seconde classe de l'Institut. Aussi lui conserva-t-il un attachement inaltérable pendant les vingt-sept ans qu'il lui survécut.

Le meunier de Sans-Souci.

L'homme est, dans ses écarts, un étrange problème.
Qui de nous en tout temps est fidèle à soi-même?
Le commun caractère est de n'en point avoir :
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal balancé sous le verre [1].
L'homme est bien variable; et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore :
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe et fort mauvais chrétien.

1. Le mercure dans le baromètre.

Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir les cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamettrie.
Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.
Sans-Souci!... ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets.
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas! Est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait sans cela renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier et d'un ton important:
« Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?
—Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut, est fort bon.... mon moulin est à moi,
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.

— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile;
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile,
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut; mon fils y vient de naître;
C'est mon Postdam à moi. Je suis tranchant peut-être :
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours ne me tenteraient pas.
Il vous en faut passer, je l'ai dit, j'y persiste. »
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté:
« Parbleu, de ton moulin c'est bien être entêté :
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre!
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître — Vous!... de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »
Le monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans;
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans :
Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique. »
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Epris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

(*Contes en vers.*)

Procès du sénat de Capoue.

Dans Capoue autrefois, chez ce peuple si doux,
S'élevaient des partis, l'un de l'autre jaloux :
L'Orgueil, l'Ambition, l'Envie à l'œil oblique,
Tourmentaient, déchiraient, perdaient la république,
D'impertinents bavards, soi-disant orateurs,
Des meilleurs citoyens ardents persécuteurs,
Excitent à dessein les haines les plus fortes,
Et, pour comble de maux, Annibal est aux portes.
Que faire et que résoudre en ce pressant danger ?
Tu vas tomber, Capoue, aux mains de l'étranger !
Le sénat effrayé délibère en tumulte ;
Le peuple soulevé lui prodigue l'insulte ;
On s'arme, on est déjà près d'en venir aux mains ;
Les meneurs triomphaient. Pour rompre leurs desseins,
Certain Pacuvius, vieux routier, forte tête,
Trouva dans son esprit cette ressource honnête :
« Avec vous, sénateurs, je fus longtemps brouillé ;
De mes biens, sans raison, vous m'avez dépouillé,
Leur dit-il ; mais je vois, dans la crise où nous sommes,
Les périls de l'État, non les fautes des hommes,
On égare le peuple, il le faut ramener :
Il est une leçon que je veux lui donner.
J'ai du cœur des humains un peu d'expérience ;
Laissez-moi faire enfin ; soyez sans défiance :
La patrie aujourd'hui me devra son salut. »
La peur en fit passer par tout ce qu'il voulut.
Il prend cet ascendant et ce pouvoir suprême....
Quand chacun consterné tremble et craint pour soi-même,
S'il se présente un homme au langage assuré,
On l'écoute, on lui cède, il ordonne à son gré :
Ainsi Pacuvius, du droit d'une âme forte,
Sort du sénat, le ferme, en fait garder la porte,
S'avance sur la place ; et son autorité
Calme un instant les flots de ce peuple irrité.

« Citoyens, leur dit-il, la divine justice
A vos vœux redoublés se montre enfin propice;
Elle livre en vos mains tous ces hommes pervers,
Ces sénateurs noircis de cent forfaits divers,
Dont chacun d'entre vous a reçu quelque offense;
Je les tiens renfermés, seuls, tremblants, sans défense;
Vous pouvez les punir, vous pouvez vous venger,
Sans livrer de combats, sans courir de danger.
Contre eux tout est permis, tout devient légitime;
Pardonner est honteux, et proscrire est sublime.
Je suis l'ami du peuple, ainsi vous m'en croirez;
Et surtout gardez-vous des avis modérés. »
L'assemblée applaudit à ce début si sage,
Et par un bruit flatteur lui donne son suffrage.
Le harangueur reprend : « Punissez leurs forfaits;
Mais ne trahissez pas vos propres intérêts.
A qui veut se venger, trop souvent il en coûte.
Votre juste courroux, je n'en fais aucun doute,
Proscrit les sénateurs, et non pas le sénat.
Ce conseil nécessaire est l'âme de l'État,
Le gardien de nos lois, l'appui d'un peuple libre.
Aux rives de Vulturne, ainsi qu'aux bords du Tibre,
On hait la servitude, on abhorre les rois. »
Tout le peuple applaudit une seconde fois.
« Voici donc, citoyens, le parti qu'il faut suivre :
Parmi ces sénateurs que le destin vous livre,
Que chacun à son tour, sur la place cité,
Vienne entendre l'arrêt qu'il aura mérité;
Mais avant qu'à nos lois sa peine satisfasse,
Il faudra qu'au sénat un autre le remplace;
Que vous preniez le soin d'élire parmi vous
Un nouveau sénateur, de ses devoirs jaloux,
Exempt d'ambition, de faste, d'avarice,
Ayant mille vertus sans avoir aucun vice,
Et que tout le sénat soit ainsi composé.
Vous voyez, citoyens, que rien n'est plus aisé. »

La motion aux voix est d'abord adoptée,
Et sans autre examen soudain exécutée.
Les noms des sénateurs qu'on doit tirer au sort
Sont jetés dans une urne ; et le premier qui sort
Est aux regards du peuple amené sur la place.
A son nom, à sa vue, on crie, on le menace ;
Aucun tourment pour lui ne semble trop cruel,
Et peut-être de tous c'est le plus criminel.
« Bien, dit Pacuvius, le cri public m'atteste
Que tout le monde ici l'accuse et le déteste ;
Il faut donc de son rang l'exclure, et décider
Quel homme vertueux devra lui succéder.
Pesez les candidats, tenez bien la balance :
Voyons, qui nommez-vous ? » Il se fit un silence.
On avait beau chercher, chacun, excepté soi,
Ne connaissait personne à mettre en cet emploi.
Cependant, à la fin, quelqu'un de l'assistance,
Voyant qu'on ne dit mot, prend un peu d'assurance,
Hasarde un nom ; encor le risqua-t-il si bas,
Qu'à moins d'être tout près, on ne l'entendit pas.
Ses voisins, plus hardis, tout haut le répétèrent.
Mille cris à la fois contre lui s'élevèrent.
« Pouvait-on présenter un pareil sénateur ?
Celui qu'on rejetait était cent fois meilleur. »
Le second proposé fut accueilli de même ;
Et ce fut encor pis quand on vint au troisième.
Quelques autres après ne semblèrent nommés
Que pour être hués, conspués, diffamés....
Le peuple ouvre les yeux, se ravise ; et la foule,
Sans avoir fait de choix, tout doucement s'écoule.
De beaucoup d'intrigants ce jour devint l'écueil.
L'adroit Pacuvius, qui suivait tout de l'œil :
« Pardonnez-moi, dit-il, l'innocent artifice
Qui vous fait rendre à tous une exacte justice.
Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
D'un blâme intéressé chargeaient nos sénateurs,

Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces ?
Eh ! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places ?
Ajournons, citoyens, ce dangereux procès ;
D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès ;
Éteignons nos débats ; que le passé s'oublie,
Et réunissons-nous pour sauver l'Italie. »
On crut Pacuvius, mais non pas pour longtemps :
Les esprits à Capoue étaient fort inconstants.
Bientôt se ranima la discorde civile ;
Et bientôt l'étranger, s'emparant de la ville,
Mit sous un même joug et peuple et sénateurs.
Français, ce trait s'appelle un avis aux lecteurs.

(*Contes en vers.*)

ANDRÉ CHÉNIER.

CHÉNIER (ANDRÉ-MARIE) naquit à Constantinople le 29 octobre 1762. Il servit d'abord; puis, lorsque vint la révolution, il se prit d'enthousiasme pour elle et se mêla à la politique. Doué d'un esprit élégant et habitué à une vie paisible, il ne tarda pas à combattre les partis qui, dès la fin de l'Assemblée constituante, s'emparèrent de l'opinion publique et des affaires. Rédacteur du *Journal de Paris*, il combattit les amis de Danton, et, quoique son frère Marie-Joseph fît partie de la Montagne, il fut arrêté.

Marie-Joseph ne put obtenir sa grâce de Robespierre, et André fut condamné à mort. Au moment où l'on vint le chercher pour le conduire à la mort, il cherchait un vers pour achever la pièce que nous transcrivons ici :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire,
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour?
Peut-être, avant que l'heure, en cercle promenée,
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa course est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera mes paupières;
Avant que de ces deux moitiés
Le vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés,
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres....

« J'avais quelque chose là, » dit André Chénier en montant sur l'échafaud. Il n'a pas joui de sa gloire. Lorsque vers 1820, M. H. de Latouche recueillit et publia ses vers, son nom, presque inconnu, devint tout à coup fameux. Une école nouvelle allait le prendre pour inspirateur et pour guide.

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

disait-il. Et il imitait la manière des Grecs, brisant le vers français et l'assouplissant. On a exagéré depuis ces licences que nos bons auteurs avaient déjà prises quelquefois. Mais André Chénier n'est pas coupable des excès de ses admirateurs. C'était une âme de poëte; il a trouvé des accents d'une grâce infinie; il a ranimé plus d'une muse grecque, et ce sont surtout celles de ses œuvres que

nous ne pouvons transcrire ici qui sont des chefs-d'œuvre. Il ne faut pas oublier qu'il n'a laissé que des manuscrits imparfaits et en désordre.

L'influence de Chénier sur la poésie du XIX^e^ siècle est incontestable.

Éloge de la France.

France ! ô belle contrée, ô terre généreuse,
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse
Tu ne sens point du Nord les glaçantes horreurs :
Le Midi de ses feux t'épargne les fureurs,
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles
Ne trompent une main crédule, ni tes bois
Des tigres frémissants ne redoutent la voix ;
Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.
Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets ;
Et de Beaune et d'Aï les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine et les hauts Pyrénées [1],
Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.
La Provence odorante et de Zéphire aimée
Respire sur les mers une haleine embaumée,
Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leur tunique d'or.
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Forme la grasse olive aux liqueurs savonneuses,
Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
Où la fraîche grenade enferme ses rubis.
Sur tes rochers touffus la chèvre se hérisse ;
Tes prés enflent de lait la féconde génisse,
Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,
Épaissir le tissu de leur blanche toison.

1. *Pyrénées* est du féminin.

Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux,
L'indomptable Garonne aux vagues insensées ;
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées ;
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin
Qui, nourrissant partout, sur tes nobles rivages,
Fleurs, moissons et vergers, et bois et pâturages,
Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
Sous des arches de pierre, à grand bruit emportés.
Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,
Ces ports, où des deux mers l'active bienfaisance
Amène les tributs du rivage lointain
Que visite Phébus le soir ou le matin ?
Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,
De bassins en bassins ces ondes amassées,
Pour joindre aux pieds des monts l'une et l'autre Thétis ?
Et ces vastes chemins en tous lieux départis,
Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,
Pense au nom des Trudaine[1] et bénit leur ouvrage ?

(*Hymne à la France.*)

La Pérouse.

J'accuserai les vents et cette mer jalouse
Qui retient, qui peut-être a ravi La Pérouse.
Il partit. L'amitié, les sciences, l'amour
Et la gloire française imploraient son retour.
Dix ans sont écoulés, sans que la renommée
De son trépas au moins soit encore informée.
Malheureux ! un rocher inconnu sous les eaux
A-t-il, brisant les flancs de tes hardis vaisseaux,
Dispersé ta dépouille au sein du gouffre immense ?
Ou, le nombre et la fraude opprimant ta vaillance,

1. Famille d'intendants, amis de Chénier.

Nu, captif, désarmé, du sauvage inhumain
As-tu vu s'apprêter l'exécrable festin?
Ou plutôt, dans une île, assis sur le rivage,
Attends-tu ton ami voguant de plage en plage;
Ton ami, qui partout, jusqu'aux bornes des mers,
Où d'éternelles nuits et d'éternels hivers
Font plier notre globe entre deux monts de glace,
Aux flots de l'Océan court demander ta trace?
Malheureux! tes amis, souvent dans leurs banquets,
Disent en soupirant: « Reviendra-t-il jamais? »
Ta femme, à son espoir, à ses vœux enchaînée,
Doutant de son veuvage ou de son hyménée,
N'entend, ne voit que toi dans ses chastes douleurs,
Se reproche un sourire, et tout entière aux pleurs,
Cherche en son lit désert, peuplé de ton image,
Un pénible sommeil que trouble ton naufrage.

(*Poésies diverses.*)

La frivolité.

Mère du vain Caprice et du léger Prestige,
La Fantaisie ailée autour d'elle voltige:
Nymphe au corps ondoyant, né de lumière et d'air,
Qui mieux que l'onde agile ou le rapide éclair,
Ou la glace inquiète au soleil présentée,
S'allume en un instant, purpurine, argentée;
Ou s'enflamme de rose, ou petille d'azur.
Un vol la précipite, inégal et peu sûr,
La déesse jamais ne connut d'autre guide.
Les Rêves transparents, troupe vaine et fluide,
D'un vol étincelant caressent ses lambris.
Auprès d'elle, à toute heure, elle occupe les Ris.
L'un pétrit les parfums des bouches embaumées;
L'autre le jeune éclat des lèvres enflammées;
L'autre inutile et seul, au bout d'un chalumeau,
En globe aérien, souffle une goutte d'eau.

La reine, en cette cour, qu'anime la Folie,
Va, vient, chante, se tait, regarde, écoute, oublie,
Et dans mille cristaux, qui portent son palais,
Rit de voir mille fois étinceler ses traits.

(*Poésies diverses.*)

La jeune captive.

L'épi naissant mûrit, de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
Boit les doux présents de l'aurore,
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi, je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
Je plie, et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein;
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain;
J'ai les ailes de l'espérance.
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin

J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson,
Et, comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin;
Je veux achever ma journée.

O Mort! tu peux attendre: éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les amours des baisers, les muses des concerts;
Je ne veux pas mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre, toutefois,
S'éveillait; écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive,
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle:
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle[1].

(*Dernières poésies.*)

1. Ces vers ont été écrits à Saint-Lazare pour mademoiselle de Coigny.

Fragment.

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pauvres chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.
Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.
Dans cet abîme enseveli
J'ai le même destin Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
Mille autres moutons comme moi
Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,
Seront servis au peuple-roi.
Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie
Un mot, à travers ces barreaux,
A versé quelque baume en mon âme flétrie:
De l'or peut-être à mes bourreaux....
Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
Vivez, amis; vivez contents.
En dépit de Bavus, soyez lents à me suivre;
Peut-être en de plus heureux temps
J'ai, moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits;
A mon tour aujourd'hui mon malheur importune.
Vivez, amis; vivez en paix.

(*Iambes.*)

LEGOUVÉ.

LEGOUVÉ (GABRIEL-MARIE-JEAN-BAPTISTE) naquit à Paris le 23 juin 1764. Après quelques essais poétiques qui passèrent inaperçus, il donna au théâtre *la Mort d'Abel*, tragédie qui commença sa réputation; *Épicharis et Néron*, qu'il fit représenter ensuite, eut un succès éclatant; *Quintus Fabius*, *Étéocle et Polynice*, enfin *la Mort d'Henri IV*, furent favorablement accueillis aussi dans la nouveauté; mais aucun de ces ouvrages n'est resté au répertoire. Un petit poëme écrit avec élégance et rempli de détails heureux, *le Mérite des femmes*, a procuré à son nom une popularité qui jusqu'à ce moment lui est restée fidèle. On relit aussi avec plaisir *la Sépulture*, *la Mélancolie*, et *les Souvenirs*, compositions gracieuses, remarquables par la pureté et la douceur du style.

Legouvé, qui était entré à l'Institut en 1798, mourut à Paris, le 30 août 1812.

Le cimetière de campagne.

Où suis-je? à mes regards un humble cimetière
Offre de l'homme éteint la demeure dernière.
Un cimetière aux champs! quel tableau! quel trésor!
Là ne se montrent point l'airain, le marbre, l'or;
Là ne s'élèvent point ces tombes fastueuses,
Où dorment à grands frais les ombres orgueilleuses
De ces usurpateurs par la mort dévorés,
Et, jusque dans la mort, du peuple séparés.
On y trouve, fermés par des remparts agrestes,
Quelques pierres sans nom, quelques tombes modestes,
Le reste dans la poudre au hasard confondu
Salut, cendre du pauvre! Ah! ce respect t'est dû.
Souvent ceux dont le marbre immense et solitaire
D'un vain poids après eux fatigue encor la terre,
Ne firent que changer de mort dans le tombeau;
Toi, chacun de tes jours fut un bienfait nouveau.
Courbé sur les sillons, de leurs trésors serviles

Ta sueur enrichit l'oisiveté des villes ;
Et, quand Mars des combats fit retentir le cri,
Tu défendis l'État après l'avoir nourri.
Enfin chaque tombeau de cet enclos tranquille
Renferme un citoyen qui fut toujours utile.
Salut, cendre du pauvre ! accepte tous mes pleurs.
Mais quelle autre pensée éveille mes douleurs ?
Tel est donc de la mort l'inévitable empire,
Vertueux ou méchant il faut que l'homme expire.
La foule des humains est un faible troupeau
Qu'effroyable pasteur, le Temps mène au tombeau.
Notre sol n'est formé que de poussière humaine ;
Et lorsque dans les champs l'automne nous promène,
Nos pieds inattentifs foulent à chaque pas
Un informe débris, monument du trépas.
Voilà de quels pensers les cercueils m'environnent.
Mais, loin que mes esprits à leur aspect s'étonnent,
De l'immortalité je sens mieux le besoin,
Quand j'ai pour siége une urne et la mort pour témoin.

(*La Mélancolie.*)

Lucain, ou l'enthousiasme du poëte.

L'avenir !... pour lui seul chante et vit le poëte ;
Sans regarder son siècle, au sein de la retraite,
Il écrit l'œil fixé sur la postérité,
Et déjà respirant son immortalité.
Je crois sentir la mienne en célébrant Pharsale.
Quel sujet ! quels exploits ! quels tableaux il étale !
Ce n'est point ces combats, ces héros ignorés,
Si par Virgile, Homère, ils n'étaient célébrés :
C'est dans ses fondements la liberté sapée !
L'univers asservi ! Caton, César, Pompée !
Les plus grands des humains l'un à l'autre opposés !

Le plus grand des débats par l'histoire exposés!
Des crimes, des vertus d'un nouveau caractère,
Rome opposée à Rome, et la terre à la terre!
Ah! si tous ces transports dont je suis tourmenté,
Ces élans inquiets vers la postérité,
Ne sont pas de l'orgueil une vaine chimère,
O sublime Virgile, et toi, divin Homère!
Un jour peut-être, un jour, grâce à des noms si beaux,
Le monde associera mon urne à vos tombeaux;
Et Caton et Pompée, au temple de Mémoire,
Porteront près de vous le chantre de leur gloire.

(*Épicharis et Néron.*)

L'histoire.

Avant qu'on vît briller sa lumière féconde,
Les temps se succédaient dans une nuit profonde;
Les peuples, tour à tour par l'oubli dévorés,
Sur la terre passaient l'un de l'autre ignorés;
Les grands événements n'avaient point d'interprètes;
Les débris étaient morts et les tombes muettes.
L'histoire luit, soudain les temps ont reculé;
L'ombre a fui, les tombeaux, les débris ont parlé;
Les générations s'entendent et s'instruisent,
Et de l'esprit humain les travaux s'éternisent.
O charmes de l'étude! ô sublimes récits!
Dans quels transports le sage, à son foyer assis,
Suit les nombreux combats et d'Athène et de Rome;
A travers deux mille ans applaudit un grand homme.
Consulte l'orateur et le guerrier fameux;
Partage les revers des peuples grands comme eux;
Voit l'empire romain, sous les fers des Vandales,
De ses vils empereurs expier les scandales;
Et, bientôt déchiré par divers potentats,
Son cadavre fécond enfanter cent États;

Retrouve en d'autres lieux, sur la sanglante arène,
Marcius dans Condé, Scipion dans Turenne,
Et, rempli des héros et des faits éclatants,
Ainsi que tous les lieux, embrasse tous les temps.

(*Les Souvenirs.*)

M. J. CHÉNIER.

CHÉNIER (MARIE-JOSEPH), né en 1764 à Constantinople, débuta à l'âge de vingt-cinq ans par la tragédie de *Charles IX*, dont le succès fut dû, en grande partie, aux passions qui animaient toute la France en 1789. On y trouvait tous les défauts qui déparent le théâtre de Chénier, défauts qui consistent surtout en ce que l'auteur oublie toujours son action et ses personnages pour exposer des idées. Le théâtre semble n'avoir été pour Chénier qu'un moyen de faire entendre à l'auditoire des théories républicaines ou philosophiques. De là vient que, malgré le très-grand talent du poëte, aucune de ses pièces n'a eu un succès durable, et qu'on n'y peut trouver que de beaux morceaux. Son génie le portait vers la satire; c'est là qu'il a montré une verve égale à son imagination; c'est là aussi, pourrait-on dire, qu'il a déposé tout ce qu'il y avait en lui de vraiment poétique; car dans ses tragédies et dans ses élégies, les passages les plus animés et les plus cités sont encore des morceaux satiriques.

Chénier était de l'Académie française, à laquelle il a fait, en 1808, un rapport justement célèbre, présenté par elle à l'empereur et souvent réimprimé depuis, *sur l'état et les progrès de la littérature française depuis* 1789.

Il est mort le 10 janvier 1811.

Règne de Tibère.

Quand sous le crime heureux tout languit abattu,
Malheur au citoyen coupable de vertu;
Et dont la gloire offense, à Rome ou dans l'armée,
Tibère impatient de toute renommée.
Les délateurs, vendant leurs voix et leurs écrits,
Viennent dans son palais marchander les proscrits;
Lui seul des tribunaux fait pencher la balance;
Le sénat le contemple, et décrète en silence;
Les regards sont muets, les lois n'osent parler;
Tibère à ses genoux voit l'univers trembler,
Et, subissant lui-même un tyrannique empire,
Éprouve, en l'ordonnant, la frayeur qu'il inspire.

En ses yeux, qui toujours commandent les forfaits,
Son ministre devine et prévient les arrêts;
Et le ciel à la fois fit naître en sa colère,
Tibère pour Séjan, et Séjan pour Tibère.
S'ils n'eussent divisé Germanicus et vous,
Peut-être un jour plus pur luirait encor sur nous.
Le peuple est fatigué du pouvoir despotique :
Naguère, il m'en souvient, le nom de république
A, jusque dans sa cour, effrayé l'oppresseur,
Quand des derniers Romains et la veuve et la sœur,
Le nièce de Caton, cette illustre Junie,
A leurs mânes sanglants fut enfin réunie.
Devant l'urne funèbre on portait ses aïeux :
Entre tous les héros qui, présents à nos yeux,
Provoquaient la douleur et la reconnaissance,
Brutus et Cassius brillaient par leur absence.
Que dis-je? Le tyran ne peut dormir en paix :
Quand la nuit sur nos murs étend son voile épais,
Des regrets importuns fatiguent son oreille;
Des Romains opprimés la douleur se réveille;
Et leurs cris menaçants, par Tibère entendus,
Vont lui porter ces mots : « Rends-nous Germanicus! »

(*Tibère.*)

Mort d'Anne de Boulen [1].

Sire, chargé par vous d'un ordre de clémence,
Je courais à la mort enlever l'innocence.
Je vois de tous côtés vos sujets éperdus,
Vos malheureux sujets à grands flots répandus
Dans la place où la reine, indignement traînée,
Devait sur l'échafaud finir sa destinée.
Ils venaient voir mourir ce qu'ils ont adoré.
Je vole au-devant d'eux, et, d'espoir enivré,
En mots entrecoupés, de loin, tout hors d'haleine,

[1] Anne de Boleyn, l'une des six femmes de Henri VIII, roi d'Angleterre.

Je m'écrie : « Arrêtez ! sauvez, sauvez la reine ;
Grâce, pardon ; je viens, je parle au nom du roi.
Ils ne m'ont répondu que par un cri d'effroi.
A ces clameurs succède un plus affreux silence ;
J'interroge : on se tait. Je frémis, je m'avance :
Je lis dans tous les yeux ; je ne vois que des pleurs :
Un deuil universel remplissait tous les cœurs.
J'étais glacé de crainte ; et cependant la foule
S'entr'ouvre, me fait place, et lentement s'écoule :
J'arrive au lieu fatal, j'appelle.... Il n'est plus temps.
O reine, j'aperçois vos restes palpitants !
J'ai vu son sang, j'ai vu cette tête sacrée
D'un corps inanimé maintenant séparée.
Ses yeux, environnés des ombres de la mort,
Semblaient vers ce séjour se tourner sans effort ;
Ses yeux où la vertu répandait tous ses charmes,
Ses yeux encor mouillés de leurs dernières larmes.
Femmes, enfants, vieillards, regardaient en tremblant
Ces augustes débris, ce front pâle et sanglant.
Des vengeances des lois l'exécuteur farouche,
Lui-même consterné, les sanglots à la bouche,
Détournait ses regards d'un spectacle odieux,
Et s'étonnait des pleurs qui tombaient de ses yeux.
Mille voix condamnaient des juges homicides.
J'ai vu des citoyens baisant ses mains livides,
Raconter ses bienfaits, et, les bras étendus,
L'invoquer dans le ciel, asile des vertus.
Au milieu de l'opprobre on lui rendait hommage.
Chacun tenait sur elle un différent langage,
Mais tous la bénissaient ; tous avec des sanglots,
De ses derniers discours répétaient quelques mots.
Elle a parlé d'un frère, honneur de sa famille,
Du roi, de vous, madame, et surtout de sa fille.
A ses tristes sujets elle a fait ses adieux,
Et son âme innocente a monté vers les cieux.

(*Henri VIII.*)

Désenchantement.

Le troupeau se rassemble à la voix des bergers;
J'entends frémir du soir les insectes légers;
Des nocturnes zéphirs je sens la douce haleine;
Le soleil de ses feux ne rougit plus la plaine,
Et cet astre plus doux, qui luit au haut des cieux,
Argente mollement les flots silencieux.
Mais une voix qui sort du vallon solitaire
Me dit : « Viens, tes amis ne sont plus sur la terre;
Viens, tu veux rester libre, et le peuple est vaincu. »
Il est vrai : jeune encor, j'ai déjà trop vécu.
L'espérance lointaine et les vastes pensées
Embellissaient mes nuits tranquillement bercées;
A mon esprit déçu, facile à prévenir,
Des mensonges riants coloraient l'avenir.
Flatteuse illusion, tu m'es bientôt ravie!
Vous m'avez délaissé, doux rêves de la vie;
Plaisirs, gloire, bonheur, patrie et liberté,
Vous fuyez loin d'un cœur vide et désenchanté.
Les travaux, les chagrins ont doublé mes années;
Ma vie est sans couleur, et mes pâles journées
M'offrent de longs ennuis l'enchaînement certain,
Lugubres comme un soir qui n'eut pas de matin.
Je vois le but, j'y touche, et j'ai soif de l'atteindre.
Le feu qui me brûlait a besoin de s'éteindre.
Ce qui m'en reste encor n'est qu'un morne flambeau
Éclairant à mes yeux le chemin du tombeau.
Que je repose en paix sous le gazon rustique;
Sur les bords du ruisseau pur et mélancolique!
Vous, amis des humains, et des champs, et des vers,
Par un doux souvenir peuplez ces lieux déserts;
Suspendez aux tilleuls qui forment ces bocages
Mes derniers vêtements mouillés de tant d'orages;
Là, quelquefois encor daignez vous rassembler;

Là, prononcez l'adieu; que je sente couler
Sur le sol enfermant mes cendres endormies
Des mots partis du cœur et des larmes amies!

(*La promenade.*)

La calomnie.

Narcisse et Tigellin, bourreaux législateurs,
De ces menteurs gagés se font les protecteurs:
De toute renommée envieux adversaires,
Et d'un parti cruel plus cruels émissaires,
Odieux proconsuls, régnant par des complots,
Des fleuves consternés ils ont rougi les flots.
J'ai vu fuir, à leur nom, les épouses tremblantes!...
Le *Moniteur* fidèle, en ses pages sanglantes,
Par le souvenir même inspire la terreur,
Et dénonce à Clio leur stupide fureur.
J'entends crier encor le sang de leurs victimes;
Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes.
Et c'est eux qu'aujourd'hui l'on voudrait excuser!
Qu'ai-je dit? On les vante! et l'on m'ose accuser!
Moi, jouet si longtemps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
Seul, attendant la mort quand leur coupable voix
Demandait à grands cris du sang et non des lois!
Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là mêmes, dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné[1]
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné!
L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi:
Scélérats, contre vous elle invoque la loi.
Hélas! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié:

1. André Chénier.

Mais ils vous ressemblaient, ils étaient sans pitié.
Si, le jour où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère
Qu'au fond des noirs cachots Dumont avait plongé,
Et qui deux jours plus tard périssait égorgé;
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée
Sous les feux du Lion ramènera l'année,
O mon frère! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là, souvent tu verras près de ton mausolée
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs;
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

(*Épîtres.*)

Les poëtes satiriques.

Après un long repos la moderne Italie
Aux jours des Médicis renaquit embellie;
Et parmi les beaux-arts en foule renaissants,
La muse satirique éleva ses accents.
Celui qui de nos preux a chanté les merveilles,
L'Arioste un moment lui consacra ses veilles;
Mais la cour de Ferrare épiait ses discours,
Et la satire est faible, écrite au sein des cours:
Si des liens dorés ont gêné son audace,
S'il répand dans ses vers moins de sel que de grâce,
Du langage toscan la douce urbanité
Brille en plus d'un récit élégamment conté;
Et, dans ces jolis riens qu'un stylé heureux décore,
L'Arioste imparfait est l'Arioste encore.
Du Régnier parmi nous Despréaux fut vainqueur.

Gloire au grand Despréaux! son génie et son cœur
Au vrai qu'il adora furent toujours fidèles;
Ce modèle à jamais formera les modèles.
Parmi tous les talents qu'éleva Port-Royal,
Le nerveux, le précis, l'ingénieux Pascal,
Pliant à tous les tons sa facile éloquence,
De sa prose classique enrichissait la France.
Despréaux, s'illustrant par de nouveaux succès,
Assura les honneurs de l'Hélicon français.
Dans ses vers épurés polissant le langage,
De l'élégant Malherbe il consomma l'ouvrage,
Des chefs-d'œuvre d'Horace atteignit la hauteur,
Et du premier des arts fut le législateur.
Que dis-je? il détrôna ces faux rois du Parnasse
Dont l'hôtel Rambouillet encourageait l'audace,
Et qui, des pensions faisant surtout grand cas,
Vendirent à Colbert l'esprit qu'ils n'avaient pas;
Cotin, de plats sonnets importunant les belles,
Parlant, rimant, prêchant sur le ton des ruelles;
L'âpre et dur Chapelain, qui, sans goût et sans art,
Tenta de rajeunir la rouille de Ronsard;
Tu chéris Despréaux, et tu suivis sa trace,
Élève de Virgile et d'Homère et d'Horace,
Pope, éternel honneur des muses d'Albion.
Soit que, parmi les dieux, sous les murs d'Ilion.
Tu chantes les combats et le courroux d'Achille;
Soit que, d'un ton plus doux, la flûte de Sicile
Aux rives de London module sous tes doigts
Des chants que de Windsor ont répétés les bois;
Soit que, tenant en main le compas didactique,
En d'épineux sentiers tu guides la critique;
Soit que d'un vain orgueil châtiant les travers,
Tu dévoiles à l'homme et l'homme et l'univers;
Soit qu'au pied des autels apportant son délire,
L'épouse d'Abailard, revivant sur ta lyre,
Exhale en traits de feu son amour et ses pleurs;

Mariant avec art les tons et les couleurs,
Partout d'heureux détails enrichissant le style,
Même dans l'agrément ne cherchant que l'utile,
Économe de mots et prodigue de sens,
A l'austère raison tu soumets tes accents;
Et ta muse, à la fois élégante et sensée,
En vers pleins et nerveux burine la pensée.
Quel prix récompensa tant de nobles travaux?
Du grand homme envié se croyant les rivaux,
Le lauréat Cibbert, Blacmore l'emphatique,
Philips, abandonnant son chalumeau rustique,
Tous les jours contre Pope élevant leurs clameurs,
Tentèrent de flétrir ses talents et ses mœurs.
Assailli, délaissé, mais fidèle à sa gloire,
Pope aux sifflets vengeurs dévoua leur mémoire,
A leur haine insolente opposa leurs écrits,
Et de Stupidité chanta les favoris.
Sous l'empire indolent de la folle Régence,
Voltaire, en l'âge heureux où se mûrit l'enfance,
Vit les ris succéder à ces sombres ennuis
Dont la pompe attristait le déclin de Louis;
Voltaire, de Chaulieu suivant le doux exemple,
Apprit à ses côtés, dans l'école du Temple,
Cet art si peu connu d'orner la vérité,
D'être sage en riant, d'instruire avec gaîté
Le pétulant sarcasme et la fine ironie,
Les bons mots, les bons vers, coulent de son génie,
C'est un vin généreux, qui, dans l'air élancé,
Loin du liége importun dont il était pressé,
Fait jaillir à longs flots la mousse et l'ambroisie,
Et l'oubli des chagrins dont notre âme est saisie.
Quelquefois la vengeance égara ses pinceaux:
Lorsque de traits hideux il peint les deux Rousseaux,
De la satire injuste on reconnaît l'empire,
Le rire à peine éclos sur les lèvres expire;
Un mot le plus gai se lit avec douleur:

Sacrés par le talent, plus saints par le malheur,
Que de titres unis pour désarmer sa haine !
Mais, tant que sur les bords embellis par la Seine
Des charmes du langage on sentira le prix;
Tant que d'un art divin les deux mondes épris,
Offrant un libre hommage aux muses de la France,
De nos chantres fameux chériront l'élégance,
L'avenir sifflera Nonnote, Sabatier,
Desfontaines, Fréron, Clément, Trublet, Berthier,
Et tout ce noir essaim d'immortelles victimes
Que le malin Voltaire enchaînait dans ses rimes.
Il fut persécuté, même au fond du tombeau :
Mais qui peut du génie éteindre le flambeau ?
Plus fort qu'ingénieux, moins plaisant que caustique,
Gilbert, de Juvénal émule fanatique,
Du plus sot Mahomet Séide infortuné,
Expira jeune encore et trop tôt moissonné.
Sa muse audacieuse, aux luttes aguerrie,
Semble être d'Apollon la prêtresse en furie,
Terrible, et s'agitant sur le trépied sacré,
Aux approches du dieu par ses cris imploré.
Trop heureux si toujours à la raison docile,
Laissant à la colère un accès moins facile,
Et des siècles futurs prévenant les arrêts,
Il n'eût d'un fiel dévot empoisonné ses traits!
Mais souvent dans ses vers, pleins d'un affreux courage,
L'outrage est un éloge, et l'éloge un outrage.
Après avoir vanté Baculard et Fréron,
Il crut de d'Alembert étouffer le renom;
Il voulut renverser de sa main trop hardie
Le portique imposant de l'Encyclopédie.
Du ton de Bossuet Descartes célébré,
L'éloge d'Antonin par lui-même inspiré,
Du chantre des Saisons l'élégante harmonie,
Et les pleurs éloquents que verse Mélanie,
Rien n'a pu de Gilbert désarmer les dégoûts.

De Voltaire lui-même osant être jaloux,
Jeune homme, il attaqua sa gloire octogénaire.
Qui vanta Baculard dut décrier Voltaire.
Il prétendit flétrir d'un souffle criminel
Les palmes qui couvraient le vieillard solennel;
Mais OEdipe et Brutus, mais Tancrède et Zaïre,
Mérope, Mahomet, Sémiramis, Alzire,
Accablèrent bientôt de leur poids glorieux
Le Titan révolté luttant contre les dieux.
Le Parnasse français voyait ternir son lustre;
Mais, dans nos derniers temps, déclin d'un âge illustre,
La satire eut encor quelques adorateurs,
Des demi-dieux du Pinde heureux imitateurs.

(*Essai sur la satire.*)

LEMERCIER.

LEMERCIER (Népomucène-Louis), né en 1770 à Paris, fit représenter, en 1797, sa tragédie d'*Agamemnon*, qui est restée son chef-d'œuvre. Depuis, il a publié beaucoup d'autres tragédies qui n'ont pas eu de succès. Mais sa comédie historique de *Pinto* mérite une mention toute particulière, tant parce que ce fut une innovation véritable sur notre théâtre, que parce qu'elle est fort bien conduite et parfaitement écrite ; Lemercier a fait aussi plusieurs poëmes du genre épique, sur lesquels on peut consulter l'*Histoire de la poésie française à l'époque impériale*.

Enfin il a fait à l'Athénée royal un *Cours analytique de littérature* où il a établi, ce qu'on n'attendait peut-être pas de lui, des règles de composition et de style extrêmement sévères et *ultra-classiques*, si l'on peut employer ce terme. Ces leçons déterminèrent l'Académie française à admettre Lemercier dans son sein en 1811. Du moins le président Merlin (de Douai) lui dit formellement, dans la réponse qu'il fit à son discours de réception, que s'il n'avait pas solennellement professé une doctrine réparatrice de l'exemple qu'il avait donné, l'Académie lui serait restée fermée, malgré ses titres littéraires.

Lemercier est aujourd'hui regardé comme un des génies les plus originaux du commencement de ce siècle. Malheureusement l'art de la composition et du style lui a trop souvent manqué pour qu'on le puisse mettre au premier rang de nos poëtes.

Il est mort en 1840.

Apparition du spectre de Thyeste à Égiste.

Thyeste! tu verras Agamemnon puni,
Qu'Oreste même expire à ses destins uni!
Chère ombre, apaise-toi! calmez-vous Euménides!
Vous avez au berceau proscrit les Pélopides :
Oreste n'est-il pas l'héritier de son rang?
Périssent lui, son fils, Électre, et tout son sang!
Ils mourront sous ce fer, que l'exécrable Atrée
Remit dès mon enfance à ma main égarée,
Lorsqu'un affreux serment, de ma bouche obtenu,

M'arma contre Thyeste, à moi-même inconnu.
Un dieu seul me ravit à ce noir parricide.
O mon père!... pourquoi ton spectre errant, livide,
Assiége-t-il mes pas? Il me parle, il me suit,
Sous ce même portique, au milieu de la nuit.
Ne crois pas qu'une erreur, dans le sommeil tracée,
De sa confuse image ait troublé ma pensée :
Je veillais sous ses murs, où de son souvenir
Ma douleur recueillie osait s'entretenir;
Le calme qui régnait à cette heure tranquille
Environnait d'effroi ce solitaire asile;
Mes regards sans objet dans l'ombre étaient fixés;
Il vint, il m'apparut, les cheveux hérissés;
Pâle, offrant de son sein la cicatrice horrible;
Dans l'une de ses mains brille un acier terrible,
L'autre tient une coupe.... ô spectacle odieux!
Souillée encor d'un sang tout fumant à mes yeux.
L'air farouche, et la lèvre à ses bords abreuvée;
« Prends, dit-il, cette épée à ton bras réservée;
Voici, voici la coupe où mon frère abhorré
Me présenta le sang de mon fils massacré;
Fais-y couler le sien que proscrit ma colère,
Et qu'à longs traits encor ma soif s'y désaltère. »
Il recule à ses mots, me montrant de la main
Le Tartare profond, dont il suit le chemin.
Le dirai-je? sa voix, perçant la nuit obscure,
Ce geste, et cette coupe, et sa large blessure,
Ce front décoloré, ses adieux menaçants....
J'ignore quel prestige égara tous mes sens....
Entraîné sur ses pas vers ces demeures sombres,
Gouffre immense où gémit le peuple errant des ombres,
Vivant, je crus descendre au noir séjour des morts.
Là, jurant et le Styx et les dieux de ces bords,
Et les monstres hideux de ces rives fatales,
Je vis à la pâleur des torches infernales,
— trois sœurs de l'enfer irriter leurs serpents,

Le rire d'Alecton accueillir mes serments ;
Thyeste les reçut, me tendit son épée,
Et je m'en saisissais, quand à ma main trompée
Le vain spectre échappa poussant d'horribles cris.
Je fuyais.... Je ne sais à mes faibles esprits
Quelle flatteuse erreur présenta sa chimère.
Il me sembla monter au trône de mon père ;
Que, de sa pourpre auguste héritier glorieux,
Tout un peuple en mon nom brûlait l'encens des dieux ;
Je vis la Grèce entière à mon joug enchaînée,
La reine me guidant aux autels d'hyménée,
Et mes fiers ennemis, consternés et tremblants,
Abjurer à mes pieds leurs mépris insolents.

(*Agamemnon.*)

Prophéties de Cassandre.

AGAMEMNON.

Mais je revois Strophus et Cassandre avec lui.

CASSANDRE.

Qui me rappelle au jour? qui me ravit encore
A l'éternelle nuit que ma douleur implore?
Ne puis-je attendre en paix l'instant de mon trépas?
Prince, que me veut-on? où conduis-tu mes pas?

AGAMEMNON.

Devant Agamemnon qui confie à la reine
Le soin de soulager ta misère et ta chaîne.
Son joug, comme le mien, facile à supporter,
N'aura pas de rigueurs qui soient à redouter ;
De ton sort à jamais elle devient maîtresse.

CASSANDRE.

Apollon! prends pitié de ta triste prêtresse!
Dieux! justes dieux!

STROPHUS.

Pourquoi leur adresser tes cris ?

CASSANDRE.

Apollon !

CLYTEMNESTRE.

Quelle haine enflamme tes esprits ?...
Ne saurais-tu me voir sans frémir d'épouvante ?

CASSANDRE.

Où suis-je ?

AGAMEMNON.

Chez Atride.

CASSANDRE.

O demeure sanglante !
Murs qu'a souillés le meurtre ! exécrable séjour,
Dont l'aspect fit pâlir et reculer le jour.

CLYTEMNESTRE, *troublée.*

De ses esprits émus le délire s'empare.

CASSANDRE.

Quels cris ! quels hurlements, quel appareil barbare,
Des femmes, des enfants, tombant sous les couteaux....
Que vois-je autour de moi ?... Que de pères bourreaux !
De parjures époux ! de frères parricides !

AGAMEMNON.

Hélas ! contre le sang des tristes Pélopides
Qui t'anime aujourd'hui ? par quelle déraison
Rappeler les malheurs de toute ma maison ?

CASSANDRE.

N'apercevez-vous pas ces fantômes livides,
Dans ce palais assis, monstres de sang avides ?
L'œil arrêté sur nous, ils portent dans leurs mains

De palpitantes chairs et des lambeaux humains....
Effroyable repas dont se nourrit un père!

AGAMEMNON, *irrité.*

Veux-tu du ciel vengeur réveiller la colère?

CASSANDRE.

Toi, qui de ces forfaits me défends de parler,
Prévois-tu qu'ils sont prêts à se renouveler?
Ignores-tu le coup que médite la rage?
Écoute : chez Pluton je vais fuir l'esclavage
Tremble que le destin ne t'y pousse avec moi.
Déjà sa main de fer s'appesantit sur toi.

CLYTEMNESTRE, *à part.*

Dieux!

STROPHUS.

Je cède à l'horreur que ce discours m'inspire :
Qu'il soit ou non l'effet des songes du délire,
Ou que l'esprit divin lui prête son secours,
Atride, il m'est permis de craindre pour tes jours.
Toi, prêtresse, éclaircis la cause de ton trouble....
Tu ne me réponds point, et ton effroi redouble....
Des présages affreux paraissent te glacer?...

CASSANDRE.

Oui, je sens sur mon front mes cheveux se dresser....
Mon corps transit et brûle, et mon âme obsédée
Ne contient plus le dieu dont elle est possédée....
Il me presse, il m'embrasse, et la mort m'apparaît.
La victime s'approche, et le fer est tout prêt....
Dans un chant funéraire éclatent leurs transports!
Oubliait-on qu'ici les déesses des morts
Sont du dieu des banquets les compagnes cruelles,
Et que dans le carnage il s'enivre avec elles?

AGAMEMNON.

De quelle obscurité tes discours sont voilés!

CASSANDRE.

Ne m'entendez-vous pas?

STROPHUS.

Explique-toi.

CASSANDRE.

Tremblez!

STROPHUS.

D'où naît de tous tes sens l'horreur involontaire?
Réponds.

CASSANDRE.

Ne pouvez-vous percer ce noir mystère?

AGAMEMNON.

Sommes-nous d'un malheur menacés par les cieux?

CASSANDRE, *reculant.*

Quel sang, quel air impur respiré-je en ces lieux?

AGAMEMNON.

Celui qu'au prochain temple exhale l'hécatombe.

CASSANDRE.

Non; le souffle infecté, la vapeur de la tombe!

AGAMEMNON.

Grands dieux! et quel péril?...

CASSANDRE.

O déplorable roi!

AGAMEMNON.

Qui te l'annonce?

CASSANDRE.

Un dieu.

AGAMEMNON.

Qui doit-on frapper?

CASSANDRE.

Toi.

AGAMEMNON.

Moi! quand de mon retour le triomphe s'apprête!

CASSANDRE.

Ilion a péri dans la nuit d'une fête.

AGAMEMNON.

Quand mes vœux, mon encens, reçus des immortels....

CASSANDRE.

On égorgea Priam embrassant leurs autels.

CLYTEMNESTRE, *courroucée.*

De Troie et de Priam chasse l'image vaine.

CASSANDRE.

Je puis voir une Troie où je vois une Hélène.

CLYTEMNESTRE.

Téméraire.

CASSANDRE.

Est-ce à toi de m'oser outrager!
Quelle main dans son flanc brûle de se plonger!
Qui conjure sa mort? quels ennemis perfides
Vont tendre sous ses pas leurs piéges homicides!
O patrie! ô Troyens! pardonnez à ces pleurs
Qu'arrache à ma pitié le sort de nos vainqueurs.
La sombre Némésis guide ce couple infâme:
Nuit perfide!... un poignard dans la main d'une femme,
De son époux trahi prête à trancher les jours....

AGAMEMNON.

. . . . Renfermé un criminel augure.
Je pardonne à l'excès de ton adversité
Ce délire effrayant d'un esprit irrité.
Mais si dans ces discours ta fureur persévère,
Alors peut-être armé d'un courroux plus sévère,

Il me serait aisé d'éclairer le dessein
Qu'a pu former la haine enfermée en ton sein.

CASSANDRE.

Ah! la fatalité sur nous deux étendue
Épaissit le bandeau qui te couvre la vue.
Le cruel Apollon, qui me poursuit toujours,
Rend ainsi les mortels à mes oracles sourds.
Que me sert de porter ces voiles, ces symboles,
Attributs d'un pouvoir qu'il ôte à mes paroles?
Dieu terrible! il est temps enfin de dépouiller
Ces ornements sacrés que ma mort va souiller.
J'ai voulu te sauver; je vais périr moi-même.
La Parque a de tous deux marqué l'heure suprême;
Tous deux on nous immole, et mes restes errants
Flottent sans sépulture, en proie aux noirs torrents.
Déjà prêt à lever sur nous ses mains impies,
Le crime en ce moment nous dévoue aux Furies.
Demain tu dormiras au lit de tes aïeux;
Souviens-toi de ces mots. O toi, du haut des cieux,
Dérobe à leurs forfaits ta lumière adorée!
Divin soleil! exauce une femme éplorée;
Punis nos meurtriers, et fais luire sur eux
Le jour de la vengeance accordée à mes vœux.

(*Agamemnon.*)

Moïse aux Juifs révoltés.

J'entends, fils de Jacob, vos cris accusateurs,
Et de l'asile saint je quitte les hauteurs.
Né sujet comme vous du monarque suprême,
Vous m'appelez; j'accours vous répondre moi-même.
Aux champs de Mizraïm qui fit tomber vos fers?
Moi; qui vous a tracé le chemin des déserts?
Moi; qui sut d'Amalec abattre la furie?
Moi; qui vous a donné des lois, une patrie?

Moi, dis-je; et couronnant mes travaux assidus,
Les richesses peut-être et les rangs me sont dus :
Mais que suis-je? ni roi, ni pontife, ni juge.
Nu de biens et de titre, ai-je même un refuge?
Quels soldats vont marcher contre mes ennemis?
Ma force est l'Éternel, à qui je suis soumis.
Homme, pouvais-je rien sans Dieu qui me conseille,
Qui seul fit tout pour vous, qui parle à mon oreille?
Le chameau voyageur, que son maître conduit,
Ne s'enorgueillit pas de la route qu'il suit.
Je ne prétends de vous aucune récompense :
Je cède les honneurs à qui Dieu les dispense;
Il nomme Aaron grand-prêtre, et le choisit sur tous,
En le sanctifiant; je n'en suis point jaloux.
Du superbe-Coré si j'imitais l'audace,
Au sacrificateur je ravirais sa place;
Mais Dieu n'a pas permis que la soif du pouvoir
Détournât ma vertu de son noble devoir.
Un tyran nuit et jour craint pour sa tyrannie;
Le soin de la défendre avilit son génie;
Ses lâches intérêts sont mortels à ses lois;
Et les fils de ses fils n'entendront point sa voix.
Libre de dignités et tout à la justice,
Mes décrets immortels sont exempts de caprice :
Qui me les a dictés? Dieu, qui vint me chercher
Dans l'exil où Jéthro se plut à me cacher?
Dieu, qui, de mes destins troublant la nuit profonde,
Me tira de l'oubli pour éclairer le monde;
Dieu, qui, me condamnant au soin de vous guider,
Lui seul bâtit, renverse, et seul doit commander;
Dieu, qui met ma faiblesse au-dessus des alarmes,
Et la ceint de puissance et d'invisibles armes;
Ce grand Dieu, qui soutient le monde de ses bras,
Et voit comme un néant la terre et nos débats;
Ce Dieu, présent partout, ce Dieu, dont la parole
Fit de rien l'univers, mit les cieux sur le pôle;

Qui brille à l'orient dès que l'aurore luit;
Dont le jour parle au jour, et la nuit à la nuit;
Dont le cours du soleil publie aux yeux la gloire,
Et qui daigne, ô Jacob, conserver ta mémoire.
Si j'eusse fait mentir son saint nom profané,
Moi-même avec mes fils il m'eût exterminé.
Quel séjour si lointain où son bras ne m'atteigne?
Les enfers? il s'y venge; et les cieux? il y règne.
Ne murmurez donc plus; ah! qu'il n'entende pas
Vos lèvres, vos pensers le blasphémer tout bas,
De peur qu'ici la foudre, en ses mains toujours prête,
Ne vous jette sans vie aux pieds de son prophète.

(*Moïse.*)

BAOUR-LORMIAN.

BAOUR-LORMIAN (Louis-Pierre-Marie-François) naquit en 1772 à Toulouse. Il publia en 1795 une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse; cet essai passa presque inaperçu. Le jeune poëte, docile aux conseils de Delille, eut le courage de se remettre aussitôt à l'œuvre et de recommencer un travail auquel il consacra plus de vingt années. Il fit paraître, en 1800, une imitation en vers des *Poésies d'Ossian*, remarquable par sa forme harmonieuse et pure. Cette production fut accueillie avec une très-grande faveur, ainsi que la tragédie d'*Omasis*, représentée en 1807, et qui dut à sa poésie riche et brillante le succès éclatant qu'elle obtint. C'est sans contredit, de toutes les tragédies écrites à l'époque impériale, celle qui rappelle le mieux la versification de Racine.

La tragédie de *Mahomet II* n'avait pas, à beaucoup près, le même mérite; le sujet d'ailleurs avait déjà été traité, elle n'eut aucun succès. M. Baour-Lormian renonça dès lors au théâtre, et acheva sa traduction de la *Jérusalem délivrée*, qu'il fit paraître en 1815, l'année même de sa réception à l'Académie française.

Il a fait aussi, entre autres ouvrages, des *Satires* spirituelles et élégamment écrites, qui ont eu plusieurs éditions et dont nous donnons ici un extrait.

M. Baour-Lormian est mort en 1854.

Hymne au soleil.

Roi du monde et du jour, guerrier aux cheveux d'or,
Quelle main, te couvrant d'une armure enflammée,
Abandonna l'espace à ton rapide essor,
Et traça dans l'azur ta route accoutumée?
Nul astre à tes côtés ne lève un front rival;
Les filles de la nuit à ton éclat pâlissent;
La lune devant toi fuit d'un pas inégal,
Et ses rayons douteux dans les flots s'engloutissent.
Sous les coups réunis de l'âge et des Autans
Tombe du haut sapin la tête échevelée;
Le mont même, le mont, assailli par le Temps,

Du poids de ses débris écrase la vallée.
Mais les siècles jaloux épargnent ta beauté:
Un printemps éternel embellit ta jeunesse,
Tu t'empares des cieux en monarque indompté,
Et les vœux de l'amour t'accompagnent sans cesse.
Quand la tempête éclate et rugit dans les airs,
Quand les vents font rouler, au milieu des éclairs,
Le char retentissant qui porte le tonnerre,
Tu parais, tu souris, et consoles la terre.
Hélas! depuis longtemps tes rayons glorieux
Ne viennent plus frapper ma débile paupière!
Je ne te verrai plus, soit que, dans ta carrière,
Tu verses sur la plaine un océan de feux,
Soit que, vers l'occident, le cortége des ombres
Accompagne tes pas, ou que les vagues sombres
T'enferment dans le sein d'une humide prison!
Mais, peut-être, ô soleil, tu n'as qu'une saison;
Peut-être, succombant sous le fardeau des âges,
Un jour tu subiras notre commun destin;
Tu seras insensible à la voix du matin,
Et tu t'endormiras au milieu des nuages.

(*Poésies d'Ossian.*)

Le clair de lune.

Ainsi qu'une jeune beauté
Silencieuse et solitaire,
Des flancs du nuage argenté
La lune sort avec mystère.
Fille aimable du ciel, à pas lents et sans bruit,
Tu glisses dans les airs où brille ta couronne;
Et ton passage s'environne
Du cortége pompeux des soleils de la nuit.
Que fais-tu loin de nous, quand l'aube blanchissante
Efface à nos yeux attristés
[illegible]re charmant et tes molles clartés?

Vas-tu, comme Ossian, plaintive et gémissante,
Dans l'asile de la douleur
Ensevelir ta beauté languissante?
Fille aimable du ciel, connais-tu le malheur?
Maintenant revêtu de toute sa lumière,
Ton char voluptueux roule au-dessus des monts.
Prolonge, s'il se peut, le cours de ta carrière,
Et verse sur les mers tes paisibles rayons.

(*Odes.*)

Benjamin raconte à Joseph, ministre de Pharaon sous le nom d'Omasis, comment ses frères ont annoncé sa mort à Jacob.

BENJAMIN.

Les voiles de la nuit enveloppaient les cieux,
Et nos troupeaux au loin errant depuis l'aurore,
Au bercail protecteur ne rentraient pas encore;
Jacob intimidé tremblait pour ses enfants.
Mais Joseph, le soutien qu'espéraient ses vieux ans,
Joseph que près de lui retenait son jeune âge:
« O mon père, dit-il, au prochain pâturage
Je vais porter mes pas et presser le retour
Des enfants de Lia, si chers à ton amour!
Va, je leur parlerai, pour finir tes alarmes,
De ton inquiétude et surtout de tes larmes. »
Il dit, et dans la plaine il s'élance soudain.
Déjà brillaient la pourpre et l'azur du matin,
Il ne revenait pas; mais à l'heure brûlante
Où s'ouvre du midi la route étincelante,
Pâles, défigurés et couverts de sueur,
De leurs troupeaux suivis, mes frères,... ô douleur!
Siméon à leur tête, et d'une main tremblante,
Offre aux yeux de Jacob une robe sanglante,
La robe de Joseph qui, dans l'ombre égaré,
Par des monstres cruels vient d'être dévoré.

J'étais bien jeune alors et ne pouvais comprendre
D'où naissaient tous les pleurs que je voyais répandre.
Mais quand l'âge eut enfin éclairé ma raison,
Je partageai le deuil de toute ma maison.

OMASIS, *à part.*

Cruels! c'était donc peu d'outrager la nature;
Vous avez au forfait ajouté l'imposture.

(Haut.)

Le temps a de Jacob adouci les regrets?

BENJAMIN.

Le temps semble ajouter à ses tourments secrets:
Le calme et le bonheur ont fui de sa demeure;
C'est avec moi qu'il souffre, avec moi seul qu'il pleure
De son fils bien-aimé le funeste trépas;
Et mes soins assidus ne le consolent pas.
Que dis-je! mes regards, mes traits et mon langage,
Ma voix, tout de Joseph lui retrace l'image.
Par nos tremblantes mains son tombeau fut creusé,
Triste et vain monument de nos pleurs arrosé!
A l'ombre des palmiers, dans le vallon tranquille.
Si fécond autrefois, maintenant si stérile,
Il s'élève, et Jacob, de cendre tout couvert,
Redemande son fils à ce tombeau désert.

(*Omasis.*)

Les réputations littéraires.

Crois-tu donc me prouver par ce honteux succès,
Que l'estime publique accueille tes essais?
De la malignité, du hardi persiflage
Tel fut de tous les temps l'odieux avantage:
L'homme ingrat et jaloux n'admire qu'à regret.
[illegible]lat qui l'offusque il se venge en secret;
[illegible]ns appel, nul lecteur ne déroge;

L'oreille s ouvre au blâme et se ferme à l'éloge
N'importe : sois bien sûr que, roulés en cornet,
Tes vers chez l'épicier joindront ceux de Colnet.
Mais ceux qu'ont assaillis mes rimes véridiques,
Dont ma main renversa les trônes fantastiques,
Qui, de leur chute encore et froissés et meurtris,
M'abreuvent d'opium, m'importunent de cris,
Je devais leur porter une atteinte certaine.
En effet les écarts de leur muse hautaine,
Leurs longs alexandrins, leur ton sentencieux,
Imposent au vulgaire, et fascinent les yeux.
L'un siége à l'Institut, où sa verve ampoulée
Charme, au moins trois fois l'an, une docte assemblée,
Bien sûre d'applaudir à des vers ravissants.
Puisqu'ils sont par l'État payés quinze cents francs.
L'autre des Rosati remplit une veillée :
A peine on l'entrevoit; la foule émerveillée,
Tandis que d'un pas grave il gagne le fauteuil,
De nombreux claquements chatouille son orgueil.
Là sont et l'épousée, et la sœur et la mère,
Le parrain, le neveu, le cousin, le beau-père;
Toute la parenté, dont les efforts divers
Ont préparé d'avance un triomphe à ses vers,
Qui bientôt, recueillis par des mains caressantes,
Vont enfler d'un journal les pages innocentes.
L'auteur ainsi fêté prend un rapide essor.
A ces petits moyens ils ajoutent encor :
Chacun tient sous ses lois une petite armée,
Qui d'un faubourg à l'autre étend sa renommée,
Au lit des chastes sœurs établit tous ses droits,
Et lui prête en tous lieux l'égide de sa voix.
Voyez chaque soldat, embaucheur littéraire,
Assiégeant d'un café le banc héréditaire,
Exalter de son chef les sublimes travaux,
Le proclamer sans maître et surtout sans rivaux.
Le nouveau débarqué, d'une oreille stupide,

Écoute avidement le moderne Séide :
Il n'entend pas grand'chose à tout ce vain fracas ;
Mais d'autant plus séduit, qu'il ne le comprend pas.
— Citoyen, ce Chénier est donc un bien grand homme ?
— Pouvez-vous en douter, tout Paris le renomme ;
Et dans la république est-il un seul canton
Où le chant de Méhul n'ait fait passer son nom ?
Tout s'enflamme aux accords de sa lyre divine ;
C'est le barde des Francs, c'est le second Racine.
Mais justement, ce soir, on donne *Charles Neuf*,
Son chef-d'œuvre : venez, vous entendrez du neuf.
Nôtre homme d'y souscrire, et de lui rendre grâce.

(*Satires.*)

BÉRANGER.

BÉRANGER (Pierre-Jean de), naquit à Paris en 1780. Ses premières études furent fort négligées. Il entra à quatorze ans dans l'imprimerie de M. Laisné, où il apprit les premières règles de l'orthographe et de sa langue. En 1808, grâce à l'appui d'Arnauld, il fut admis en qualité de commis expéditionnaire dans les bureaux de l'Université, où il resta douze ans. Pendant les premières années, après avoir essayé la poésie héroïque et la comédie, il s'exerça silencieusement dans un genre où il ne brillait guère encore; on peut s'en convaincre par la lecture de quelques chansons de son premier recueil, qui porte la date de 1810. Un peu plus tard, il trouva sa véritable veine; le *Sénateur* et le *Roi d'Yvetot*, qui sont de 1813, indiquaient déjà un chansonnier d'un genre tout nouveau, qui ne reculerait pas devant les sujets les plus élevés. C'est, en effet, dans la chanson politique que Béranger s'est le plus distingué, et c'est parce qu'il a donné une forme aussi neuve que pure et harmonieuse au sentiment populaire, qu'il a mérité ce beau nom de *poëte national*.

Béranger a su s'arrêter à temps et n'a jamais voulu tirer parti de son incomparable renommée. Après sa mort paraîtront un volume de chansons en octaves sur l'empereur et des mémoires sous forme de dictionnaire, qui deviendront probablement l'un des monuments de l'histoire du XIX^e^ siècle. La préface de 1833 a montré que Béranger est un excellent écrivain en prose.

Les enfants de la France.

Reine du monde, ô France, ô ma patrie!
Relève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé;
Quand la fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor;
« Honneur aux enfants de la France! »

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers :
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs.
Le Rhin, aux bords ravis à ta puissance,
Porte à regret le tribut de ses eaux;
Il crie au fond de ses roseaux :
« Honneur aux enfants de la France! »

Pour effacer des coursiers du barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés[1].
D'un vol fameux, prompts à venger l'offense,
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
Y graver en traits immortels :
« Honneur aux enfants de la France! »

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé?
En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois.
Des siècles entends-tu la voix?
« Honneur aux enfants de la France! »

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre, et libre pour toujours.
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :
La liberté doit sourire aux amours.
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance,
Instruis le monde, et cent peuples divers
Chanteront, en brisant leurs fers :
« Honneur aux enfants de la France! »

Relève-toi, France, reine du monde!
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux;
Oui, d'âge en âge, une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux.
Que près du mien (telle est mon espérance),
Pour la patrie admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour :
« Honneur aux enfants de la France! »

(*Chansons.*)

La sainte alliance des peuples.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,
Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse!
Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil,
D'un globe étroit divisez mieux l'espace;
Chacun de vous aura place au soleil.
Tous attelés au char de la puissance,
Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie :
L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés,
Et quand la terre est enfin refroidie,
Le soc languit sous des bras mutilés.
Près de la borne où chaque État commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

« Des potentats, dans vos cités en flammes,
Osent du bout de leur sceptre insolent
Marquer, compter et recompter les âmes
Que leur adjuge un triomphe sanglant.
Faibles troupeaux, vous passez sans défense
D'un joug pesant sous un joug inhumain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

« Que Mars en vain n'arrête point sa course.
Fondez les lois dans vos pays souffrants;
De votre sang ne livrez plus la source
Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
Des astres faux conjurez l'influence;
Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
Peuples, formez une sainte alliance;
Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire;
Sur le passé jetez un voile épais,
Semez vos champs aux accords de la lyre;
L'encens des arts doit brûler pour la paix.
L'espoir riant, au sein de l'abondance,
Accueillera les doux fruits de l'hymen.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée;
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France,
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnez-nous la main.

Chansons.

Le voyage imaginaire.

L'automne accourt, et sur son aile humide
M'apporte encor de nouvelles douleurs.
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.
Arrachez-moi des fanges de Lutèce;
Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce,
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère :
Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère;
Je visitai Socrate en sa prison;
De Phidias j'encensai les merveilles;
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir,
J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Dieu! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur!
La liberté, que de loin je salue,
Me crie : « Accours, Thrasybule est vainqueur. »
Partons! partons, la barque est préparée;
Mer, en ton sein garde-moi de périr.
Laisse ma muse aborder au Pirée;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Il est bien doux le ciel de l'Italie,
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie,
Vogue où là-bas renaît un jour si pur.
Quels sont ces flots? quel est ce roc sauvage?
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir?
La tyrannie expire sur la plage;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,
Vierges d'Athène, encouragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare
Où le génie est l'esclave des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée;
Et si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée:
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

(*Chénier.*)

MILLEVOIE.

MILLEVOIE (CHARLES-HUBERT) naquit à Abbeville, le 24 décembre 1782. Quoique la littérature eût un vif attrait pour lui, et que, dès le collége, il eût composé des vers qui lui avaient mérité de justes éloges, il tenta la carrière du barreau, puis celle du commerce, avant de se livrer à ses travaux favoris. Millevoie fut si souvent couronné dans les concours académiques que l'on a dit que le gouvernement semblait moins avoir fait les fonds d'un prix pour les poëtes que ceux d'une rente pour lui seul; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que toutes ces pièces couronnées sont extrêmement médiocres. Ses poëmes ou ses narrations épiques ne valent pas mieux. C'est dans l'élégie que Millevoie devait mériter et obtenir son plus grand succès. Il y a répandu, avec une parfaite douceur de style, le charme de la mélancolie la plus vraie. Sa santé chancelante lui fit pressentir la courte durée de sa vie, il prédit lui-même sa fin prochaine dans sa belle élégie du *Poëte mourant*. Ses cruels pressentiments ne l'avaient pas trompé; à l'âge de trente-quatre ans, il s'éteignit doucement en lisant un volume de Fénelon.

Millevoie mourut le 12 août 1816.

Sophocle accusé par ses fils.

Sophocle avait des fils dont les cœurs endurcis,
Avides d'envahir son tardif héritage,
D'un vieillard importun accusaient le long âge.
Ils feignent que leur père, indigne de son art,
N'agit, ne pense plus, ne vit plus qu'au hasard;
Et que de sa raison, par les ans affaiblie,
Le flambeau pâlissant s'éteint avec sa vie.
Sophocle est accusé par ses enfants ingrats,
Et Sophocle est conduit devant les magistrats
Calme parmi les flots d'un nombreux auditoire,
Il s'avance escorté de soixante ans de gloire.
On l'interroge: alors levant avec fierté

Un front où luit déjà son immortalité :
« Entre mes fils et moi que l'équité prononce;
Sages Athéniens, écoutez ma réponse. »
Il dit, et fait entendre à ses juges surpris
Le dernier, le plus beau de ses nobles écrits :
Il lit *OEdipe!* Il lit, et sa froide vieillesse
Se réchauffe un instant des feux de la jeunesse.
Ces longs cheveux blanchis, cette imposante voix,
Ce front qu'un peuple ému couronna tant de fois,
Portent dans tous les cœurs une terreur sacrée;
Le juge est attendri, la foule est enivrée;
Ses fils mêmes, ses fils tombent à ses genoux....
Les pleurs ont prononcé, le grand homme est absous.

(*Les plaisirs du poëte.*)

Sépultures au Canada.

Que des Canadiens j'aime l'antique usage!
Sur les bords du torrent, près du rocher sauvage,
Leur âme se nourrit du charme des douleurs :
Ils cultivent la tombe et l'arrosent de pleurs.
Un tendre souvenir, dans la saison nouvelle,
Vers cet enclos sacré doucement les rappelle.
Morne et silencieux, sur la pierre étendu,
Le père croit revoir le fils qu'il a perdu;
Les yeux levés au ciel, la mère désolée
S'approche avec lenteur de l'étroit mausolée,
Et, soupirant le nom de cet enfant chéri,
Répand sur son tombeau le lait qui l'eût nourri!
De son fils qui n'est plus la plaintive Indienne
Voit les vents balancer la tombe aérienne....
Mais le jour où l'enfant s'endort du grand sommeil,
S'inclinant sur sa bouche, elle attend son réveil.
Quand le soleil trois fois a doré le nuage,
[illegible]me un lit de fleurs et de feuillage,

De l'érable docile agite le rameau....
Et ne s'aperçoit pas qu'elle berce un tombeau!

(*La tendresse maternelle.*)

La chute des feuilles.

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses jeunes ans :
« Bois que j'aime! adieu.... je succombe,
Votre deuil me prédit mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès t'environne;
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant les pampres du coteau!...
Et je meurs!... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans :
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Voile aux yeux ce triste chemin;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.

Mais, vers la solitaire allée,
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »
Il dit, s'éloigne,... et sans retour!
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe....
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

(*Élégies.*)

La fleur.

Fleur mourante et solitaire,
Qui fus l'honneur du vallon,
Tes débris jonchent la terre,
Dispersés par l'aquilon.

La même faux nous moissonne,
Nous cédons au même dieu :
Une feuille t'abandonne,
Un plaisir nous dit adieu.

Chaque jour le temps nous vole
Un goût, une passion;
Et chaque instant qui s'envole
Emporte une illusion.

L'homme perdant sa chimère,
Se demande avec douleur :
Quelle est la plus éphémère
De la vie ou de la fleur?

(*Élégies.*)

SOUMET.

SOUMET (ALEXANDRE) naquit à Castelnaudary, le 18 février 1788. Il remporta de nombreuses couronnes dans les concours des *Jeux Floraux* avant d'entrer en lice à l'Académie française, où deux fois le prix lui fut décerné. En 1820, il fit représenter le même soir deux tragédies, *Clytemnestre* au Théâtre-Français, et *Saül* à l'Odéon. Il en a composé d'autres qui ont eu aussi quelque succès. Soumet fut admis à l'Académie française en 1823. Il a, pendant fort longtemps, travaillé à un poëme épique d'un genre singulier, intitulé la *Divine épopée*, qu'on avait beaucoup vanté, et sur lequel on s'est tu dès qu'il a été publié. En général, c'est par la pureté de la forme plus que par la grandeur des compositions que Soumet s'est distingué.

Il est mort en 1846.

Impiété de Saül.

J'étais las de ce ciel qui pesait sur ma tête,
De ces enfants d'Aaron à ma perte animés,
De ce Dieu, roi jaloux des rois qu'il a nommés;
C'était peu de lui rendre un éternel hommage,
Il fallait dans un prêtre adorer son image.
De pontifes sans nombre à toute heure assiégé,
C'étaient autant de dieux par qui j'étais jugé.
Sous mes pas, disaient-ils, je creusais un abîme;
Chacun de mes penchants se rencontrait un crime;
Ils opposaient sans cesse au pouvoir souverain
Les préceptes gravés sur nos tables d'airain.
Si j'osais un moment me vanter de ma gloire,
Ils appelaient leur Dieu le dieu de la victoire,
Et, retrouvant partout et son nom et ses lois,
D'un miracle inventé flétrissaient mes exploits.
Ils sont morts, et mes jours n'en sont pas moins sinistres;
Sans atteindre le Dieu j'ai frappé les ministres.
Irrité d'un trépas qui brise enfin mes fers,
Il m'envoie à leur place un démon des enfers,

Monstre affreux qui, changeant le jour même en ténèbres,
Enveloppe mon front de ses ailes funèbres,
Se penche sur mon cœur, et m'abreuve expirant
D'un sang impur mêlé d'un poison dévorant.
D'horribles visions sans cesse il m'environne;
Il me crie en fuyant : Saül.... descends du trône!
Je n'en descendrai pas! Le trône d'Israël
Attend en vain le roi qu'a prédit Samuel.
Dieu peut m'anéantir, il ne peut me soumettre.
Il est mon ennemi, mais il n'est plus mon maître;
Mon orgueil obstiné contre lui se débat,
Et j'ai changé du moins l'esclavage en combat.
Plus d'autels, plus de vœux, plus d'encens, plus de fête;
Jour exterminateur, lève-toi sur ma tête!
Révolte, viens remplir ce cœur désespéré.
Noir esprit des enfers à qui je suis livré,
Saül à ses tourments saura te reconnaître;
Viens, viens courber ma tête autant qu'elle peut l'être:
Je brave tes fléaux, je t'attends sans terreur;
Et tandis que le Dieu dont tu sers la fureur
S'applaudit d'un triomphe encore imaginaire,
Je suis demeuré libre et roi sous son tonnerre.

(*Saül.*)

Les monuments religieux et antiques.

Égaré sous le ciel de la belle Italie,
Oh! comme avec transport le pieux voyageur
Cherche ces monuments qu'habite le Seigneur!
Tantôt c'est un clocher dont sa vue incertaine
Se plaît à mesurer la flèche aérienne;
A ses yeux quelquefois l'église des cités
Étale sans orgueil d'importantes beautés;
Dans le creux du vallon, quelquefois un vieux temple
Appelle ses regards; il s'arrête, il contemple
Une désert par le temps écrasé,

Et s'assied en rêvant sur un autel brisé.
Eh ! qui n'a parcouru, d'un pas mélancolique,
Le dôme abandonné, la vieille basilique,
Où devant l'Éternel s'inclinaient ses aïeux ?
Ces débris éloquents, ce seuil religieux,
Ce seuil où tant de fois, le front dans la poussière,
Gémit le repentir, espéra la prière ;
Ce long rang de tombeaux, que la mousse a couvert,
Ces vases mutilés, et ce comble entr'ouvert,
Du Temps et de la Mort tout proclame l'empire :
Frappé de son néant, l'homme observe et soupire.
L'imagination, à ces murs dévastés,
Rend leur encens, leur culte et leurs solennités ;
A travers tout un siècle écoute les cantiques
Que la Religion chantait sous ces portiques.
Là, rougissait l'hymen ; ici, l'adolescent,
Beau comme son offrande, et comme elle innocent,
Consacrait au Seigneur, modeste tributaire,
De jeunes fleurs, des fruits, prémices de la terre.
Mais tout a disparu, le Temps a fait un pas :
Où souriait l'enfance, est assis le Trépas ;
L'herbe croît sur l'autel ; l'oiseau des funérailles
De son cri prophétique attriste ces murailles.
Seulement, quelquefois un cénobite en deuil
Y vient de son ami visiter le cercueil :
C'est lui ; le souvenir vers ces lieux le ramène ;
De tombeaux en tombeaux sa douleur se promène.
Parmi des ossements et des marbres brisés,
Témoins de ses regrets, de ses pleurs arrosés,
Il creuse, sans pâlir, sa retraite dernière :
L'aquilon de minuit se mêle à sa prière,
Et le cloître attentif en redit les accents.
A ces restes sacrés, à ces murs vieillissants,
Quel pouvoir inconnu malgré moi m'intéresse ?
C'est la Religion ; oui, cette enchanteresse
Se plaît à nous unir d'un nœud mystérieux

A tous les monuments consacrés par les cieux.
Le tombeau du martyr, le rocher, la retraite,
Où dans un long exil vieillit l'anachorète,
Tout parle à notre cœur. Et toi, signe sacré,
Des chrétiens et du monde à l'envi révéré,
Croix modeste, quel est ton ineffable empire?
Tes muettes leçons aux mortels semblent dire :
« Un Dieu périt pour vous ; n'oubliez point ses lois. »
Ton aspect imprévu rendit plus d'une fois
La paix au repentir, des pleurs à la souffrance,
Au crime le remords, au malheur l'espérance.

(*Poésies diverses.*)

La pensée.

Mortels, n'assignez point un terme à la pensée;
Hors du cercle des temps l'Éternel l'a placée :
Tantôt le ciel la voit, sur des ailes de feu,
Égarer son essor jusqu'au trône de Dieu;
Tantôt elle parcourt, avide de connaître,
Et les siècles passés, et les siècles à naître.
C'est le rapide éclair dont le sillon ardent
Joint les portes du jour aux rives d'occident;
C'est Élie emporté dans un char de lumière,
Et des mondes mortels franchissant la barrière.
Rien ne peut arrêter son vol ambitieux :
A travers les soleils, peuple brillant des cieux,
Elle s'élance, atteint l'indocile comète;
Épié, poursuivi dans sa marche secrète,
Cet astre déserteur lui révèle ses lois;
Elle triomphe, vole, et plongeant à la fois
Dans les airs, dans les eaux, dans les flancs de la terre,
Rend de sa royauté l'univers tributaire;
Et l'incrédule obscur, sans honte, sans remord,
Ose la détrôner pour conquérir la mort,
On n'accorde à son rang qu'un éclat éphémère.

Tous les siècles courbés sous la gloire d'Homère
Passent en saluant le monument fameux
Que ce mâle génie édifia pour eux.
Jusqu'au terme des temps, devenus leur conquête,
Voleront, respectés, les accords du prophète:
L'œuvre de la pensée a partout des autels.
La tige qui produit tant de fruits immortels,
Du souffle de la mort ne sera point flétrie.

(*Poésies diverses.*)

La pauvre fille.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne:
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs,
Sa mère lui portait la douce nourriture:
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh! pourquoi n'ai-je pas de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau,
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?
Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'eus pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur!
Je ne partage pas les jeux de la veillée;
Jamais sous son toit de feuillée

Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière,
En pleurant j'adresse mes pas.
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas !

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs ;
J'y cherche la place des pleurs
Qu'en m'y laissant peut-être y répandit ma mère.

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire ;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents :
La pauvre fille est sans parents

Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre !
J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée ;
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée.

(*Poésies diverses.*)

La nuit de Noël.

Tandis que les flots du torrent
Inondaient la forêt par l'hiver dépouillée,
Une mère, à côté de son fils expirant,
Prolongeait sa triste veillée.

Muette et pâle de douleur,
Dans sa cabane solitaire,

Elle pleurait.... et sur la terre
Nul mortel n'a daigné s'informer de ses pleurs.
Sans se plaindre à l'Être suprême,
Elle a vu fuir tous ses amis :
Pauvre mère ! peut-être il faudra qu'elle-même
Du funeste linceul enveloppe son fils ;
Son fils !... Elle succombe à ces tristes pensées.

Tout à coup du hameau les cloches balancées
Vers le temple des champs appellent les mortels.
On célébrait alors, au pied des saints autels,
Cette nuit chaste et fortunée
Qui vit naître l'enfant, délices d'Israël,
Et, de rayons purs couronnée,
L'étoile de Jacob se montrait dans le ciel.

Sa miraculeuse lumière,
L'airain qui retentit de moments en moments,
Dans le cœur navré d'une mère
Font naître par degrés d'heureux pressentiments
Hélas ! à force de tourments,
Elle avait oublié jusques à la prière.

Faible, le front couvert de deuil,
Confiant à son Dieu l'objet de ses alarmes,
De sa triste cabane elle passe le seuil,
Et bientôt les autels sont baignés de ses larmes :

« Toi, dont le secours est promis
Au chrétien souffrant et fidèle,
Épouse du Seigneur, écoute-moi, dit-elle ;
J'abandonne pour toi la couche de mon fils.

« De tes demeures éternelles
Daigne descendre dans ce lieu ;
Tu sentis comme moi les craintes maternelles,
Tu tremblas pour ton fils, et ton fils était Dieu !

« Contre la tempête inhumaine
Protége un lis mourant qui n'a plus de soutien ;
Mon enfant commençait à peine
A prononcer le nom du tien.

« Ne m'en sépare pas ; je l'entends qui m'appelle ;
De son lit de douleur je reprends le chemin :
Adieu, je reviendrai demain
Déposer son berceau dans ta sainte chapelle. »

Elle dit, et déjà ses pas
Se sont tournés vers sa chaumière ;
Mais au retour de la lumière,
Dans l'église rustique elle ne revint pas.

Les cierges des morts s'allumèrent,
Et devant le temple attristé,
Le soir, à leur pâle clarté,
Deux cercueils inégaux passèrent.

(*Poésies diverses.*)

GUIRAUD.

GUIRAUD (PIERRE-MARIE-THÉRÈSE-ALEXANDRE) naquit à Limoux, le 25 décembre 1788. Le premier ouvrage qu'il fit recevoir au Théâtre-Français est une tragédie intitulée *Pélage :* en 1822, il donna à l'Odéon les *Machabées :* la simplicité du plan, le pathétique des situations, et l'éclat du style de cette tragédie lui méritèrent d'unanimes applaudissements; le *Comte Julien*, donné en 1823, eut peu de représentations : l'auteur le retira dans l'intention d'y faire quelques changements. La tragédie de *Virginie* est la dernière œuvre dramatique de Guiraud; mais c'est surtout aux *Élégies savoyardes* et aux *Poëmes et Chants élégiaques*, que le nom de Guiraud doit la meilleure part de sa popularité. Le naturel des sentiments, la simplicité de l'expression, la grâce et le charme de ces petites compositions ont fait leur fortune. Ce ne sont pas, du reste, des œuvres d'un grand style, et leur valeur a été exagérée. On doit au même auteur un ouvrage en prose intitulé *Flavien.*

Guiraud a été nommé membre de l'Académie française en 1826. Il est mort en 1847.

Le petit savoyard.

LE DÉPART.

« Pauvre petit, pars pour la France,
Que te sert mon amour? Je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs; ici, dans la souffrance ·
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.
Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.
Mais je suis veuve; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici?
Où mendier pour toi, chez des pauvres aussi!
Laisse ta mère, enfant de la Savoie,

Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.
Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent;
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse;
Une mère bénit son fils en l'embrassant:
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.
Vois-tu ce grand chêne, là-bas?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.
Encor, s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense...
Que je vais prier Dieu pour toi!...
Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde?
Seul, parmi les méchants (car il en est au monde),
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir....
Oh! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir!
Mais Dieu le veut ainsi: nous devons nous soumettre.
Ne pleure pas en me quittant;
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être....
Pour distraire le riche il faut chanter pourtant....
Chante, tant que la vie est pour toi moins amère;
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau;
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.
Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais, te conduisant moi-même par la main;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin:
Et moi, je veux mourir aux lieux où je suis née.
Maintenant, de ta mère entends le dernier vœu:
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
[illegible]nde au riche: il donne au nom de Dieu.
[illegible]it; sois plus heureux: adieu. »

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : « Il faut nous séparer. »
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois, et n'osant pas pleurer.

PARIS.

« J'ai faim . vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez ; la neige tombe, et la terre est glacée.
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.
Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
Donnez : peu me suffit; je ne suis qu'un enfant;
Un petit sou me rend la vie.
On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain ;
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;
Eh bien ! moi, je suis pauvre et je vous tends la main.
Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid; eh bien ! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.
Il ne m'écoute pas, il fuit;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée.
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.
Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir !
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.
Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.
Hélas ! et, tout petit, faudra-t-il que je meure

Sans avoir rien gagné pour toi !
Non, l'on ne meurt point à mon âge ;
Quelque chose me dit de reprendre courage....
Eh ! que sert d'espérer !... que puis-je attendre enfin ?...
J'avais une marmotte, elle est morte de faim. »
Et faible, sur la terre il reposait sa tête,
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi ;
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.
« Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents ;
L'heure du péril est notre heure :
Les orphelins sont nos enfants. »
Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix.
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire,
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

(*Poëmes élégiaques.*)

LAMARTINE.

LAMARTINE (ALPHONSE DE) naquit à Mâcon en 1792. Il s'est placé par ses *Méditations poétiques*, qui parurent en 1820, au premier rang de nos poëtes lyriques; les *Nouvelles Méditations poétiques*, quoique étincelantes de beautés, eurent moins de succès que les premières. Après la *Mort de Socrate*, le *Pèlerinage de Childe-Harold* et le *Chant du sacre*, parurent les *Harmonies poétiques*, digne pendant des *Méditations*. M. de Lamartine a publié depuis, sous le titre de *Jocelyn* et sous celui de la *Chute d'un ange*, deux épisodes d'un poëme conçu dans de vastes proportions, et où l'on retrouve la richesse d'imagination et l'éclat de style qui distinguent toutes ses œuvres.

M. de Lamartine est membre de l'Académie française depuis 1829.

La prière.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie :
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.
Voilà le sacrifice immense, universel!
L'univers est le temple, et la terre est l'autel;
Les cieux en sont le dôme; et ces astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,

Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre au bord du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.
Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts?
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence;
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant;
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête pour l'adorer mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel;
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

(*Méditations poétiques.*)

Dieu et son essence.

Cet astre universel, sans déclin, sans aurore,
C'est Dieu, c'est ce grand tout, qui soi-même s'adore!
Il est; tout est en lui : l'immensité, les temps,
De son être infini sont les purs éléments;
L'espace est son séjour, l'éternité son âge;
Le jour est son regard, le monde est son image;
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main;
L'être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
[illegible]happe, et revient finir où tout commence.

Sans bornes comme lui, ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits !
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire ;
Pour lui, vouloir c'est faire ; exister c'est produire !
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi !
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.
Sur tout ce qui peut être il l'exerce à son gré :
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré :
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse,
Sans s'épuiser jamais, il peut donner sans cesse,
Et, comblant le néant de ses dons précieux,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux !
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance :
Tendant par leur nature à l'être qui les fit,
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit !

(*Méditations poétiques.*)

Hymne au soleil.

Dieu, que les airs sont doux ! que la lumière est pure !
Tu règnes en vainqueur sur toute la nature,
O soleil ! et des cieux où ton char est porté,
Tu lui verses la vie et la fécondité !
Le jour où, séparant la nuit de la lumière,
L'Éternel te lança dans ta vaste carrière,
L'univers tout entier te reconnut pour roi,
Et l'homme, en t'adorant, s'inclina devant toi.
Dès ce jour, poursuivant ta carrière enflammée,
Tu décris sans repos ta route accoutumée ;
L'éclat de tes rayons ne s'est point affaibli ;
Et sous la main des temps ton front n'a point pâli !
Quand la voix du matin vient réveiller l'aurore,

L'Indien prosterné te bénit et t'adore!
Et moi, quand le midi de ses feux bienfaisants
Ranime par degrés mes membres languissants,
Il me semble qu'un dieu, dans tes rayons de flamme,
En échauffant mon sein, pénètre dans mon âme!
Et je sens de ses fers mon esprit détaché,
Comme si du Très-Haut le bras m'avait touché!
Mais ton sublime auteur défend-il de le croire?
N'es-tu point, ô soleil, un rayon de sa gloire?
Quand tu vas mesurant l'immensité des cieux,
O soleil! n'es-tu point un regard de ses yeux?

(*Méditations poétiques.*)

La mort.

Je te salue, ô Mort, libérateur céleste!
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur;
Ton front n'est point cruel; ton œil n'est point perfide;
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
Tu n'anéantis pas; tu délivres! Ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin.
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière;
Et l'espoir près de toi rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau!
Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles.
Viens, ouvre ma prison; viens, prête-moi tes ailes;
Que tardes-tu? parais; que je m'élance enfin
Vers cet astre inconnu, mon principe et ma fin.

Qui m'en a détaché? qui suis-je, et que dois-je être?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Le m'animer, quel ciel habitais-tu?

Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps?
Quel jour séparera l'âme de la matière?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre?
As-tu tout oublié? Par delà le tombeau
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau?
Vas-tu recommencer une semblable vie?
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?
« Vain espoir! s'écrîra le troupeau d'Epicure,
Et celui dont la main, disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
Voit penser la matière et végéter l'esprit;
Insensé! diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use,
Tout marche vers un terme, et tout naît pour mourir;
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir;
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir;
Les cieux même, les cieux commencent à pâlir :
Cet astre dont le temps a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence;
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour, et ne le verront plus!
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, l'homme seul, ô sublime folie!
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
Et dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'éternité! »

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre !
Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'espère ;
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait ; mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais, dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre,
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout ; seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore !

(*Harmonies.*)

C. DELAVIGNE.

DELAVIGNE (JEAN-FRANÇOIS-CASIMIR) naquit au Havre au mois d'avril 1793. Un dithyrambe commença, dès le collége, la réputation de celui qui devait rendre au théâtre quelque chose de la langue énergique de Corneille et des mélodieux accents de Racine. Il s'agissait de la naissance du roi de Rome, que Delavigne avait célébrée comme tant d'autres. Mais ce fut après l'invasion de la France, en 1814, que son nom devint populaire. Il chanta les malheurs et la gloire de la France dans des poëmes lyriques intitulés *Messéniennes*. La France tout entière applaudit le jeune poëte qui s'était fait l'interprète de ses douleurs et de ses espérances. Les *Vêpres siciliennes*, représentées en 1821, furent, pour Casimir Delavigne, l'occasion d'un nouveau triomphe. Aucune pièce, à l'exception du *Cid*, n'avait été accueillie avec une faveur aussi éclatante. Depuis cette époque, il a donné plusieurs autres tragédies et des comédies qui ont presque toutes pris place parmi les œuvres remarquables de notre théâtre.

Casimir Delavigne a été peut-être le poëte le plus pur de son époque. Il avait été admis à l'Académie française en 1825.

Il est mort à Lyon le 10 septembre 1843.

Les Vêpres siciliennes.

Du lieu saint, à pas lents, je montais les degrés,
Encor jonchés de fleurs et de rameaux sacrés.
Le peuple, prosterné sous ces voûtes antiques,
Avait du Roi-Prophète entonné les cantiques;
D'un formidable bruit le temple est ébranlé.
Tout à coup sur l'airain ses portes ont roulé.
Il s'ouvre : des vieillards, des femmes éperdues,
Des prêtres, des soldats, assiégeant les issues,
Poursuivis, menaçants, l'un par l'autre heurtés,
S'élancent loin du seuil à flots précipités.
Ces mots : « Guerre aux tyrans ! » volent de bouche en bouche;
Le prêtre les répète avec un œil farouche;

L'enfant même y répond. Je veux fuir, et soudain
Ce torrent qui grossit me ferme le chemin.
Nos vainqueurs, qu'un amour profane et téméraire
Rassemblait pour leur perte au pied du sanctuaire,
Calmes, quoique surpris, entendent sans terreur
Les cris tumultueux d'une foule en fureur.
Le fer brille, le nombre accablait leur courage....
Un chevalier s'élance, il se fraye un passage;
Il marche, il court, tout cède à l'effort de son bras,
Et les rangs dispersés s'ouvrent devant ses pas.
Il affrontait leurs coups sans casque, sans armure....
« C'est Montfort! » A ce cri succède un long murmure.
« Oui, traîtres, ce nom seul est un arrêt pour vous!
Fuyez! » dit-il superbe et pâle de courroux;
Il balance dans l'air sa redoutable épée,
Fumante encor du sang dont il l'avait trempée.
Il frappe. Un envoyé de la Divinité
Eût semblé moins terrible au peuple épouvanté.
Mais Procida paraît, et la foule interdite
Se rassure à sa voix, roule et se précipite;
Elle entoure Montfort; par son père entraîné,
Lorédan le suivait; muet et consterné....
Du vainqueur, du vaincu les clameurs se confondent;
Des tombeaux souterrains les échos leur répondent.
Le destin des combats flottait encor douteux;
La nuit répand sur nous ses voiles ténébreux.
Parmi les assassins je m'égare; incertaine,
Je cherche le palais, je marche, je me traîne.
Que de morts, de mourants! Faut-il qu'un jour nouveau
Éclaire de ses feux cet horrible tableau?
Puisse le soleil fuir, et cette nuit sanglante
Cacher au monde entier les forfaits qu'elle enfante!

(*Les Vêpres siciliennes.*)

Le médecin d'un roi.

Du médecin d'un roi sait-on quelle est la vie?
Cet esclave absolu qui parle en souverain
Ment lorsqu'il se dit libre, et porte un joug d'airain.
Je ne m'appartiens pas; un autre me possède:
Absent, il me maudit, et présent, il m'obsède;
Il me laisse à regret la santé qu'il n'a pas;
S'il reste, il faut rester; s'il part, suivre ses pas,
Sous un plus dur fardeau baissant ma tête altière
Que les obscurs valets courbés sous sa litière,
Confiné près de lui dans ce triste séjour,
Quand je vois sa raison décroître avec le jour,
Quand de ce triple pont, qui le rassure à peine,
J'entends crier la herse et retomber la chaîne,
C'est moi qu'il fait asseoir au pied du lit royal
Où l'insomnie ardente irrite encor son mal;
Moi, que d'un faux aveu sa voix flatteuse abuse
S'il craint qu'en sommeillant un rêve ne l'accuse;
Moi, que dans ses fureurs il chasse avec dédain;
Moi, que dans ses tourments il rappelle soudain;
Toujours moi, dont le nom s'échappe de sa bouche,
Lorsqu'un remords vengeur vient secouer sa couche.
Mais s'il charge mes jours du poids de ses ennuis,
Du cri de ses douleurs s'il fatigue mes nuits,
Quand ce spectre imposteur, maître de sa souffrance,
De la vie en mourant affecte l'apparence,
Je raille sans pitié ses efforts superflus
Pour jouer à mes yeux la force qu'il n'a plus.
Misérable par lui, je le fais misérable:
Je lui rends en terreur l'ennui dont il m'accable;
Et pour souffrir tous deux nous vivons réunis;
L'un de l'autre tyrans, l'un par l'autre punis,
Toujours prêts à briser le nœud qui nous rassemble;
Et toujours condamnés au malheur d'être ensemble.

Jusqu'à ce que la mort, qui rompra nos liens,
Lui reprenant mes jours dont il a fait les siens,
Se lève entre nous deux, nous désunisse, et vienne
S'emparer de sa vie et me rendre la mienne.

(*Louis XI.*)

Un serviteur et un ami.

COICTIER *à Louis XI.*

L'un pour l'autre une fois n'ayons point de secret,
Vous donnez par terreur, je prends par intérêt.
En consumant ma vie à prolonger la vôtre,
J'en cède une moitié, pour mieux jouir de l'autre.
Je vends et vous payez; ce n'est plus qu'un contrat;
Où le cœur n'est pour rien, personne n'est ingrat.
Les rois avec de l'or pensent que tout s'achète;
Mais un don qu'on vous doit, un bienfait qu'on vous jette
Laissent votre âme à l'aise avec le bienfaiteur.
On paye un courtisan, on paye un serviteur;
Un ami, sire, on l'aime; et n'eût-il pour salaire
Qu'un regard attendri quand il a pu vous plaire,
Qu'un mot sorti du cœur quand il vous tend les bras;
Il aime, il est à vous, mais il ne se vend pas :
Comme on se donne à lui, sans partage il se donne,
Et parjure à l'honneur lorsqu'il vous abandonne,
S'il vous regarde en face après avoir failli,
On a droit de lui dire : Ingrat, tu m'as trahi!

(*Louis XI.*)

La cassette.

LE CID *à Elvire, sa fille.*

C'est une vieille histoire
[illegible] vous conter, mais bien bas, pour ma gloire.

« A nous, Campéador ! m'avait écrit le roi,
Voici les Sarrasins. » Pas un réal chez moi
Pour équiper ma bande et la conduire en plaine !
Alors de mon manoir la douce châtelaine,
Qui voyait mon souci, te mit sur mes genoux;
Me quitta; puis revint en m'offrant ses bijoux.
Je crois l'entendre encor : « Tiens, mon Cid, va les vendre;
Le Sarrasin, dit-elle, est là pour me les rendre. »
A quoi je répondis : « Chimène, mes amours,
Il te rendra ton bien avant qu'il soit dix jours. »
J'emportai les brillants ; mais est-il femme ou fille
Qui se puisse tenir d'admirer ce qui brille ?
Non : les vouloir, les prendre, et ne plus les lâcher,
C'est ce que fit Elvire; et j'eus beau me fâcher,
Dans son courroux d'enfant qui la rendait plus belle,
Tenant toujours sa proie, elle osa, la rebelle,
Lever pour se défendre, en lionne qu'elle est,
Ses deux petits poings nus contre mon gantelet.
— Vous l'avez ôté, Cid ? — Oui, mais je fis en sorte,
Elvire, que ta main ne fût pas la plus forte.
Tu te pris à pleurer, et tout gonflés, tes yeux
Faisaient à ce trésor de si tristes adieux,
Que je sentis mon cœur s'amollir de tendresse;
La pitié l'emporta. Jamais, c'est ma faiblesse,
Aux larmes d'un enfant je n'ai su résister;
Et je dis à Chimène : Il faut la contenter.
Qui sourit ? ce fut toi : j'avais mis bas les armes;
Sourire plus charmant, lorsqu'il fit sous tes larmes
Rayonner de plaisir ton visage vermeil,
Qu'à travers une pluie un éclair de soleil !
Et folle et radieuse, ivre de ta victoire,
Tu vins du bout des doigts tirer ma barbe noire,
Toi qui tremblais alors, peureuse, en la baisant;
Mais tu n'en as plus peur : elle est blanche à présent.

(*La Fille du Cid*)

Songe du jeune Édouard.

Pour le couronnement on nous cherchait tous deux.
Je t'ai dit : « Viens, Richard, ma mère nous appelle ; »
Et, te prenant la main, je voulais fuir près d'elle
Un tigre dont les yeux semblaient nous menacer.
Mes pieds marchaient, couraient sans pouvoir avancer,
Et toujours, mais en vain....
Tout à coup à Windsor je me crus transporté ;
Le feuillage tremblait par les vents agité ;
Leur souffle tiède et lourd annonçait un orage,
Pour deux pâles boutons, qui, presque du même âge
Sur un même rameau confondant leur parfum,
L'un à l'autre enlacés, semblaient n'en former qu'un.
Unis comme eux, Richard, nous admirions leurs charmes.
En voyant l'eau du ciel qui les couvrait de larmes,
Je les pris en pitié sans deviner pourquoi,
Et tu me dis alors : « Mon frère, un d'eux, c'est toi ·
L'autre, c'est moi. » Soudain le fer brille. O prodige !
Le sang par jets vermeils s'échappe de leur tige,
Comme si c'était moi qui le perdais, ce sang.
Mon cœur vint à faillir ; ma main en se baissant,
Pour chercher dans la nuit leurs feuilles dispersées,
Toucha de deux enfants les dépouilles glacées.
Puis je ne sentis plus ; mais j'entendis des voix
Qui disaient : « Portez-les au tombeau de nos rois. »

(*Les Enfants d'Édouard.*)

Les journalistes.

Moi, j'irais caresser jusqu'en son tribunal
Quelque arbitre du goût dont la feuille éphémère
Distille les poisons d'une censure amère,
Au bon sens, au bon droit donne un plat démenti,
Pour juger un auteur consulte son parti,

Aigrit nos passions et dénonce à la France
L'écrit qu'il n'a pas lu, mais qu'il flétrit d'avance !
Voilà donc les faux dieux que je dois encenser !
Ah ! croyez-moi, leurs traits ne peuvent m'offenser.
Qu'ils soient mes ennemis, que leur courroux m'accable,
Qu'ils me déchirent, soit : leur haine est honorable.
Il est, n'en doutez pas, il est d'autres censeurs,
Du talent méconnu courageux défenseurs,
Qui lui prêtent leur voix avant qu'il la réclame,
Qui ne trafiquent point de l'éloge ou du blâme,
Et gardant pour le vice une juste fureur,
Des travers de l'esprit se moquent sans aigreur.
Je rends trop de justice à ces rares mérites
Pour les importuner de mes lâches visites.
Si je cueille un laurier par la gloire avoué,
Je ne connaîtrai point celui qui m'a loué,
Au moins je pourrai dire : « Il écrit ce qu'il pense. »
Est-il quelques chagrins que ce mot ne compense,
Qu'il ne fasse oublier, qu'il ne change en plaisirs ?
Tel est le but constant qu'embrassent mes désirs :
Inestimable bien, honneur digne d'envie,
Que je paîrai trop peu du repos de ma vie.

(*Les Comédiens.*)

Le célibataire.

Je ne suis pas de ceux qui font leur volupté
Des embarras charmants de la paternité,
Pauvres dans l'opulence, et dont la vertu brille
A se gêner quinze ans pour doter leur famille;
De ceux qu'on voit pâlir, dès qu'un jeune éventé
Lorgne en courant leur femme assise à leur côté;
Et, geôliers maladroits de quelque Agnès nouvelle,
Sans fruit en soins jaloux se creuser la cervelle.
Jamais le bon plaisir de madame Bonnard,

Pour danser jusqu'au jour ne me fait coucher tard,
Ne gonfle mon budget par des frais de toilette;
Et jamais ma dépense, excédant ma recette,
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé.
Aussi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse ou m'endors à la baisse.
A deux heures je dîne : on en digère mieux.
Je fais quatre repas comme nos bons aïeux,
Et n'attends pas à jeun, quand la faim me talonne,
Que ma fille soit prête, ou que ma femme ordonne.
Dans mon gouvernement, despotisme complet :
Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît;
Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
Et sans rivalité je jouis de moi-même.
Célibat! célibat! le lien conjugal
A ton indépendance offre-t-il rien d'égal?
Je me tiens trop heureux, et j'estime qu'en somme
Il n'est pas de bourgeois, récemment gentilhomme,
De général vainqueur, de poëte applaudi,
De gros capitaliste à la bourse arrondi,
Plus libre, plus content, plus heureux sur la terre,
Pas même d'empereur, s'il n'est célibataire.

(*L'École des Vieillards.*)

La popularité.

Écoute :
La popularité, que pour toi je redoute,
Commence, en nous prenant sur ses ailes de feu,
Par nous donner beaucoup et nous demander peu.
Elle est amie ardente ou mortelle ennemie,
Et comme elle a sa gloire, elle a son infamie.
Jeune, tu dois l'aimer : son charme décevant
Fait battre mon vieux cœur; il m'enivre; et souvent
Au fond de la tribune où ta voix me remue

Quand d'un même transport toute une chambre émue
Se lève, t'applaudit, te porte jusqu'aux cieux,
Je sens des pleurs divins me rouler dans les yeux.
Mais si la volonté n'est égale au génie,
Cette faveur bientôt se tourne en tyrannie.
Tel qui croit la conduire est par elle entraîné;
Elle demande alors plus qu'elle n'a donné.
On fait pour lui complaire un premier sacrifice,
Un second, puis un autre; et quand à son caprice
On a cédé fortune, et repos et bonheur,
Elle vient fièrement vous demander l'honneur;
Non pas cet honneur faux qu'elle-même dispense,
Mais l'estime de soi qu'aucun bien ne compense.
Ou l'honnête homme, alors, ou le dieu doit tomber:
Vaincre dans cette lutte est encor succomber.
On résiste, elle ordonne; on fléchit, elle opprime,
Et traîne le vaincu des fautes jusqu'au crime.
De son ordre, au contraire, avez-vous fait mépris,
Cachez-vous, apostat, ou voyez à ses cris
Se dresser de fureur ceux qu'elle tient en laisse
Pour flatter qui lui cède et mordre qui la blesse:
Des vertus qu'ils n'ont plus ces détracteurs si bas,
Ces insulteurs gagés des talents qu'ils n'ont pas.
Elle excite leur meute, et les pousse, et se venge
En vous jetant au front leur colère et leur fange.
Voilà ce qu'elle fut, ce qu'elle est de nos jours,
Ce qu'en un pays libre on la verra toujours;
Et s'il faut être enfin ou paraître coupable,
Laissant là l'honneur faux pour l'honneur véritable,
Souviens-toi qu'il vaut mieux tomber en citoyen
Sous le mépris de tous, que mériter le tien.

(*La Popularité.*)

Le duel.

Un duel! Tu prendrais pour arbitre suprême
Le hasard d'un duel entre un infâme et toi!
Écoute, j'ai du cœur, et ma vie en fait foi;
Mais je tiens que se battre est un pauvre courage,
Quand le combat vous souille encor plus que l'outrage.
A quoi sont bons ses jours, au mépris dévolus?
L'État n'en a que faire, et l'honneur n'en veut plus;
Les tiens sont l'honneur même, une cause à défendre,
Des services rendus, des services à rendre.
La vertu, la patrie, ont des droits sur les tiens,
Plus tu te sens utile et moins tu t'appartiens.
« Le lâche, diras-tu, peut tenir ce langage; »
L'homme de cœur le doit; pour relever le gage
Qu'une insulte à mon nom jette sur mon chemin,
Je veux, en le touchant, ne pas salir ma main.
Là, ce serait l'opprobre avec la gloire aux prises.
Fais fi de ta vengeance: un sang que tu méprises
Ne vaut pas, ô mon fils, pour laver ton affront,
Les pleurs sacrés qu'un père a versés sur ton front.

(*La Popularité.*)

Les chagrins de l'étude.

L'homme a dit: « Je sais tout, et j'ai tout défini;
J'ai pour loi la raison, pour borne l'infini.
L'étude me ravit à des hauteurs sublimes;
De ce globe étonné j'ai sondé les abîmes:
Cet élément subtil dont il roule entouré,
Ce feu, de tous les corps le principe sacré,
L'onde qui les nourrit de ses flots salutaires,
N'ont pu contre mes yeux défendre leurs mystères.
Est-il quelques secrets cachés au fond des cieux,
Que n'ait point pénétrés mon regard curieux?... »

Moins fier de sa raison, il eût mieux dit peut-être :
« J'ai su tout expliquer, ne pouvant tout connaître. »
L'insensé ! quels combats il s'épuise à livrer,
Pour détruire un mensonge ou pour le consacrer !
Que d'efforts malheureux, que de veilles stériles !
Qu'il érige à grands frais de systèmes fragiles !
Ptolémée, illustré par cent travaux divers,
Dans un ciel de cristal fait tourner l'univers.
D'autres, soumettant tout aux lois de Polymnie,
Des cercles étoilés ont noté l'harmonie.
Si le temps nous éclaire et les a réfutés,
Le temps de mille erreurs a fait des vérités.
Tout le savoir humain n'est qu'un grand labyrinthe.
L'étude nous conduit dans cette obscure enceinte ;
De son fil embrouillé qui s'allonge toujours
On suit péniblement les tortueux détours ;
Le voyageur perdu marche de doute en doute,
Et sans se retrouver expire sur la route.
A peine un faible enfant échappé du berceau
A brisé ces liens qui révoltaient Rousseau,
Les quatre Facultés, dont la voix l'endoctrine,
Épouvantent ses yeux de leur manteau d'hermine.
Certes, quand la frayeur hâte ses premiers pas,
Le chemin qu'il parcourt a pour lui peu d'appas.
Ne maudissiez-vous pas Sophocle et Stésichore,
Quand, leurs vers à la main, vous ignoriez encore
Que vous deviez un jour, chez nos derniers neveux,
Leur disputer l'honneur d'être maudits comme eux ?
Mais du collége enfin foulez aux pieds les chaînes.
O liberté, sans toi les plaisirs sont des peines !
Quel destin vous attend, si de la vérité
Le flambeau redoutable est par vous présenté !
Que de petits esprits, jaloux des noms célèbres,
Prendront contre le jour parti pour les ténèbres !
Leur nombre dangereux fait leur autorité ;
Les sots depuis Adam sont en majorité.

La Divinité même inspire Anaxagore:
D'un exil flétrissant l'arrêt le déshonore.
Les rêves d'Aristote abusaient nos aïeux:
Galilée indigné change l'ordre des cieux;
Sans pitié, loin du centre il rejette la terre,
Du soleil par sa marche il la rend tributaire....
N'a-t-il pas expié, par trois ans de prison,
L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison?
Répondez: que servit aux maîtres de la lyre
De suivre les écarts d'un immortel délire?
Faut-il d'un seul exemple attrister vos regards?
Le siècle de Louis, le siècle des beaux-arts,
N'accorda qu'à regret, vaincu par la prière,
Du pain au grand Corneille, une tombe à Molière.
Nourrissez donc le feu de vos nobles désirs;
Immolez à l'étude, état, repos, plaisirs;
Veillez, jeunes auteurs, pour qu'un jour d'injustice
De dix ans de travail renverse l'édifice.
Je veux qu'un beau succès couronne votre orgueil;
Un peuple d'ennemis vous suit jusqu'au cercueil.
Triste sort des talents! La noire calomnie
Flétrit de ses poisons le laurier du génie;
Mille insectes impurs en rongent les rameaux,
Et, comme le cyprès, c'est l'arbre des tombeaux.

(*Épître à MM. de l'Académie française.*)

Au vallon d'Argentol.

Retraite d'Argentol, vallon tranquille et sombre,
Qu'habitent le travail, la paix et le bonheur,
Que j'aime à respirer ce reste de fraîcheur,
A l'ardeur des étés échappé sous ton ombre!
Le zéphire se plaît dans tes longs peupliers;
Ces monts, où deux forêts balancent leur verdure,
Environnent ton sein d'une double ceinture.

Courbez-vous sur mon front, rameaux hospitaliers;
Source fraîche où ma main recueille une onde pure,
Reviens par cent détours aux bords que tu chéris;
Poursuis, que ton murmure, en charmant mes oreilles
Se mêle au bruit léger de cet essaim d'abeilles
Qui vole en bourdonnant sur les buissons fleuris.
Des chênes ébranlés mutilant les racines,
Puissent les noirs torrents, dont le cours inégal,
Dans un lit de gravier gronde au pied des collines,
Ne jamais obscurcir ton paisible cristal!
Puissent le dieu des champs et ses nymphes divines
Écarter loin de toi le chasseur inhumain,
Quand, l'oreille aux aguets, sortant du bois voisin,
La biche au pied léger, ou le chevreuil timide,
Vient se désaltérer à ta source limpide.
Ah! si jamais le ciel, soigneux de mes plaisirs,
Fixe ma vie errante au milieu de ces plaines,
Je veux que leur enceinte enferme mes désirs,
Que mon travail soit libre ainsi que mes loisirs:
J'y veux couler en paix des jours exempts de peines.
Quand l'ardent Sirius blanchit l'azur des cieux,
Quel bonheur de fouler des herbes verdoyantes;
Ou dans les nuits d'hiver, quand un vent pluvieux
Vient battre à coups pressés les vitres frémissantes,
De rêver à ce bruit qui vous ferme les yeux!
Si je meurs entouré de riantes images,
Je ne veux pour tombeau que ces gazons épais.
Les passants fatigués de quelques longs voyages
Pourront s'y reposer sous des peupliers frais;
Mon ombre écartera de leur couche tranquille
L'insecte malfaisant, le reptile odieux:
Un regret, un soupir, en quittant ces beaux lieux,
Me paîront au delà mes soins et mon asile.
Voilà mes seuls désirs: puissent-ils plaire aux dieux
O vallon fortuné! paisibles promenades!
Tout ce faste imposant que Paris va m'offrir,

Ces palais, ces jardins et leurs tristes naïades,
Du besoin de vous voir ne me sauraient guérir;
Entre vos monts altiers, au bruit de vos cascades,
Que ne m'est-il donné de vivre et de mourir!

(*Poésies diverses.*)

La mort de Jeanne d'Arc.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite....
D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers,
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?

La joie éclate sur leurs traits,
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais;
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux!
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves:
« Qu'elle meure! elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie.... »
Lâches, que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes:
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ, avec ardeur, Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents;
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,

Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille elle y monta ; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête ;
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée !
Adieu, beau ciel, il faut mourir !

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs ;
Et ta chaumière, et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance....
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé ;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante ?
Anglais, son bras est désarmé,
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : « O France ! ô mon roi bien-aimé ! »

Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi qui des vainqueurs renversas les projets !
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance ;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès ;
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance !

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,

Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes!
Venez, jeunes beautés, venez, braves soldats :
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!

Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose, et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits! »

(*Messéniennes.*)

Ruines des côtes de Naples.

Ces débris ont pour moi d'invincibles appas....
Ils parlent à mes yeux, ils enchaînent mes pas.
Ces lentisques flétris dont la feuille frissonne;
Ces pampres voltigeants et rougis par l'automne;
Tristes comme les fleurs qui couronnaient les morts,
Ces frêles cyclamens, fanés à leur naissance,
Plaisent à ma tristesse, en mêlant sur ces bords
Le deuil de la nature au deuil de la puissance.

Où sont ces dais de pourpre élevés pour les jeux,
Ces troupeaux d'affranchis, ces courtisans avides?
Où sont les chars d'airain, les trirèmes rapides,
Qui du soleil levant réfléchissaient les feux?
C'est là que des clairons la bruyante harmonie,
A d'Auguste expirant ranimé l'agonie;
Vain remède! et le sang se glaçait dans son cœur,
Tandis que sur ces murs les jeux de Rome esclave,
Retraçant Actium à ce pâle vainqueur,
Faisaient sourire Auguste au triomphe d'Octave.

Ces monuments pompeux, tous ces palais romains,
Où triomphaient l'orgueil, l'inceste et l'adultère,
De la vaine grandeur dont ils lassaient la terre,
N'ont laissé que des noms en horreur aux humains.

Les voilà ces arceaux désunis et sans gloire,
Qui de Caligula rappellent la mémoire!
Vingt siècles les ont vus briser le fol orgueil
Des mers qui les couvraient d'écume et d'étincelles;
Leur chaîne s'est rompue, et n'est plus un écueil
Où viennent des pêcheurs se heurter les nacelles.

Ces temples du Plaisir par la Mort habités,
Ces portiques, ces bains prolongés sous les ondes,
Ont vu Néron, caché dans leurs grottes profondes,
Condamner Agrippine au sein des voluptés.
Au bruit des flots roulant sous cette voûte humide,
Il veillait, agité d'un espoir parricide;
Il lançait à Narcisse un regard satisfait,
Quand, muet d'épouvante et tremblant de colère,
Il apprit que ces flots, instruments du forfait,
Se soulevant d'horreur, lui rejetaient sa mère.

Tout est mort; c'est la mort qu'ici vous respirez;
Quand Rome s'endormit de débauche abattue,
Elle laissa dans l'air ce poison qui vous tue;
Il infecta les lieux qu'elle a déshonorés.
Telle, après les banquets de ces maîtres du monde,
S'élevait autour d'eux une vapeur immonde,
Qui pesait sur leurs sens, ternissait les couleurs
Des fastueux tissus où retombaient leurs têtes,
Et fanait à leurs pieds, sur les marbres en pleurs,
Les roses dont Pestum avait jonché ces fêtes.

Virgile pressentait que dans ces champs déserts
La Mort viendrait s'asseoir au milieu des décombres,
Alors qu'il les choisit pour y placer les ombres,
Le Styx aux noirs replis, l'Averne et les Enfers.
Contemplez ce pêcheur: voyez, voyez nos guides;
Interrogez les traits de ces pâtres livides:
Ne croyez-vous pas voir des spectres sans tombeaux,
Qui, laissés par Caron sur le fatal rivage,

Tendant vers vous la main, entr'ouvrent leurs lambeaux,
Pour mendier le prix de leur dernier passage ?

(*La Sibylle.*)

Trois jours de Christophe Colomb.

« En Europe ! en Europe ! — Espérez ! — Plus d'espoir !
—Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde ! »
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui ;
Il marche, et l'horizon recule devant lui ;
Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
Il marche, il marche encore, et toujours ; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute du roulis le sourd mugissement
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux ;
L'ardente croix du sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté :
« Colomb, voici le jour ! le jour vient de renaître !
— Le jour ! et que vois-tu ? — Je vois l'immensité. »

Qu'importe ? il est tranquille... : Ah ! l'avez-vous pensé ?
Une main sur son cœur, si sa gloire vous tente,
Comptez les battements de ce cœur oppressé,
Qui s'élève et retombe, et languit dans l'attente ;
Ce cœur qui, tour à tour brûlant ou sans chaleur,
Se gonfle de plaisir, se brise de douleur.
Vous comprendrez alors que durant ces journées,
Il vivait, pour souffrir, des siècles par moments.

Vous direz. « Ces trois jours dévorent des années,
Et la gloire est trop chère au prix de ces tourments. »

Le second jour a fui. Que fait Colomb? il dort;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
« Périra-t-il?—Aux voix.—La mort!—La mort!—La mort.
— Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire. »
Les ingrats! quoi! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau!
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard!...

Il rêve: comme un voile étendu sur les mers,
L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,
Et ce monde nouveau qui manque à l'univers,
De ses regards ardents il l'embrasse, il l'admire.
Qu'il est beau, qu'il est frais ce monde vierge encor!
L'or brille sur ses fruits, ses eaux roulent de l'or!
Déjà plein d'une ivresse inconnue et profonde,
Tu t'écrias, Colomb: « Cette terre est mon bien!... »
Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,
O douleur! et d'un nom qui n'était pas le tien....

(*Messéniennes.*)

V. HUGO.

HUGO (Victor) naquit à Besançon le 26 février 1802.

Ses débuts dans la carrière littéraire furent aussi précoces que remarquables. En 1817, il concourut pour le prix de poésie de l'Académie française; et de 1817 à 1820, il fut couronné trois fois par l'Académie des jeux floraux pour des odes qui sont peut-être ses plus belles créations lyriques.

Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on met au premier rang les *Odes*, les *Orientales*, les *Feuilles d'Automne*, les *Chants du Crépuscule*, les *Voix intérieures*, *Notre-Dame de Paris*, le *Dernier jour d'un condamné* et le *Rhin*.

Comme poëte, M. Victor Hugo se fait remarquer par la richesse du coloris, l'abondance des images et par une énergique et puissante inspiration; comme prosateur, il réunit dans son style les différents mérites qui caractérisent sa poésie; et c'est avec raison que l'on considère son roman de *Notre-Dame de Paris* comme une des productions qui ont le plus contribué à sa réputation d'écrivain.

M. V. Hugo a composé plusieurs drames, dont le meilleur est, sans contredit, *Hernani*. Les belles scènes qu'on trouve dans ces drames font regretter que l'auteur n'ait pas adopté la forme correcte et toute classique qui distingue nos grands modèles.

M. Victor Hugo est entré à l'Académie française le 3 juin 1841.

Moïse sauvé des eaux.

« Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour.
Venez; le moissonneur repose en son séjour;
La rive est solitaire encore.
Memphis élève à peine un murmure confus,
Et nos chastes plaisirs sous ces bosquets touffus
N'ont d'autres témoins que l'Aurore.

« Au palais de mon père on voit briller les arts;
Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
Qu'un bassin d'or ou de porphyre;

Ces chants aériens sont mes concerts chéris ;
Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
Le souffle embaumé du zéphire !

« Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur !
Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
De vos ceintures transparentes ;
Détachez ma couronne et ces voiles jaloux ;
Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous,
Au sein des vagues murmurantes.

« Hâtons-nous.... Mais, parmi les brouillards du matin,
Que vois-je ?... Regardez à l'horizon lointain....
Ne craignez rien, filles timides !
C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
Vient visiter les Pyramides.

« Que dis-je ? si j'en crois mes regards indécis,
C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis
Que pousse une brise légère.
Mais non : c'est un esquif où, dans un doux repos,
J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
Comme on dort au sein de sa mère !

« Il sommeille ; et, de loin, à voir son lit flottant,
On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant,
Le lit d'une blanche colombe.
Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent ;
L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
Semble le bercer dans sa tombe !

« Il s'éveille : accourez, ô vierges de Memphis !
Il crie.... Ah ! quelle mère a pu livrer son fils
Au caprice des flots mobiles ?
Il tend les bras ; les eaux grondent de toute part.

Hélas ! contre la mort il n'a d'autre rempart
Qu'un berceau de roseaux fragiles.

« Sauvons-le.... C'est peut-être un enfant d'Israël.
Mon père les proscrit : mon père est bien cruel
De proscrire ainsi l'innocence !
Faible enfant ! ses malheurs ont ému mon amour,
Je veux être sa mère : il me devra le jour,
S'il ne me doit pas la naissance. »

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'au bord du Nil son cortége innocent
Suivait sa course vagabonde ;
Et ces jeunes beautés qu'elle effaçait encor,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la fille de l'onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive ;
Elle a saisi l'esquif ! Fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide :
Et ses sœurs tour à tour au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide.

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le ciel ;
Viens ici comme une étrangère ;
Ne crains rien : en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas :
Car Iphis n'est pas encor mère !

Alors; tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant,
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges, devant Dieu, de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles :

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil;
Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil :
Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
Le jour enfin approche où vers les champs promis
Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
Les tribus si longtemps captives.

« Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
C'est l'élu du Sina, c'est le roi des fléaux,
Qu'une vierge sauve de l'onde.
Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,
Fléchissez : un berceau doit sauver Israël,
Un berceau va sauver le monde! »

(*Odes et Ballades.*)

Le chant du cirque.

César, empereur magnanime,
Le monde à te plaire unanime,
A tes fêtes doit concourir!
Éternel héritier d'Auguste,
Salut! prince immortel et juste,
César! sois salué par ceux qui vont mourir.

Seul, entre tous les rois, César aux dieux de Rome
Peut en libations offrir le sang de l'homme :
A nos solennités nous invitons la mort.
De monstres pour nos jeux nous dépeuplons le monde,

Nous mêlons dans le cirque, où fume un sang immonde,
Les tigres d'Hyrcanie aux Barbares du Nord.

Des colosses d'airain, des vases de porphyre,
Des ancres, des drapeaux, que gonfle le zéphire,
Parent du champ fatal les murs éblouissants;
Les parfums chargent l'air d'un odorant nuage,
Car le peuple romain aime que le carnage
Exhale ses vapeurs parmi les flots d'encens.

Des portes tout à coup les gonds d'acier gémissent.
La foule entre en froissant les grilles qui frémissent.
Les panthères dans l'ombre ont tressailli d'effroi;
Et poussant mille cris qu'un long bruit accompagne,
Comme un fleuve épandu de montagne en montagne,
De degrés en degrés roule le peuple-roi.

Les deux chaises d'ivoire ont reçu les édiles.
L'hippopotame informe et les noirs crocodiles
Nagent autour du cirque en un large canal;
Dans leurs cages de fer les cinq cents lions grondent;
Les vestales en chœur, dont les chants se répondent,
Apportent l'autel chaste et le feu virginal.

L'œil ardent, le sein nu, l'impure courtisane
Près du foyer sacré pose un trépied profane.
On voile de cyprès l'autel des suppliants.
A travers leur cortége et de rois et d'esclaves,
Les sénateurs vêtus d'augustes laticlaves,
Dans la foule, de loin, comptent tous leurs clients.

Chaque vierge est assise auprès d'une matrone.
A la voix des tribuns on voit autour du trône
Les soldats du Prétoire en cercle se ranger;
Les prêtres de Cybèle entonnent la louange,
Et sur de vils tréteaux, les histrions du Gange
Chantent en attendant ceux qui vont s'égorger.

Les voilà !... Tout le peuple applaudit et menace
Ces captifs, que César d'un bras puissant ramasse
Des temples de Manès aux antres d'Irmensul.
Ils entrent tour à tour, et le licteur les nomme
Vil troupeau que la mort garde aux plaisirs de Rome,
Et que d'un fer brûlant a marqué le consul.

On découvre en leurs rangs, à leur tête penchée,
Les Juifs, traînant partout une honte cachée ;
Plus loin, d'altiers Gaulois, que nul péril n'abat,
Et d'infâmes chrétiens, qui, dépouillés d'armures,
Refusant aux bourreaux leurs chants ou leurs murmures,
Vont souffrir sans orgueil et mourir sans combat.

Bientôt, quand rugiront les bêtes échappées,
Les murs, tout hérissés de piques et d'épées,
Livreront cette proie entière à leur fureur ;
Du trône de César la pourpre orne le faîte,
Afin qu'un jour plus doux, durant l'ardente fête,
Flatte les yeux divins du clément empereur.

César, empereur magnanime,
Le monde à te plaire unanime,
A tes fêtes doit concourir !
Eternel héritier d'Auguste,
Salut ! prince immortel et juste ;
César ! sois salué par ceux qui vont mourir.

(*Odes et Ballades.*)

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES AUTEURS CITÉS DANS CE RECUEIL.

Noms.	Naiss.	Mort.	Noms.	Naiss.	Mort.
Charles d'Orléans..	1391	1465	Mme de Sévigné...	1626	1696
Villon.....	1431	1500	Bossuet.....	1627	1704
Rabelais.....	1483	1553	Fléchier.....	1632	1710
Mellin de Saint-Ge-			Bourdaloue.....	1632	1704
lais.....	1491	1558	Mme de La Fayette.	1634	1693
Marot.....	1495	1544	Mme Deshoulières..	1634	1694
Amyot.....	1513	1593	Quinault.....	1635	1688
Du Bellay.....	524	1560	Mme de Maintenon.	1635	1719
Ronsard.....	1524	1585	Boileau.....	1636	1711
Belleau.....	1528	1577	Malebranche.....	1638	1715
Baïf.....	1532	1591	J. Racine.....	16.9	1699
Jodelle.....	1532	1573	La Bruyère.....	1644	1696
Montaigne.....	1533	1592	Hamilton.....	1646	1720
Passerat.....	1534	1602	Fénelon.....	1651	1715
Garnier.....	1534	1600	Lafosse.....	1653	1708
Pithou.....	1539	1596	Regnard.....	1655	1710
Desportes.....	1546	1606	Fontenelle.....	1657	1757
Bertaut.....	1552	1611	Rollin.....	1661	1741
Malherbe.....	1555	1628	Massillon.....	1663	1742
Gombauld.....	1568	1666	D'Aguesseau.....	1668	1751
Régnier.....	1573	1613	Rousseau (J. B.)...	1670	1743
Maynard.....	1583	1646	Crébillon.....	1674	1762
Racan.....	1589	1670	Saint-Simon.....	1675	1755
Balzac.....	1594	1654	Le Sage.....	1677	1747
Descartes.....	1596	1650	Destouches.....	1680	1754
Malleville.....	1597	1647	Montesquieu.....	1689	1755
Voiture.....	1598	1648	Piron.....	1689	1773
Corneille.....	1606	1684	Voltaire.....	1694	1778
Rotrou.....	1609	1650	Bridaine.....	1701	1767
Arnauld.....	1612	1694	Buffon.....	1707	1788
La Rochefoucauld..	1613	1680	Gresset.....	1709	1777
Retz.....	1614	1679	Lefranc de Pompi-		
Mme de Motteville..	1615	1689	gnan.....	1709	1784
Chapelle.....	1616	1686	Bernard.....	1710	1775
Molière.....	1620	1673	Diderot.....	1712	1784
La Fontaine.....	1621	1696	Rousseau (J. J.)...	1712	1778
Pascal.....	1623	1662	Vauvenargues.....	1715	1747
Ségrais.....	1624	1701	Condillac.....	1715	1780
Bachaumont.....	1624	1702	Bernis.....	1715	1794
Pellisson.....	1624	1693	Barthélemy.....	1716	1795
Corneille (Th.).....	1625	1709	D'Alembert.....	1717	1783

Noms.	Naiss.	Mort.	Noms.	Naiss.	Mort.
Saint-Lambert.....	1717	1804	Andrieux.....	1759	1833
Marmontel	1723	1799	Chénier (A. M.) ...	1762	1793
Lebrun.....	1729	1807	Legouvé	1764	1812
Thomas.....	1732	1785	Chénier (M. J.).....	1764	1811
Malfilâtre	1733	1767	De Maistre (Xavier).	1764	1852
Ducis.....	1733	1815	De Staël (Mme)....	1766	1817
Bernardin de Saint-Pierre	1737	1804	Chateaubriand.....	1769	1848
			Cuvier (G.).....	1769	1832
Delille.....	1728	1813	Lemercier.....	1770	1840
La Harpe.....	1739	1803	Courier.....	1772	1825
Champfort.....	1741	1794	Baour-Lormian	1772	1854
Condorcet.....	1743	1793	Béranger.....	1780	
Léonard.....	1744	1793	Millevoie.....	1782	1816
Roucher.....	1745	1793	Soumet.....	1788	1846
Maury.....	1746	1817	Lamennais	1782	1854
Mirabeau.....	1749	1791	Guizot.....	1787	
Laplace.....	1749	1827	Guiraud.....	1788	1847
Gilbert.....	1751	1780	Villemain	1791	
Parny.....	1753	1814	Cousin.....	1791	
De Maistre (Joseph).	1753	1821	Lamartine.....	1792	
Florian	1755	1794	Delavigne.....	1793	1843
Collin d'Harleville..	1755	1806	Thierry (Aug.).....	1795	
Volney.....	1757	1820	Thiers.....	1796	
Fontanes.....	1757	1820	Hugo.....	1802	
Le Bailly.....	1758	1807			

DESCARTES, I 27.
DESHOULIÈRES (Mme), II, 163.
DESPORTES, II, 47.
DESTOUCHES, II, 237.
DIDEROT, I, 308.
DUCIS, II, 317.

F

FÉNELON, I, 199.
FLÉCHIER, I, 137.
FLORIAN, II, 356.
FONTANES, II, 371.
FONTENELLE, I, 219.

G

GARNIER, II, 44.
GILBERT, II, 349.
GOMBAULD, II, 67.
GRESSET, II, 278.
GUIRAUD, II, 443.
GUIZOT, I, 459.

H

HAMILTON, I, 192.
HUGO (Victor), II, 472.

L

LA BRUYÈRE, I, 180.
LA FAYETTE (Mme de), I, 149.
LA FONTAINE, II, 136.
LAFOSSE, II, 206.
LA HARPE, I, 379; II, 340.
LAMARTINE, II, 447.
LAMENNAIS, I, 454.
LAPLACE, I, 404.
LA ROCHEFOUCAULD, I, 61.
LE BAILLY, II, 376.
LEBRUN, II, 302.
LEGOUVÉ, II, 395.
LERCIER, II, 409.
LÉONARD, II, 344.
LESAGE, I, 259.

M

MALEBRANCHE, I, 173.
MALFILATRE, II, 313.
MALHERBE, II, 52.
MALLEVILLE, II, 83.
MARMONTEL, I, 346.
MAROT, II, 13.
MASSILLON, I, 230.
MAURY (l'abbé), I, 393.
MAYNARD, II, 74.
MELLIN DE SAINT-GELAIS, II, 10.
MILLEVOIE, II, 431.
MIRABEAU, I, 398.
MOLIÈRE, I, 114; II, 114.
MONTAIGNE, I, 9.
MONTESQUIEU, I, 266.
MOTTEVILLE (Mme de), I, 56.

O

ORLÉANS (Charles d'), II, 1.

P

PARNY, II, 352.
PASCAL, I, 79.
PASSERAT, II, 41.
PIRON, II, 247.
PITHOU, I, 18.
POMPIGNAN (Lefranc de), II, 284.

Q

QUINAULT, II, 169.

R

RABELAIS, I, 1.
RACAN, II, 79.
RACINE, I, 177; II, 186.

INDICATION

DES RÈGNES ET RÉGIMES

SOUS LESQUELS ONT VÉCU LES AUTEURS CITÉS DANS CE RECUEIL.

Charles VI. — De 1380 à 1422.

Charles d'Orléans.

Charles VII. — De 1422 à 1461.

Charles d'Orléans, Villon.

Louis XI. — De 1461 à 1483.

Charles d'Orléans, Villon.

Charles VIII. — De 1483 à 1498.

Rabelais, Saint-Gelais, Marot.

Louis XII. — De 1498 à 1515.

Rabelais, Saint-Gelais, Marot, Amyot.

François Ier. — De 1515 à 1547.

Rabelais, Saint-Gelais, Marot, Amyot, du Bellay, Ronsard, Belleau, Baïf, Jodelle, Montaigne, Passerat, Garnier, Pithou, Desportes.

Henri II. — De 1547 à 1559.

Rabelais, Saint-Gelais, Amyot, du Bellay, Ronsard, Belleau, Baïf,

Jodelle, Montaigne, Passerat, Garnier, Pithou, Desportes, Bertaut, Malherbe.

François II. — De 1559 à 1560.

Amyot, du Bellay, Ronsard, Belleau, Baïf, Jodelle, Montaigne, Passerat, Garnier, Pithou, Desportes, Bertaut, Malherbe.

Charles IX. — De 1560 à 1574.

Amyot, Ronsard, Belleau, Baïf, Jodel'e, Montaigne, Passerat, Garnier, Pithou, Desportes, Bertaut, Malherbe, Gombauld, Regnier.

Henri III. — De 1574 à 1589.

Amyot, Ronsard, Belleau, Baïf, Jodelle, Montaigne, Passerat, Garnier, Pithou, Desportes, Bertaut, Malherbe, Gombauld, Regnier, Maynard, Racan.

Henri IV. — De 1589 à 1610.

Amyot, Baïf, Montaigne, Passerat, Garnier, Pithou, Desportes, Bertaut, Malherbe, Gombauld, Regnier, Maynard, Racan, Balzac, Descartes, Malleville, Voiture, Corneille, Rotrou.

Louis XIII. — De 1610 à 1643.

Bertaut, Malherbe, Gombauld, Regnier, Maynard, Racan, Balzac, Descartes, Malleville, Voiture, Corneille, Rotrou, Arnauld, La Rochefoucauld, Retz, Mme de Motteville, Chapelle, Molière, La Fontaine, Pascal, Ségrais, Bachaumont, Pellisson, Th. Corneille, Mme de Sévigné, Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, Mme de La Fayette, Mme Deshoulières, Quinault, Mme de Maintenon, Boileau, Malebranche, Racine.

Louis XIV. — De 1643 à 1715.

Gombauld, Maynard, Racan, Balzac, Descartes, Malleville, Voiture, Corneille, Rotrou, Arnauld, La Rochefoucauld, Retz, Mme de Motteville, Chapelle, Molière, La Fontaine, Pascal, Ségrais, Bachaumont, Pellisson, Th. Corneille, Mme de Sévigné, Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, Mme de La Fayette, Mme Deshoulières, Quinault, Mme de Maintenon, Boileau, Malebranche, Racine, La Bruyère, Fénelon, Lafosse, Regnard, Fontenelle, Rollin,

Massillon, d'Agnesseau, J. B. Rousseau, Crébillon, Saint Simon, Lesage, Destouches, Montesquieu, Piron, Voltaire, Bridaine, Buffon, Gresset, Lefranc de Pompignan, Bernard, J. J. Rousseau, Diderot, Condillac, Vauvenargues, Bernis.

Louis XV.—De 1715 à 1 74.

Mme de Maintenon, Hamilton, Fontenelle, Rollin, Massillon, d'Aguesseau, J. B. Rousseau, Crébillon, Saint-Simon, Lesage, Destouches, Montesquieu, Piron, Voltaire, Bridaine, Buffon, Gresset, Lefranc de Pompignan, Bernard, J. J. Rousseau, Diderot, Condillac, Vauvenargues, Bernis, Barthélemy, d'Alembert, Saint-Lambert, Marmontel, Lebrun, Thomas, Malfilâtre, Ducis, Bernardin de Saint-Pierre, Delille, La Harpe, Chamfort, Condorcet, Léonard, Roucher, Maury, Mirabeau, Laplace, Gilbert, Parny, Joseph de Maistre, Florian, Collin d'Harleville, Fontanes, Volney, Le Bailly, Andrieux, A. Chénier, Legouvé, M. J. Chénier, Xavier de Maistre, Mme de Staël, Chateaubriand, Cuvier, Lemercier, Baour-Lormian, Courier.

Louis XVI.—De 1774 à 1792.

Voltaire, Buffon, Lefranc de Pompignan, Bernard, J. J. Rousseau, Diderot, Condillac, Bernis, Barthélemy, d'Alembert, Saint-Lambert, Marmontel, Lebrun, Thomas, Ducis, Bernardin de Saint-Pierre, Delille, La Harpe, Chamfort, Condorcet, Léonard, Roucher, Maury, Mirabeau, Laplace, Gilbert, Parny, Joseph de Maistre, Florian, Collin d'Harleville, Fontanes, Volney, Le Bailly, Andrieux, A. Chénier, Legouvé, M. J. Chénier, Xavier de Maistre, Mme de Staël, Chateaubriand, Cuvier, Lemercier, Baour-Lormian, Courier, Béranger, Millevoie, Soumet, Lamennais, Guizot, Guiraud, Villemain, Cousin.

République.—De 1792 à 1804.

Bernis, Barthélemy, Saint-Lambert, Marmontel, Lebrun, Ducis, Bernardin de Saint-Pierre, Delille, La Harpe, Chamfort, Condorcet, Léonard, Roucher, Maury, Laplace, Parny, Joseph de Maistre, Florian, Collin d'Harleville, Fontanes, Volney, Le Bailly, Andrieux, A. Chénier. Legouvé, M J. Chénier, Xavier de Maistre, Mme de Staël, Chateaubriand, Cuvier, Lemercier. Baour-Lormian, Courier, Béranger, Millevoie, Soumet, Lamennais, Guizot. Guiraud, Villemain, Cousin, de Lamartine, Delavigne, Thierry, Thiers, Hugo

Empire.—De 1804 à 1814.

Lebrun, Ducis, Bernardin de Saint-Pierre, Delille, La Harpe, Maury, Laplace, Parny, Joseph de Maistre, Collin d'Harleville, Fontanes, Volney, Le Bailly, Andrieux, Legouvé, M. J. Chénier, Xavier de Maistre, Mme de Staël, Chateaubriand, Cuvier, Lemercier, Baour-Lormian, Courier, Béranger, Millevoie, Soumet, Lamennais, Guizot, Guiraud, Villemain, Cousin, de Lamartine, Lelavigne, Thierry, Thiers, Hugo.

Louis XVIII. — De 1814 à 1824.

Ducis, Maury, Laplace, Joseph de Maistre, Fontanes, Volney, Andrieux, Xavier de Maistre, Mme de Staël, Chateaubriand, Cuvier, Lemercier, Baour-Lormian, Courier, Béranger, Millevoie, Soumet, Lamennais, Guizot, Guiraud, Villemain, Cousin, de Lamartine, Delavigne, Thierry, Thiers, Hugo.

Charles X.—De 1824 à 1830.

Laplace, Andrieux, Xavier de Maistre, Chateaubriand, Cuvier, Lemercier, Baour-Lormian, Courier, Béranger, Soumet, Lamennais, Guizot, Guiraud, Villemain, Cousin, de Lamartine, Delavigne, Thierry, Thiers, Hugo.

Louis-Philippe.—De 1830 à 1848.

Andrieux, Xavier de Maistre, Chateaubriand, Lemercier, Baour-Lormian, Béranger, Soumet, Lamennais, Guizot, Guiraud, Villemain, Cousin, de Lamartine, Delavigne, Thierry, Thiers, Hugo.

De 1848 à 1852.

Xavier de Maistre, Chateaubriand, Baour-Lormian, Béranger, Lamennais, Guizot, Villemain, Cousin, de Lamartine, Thierry, Thiers, Hugo.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

CHARLES D'ORLÉANS..... 1
Ballade..... 1
Ballade..... 2
Rondeau..... 3
Chanson..... 4
Ballade..... 4

VILLON..... 6
Sur la mort..... 6
Ballade..... 8

MELLIN DE SAINT-GELAIS.. 10
A un poëte vantard..... 10
Folie..... 10
Épigramme..... 11
Épigramme..... 11
Folie..... 11
Épigramme..... 12

MAROT..... 13
Épître à son ami Lyon Jamet, pour l'engager à obtenir son élargissement..... 13
L'Enfer..... 15
Épître au roi, pour le délivrer de prison 19
De la duchesse d'Étampes..... 21
Du lieutenant criminel et de Semblançay..... 21
A Maurice Scève, Lyonnais..... 22
Réplique à la reine de Navarre..... 22
De Cupidon et de sa dame. 22
Épigramme..... 23
A un sien ami..... 23
Au roi de Navarre..... 23
La vie heureuse..... 24
L'Avare goutteux..... 24
A Hilaire..... 25
D'une femme qui se vante. 25
A Mellin de Saint-Gelais. 25
A celui qu'on n'aime point. 26
A Geoffroy Bruslard..... 26
Sur un mauvais débiteur. 26
Élégie..... 26

DU BELLAY..... 28
Sonnet..... 28
Aux zéphyrs..... 29

RONSARD..... 30
La vie est rapide..... 30
Sonnet..... 31
L'Amour écolier et maître..... 32

BELLEAU..... 34
Inutilité des richesses... 34

BAÏF..... 36
Sixain..... 36
A la reine, sur la mort du roi Henri..... 37
Le calcul de la vie..... 37

JODELLE..... 39
Imprécations de Didon... 39

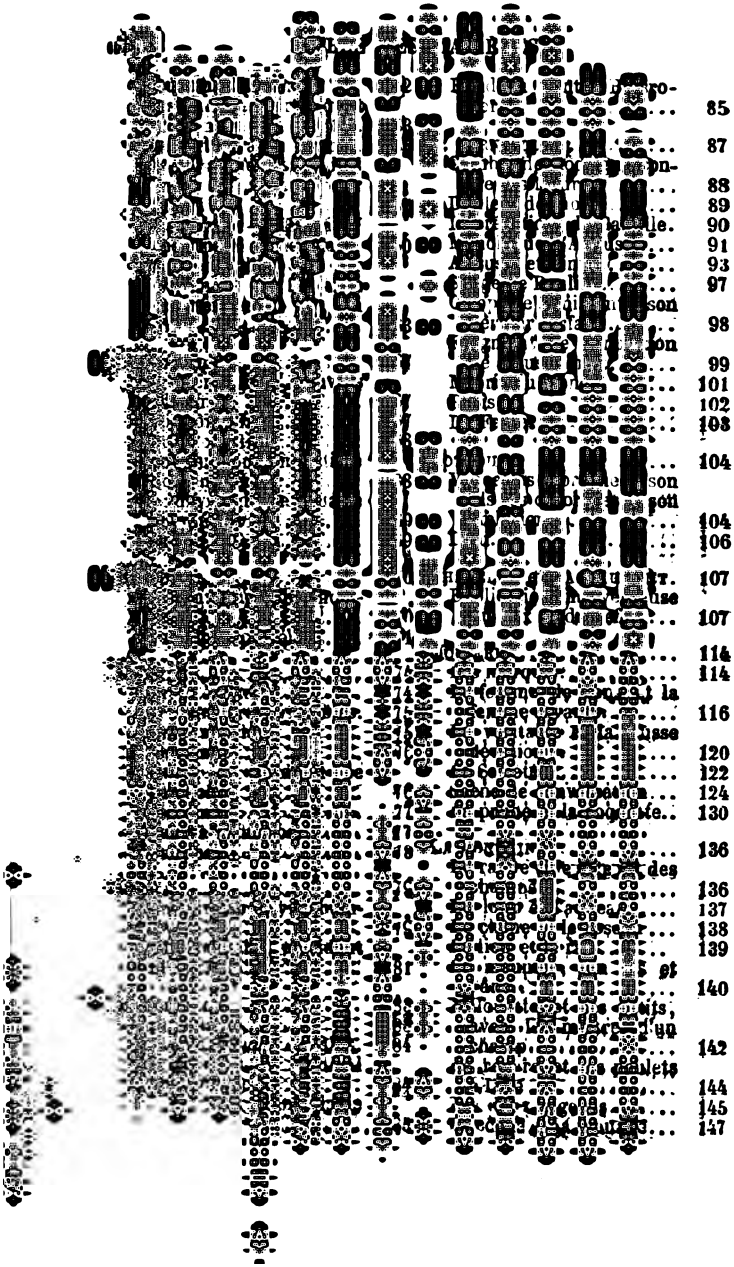
PASSERAT..... 41
Sonnet..... 41
Sur la journée de Senlis.. 41
Huitain..... 43
A un fripon qui a changé d'état..... 43

GARNIER..... 44
César rentrant victorieux dans Rome..... 44
Chœur..... 45

DESPORTES..... 47
Chanson..... 47
Couplet..... 49

BERTAUT..... 50
Élégie..... 50

MALHERBE.....



L'âne et le petit chien... 148
L'ours et l'amateur des jardins..... 149
Aux nymphes de Vaux.. 151
Le sommeil et sa cour... 152
L'amour mouillé..... 153
Ballade à Fouquet pour le pont de Château-Thierry..... 154
Le Florentin..... 156

SÉGRAIS..... 159
Timarète..... 159

T. CORNEILLE..... 161
Ariane reproche à Thésée son infidélité..... 161

MME DESHOULIÈRES..... 163
Idylle..... 163
Sonnet en bouts-rimés sur l'or..... 165
Sonnet en bouts-rimés sur Louis XIV..... 165
Sonnet au duc de Saint-Aignan, sur des rimes bigarrées qui couraient en 1684..... 166
Rondeau..... 167
Ballade sur le mariage.. 167

QUINAULT..... 169
Les géants vaincus..... 169
Méduse..... 170
Armide s'irrite contre le destin qui protége Renaud..... 170
Armide trouve Renaud endormi et ne peut se résoudre à le tuer..... 171
Fureurs d'Armide abandonnée par Renaud... 172

BOILEAU..... 173
Rien n'est beau que le vrai..... 173
La retraite..... 175
La Discorde, sous les traits du vieux Sidrac, ranime ses compagnons effrayés..... 176
Satire. A mon esprit.... 177
La Chicane..... 182
Les poëtes satiriques.... 183
Stances à Molière sur la comédie de *l'École des femmes*..... 184

J. RACINE..... 186
Mithridate vaincu déclare à ses fils son projet de marcher sur Rome. 186
Ulysse emploie tout son art pour déterminer Agamemnon à sacrifier sa fille à la Grèce..... 189
Agrippine reproche à Néron son ingratitude ... 191
La mort d'Hippolyte.... 194
Chœur d'Esther..... 196
Songe d'Athalie..... 200
Prophétie de Joad..... 202
Puissance de Dieu..... 203

LAFOSSE..... 206
Manlius répond aux reproches du consul Valérius..... 206
Rutilius rend compte à Manlius de l'état de la conjuration..... 208

REGNARD..... 210
Valère et Hector..... 210

J. B. ROUSSEAU..... 215
Existence de Dieu..... 215
Aveuglement des hommes..... 217
A une personne convalescente..... 219
A Philomèle..... 221
L'Envie..... 222
Les dégoûts du poëte.... 223
Le vrai héros..... 224
A la Fortune..... 225
Cantate de Circé..... 227

CRÉBILLON..... 230
Rhadamiste et Zénobie .. 231
Songe de Thyeste..... 234
Fureurs d'Oreste..... 236

DESTOUCHES..... 237
Le vrai et le faux philosophe..... 237
Le Glorieux..... 238
Le Dissipateur.....

PIRON 247
Le Métromane..... 247
Un poëte pendant la première représentation de sa pièce..... 248
Voyage à Beaune..... 249

VOLTAIRE..... 256
Mort de Coligny..... 256
Mérope et Polyphonte... 258
Mahomet explique à Zopire les projets et le but de son ambition... 264
Lusignan à sa fille, pour la ramener à la religion de ses pères..... 265
La conscience..... 266
Bornes des recherches philosophiques..... 268
Épître à Horace..... 269
Les auteurs français jugés par Voltaire..... 270
Triolet à M. Titon de Tillet..... 274
Portrait de M. de La Faye..... 274
Impromptu à M. Thiriot qui s'était fait peindre *la Henriade* à la main (1755)..... 275
A Mme la duchesse de Bouillon..... 275
Épigramme..... 275
Invitation à M. Bernard, auteur de l'*Art d'aimer*, pour souper chez Mme Du Châtelet..... 275
A un bavard..... 276
Impromptu écrit sur la feuille du suisse de M. le duc de La Vallière, à qui l'auteur allait demander la romance de *Gabrielle de Vergy*.... 276
Épigramme sur la mort de M. d'Aube..... 276
A Mme de Pompadour, dessinant une tête.... 276
Inscription pour un cadran solaire, demandée à l'auteur..... 277

[illegible]ET..... 278
Sociétés de Paris..... 278
La Chartreuse..... 279

LEFRANC DE POMPIGNAN... 284
Désespoir de Didon..... 284
Souvenirs de la captivité. 285
La mort de J. B. Rousseau..... 286

BERNARD..... 289
Épître sur l'hiver..... 289

BERNIS..... 292
La mode..... 292
Fontenelle..... 293
Les poëtes lyriques..... 294

SAINT-LAMBERT..... 298
La vendange..... 298
L'orage..... 300

LEBRUN..... 302
Le vaisseau *le Vengeur*.. 302
Lebrun se promet l'immortalité..... 304

THOMAS..... 307
L'histoire..... 307
Ode sur le temps..... 309

MALFILATRE..... 313
Le soleil fixe au milieu des planètes..... 313

DUCIS..... 317
Songe d'Hamlet..... 317
Monologue d'Hamlet.... 318
Vision de Macbeth..... 319
A mon petit logis..... 321

DELILLE..... 322
Dieu..... 322
La mort..... 323
Les catacombes de Rome. 324
Les jardins de Versailles et de Marly..... 327
Le café..... 328
Soirée d'hiver..... 329
Le coin du feu..... 330
L'Arioste..... 333
Plaintes de Milton..... 334
L'immortalité..... 336

LA HARPE..... 340

La poésie descriptive.... 340
Le génie des tempêtes... 342

LÉONARD..... 344
Les Antilles..... 344

ROUCHER..... 346
Les glaciers des Alpes... 346
Respect des Romains pour les morts..... 347

GILBERT..... 349
La franchise dans la critique littéraire..... 349
Derniers moments d'un jeune poëte..... 350

PARNY..... 352
Le printemps et les fleurs. 352
La chasse du taureau sauvage..... 353

FLORIAN..... 356
La Fable et la Vérité.... 356
Le Calife..... 357
L'aveugle et le paralytique..... 359
La mère, l'enfant et les sarigues..... 360
Les singes et le léopard.. 361
Le rossignol et le prince. 362
La vipère et la sangsue.. 363
Le voyage..... 363

COLLIN D'HARLEVILLE..... 365
Les châteaux en Espagne. 365
L'inconstant..... 367
Le pessimiste..... 368

FONTANES..... 371
La raison et l'amour-propre..... 371
Le Tasse..... 373

LE BAILLY..... 376
Le sage et le conquérant.. 376
L'occasion manquée..... 377
Les métamorphoses du singe..... 378
Le chameau et le bossu.. 379

ANDRIEUX..... 381
Le meunier de Sans-Souci. 381
Procès du sénat de Capoue..... 384

ANDRÉ CHÉNIER..... 388
Éloge de la France..... 389
La Pérouse..... 390
La frivolité..... 391
La jeune captive..... 392
Fragment..... 394

LEGOUVÉ..... 395
Le cimetière de campagne..... 395
Lucain, ou l'enthousiasme du poëte..... 396
L'histoire..... 397

M. J. CHÉNIER..... 399
Règne de Tibère..... 399
Mort d'Anne de Boulen.. 400
Désenchantement..... 402
La calomnie..... 403
Les poëtes satiriques.... 404

LEMERCIER..... 409
Apparition du spectre de Thyeste à Ægiste..... 409
Prophéties de Cassandre. 411
Moïse aux Juifs révoltés. 416

BAOUR-LORMIAN..... 419
Hymne au soleil..... 419
Le clair de lune..... 420
Benjamin raconte à Joseph, ministre de Pharaon sous le nom d'Omasis, comment ses frères ont annoncé sa mort à Jacob..... 421
Les réputations littéraires. 422

BÉRANGER..... 425
Les enfants de la France. 425
La sainte alliance des peuples..... 427
Le voyage imaginaire.... 429

MILLEVOIE..... 431
Sophocle accusé par ses fils..... 431
Sépultures au Canada.... 432
La chute des feuilles.... 433
La fleur..... 434

SOUMET..... 435
Impiété de Saül..... 435

Les monuments religieux et antiques..... 436
La pensée..... 438
La pauvre fille 439
La nuit de Noël..... 440

GUIRAUD..... 443
Le petit savoyard..... 443

LAMARTINE..... 447
La prière..... 447
Dieu et son essence..... 448
Hymne au soleil..... 449
La mort..... 450

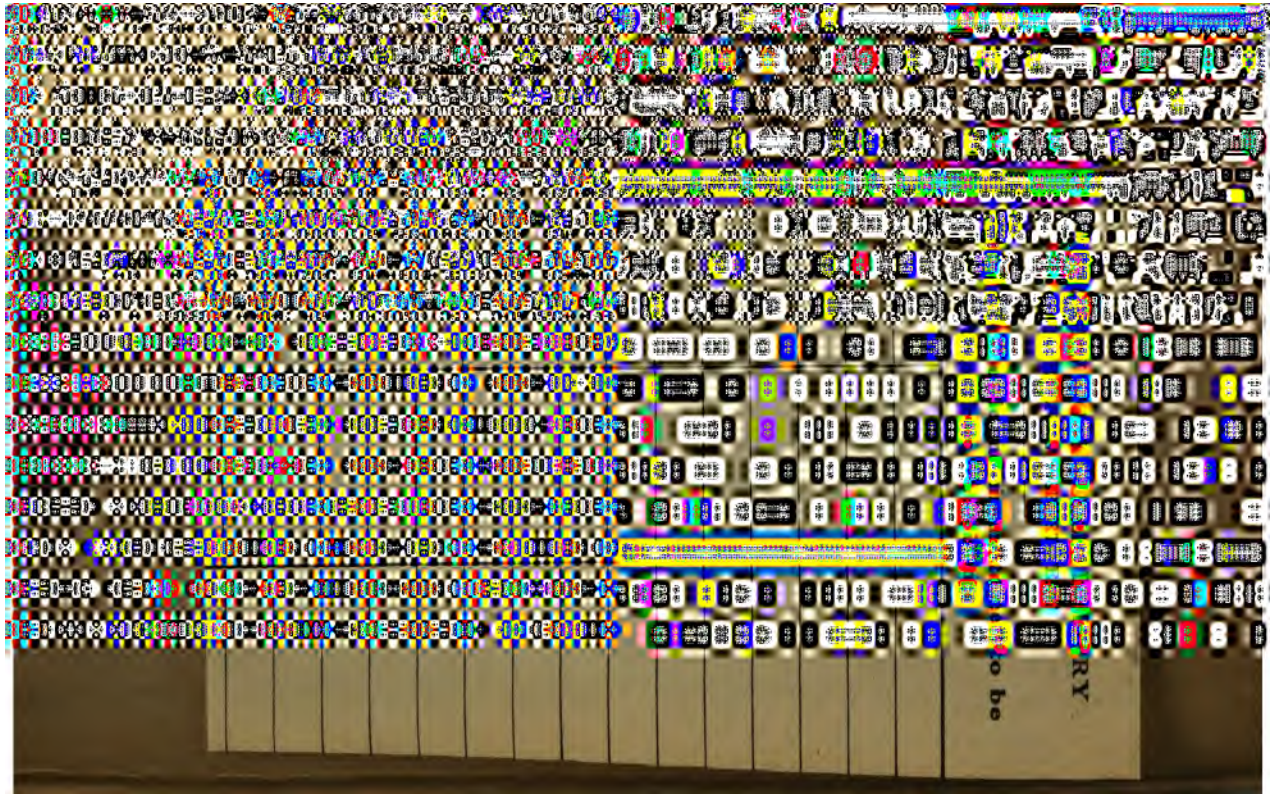
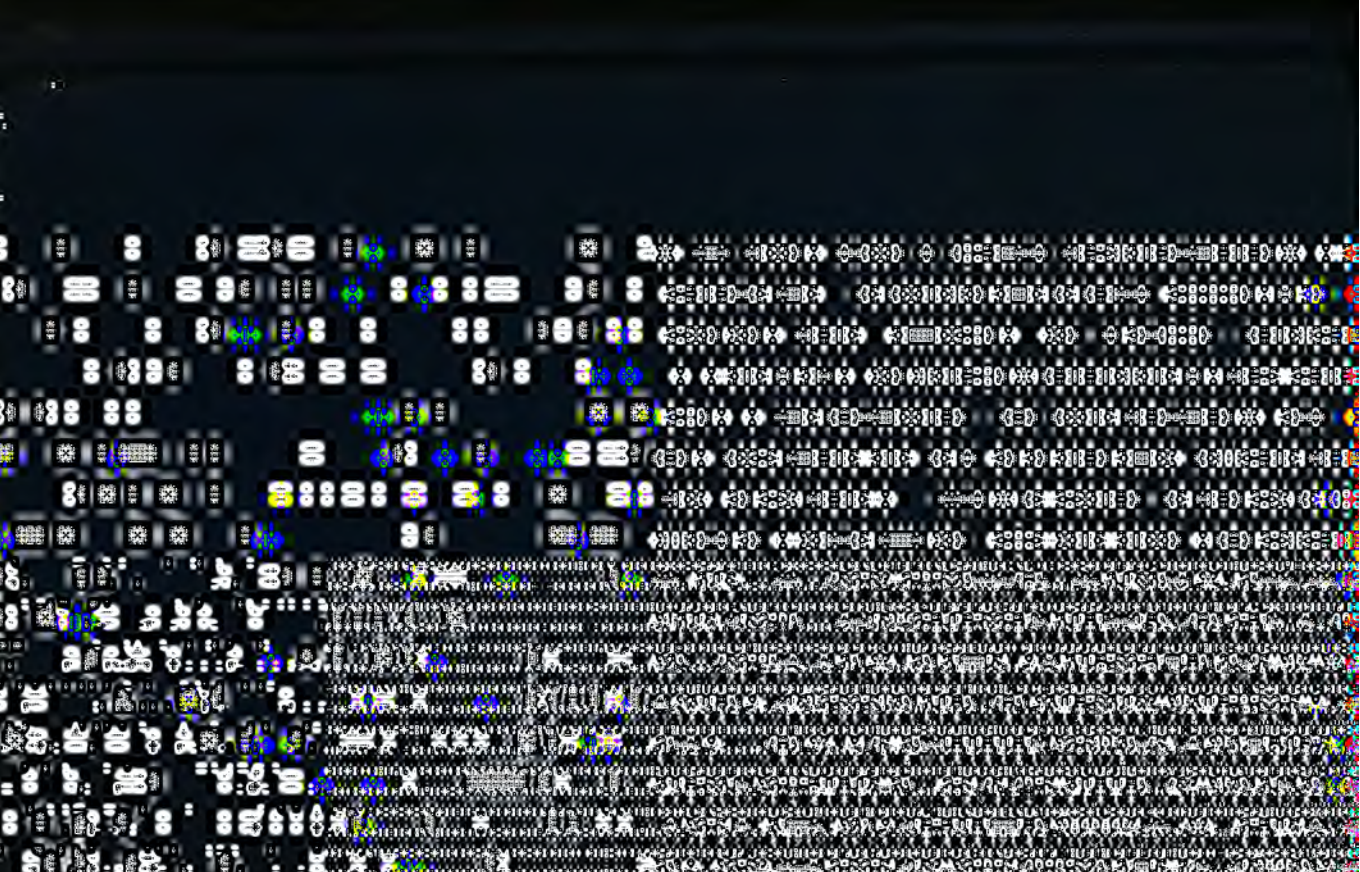
C. DELAVIGNE..... 453
Les Vêpres siciliennes... 453
Le médecin d'un roi.... 455
Un serviteur et un ami.. 456
La cassette..... 456
Songe du jeune Edouard. 458
Les journalistes..... 458
Le célibataire..... 459
La popularité..... 460
Le duel..... 462
Les chagrins de l'étude.. 462
Au vallon d'Argentol.... 464
La mort de Jeanne d'Arc. 466
Ruines des côtes de Naples..... 468
Trois jours de Christophe Colomb..... 470

V. HUGO..... 472
Moïse sauvé des eaux.... 472
Le chant du cirque..... 475

Liste chronologique des auteurs cités dans ce recueil. 479

Table alphabétique des noms des auteurs cités dans ce recueil..... 481

Indication des règnes et régimes sous lesquels ont vécu les auteurs cités dans ce recueil..... 485

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.